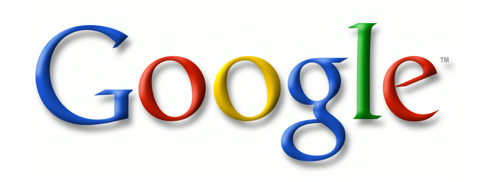

Google

ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES,

DEPUIS 1780 JUSQU'A NOS JOURS.

V.

IMPRIMERIE DE D'HAUTEL.

T. 6. P. 15



ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES,

DEPUIS 1780 JUSQU'A NOS JOURS,

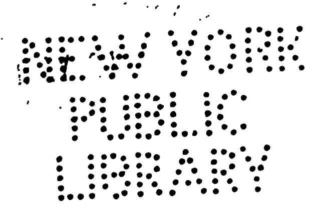
CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les pays où les voyageurs ont pénétré; les mœurs des habitans, la religion, les usages, arts et sciences, commerce et manufactures.

PAR M. EYRIÈS,

l'un des principaux rédacteurs des Annales des Voyages, etc.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, N°. 9.

1823.

ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES.

LIVRE I.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET DANS LE GRAND OCÉAN.

TABLEAU PHYSIQUE

DE LA NOUVELLE-GALLES DU SUD

ET

PORTRAIT DE SES HABITANS INDIGÈNES.

RIEN n'a plus frappé les voyageurs qui ont visité la Nouvelle-Hollande, que l'aspect uniforme de ses rivages. Partout une plage sablonneuse y frappe les yeux; l'on n'y aperçoit point, comme sur les côtes des autres parties du monde, ce mélange de rivages unis et boisés, de coteaux verdoyans, de longues falaises escarpées, de rochers sourcil-

leux qui varient la perspective; ce caractère de monotonie et de stérilité, se fait aussi remarquer sur les îles nombreuses qui se rattachent à ce continent. Un tel phénomène devient plus surprenant encore par le contraste qui existe entre ce pays et les terres voisines.

Peron a parlé avec étonnement de ces dunes énormes qui s'élèvent comme des remparts autour de la Nouvelle-Hollande et sur divers points de cette contrée. Elles surpassent quelquefois en hauteur les plus grands arbres, et se composent d'un sable analogue à celui du rivage; ces sables stériles s'avancent au loin dans l'intérieur du pays: c'est dans ces dunes que l'on rencontre souvent des coquilles pétrifiées à des distances plus ou moins grandes de la mer, et à des hauteurs plus ou moins considérables. On y a aussi observé des portions de végétaux et des ossemens d'animaux incrustés de sable et pétrifiés.

La Nouvelle-Galles méridionale n'a pas été sous ce rapport plus favorisée que le reste du continent dont elle fait partie; mais après qu'on a franchi le rivage, on trouve en s'avançant dans l'intérieur, et surtout sur le bord de quelques rivières, un sol noir, gras et fertile. Aux environs de Port-Jackson le terrain commence à s'élever à douze milles de la côte; ces premières hauteurs forment comme une terrasse avancée de la chaîne

plus éloignée, que les Anglais ont nommée montagnes Bleues. Ce système de montagnes, comme l'a observé Peron, n'est qu'une faible portion de la grande chaîne, qui du cap le plus septentrional de la Nouvelle-Hollande s'avance parallèlement à sa côte orientale jusqu'à son extrémité la plus australe, et vient se raccorder par le groupe de Kent et les îles Furneaux avec les monts sourcilleux de la Terre Van-Diemen, qui paraissent en en être à la fois le prolongement et le point extrême. »

« Par un temps clair et serein on découvre les montagnes Bleues du haut de la ville de Sydney, c'est-à-dire à la distance de cinquante milles environ; elles se présentent alors comme un rideau bleuâtre peu élevé au-dessus de l'horison, et dont l'uniformité laisse à peine soupçonner quelques plans intérieurs. Observées à vingt-cinq milles d'éloignement, elles offrent moins de régularité dans leurs crêtes: on distingue çà et là quelques cimes plus hardies; les plans se dessinent sur plusieurs lignes qui paraissent s'élever davantage à mesure qu'elles s'enfoncent dans l'intérieur du pays, et leur couleur, devenue plus sombre, semble indiquer une constitution aride et sauvage.

« Vues seulement à la distance de huit ou dix milles, elles se présentent comme un rideau qui

borne l'horizon : aucune échancrure, aucun piton n'en dessine les contours ; une ligne horizontale, au-dessous de laquelle on distingue un plan régulier, d'une teinte rembrunie, en forme le triste aspect. En s'avançant jusqu'à leur pied, on reconnaît partout la même uniformité dans leur prolongement, la même continuité dans leurs crêtes : la seule échancrure qu'elles offrent en effet sur ce point, est celle d'où s'élance la rivière Grose.

« La hauteur des premiers plans des montagnes Bleues est à peine de 400 à 300 toises, et la substance de ces premiers plans est exclusivement composée de la même espèce de grès quartzeux, qui forme tous les environs de Sydney, les collines sur lesquelles cette ville est assise, ainsi que toute l'étendue de pays, qui des bords de la mer se développe jusqu'au pied des montagnes. »

Dès les premiers temps de la colonie, les Anglais essayèrent de franchir les montagnes Bleues. Plusieurs expéditions successives n'eurent aucun succès : enfin ils ont réussi. Nous donnerons plus tard l'histoire de ces tentatives.

Les embouchures de fleuve que l'on a découvertes sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, n'ont offert pendant long-temps aucun indice d'un long cours. En remontant dans ces embouchures,

on s'apercevait que la salure du fleuve ne diminuait pas, et l'on reconnaissait qu'il n'avait d'autres mouvemens que ceux qui lui étaient imprimés par le flux et le reflux de la mer; après s'être ainsi avancés à soixante ou quatre-vingts milles dans l'intérieur des terres, les navigateurs finissaient par arriver à un misérable ruisseau d'eau douce, incapable de porter les plus faibles embarcations. Ainsi tous les fleuves de cette contrée ne sont que des espèces de golfes plus ou moins profonds, et se terminant tous à de faibles ruisseaux presque entièrement à sec dans la saison chaude de l'année. Cependant l'on a conçu l'espoir en 1818 d'avoir enfin trouvé l'embouchure d'un fleuve considérable à la côte septentrionale, au fond du golfe de Carpentarie.

Quant aux rivières de la Nouvelle-Galles du sud; dans les environs de la partie habitée de la colonie, elles ne sont pas très-considérables. La plus forte est le Hawkesbury formé par la réunion du Grose et du Nepean. Le Grose, qui n'est ordinairement qu'un faible ruisseau, se précipite par une longue suite de cataractes du sommet le plus inaccessible des montagnes Bleues. Parvenue à la hauteur de Richmond-Hill, cette rivière se confond avec le Nepean, et toutes deux perdent leur nom. Ce Nepean a une source au sud-sud-ouest de Sydney, dans des hauteurs peu éloignées de

la côte, coule au nord-ouest entre ces montagnes, traverse des prairies très-fertiles et souvent inondées par ses eaux, prolonge de très-près la base des monts de l'ouest, en décrivant une grande courbe, et se joint au Grose. Il reçoit plus haut le Coxe qui vient aussi des montagnes Bleues. C'est cette rivière, qui se gonflant tout-à-coup, et soulevant ses eaux à de grandes hauteurs, cause les épouvantables débordemens du Hawkesbury.

Si ce fleuve, par ses inondations, jette l'alarme parmi les cultivateurs établis dans son voisinage, que de bienfaits il répand en revanche sur toute la contrée qu'il parcourt! Entraînant avec lui toute la terre végétale qu'il rencontre, il la dépose dans les champs et les vallées, et l'y accumule en couches, dont quelques-unes n'ont pas moins de 50, 40 et même 60 pieds de profondeur : aussi rien n'est comparable à la fécondité des bords de cette rivière. Les Anglais, suivant le témoignage de Collins, qui a écrit une histoire très-détaillée de la colonie, appellent communément le Hawkesbury, le Nil de la Nouvelle-Hollande.

Au reste toutes les autres rivières et même tous les ruisseaux du comté de Cumberland, où est situé Sydney, sont sujets à des crues analogues, qui paraissent avoir leur cause commune dans

des pluies abondantes tombées sur des espaces plus ou moins grands.

A dix-huit lieues au nord de Broken-Bay dans lequel se jette le Hawkesbury, on rencontre le port Hunter qui reçoit la rivière de même nom. A la même distance au sud de Botany-Bay, on a reconnu l'embouchure d'un autre fleuve qui, à la différence des précédens, ne tombe pas dans une baie : on ne l'a pas remonté assez haut pour le bien connaître.

Selon une tradition des indigènes, il y a derrière les montagnes Bleues un lac immense; on a découvert plus tard que cette indication ne manquait pas de justesse.

La partie de l'ouest et du nord-ouest de la colonie étant occupée par une chaîne de montagnes très-étendues, et dont l'élevation est considérable, on serait tenté de croire que les vents qui les traversent, doivent être généralement caractérisés par une température plus froide. Au contraire les vents du nord et du nord-ouest sont pour le comté du Cumberland des vents enflammés comparables aux vents brûlans de l'Afrique.

La Nouvelle-Hollande étant au midi de l'équateur, les saisons y sont, comme dans les parties méridionales de l'Afrique et de l'Amérique, l'inverse de celles d'Europe; l'été correspond à notre hiver, et le printemps à notre automne. Au mois

de décembre l'air est si chaud, que le thermomètre monte quelquefois à 35° de Réaumur. C'est surtout lorsque les vents de nord-ouest viennent à souffler, que la température devient d'une chaleur insupportable et que l'air est embrasé.

« Au mois de février 1791, dit Collins, la plupart des ruisseaux furent à sec ; on fut obligé de creuser le lit de la rivière de Sydney qui pouvait à peine fournir aux besoins de la ville. L'eau douce était très-rare partout.

« Le 10 et le 11 la chaleur devint si forte, qu'à Sydney le thermomètre à l'ombre s'éleva jusqu'à 32° 44. R. A Paramatta elle devint tellement excessive, que des milliers de grandes chauve-souris en périrent. Dans quelques parties du port, la terre était couverte de différentes espèces d'oiseaux, les uns déjà suffoqués, et les autres réduits aux abois par la chaleur; plusieurs tombaient morts en volant. Les sources qui n'étaient pas encore taries, furent tellement infectées par le grand nombre de ces oiseaux et des chauve-souris, qui venant pour s'y désaltérer, avaient péri sur leurs bords, que l'eau pendant plusieurs jours en fut corrompue. Le vent soufflait alors du nord-ouest; il fit beaucoup de mal aux jardins, consumant tout ce qui se trouvait devant lui. Les personnes que des affaires indispensables appe-

laient au dehors, déclarèrent qu'il était impossible de tenir pendant cinq minutes la face tournée vers le côté d'où venait ce vent; on avait remarqué durant plusieurs jours auparavant que les chauve-souris volaient le matin du nord au sud, et le soir retournaient au premier point.

« Au mois de novembre de cette même année, l'excessive chaleur rendit beaucoup de monde malade. Le 4 un déporté, qui la tête découverte attendait le chirurgien de la colonie dans le passage de sa maison à la cuisine, fut frappé d'un coup de soleil qui le priva presque aussitôt de la parole, du mouvement, et en moins de vingt-quatre heures de la vie. Le thermomètre à midi de ce jour-là se soutenait à 28° R. ; le vent était au nord-ouest. A cette même époque, notre eau se trouvait non-seulement altérée ; mais encore tellement réduite par l'évaporation, que le gouverneur donna l'ordre qu'aucun navire ne pût en faire au ruisseau de la ville ; et en outre pour remédier dans la suite à ce mal, autant du moins que la colonie pouvait le permettre, il arrêta que toutes les pierres de taille employées à la construction des édifices publics ou particuliers seraient prises dans le lit du ruisseau, de manière à former des espèces de citernes, capables de conserver une assez grande quantité d'eau pour en

fournir un supplément aux habitans durant la saison chaude.

« Durant le mois de septembre 1792 : la chaleur fut extrêmement forte ; le 5 elle devint étouffante ; le vent soufflait avec violence du nord-ouest. Le pays, comme pour ajouter à l'ardeur dévorante de l'atmosphère, était en feu de toute part. A Sydney, l'herbe et les broussailles qui se trouvaient derrière la colline de la crique, avaient pris feu, ou peut-être avaient été mises en feu par les naturels ; l'incendie excité par la force du vent chaud, se propageait rapidement et dévorait tout avec une furie incroyable. Déjà une maison était brûlée ; toute la crête du coteau était couverte de flammes qui menaçaient la ville d'une entière destruction. Heureusement les efforts réunis de la garnison et des habitans parvinrent à arrêter les progrès de cette terrible conflagration. La crainte du danger avait contraint toute la population à sortir de ses maisons : à peine pouvait-on respirer ; la chaleur était insupportable ; la végétation souffrait beaucoup : les feuilles de la plupart des plantes potagères étaient réduites en poudre, et le thermomètre à l'ombre se soutenait à 30° 22 R. A Paramatta, à Tongabby, la chaleur n'était pas moins excessive ; tout le pays était pareillement en feu, et quelques

habitations devinrent la proie des flammes. Pendant ce jour d'alarmes, le tonnerre se fit entendre à diverses reprises dans le lointain, et sur le soir il tomba une petite pluie qui rafraîchit un peu l'atmosphère.

« L'action de ce vent redoutable se fit sentir jusqu'à la hauteur de l'île Maria, le long de la Terre Van-Diemen, et conséquemment à plus de deux cent cinquante lieues de Port-Jackson; car à la même époque où le vent de nord-ouest dévastait ainsi la colonie anglaise, le navire américain *The Hope* éprouvait aux environs de l'île Maria une horrible tempête excitée par ce même vent. Le temps était sombre, pesant et très-chaud; l'atmosphère paraissait comme remplie d'une épaisse fumée.

« En 1794 le vent brûlant de terre visita la colonie pour la première fois le 25 août, soufflant jusqu'au soir avec beaucoup de violence; alors il fut remplacé, comme il arrivait ordinairement après des jours si chauds, par le vent de sud.

De ces faits et de beaucoup d'autres rapportés par tous les voyageurs qui ont donné des relations de la Nouvelle-Galles du sud, Peron déduit la conséquence suivante. « Les vents qui traversent la Nouvelle-Hollande du nord-ouest au sud-est, se présentent dans le comté de Cumberland avec le double caractère d'une sécheresse et d'une ar-

deur extrêmes, malgré l'étendue et la hauteur des montagnes au-dessus desquelles ils passent pour arriver jusqu'à ce dernier point. » Et comme tous les vents que les navigateurs français avaient éprouvé sur les différentes côtes de la Nouvelle-Hollande et sur celles de la Terre Van-Diemen étaient accompagnés des mêmes phénomènes, Peron se trouve naturellement conduit par l'ensemble de toutes les observations de ce genre, à une seconde conséquence plus générale que la première; c'est que « tous les vents qui traversent la Nouvelle-Hollande du nord au sud, de l'est à l'ouest, et du nord-ouest au sud-est, sont des vents brûlans. »

On pourrait inférer de là que dans le centre de la partie septentrionale de la Nouvelle-Hollande, il existe un vaste désert de sable semblable à celui de l'Afrique, ou bien que le terrain sablonneux des côtes de l'ouest et du nord se prolonge à une distance immense dans l'intérieur. C'est ce que l'on ignore encore : sans doute des découvertes ultérieures nous donneront sur ce sujet les lumières qui nous manquent.

Peron observe encore que de tous les pays connus, il n'en est peut-être aucun où les phénomènes électriques soient aussi fréquens et aussi terribles que dans le climat singulier de la Nouvelle-Galles du sud. « Dans les derniers temps de

notre séjour à Sydney, dit-il, nous fûmes témoins d'orages si violens et si multipliés, qu'ils excitaient sans cesse notre étonnement. Jamais le tonnerre ne nous avait fait entendre des éclats plus effrayans ; jamais nous n'avions vu des éclairs aussi vifs, aussi précipités silloner l'atmosphère.

« Le 7 octobre 1802 nous offrit en ce genre un phénomène dont je ne connais aucun exemple dans les fastes de la météorologie. Toute la matinée de ce jour le temps avait été très-beau ; le ciel et la mer étaient également calmes. Dans l'après-midi le vent passa tout-à-coup au nord-ouest, en soufflant bon frais et par rafales ; une énorme quantité de gros nuages noirs, repoussés par ces vents du sommet des montagnes Bleues, se précipita dans la plaine : ces nuages étaient si pesans, qu'ils rasaient pour ainsi dire la surface de la terre. La chaleur était suffocante ; le thermomètre s'était élevé presque subitement de 18 à 27° R. Bientôt les nuages s'entr'ouvrirent avec un horrible fracas ; les éclairs étaient éblouissans, et de toutes parts on voyait courir la foudre en serpenteaux d'une lumière bleuâtre. Au moment de la tempête, les vents soufflaient de tous les points de l'horizon, et leur violence s'était accrue en raison de ce désordre. Toutefois quelques averses d'une pluie très-grosse étant tombées, nous espérions de voir bientôt cesser l'orage, lorsque

du sein profond d'un nuage plus élevé, mais plus noir que les autres, partit tout-à-coup une grêle abondante, bien plus remarquable par la forme de ses grains que par leur grosseur : quelques-uns des plus volumineux pesaient près d'une once, et chacun d'eux, au lieu de cette disposition plus ou moins globuleuse des grêlons de nos climats, avait une figure allongée, irrégulièrement prismatique, et dont les proportions dans le plus gros échantillon que je pus découvrir étaient les suivantes : vingt-neuf lignes de longueur, dix-sept lignes de largeur, huit lignes d'épaisseur.

Cette forme de grêle, nouvelle pour les voyageurs français, ne l'était pas pour les Anglais, qui depuis leur établissement dans ce pays avaient eu plusieurs fois occasion de l'observer, mais jamais avec des caractères aussi prodigieux qu'au mois de décembre 1795.

« Le commencement de ce mois, dit Collins, fut marqué à Hawkesbury par un phénomène météorologique très-extraordinaire. Quatre fermes situées sur le Ruses-Creek furent entièrement ravagées, non par la neige ou par la grêle, mais bien par la chute de larges pièces de glaces. Le commandant militaire sur ce point, dans le rapport officiel qu'il en adressa au gouverneur, dit que l'orage venait de la partie du nord-ouest. L'effet de cette grêle prodigieuse avait été ef-

frayant : le froment était renversé sur la terre ; les épis étaient hachés, et le grain parfaitement battu ; les plus grosses tiges de maïs n'avaient pu résister ; elles étaient rompues ; le côté des arbres exposé à l'orage paraissait comme criblé de mitraille ; la terre était jonchée de débris de branchages. Sur le chemin parcouru par la grêle, les arbrisseaux les plus forts avaient été coupés en morceaux, tandis que les plus faibles en cédant à la tempête, n'étaient qu'abattus. Les deux jours qui suivirent furent extrêmement doux, et cependant la grêle restait encore sur le sol, presque aussi grosse qu'au moment de sa chute. Quelques morceaux de cette grêle, apportés de Hawkesbury à Sydney, avaient encore, deux jours après, six à huit pouces de longueur sur deux doigts au moins d'épaisseur. On ne s'était pas aperçu de cet orage à Sydney, non plus qu'à Paramatta. »

Malgré les phénomènes que nous venons de décrire, et les inconvéniens qui résultent de ces singulières variations de l'atmosphère, le climat de la Nouvelle-Galles est très-salubre, et l'on a vu précédemment qu'il était très-favorable à la multiplication de l'espèce humaine et du bétail d'Europe.

Examinons maintenant le sol de cette colonie. Les bancs de grès qui forment tout le sol de Sydney se prolongent jusqu'aux montagnes de l'ouest,

ainsi qu'on l'a déjà dit. A Paramatta ils recouvrent à quelques pieds de profondeur des schistes bitumineux tout remplis d'impressions de plantes, parmi lesquelles on remarque celles de diverses espèces de fougères. Ces schistes, avec des grès et des poudingues, sont imprégnés d'une matière noire et bitumineuse. Ces indices firent penser qu'il se trouve une grande quantité de houille sous le sol même de Paramatta : on a découvert cette substance au nord et au sud de Port-Jackson.

Dans le grès on trouve assez souvent des cavités plus ou moins grandes, tapissées à la manière des géodes par une espèce de fer oxidé hématite. Sur les bancs de grès et de schistes repose la couche de terre végétale, qui peu profonde vers le bord de la mer le devient davantage à mesure qu'on s'enfonce dans l'intérieur des terres. On rencontre aussi sur les couches de grès des bancs d'une argile ferrugineuse très-compacte, dont on fait de très-bonnes briques. Dans d'autres endroits, et surtout aux environs de Sydney, il existe d'autres couches d'une argile blanchâtre mêlée de quartz, de mica et d'une matière ferrugineuse. Ce mélange s'emploie avec succès dans la fabrication des diverses espèces de poterie.

Dans toute l'étendue de pays occupée par les Anglais, et dans les lieux voisins, tels que le port Stephen, le Hunter-River, le port Hacking,

la baie Bateman, etc. on n'avait pu découvrir encore en 1803 le plus léger vestige d'aucune pierre calcaire ; et les habitans étaient réduits à la petite quantité qu'ils pouvaient se procurer par la calcination des coquillages.

A l'exception du fer, on n'a rencontré dans la colonie aucune substance métallique. De tous les produits minéraux qu'elle possède, le plus abondant et le plus utile est la houille. Au port Hacking, au port Stephen, au Hunter-River, il en existe des couches immenses placées pour ainsi dire à la surface du sol. Cette houille est d'une excellente qualité. Ainsi, par un singulier hasard les Anglais sont venus s'établir dans la partie de la Terre Australe où ils ont eu la facilité d'extraire le combustible à l'usage duquel ils sont accoutumés dès l'enfance.

Le schiste bitumineux que l'on trouve depuis Paramatta jusqu'au pied des montagnes brûle avec une flamme très-vive, en répandant une fumée épaisse et d'une odeur de bitume extrêmement prononcée. Dans un pays dépourvu de houille et où le bois serait rare, ce schiste pourrait offrir une ressource précieuse.

A toutes ces substances minérales il faut ajouter le sel gemme, dont on a trouvé des quantités assez considérables sur divers points de la colonie.

Au milieu des singularités de ce pays, les mi-

néraux sont les seules productions de la nature qui offrent de la ressemblance avec celles de l'Europe. Les végétaux et les animaux au contraire ne présentent rien d'analogue à ce que nous voyons autour de nous.

Non-seulement ce pays sablonneux ne produit aucune plante céréale, mais encore aucun végétal propre à la nourriture de l'homme : car, ainsi que l'observe M. Leschenault, à qui nous sommes redevables d'un excellent mémoire sur la végétation de la Nouvelle-Hollande et de la Terre Van-Diemen, on ne peut regarder comme dignes d'être cultivées et d'offrir une ressource suffisante l'espèce de fougère dont les habitans de ce dernier pays mangent les racines, les bulbes d'orchidées, et l'espèce de céleri dont se nourrissent les habitans de la côte de la Leeuwin, et les fruits du cycas Riedlei qui ont besoin d'être torréfiés pour perdre leur qualité malfaisante.

« Si le règne animal, continue cet habile naturaliste, offre des particularités remarquables qui l'isolent pour ainsi dire de celui des autres parties du monde, le règne végétal n'a pas un caractère moins distinctif. Ce caractère tient non-seulement aux différences botaniques, mais encore à une physionomie naturelle qui sera remarquée des yeux les moins observateurs. Les parties méridionales de l'Afrique sont les seules à la végé-

tation desquelles on puisse comparer celles de la Nouvelle-Hollande; par les mêmes parallèles on retrouve ces innombrables légions de bruyères, et de protées qui renferment plusieurs arbustes remarquables par leurs formes gracieuses et délicates, qui parent la stérilité de l'un et de l'autre climat.

« Mais dans tous les lieux que nous avons visités, et surtout sur la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, la végétation est généralement sombre et triste; elle a l'aspect de celle de nos arbres verts ou de nos bruyères : les fruits pour la plupart sont ligneux; les feuilles de presque toutes les plantes sont linéaires, lancéolées, petites, coriaces et spinescentes. Cette contexture des végétaux est l'effet de l'aridité du sol et de la sécheresse du climat; c'est à ces mêmes causes qu'est due sans doute la rareté des champignons, des mousses, des fougères et des plantes herbacées. Les graminées, qui ailleurs sont généralement molles et flexibles, participent ici de la rigidité des autres plantes. »

Les plus grands arbres sont presque exclusivement des eucalyptus : on y trouve aussi beaucoup de mimosa, qui au lieu d'avoir le feuillage constamment penné délicatement, comme celui des espèces de l'ancien continent, offrent le singulier

caractère d'avoir dans leur jeune âge des feuilles pennées et mélangées avec des feuilles simples.

Les eucalyptus sont des arbres ou des arbrisseaux à feuilles simples, alternes, rarement opposées; les fleurs sont réunies en tête ou en ombelles axillaires : elles produisent un effet très-agréable lorsqu'après la chute de l'operoule, leurs nombreuses étamines s'élancent hors du calice en forme d'aigrette.

Parmi les espèces les plus remarquables pour leur utilité, on distingue l'eucalyptus oblique. Son écorce, de même que celle de l'eucalyptus résineux, devient fongeuse; elle a quelquefois jusqu'à quatre pouces d'épaisseur; elle est composée de feuillets emboîtés les uns dans les autres, qui se séparent facilement. Les sauvages en enlèvent des bandes, qu'ils emploient à faire des abat-vents, à couvrir leurs cases et à construire des radeaux. Dans l'eucalyptus poivré, les feuilles sont parsemées de vésicules nombreuses qui contiennent une huile essentielle, analogue à celle qu'on distingue dans la menthe poivrée, mais d'une saveur moins piquante. L'eucalyptus résineux est d'une très-grande taille; son bois qui n'est bon qu'à brûler contient une grande quantité de résine. White, chirurgien de la colonie anglaise, dit dans la relation de son voyage, qu'en incisant

l'écorce, on retire souvent d'un seul individu plus de deux cent quarante pintes d'une gomme résine qui devient rouge en se desséchant, et qui se dissout en grande partie dans l'esprit de vin, auquel elle communique la même couleur; il observe que l'eau n'en dissout qu'un sixième. Cette substance est astringente, et White en fit prendre avec beaucoup de succès à des malades attaqués de dyssenterie et de diarrhée. Peut-être que les arts pourraient retirer un parti avantageux de cette gomme résine.

L'eucalyptus robuste, nommé ainsi sans doute à cause de la force et de la solidité de son tronc, a reçu des Anglais le nom de *mahogoni*, ou *acajou de la Nouvelle-Hollande*, parce que son bois qui est dur, pesant, et d'une couleur rouge, peut remplacer à certains égards le mahogoni des Antilles.

L'eucalyptus globulus a le bois dur, liant, très-bon pour les constructions navales. L'écorce, les feuilles et les fruits de cet arbre sont aromatiques, et pourraient être employées comme assaisonnement. *L'encalyptus cordata* est d'une très-grande taille; mais à cet égard il le cède à l'eucalyptus robuste, que ses dimensions ont aussi fait nommer eucalyptus gigantesque. Celui-ci qui est un arbre des plus vigoureux et des plus grands de la Nouvelle-Hollande, en même temps qu'il en est un

des plus communs, croît depuis les rives de l'océan jusqu'au sommet des plus hautes montagnes de l'intérieur. Il s'élève à une hauteur de cent soixante à cent quatre-vingts pieds, sur une circonférence de vingt-cinq à trente et trente-six.

Les autres végétaux dont on a jusqu'à présent reconnu les propriétés, sont les xanthoræa, d'où découle très-abondamment une résine odorante, dont les naturels se servent pour boucher les sutures de leurs canots en écorce, et pour souder la hampe de leurs zagaies avec le bois dur qui leur sert de pointe, et fixer le manche à leurs haches de pierre. Les xanthoræa sont des plantes de la famille des asphodèles, dont la tige est ligneuse; les feuilles sont triangulaires; la hampe cylindrique, très-longue, est terminée par un chaton multiflore. C'est le xanthoræa arborescent qui fournit la résine employée par les sauvages; on en fait aussi usage en médecine comme vulnéraire; ses épis laissent fluer une liqueur visqueuse sucrée dont ces mêmes indigènes sont friands.

L'*hibiscus heterophyllus* qui croît sur les bords du Hawkesbury-River, a une écorce qui peut servir à faire des cordages. Plusieurs mimosa donnent des gommes. Plusieurs plantes de la famille des myrthes et de celle des composées sont éminemment aromatiques.

Parmi les végétaux dont les belles fleurs ont

attiré les regards des curieux, on remarque les metrosideros, les melaleuca et les laptospermum. La plupart de ces derniers sont aromatiques, et fournissent une décoction théiforme agréable à boire; on peut aussi obtenir par leur distillation une huile essentielle fort odorante : une espèce a des rameaux flexibles qui lui donnent l'aspect d'un saule pleureur. Les panicules ou les épis de fleurs éclarlates des metrosideros sont du plus bel effet. L'écorce d'un melaleuca acquiert plusieurs pouces d'épaisseur; elle est formée de feuillets minces, flexibles et très-doux, qui se détachent facilement : c'est avec cette écorce que les naturels garnissent l'intérieur des abris où ils reposent.

On peut encore citer, parmi les végétaux remarquables de la Nouvelle-Hollande, les casuarina. Ce sont des arbres de grandeur moyenne qui ne s'élèvent guère au-delà de vingt à vingt-quatre pieds sur un tronc d'environ un pied d'épaisseur. Ils n'ont point de feuilles; leurs rameaux grêles, verts, pendans, nombreux et touffus, composés de pièces articulées comme ceux des ephedra, leur donnent un aspect singulier et pittoresque. Leur bois est dur, liant, très-compacte, d'une grande force; les sauvages en font des massues, des casse-têtes, des lances, des manches d'outils et divers autres ouvrages.

Si les végétaux de la Nouvelle-Hollande ont offert des singularités, plusieurs des animaux de ce continent présentent des bizarreries de forme et de structure que l'imagination de l'homme n'aurait jamais pu concevoir.

Le plus grand quadrupède que l'on ait rencontré dans cette contrée, est le kangorou géant, ainsi nommé parce qu'il a presque la taille d'un mouton.

Les kangorous sont remarquables par l'extrême disproportion qui existe entre leurs membres antérieurs et les postérieurs : on dirait même que toute la partie supérieure de leur corps a été en quelque sorte sacrifiée à la partie inférieure. Leurs pieds de derrière sont d'une force et d'une longueur étonnantes, et leur queue par son épaisseur et la vigueur de ses muscles, leur rend autant de service qu'une troisième jambe; les extrémités antérieures au contraire sont très-petites et grêles, ainsi que la tête et les parties antérieures du corps. Cette conformation leur permet de se tenir debout, et leur queue forme alors avec les pieds postérieurs un trépied solide, dont la pesanteur des parties supérieures ne peut détruire l'équilibre : les kangorous, dans cette position, se tiennent appuyés sur leurs longs métatarses, ce qui ajoute encore à leur stabilité.

Leurs pieds de devant ont cinq doigts armés d'on-

gles forts et légèrement arqués; ces doigts sont assez courts, mais libres. Les pieds de derrière n'ont que quatre doigts; l'avant dernier est le plus fort et le plus long : il est terminé par un ongle très-gros; la plante des pieds est nue; le métatarse et la jambe sont très-allongés, et celle-ci est presque du double plus longue que la cuisse. Les poils sont de deux espèces, les soyeux et les laineux. Les oreilles sont de grandeur médiocre, droites et très-mobiles; la langue est douce et la lèvre supérieure fendue. Ces animaux n'ont que des dents incisives et des molaires, et ne se nourrissent que de substances végétales.

Les kangorous vivent en troupes composées d'une douzaine d'individus, et conduites par les vieux mâles; ils se tiennent dans les lieux boisés et paraissent suivre des sentiers qu'ils se sont tracés. Une espèce de kangorou à bandes, ou bandicoat, vit isolément et se prépare dans des buissons épineux et serrés des galeries nombreuses qui lui servent pour échapper à ses ennemis. Les femelles des kangorous ne font qu'un ou deux petits, qui naissent presque à l'état de fœtus, et sont tout de suite placés dans le sac abdominal, que ces animaux possèdent comme les didelphes. Dans les plus grandes espèces, dont le poids s'élève jusqu'à cent soixante et cent quatre-vingts livres, les petits en naissant n'ont qu'un pouce de longueur.

Quand les kangorous sont appuyés sur leurs longs métatarses et sur leur forte queue, leurs petits pieds de devant sont abaissés sur la poitrine ; les oreilles sont relevées : enfin dans cette pose, les kangorous ressemblent beaucoup aux lièvres quand ils sont aux écoutes. Ils marchent, ou bien sautent à la manière des gerboises sur les jambes de derrière, tenant celles de devant pressées contre la poitrine ; s'ils marchent sur les quatre pattes, c'est en s'aidant de leur queue, et ils avancent à l'aide d'un mouvement assez compliqué : les quatre pattes posées à terre, ils enlèvent leur partie postérieure en se servant de leur queue appuyée sur la terre, comme d'un ressort ; et ramenant les jambes de derrière près de celles de devant, ils portent celles-ci en avant ; continuant cet exercice, ils avancent avec assez de vitesse. Effrayés et poursuivis, ils font des sauts de vingt à trente pieds d'étendue, sur six à neuf de hauteur ; dans ces sauts, leur queue fait l'office d'un ressort : de sorte qu'ils peuvent tenir la tête levée et le corps dans une situation presque droite.

La grandeur et le poids de leur queue prouvent qu'elle leur sert à la fois d'arme défensive et d'arme offensive ; la gueule et en général la tête de ces animaux sont trop petites proportionnellement à leur corps, pour que leur morsures puissent être dangereuses. Ils ne se servent de leurs

pattes de devant que pour porter, comme les écureuils, leur nourriture à leur bouche.

White rapporte que plusieurs déportés de Port-Jackson ayant lâché un vigoureux dogue de Terre-Neuve contre un kangorou, celui-ci frappa son adversaire d'une manière terrible avec sa queue. Le chien fut blessé jusqu'au sang sur plusieurs parties de son corps. Les Anglais remarquèrent que le kangorou ne faisait usage ni de ses dents ni de ses pieds de derrière.

On dit aussi que pour combattre et éventrer leurs ennemis, les grands kangorous se servent de leur fort doigt des pieds de derrière. Comme ils meuvent touj[illegible]fois chaque paire de pieds, ils sont oblig[illegible] combat de se soutenir uniquement sur leur queue; mais alors ils chassent leur ennemi contre un point perpendiculaire au terrain, puis se dressent le long de cet appui et s'y tiennent avec leurs pattes de devant; ou bien, lorsque deux kangorous combattent l'un contre l'autre, ils appuient réciproquement leurs pattes de devant contre leur poitrine; et uniquement soutenus sur leur queue, ils emploient leurs jambes de derrière à se combattre.

Leur chair est bonne à manger : on l'a comparée à celle du chevreuil. Celle du bandicoat est analogue à celle du lapin. Leur poil est généralement gris mêlé de roux dans certaines parties.

Les grands kangorous sont devenus assez rares dans les environs de la colonie anglaise ; mais ils paraissent communs plus loin et à l'ouest des montagnes Bleues. Toutes les espèces de ces animaux se trouvent tant à la Nouvelle-Hollande que dans les îles voisines. La plus petite est le kangorou à bandes.

Un animal qui se rapproche des kangorous est le potorou ; on n'en connaît qu'une seule espèce. Il a comme les kangorous le corps allongé et plus épais postérieurement qu'en avant, et les extrémités conformées de même. La femelle a aussi une poche spacieuse, formée par un repli de la peau du ventre, pour recevoi[illegible]etits dans leur première jeunesse ; le p[illegible]mme celui des kangorous, doux et feutré. Mais le nombre et la forme de leurs dents les éloignent de ces animaux ; ils ont des dents canines, et se rapprochent des phalangers. Les Anglais ont donné au potorou le nom de kangorou rat à cause de sa taille, qui est celle d'un petit lapin : son poil est brunâtre en dessus et gris en dessous ; il se nourrit de substances végétales. Les indigènes le nomment potorou.

Les phalangers sont des animaux dont deux espèces ont un pied et plus de longueur avec une queue d'un peu plus de dix pouces, et une autre n'est que de la grosseur d'une souris ; ils sont de

couleur gris fauve ; leur queue est velue ; ils ont des dents canines. Ils habitent dans des terriers sur les côtes de la Nouvelle-Hollande et de la Terre Van-Diemen ; ils se nourrissent de petit gibier, et font la chasse aux oiseaux. Leurs femelles ont sous le ventre une poche assez ample, où elles tiennent leurs petits nouvellement nés.

D'autres animaux carnassiers sont les dasyures, dont la stature est moyenne et même petite, le corps svelte et allongé, la queue longue et couverte de poils lâches ; ils ont la tête conique, le museau pointu, muni de longues moustaches, les oreilles arrondies, assez courtes, mais droites, les yeux vifs, la gueule médiocrement fendue. Les femelles sont munies de la bourse des didelphes. Les dasyures vivent à la manière des fouines et des renards, se tenant cachés pendant le jour dans le creux des rochers, et donnant la chasse aux animaux qui leur servent de proie pendant la nuit. Ils mangent la chair corrompue des phoques et des cétacés qui viennent échouer et mourir sur le bord de la mer. Ils sont très-voraces, s'introduisent avec audace dans les habitations des hommes, et y commettent de grands ravages. Leurs traces sur le bord de la mer font penser qu'ils pêchent aussi souvent qu'ils chassent. Ils s'asseyent sur leur train de derrière, et emploient leurs pattes de devant à

porter leur nourriture à la bouche. Une espèce de dasyure a au plus quatre pouces de longueur.

Le koula est aussi un animal carnassier. Il est de la taille d'un chien médiocre ; son poil est long, touffu, grossier, brun chocolat. Il a la queue extrêmement courte, les oreilles assez grandes et pointues, le corps trapu, et la démarche d'un petit ours ; il grimpe aux arbres avec beaucoup de facilité : il se creuse des tanières au pied des arbres, et la femelle porte fort long-temps son petit sur son dos.

Enfin l'on connaît un autre animal de la Nouvelle-Hollande qui appartient également à la famille des marsupiaux ; mais il n'est pas carnassier. C'est le vombat auquel les naturalistes ont donné le nom de phascolome. Bass et Flinders l'ont décrit comme ayant trente-un pouces anglais de long, du bout du museau à la naissance de la queue ; il pèse de vingt-cinq à trente livres : il a la tête large et aplatie ; le poil qui le couvre semble avoir été artistement peigné en rayons réguliers qui partent du nez comme d'un même centre. Son nez est divisé par une raie profonde comme celui du lièvre ; les narines sont grandes et ouvertes ; la bouche est petite ; les oreilles sont droites et courtes, les yeux petits, mais vifs et brillans ; ils sont garantis par des poils longs et fins que l'animal rabat à volonté. Le cou est

très-court, et le corps trapu ; la queue n'a qu'un demi-pouce de long, et elle est entièrement recouverte de poils. Les jambes sont d'égale longueur, extrêmement fortes, surtout celles de devant, et armées d'ongles aigus et propres à creuser la terre : on en compte cinq aux antérieures, et quatre aux postérieures, où le pouce est remplacé par un éperon charnu et inerme. Le poil est grossier, long d'environ un pouce, rare sous le ventre, plus épais sur le dos et la tête, et d'un brun plus ou moins foncé, mais plus sombre sur le dos qu'à tout autre endroit.

Tous les mouvemens du vombat paraissent gênés ; aussi est-il lourd et paresseux ; un homme pour peu qu'il coure, peut l'arrêter lorsqu'il est en plaine. Le poil long et brun dont les vombats sont couverts, leur donne au permier aperçu une certaine ressemblance avec de petits ours ; ils marchent comme eux sur toute la plante des pieds ; ils se ramassent en boule, et dans cette position paraissent presque aussi larges que longs. La manière dont les os de leurs avant bras et de leurs jambes sont articulés, leur procure la facilité de se gratter à la manière des singes ; ce qu'ils exécutent avec une sorte de grâce et de prestesse. Le naturel du vombat est doux et traitable, mais néanmoins susceptible de colère ; il mord avec violence. Bass prit un de ces animaux,

et l'ayant saisi doucement par-dessous le ventre, il le retourna sens dessus dessous, et le tint dans ses bras comme un enfant. Le vombat ne fit aucune résistance ni aucun effort pour s'échapper ; sa physionomie n'annonçait aucune crainte, et il paraissait aussi apprivoisé que s'il eût été élevé en domesticité. Bass le porta sur son bras à un mille de distance, tantôt sur un bras, tantôt sur l'autre, quelquefois sur son épaule, et l'animal prit tout en bonne part ; mais Bass voulant s'arrêter pour couper une branche d'un arbre inconnu, lia les jambes du vombat pour qu'il ne pût pas s'échapper. La pression de la ligature mit tout à coup l'animal en colère ; il commença à crier, à se débattre, et il mordit Bass au coude, où il lui déchira son habit. Rien ne put l'apaiser, et il continua à se débattre pendant qu'on le portait vers le canot, jusqu'à ce que ses forces fussent épuisées. Il paraît donc qu'avec de bons traitemens cet animal serait bientôt familiarisé et serait même susceptible d'attachement.

Les vombats sont très-communs dans les îles Furneaux et sur les montagnes à l'occident de Port-Jackson. Leur cri est une espèce de sifflement sourd ; ils se nourrissent d'herbes : on les voit souvent gratter parmi les varecs desséchés sur le bord de la mer ; on ignore ce qu'ils y trouvent à manger. Ils se pratiquent des terriers dans les-

quels ils demeurent habituellement, et d'où ils ne sortent que pour pâturer, mais indifféremment à toutes les heures du jour. Leur chair est bonne à manger.

Une variété de chiens est naturelle au pays ; ils se rapprochent du chacal de l'ancien monde ; ils n'aboient jamais : quelques-uns sont très-beaux. Les chauves-souris sont très-grosses, et ressemblent aux roussettes des îles de la Sonde et des Moluques.

Quoique plusieurs des animaux que nous venons de décrire présentent de grandes singularités dans leur organisation, elles ne sont rien en comparaison de celles que l'on observe dans les quadrupèdes dont nous allons parler.

Les premiers sont les échidnés ; leur taille approche de celles des hérissons ; leur forme est arrondie, et leurs pattes sont courtes. Leur tête est petite, conique, plate en dessous, et n'est pas séparée du corps par un cou distinct : leur museau est nu, très-prolongé, cylindrique, terminé par une petite bouche qui renferme une langue extensile et visqueuse comme celle des fourmillers et des pangolins. Leur mâchoire n'est pas garnie de dents ; mais leur palais est armé de petites pointes cornées nombreuses : les échidnés n'ont point d'oreilles externes ; mais on observe un grand conduit auditif ; leurs yeux sont très-

petits, ainsi que leurs narines, qui sont situées à l'extrémité du museau. Leur corps est couvert d'épines nombreuses, tantôt seules, sur le dos, tantôt entremêlées de soies assez épaisses. Leur queue est extrêmement courte, et ne forme qu'un simple bourrelet charnu, supportant aussi des épines dont la direction n'est pas la même que celle des épines du dos. Les pattes sont courtes, à cinq doigts armés d'ongles plus ou moins longs et plus ou moins robustes.

Ces animaux n'ont point de mamelles apparentes, et les organes de la génération aboutissent ainsi que les intestins à un cloaque commun. Leur nourriture consiste en insectes qu'ils saisissent, comme les fourmillers, au moyen de leur langue. Il paraît qu'ils peuvent se rouler en boule comme les hérissons. Ils ont pour ennemis les dasyures. Leurs ongles très-robustes leur donnent le moyen de se creuser des terriers; aussi fouissent-ils avec une extrême célérité. On en connaît deux espèces: l'échidné épineux qui a le corps tout couvert en dessus d'épines coniques; l'échidné soyeux un peu plus grand que le précédent, et dont tout le corps est revêtu de poils longs, doux et soyeux, de couleur marron, enveloppant les piquans dans leur presque totalité. La première espèce se trouve aux environs de Port-Jackson, et la seconde à la Terre Van-Diemen et dans les îles du

détroit de Bass. Les sauvages de cette contrée se font des casques avec leurs peaux.

Les seconds quadrupèdes dont il nous reste à parler, sont les ornithorhynques, les animaux peut-être les plus singuliers que l'on connaisse, et qui semblent destinés à former le passage des vertébrés vivipares aux vertébrés ovipares. Ils réunissent des points d'organisation qui les rapprochent des mammifères, des oiseaux et des reptiles. Comme chez les échidnés, on observe chez les ornithorhynques l'absence des mamelles apparentes, et de véritables dents enchâssées dans les mâchoires, l'existence d'un cloaque semblable à celui des ovipares, enfin celle d'un ongle surnuméraire au talon des mâles; mais ce sont les seuls points de ressemblance.

Le corps des ornithorhynques est allongé, cylindrique et bas sur jambes. Il est terminé postérieurement par une queue qui l'égale en largeur et qui a le quart de sa longueur; elle est fort épaisse, aplatie, et de forme ovale comme la queue du castor; mais elle est comme le corps entièrement couverte de poils courts et grossiers, traversés par d'autres poils plus rares, plus longs et aplatis à leur extrémité. La tête est peu séparée du corps, par un cou fort court; elle est petite, sans oreilles externes; les yeux qui sont très-petits, sont placés un peu sur le haut des

côtés; mais ce qui est surtout remarquable, c'est que cette tête est terminée, non par un museau, mais par un bec saillant, aplati, large et arrondi à son extrémité comme celui des canards; il est d'une substance cornée nue, et il a vers sa racine un rebord de cette même substance : ses bords cartilagineux sont munis de petites dents qui ne sont pas implantées dans des alvéoles; elles sont simplement attachées sur les gencives, au nombre de quatre à chaque mâchoire. La langue est courte et garnie de papilles et de deux petites pointes cornées : les narines sont situées en dessus du bec et près de son extrémité. La bouche est pourvue d'abajoues.

Les quatre pattes sont courtes; les postérieures dirigées en arrière sont fort éloignées des antérieures qui sont placées latéralement, de sorte que le ventre touche à terre. Elles sont toutes terminées par cinq doigts; ceux des pattes de devant sont minces, presque égaux, écartés, munis d'ongles longs, étroits et aplatis; ils sont garnis en dessous d'une large membrane qui les dépasse et qui, assez unie sur ses bords, n'offre ni dentelures ni lobes. Les pieds de derrière ont les doigts réunis jusqu'aux ongles, tous dans la même direction, les ongles plus arqués, et l'on remarque à leur base des demi-palmures comme on en observe entre les doigts de quelques espèces

de quadrupèdes aquatiques. Les mâles seulement ont au côté interne du métatarse de ces pieds un fort ergot conique, qui n'appartient pas à un sixième doigt, comme on l'avait d'abord cru, mais qui est attaché sur la peau. Cet ongle est creux, et percé d'un trou très-fin vers sa pointe; il renferme dans son intérieur et à sa base une vésicule qui se remplit d'une liqueur particulière; celle-ci introduite dans la plaie faite par cet ongle, envenime la blessure, et rend la guérison difficile.

La structure anatomique des ornithorhynque, analogue à celle des requins et des reptiles, ainsi que l'absence des mamelles, avaient fait penser que ces animaux singuliers sont vivipares; on dit qu'on s'est récemment assuré de la vérité de cette conjecture.

On n'avait trouvé les ornithorhynques que dans les rivières voisines de Port-Jackson et notamment dans le Nepean; mais en 1815 on les a rencontrés en grand nombre dans les courans d'eau qui coulent au-delà des montagnes Bleues.

Ces animaux sortent rarement de l'eau, où ils nagent avec une extrême facilité. Lorsqu'ils sont à terre, ils rampent plutôt qu'ils ne marchent. On ne sait rien de positif sur leur genre de nourriture : la singulière ressemblance qui existe entre leur museau et le bec des canards, porte à penser qu'ils vivent, comme ces oiseaux, de vers ou d'in-

sectes aquatiques, qu'ils trouvent dans la vase des étangs et des rivières qu'ils habitent. L'ornithorhynque est long d'un pied sept pouces, depuis l'extrémité du bec jusqu'au bout de la queue; celle-ci a cinq pouces de long sur deux de largeur. Tout le corps est couvert d'un poil court, fort serré et lisse, qui est de deux sortes : l'un appliqué contre la peau est le moins long et le plus fin; sa couleur est le gris ardoisé clair; l'autre perce le premier, et est seul apparent au dehors; il est très-mince et gris à sa base, et aplati en spatule à sa pointe, qui est d'un brun fauve très-luisant. Le dessous du corps est blanc argenté, ainsi qu'une petite tache en avant de chaque œil : on a trouvé quelques individus qui avaient le poil d'un brun noirâtre, aplati et crépu.

Si des quadrupèdes nous passons aux oiseaux de la Nouvelle-Hollande, nous aurons aussi occasion d'admirer des singularités, quoique moins bizarres que celles que présentent les quadrupèdes.

Dans le nombre des oiseaux curieux, le casoar sans casque ou l'émeu se fait distinguer par sa haute stature et par des caractères particuliers qui le distinguent du casoar des Indes. Plus grand que ce dernier, il n'a guère moins de six pieds de haut dans son état parfait; il est plus élevé sur ses pattes, et son cou est plus allongé; mais ce

qui l'en sépare plus distinctement, c'est que sa tête n'est pas chargée d'un casque osseux, ni le devant de son cou accompagné de deux caroncules charnues. Ses ailes sont encore plus courtes et à peine apparentes; elles n'ont pas de piquans: elles sont revêtues de plumes semblables à celles du corps. Toutes ces plumes sont soyeuses et ont leur extrémité recourbée; il en sort deux d'un même tuyau : elles s'étendent jusque près de la gorge; la peau à peu près nue du haut du cou est d'une couleur bleue sans rides ni hachures. Sur la tête sont des plumes clair-semées, assez semblables à des poils, et variées de gris et de brun, aussi bien que celles du bas du cou et de toutes les parties supérieures; mais à mesure que cet oiseau avance en âge, les plumes de la tête et du cou disparaissent, et laissent à découvert la peau qui est de la couleur de la gorge. Les plumes du dessous du corps ont une teinte blanchâtre ; son bec, dans la forme de celui de l'autruche, est tout noir; et les pieds, qui ont trois doigts dirigés en avant, sont bruns. Cet oiseau est polygame; les petits quittent le nid et mangent seuls au sortir de l'œuf. L'émeu est plus léger à la course que le lévrier le plus alerte; il a, comme le casoar de l'Inde, le naturel très-farouche; il se nourrit également de viande et de végétaux: sa chair a un goût approchant de celle du bœuf.

Il est assez commun dans les environs de Port-Jackson et de Botany-Bay, et à la Terre Van-Diemen.

Les cygnes de l'ancien monde sont remarquables par leur blancheur; ceux de la Nouvelle-Hollande sont noirs. A l'exception des six premières pennes de chaque aile qui sont blanchâtres, tout le reste du corps est d'un noir luisant. Ces cygnes, un peu plus gros que les nôtres, en ont les belles formes; le bec et la peau de sa base sont rouges, les pattes d'un gris foncé. Ces oiseaux sont extrêmement communs à la Terre Australe, et dans la grande île qu'elle a au sud.

Les Anglais ont désigné par le nom de faisan de montagne, et les naturalistes par celui de menure, un superbe oiseau qui se trouve dans les cantons montagneux de la Nouvelle-Hollande, et qui se distingue par la forme et la beauté de sa queue; chez les mâles elle est fort longue, et les plumes, dont quatre se recourbent à leur extrémité, forment quand l'oiseau la relève une lyre toute brillante de teintes d'orange et d'argent. Le plumage du menure est gris et cendré, excepté la gorge, les couvertures et les pennes des ailes, qui ont une teinte rousse; il a une petite huppe sur la tête. Cet oiseau se rapproche des paons et des faisans.

On a observé à la Nouvelle-Hollande des aigles

et d'autres oiseaux de proie; un grand nombre de fort beaux perroquets; entre autres le cacatoes blanc à huppe jaune, deux fois plus grand que celui des Moluques, et le grand cacatoes noir; des corbeaux, des corneilles, des martins-pêcheurs, des outardes, des merles, des tangaras, des bouvreuils, des grimpereaux, de jolies mésanges, des rossignols et des pigeons: parmi les oiseaux aquatiques des hérons, des courlis, des pélicans, des canards et des oies d'une espèce particulière. Les côtes sont fréquentées par des mouettes, des hirondelles de mer et des pétrels.

Cette contrée offre plusieurs espèces de lézards, de serpens venimeux et des tortues; les papillons y brillent des plus belles couleurs. On y voit des scoloprendres, des scorpions, de grosses araignées, et divers insectes également dégoûtans.

Les rivières et la mer abondent en poissons, dont plusieurs espèces sont inconnues en Europe; il en est qui ressemblent aux anguilles, aux mulets, aux merlans, aux maquereaux, aux soles et aux raies. Les requins sont nombreux; on y pêche en quantité des spares, des labres, des sciènes, et beaucoup d'autres poissons excellens; et parmi ceux qui sont moins utiles, des baudroies, des balistes, des ostracions, et une foule d'espèces nouvelles. Quelques crustacés, par exemple, le crabe bleu, sont de la plus grande beauté. Dans les testacés

on a découvert plusieurs individus très-curieux.

Les mammifères marins, tels que les baleines, les dauphins, les phoques, sont très-abondans le long des côtes, surtout pendant l'hiver de ces régions. A cette époque des légions nombreuses de poissons remontent vers Port-Jackson, et s'avancent encore plus près de l'équateur : c'est alors aussi que des tribus innombrables de phoques envahissent les îles du détroit de Bass, et la plupart de celles qui se trouvent le long des côtes orientale et occidentale de la Nouvelle-Hollande. Les cétacés du sud exécutent une migration pareille : l'océan en est quelquefois couvert à de grandes distances. « De toutes parts, dit le capitaine du navire anglais *Britannia*, dans ma traversée du cap sud de la Terre Van-Diemen à Port-Jackson en 1791, la mer était remplie de baleines ; jusqu'aux bornes de l'horizon on voyait ces animaux pressés pour ainsi dire à la suite les uns des autres.

Cette abondance extrême de grands animaux marins a donné un grand essor à l'industrie des Européens. Tous les ans des bâtimens fréquentent les îles situées entre la Nouvelle-Hollande et la Terre Van-Diemen pour y faire la chasse aux phoques à trompe, qui fournissent une huile excellente.

Après avoir parlé de ces richesses naturelles du pays, ou des mers qui l'entourent, il convient de

jeter un coup d'œil sur les acquisitions que l'activité de l'homme à procurées à ces régions. On a déjà vu que toutes les plantes d'Europe avaient réussi à la Nouvelle-Galles du sud; un seul végétal s'est montré rebelle aux efforts des Anglais : ils ont essayé vainement de naturaliser la vigne. Des plants de la meilleure qualité ont été successivement apportés à Port-Jackson de Bordeaux, de Madère, des Canaries, du cap de Bonne-Espérance; des vignerons français y ont été appelés à grands frais : le climat et le sol paraissaient convenir parfaitement; les vignes poussèrent avec une vigueur incroyable; mais dès que le vent du nord-ouest commence à souffler, tout est perdu sans ressource : bourgeons, fleurs et feuilles, rien ne résiste à son ardeur dévorante; tout se flétrit, tout meurt.

Les Anglais espèrent vaincre les difficultés que leur a opposées le climat, et réussir à obtenir un produit de la vigne, en choisissant pour la cultiver des emplacemens plus convenables que ceux qu'on lui avait d'abord assignés. Ils pensent qu'elle ne sera pas plus rebelle à leurs efforts que ne l'ont été les céréales, les plantes potagères et les arbres fruitiers de l'Europe... Parmi ceux-ci, le pêcher donne une si grande quantité de fruits que l'on en distille de l'eau-de-vie, et que l'on en nourrit les animaux. On a aussi fait des plantations de coton-

niers et de caffiers, et l'on a essayé de cultiver la canne à sucre de Taïti. Le succès peut accompagner ces tentatives, car la végétation est sans cesse en activité dans la colonie anglaise, et aucune saison ne l'arrête entièrement. A Sydney, quoiqu'il fasse assez froid dans les mois de juillet et d'août pour avoir constamment du feu dans les appartemens, cependant aucune plante ne se dépouille entièrement de ses feuilles; la végétation est ralentie, mais non pas interrompue. Aux mois de septembre et d'octobre les plantes nouvelles paraissent, et toutes les autres se couvrent de fleurs.

Les céréales se sont accommodées sans peine à l'ordre des saisons, contraire à celui de l'hémisphère boréal. On sème du froment depuis février jusqu'en juillet, et même jusqu'en août, si ce mois est humide : le meilleur temps pour cette opération est en avril, en mai et en juin; pour l'avoine et l'orge c'est en juin, et l'on peut attendre jusqu'au milieu d'août. Le maïs se plante depuis la fin de septembre jusqu'au milieu de décembre; mais octobre est le mois le plus favorable.

La moisson du froment commence vers le milieu de novembre et finit généralement après Noël. Le maïs n'est pas complétement mûr avant la fin de mars, et on n'a entièrement achevé de le récolter que vers le milieu de mai.

Plusieurs plantes potagères, entre autres le chou-fleur, le brocoli et les pois, deviennent plus belles qu'en Europe; les fèves au contraire et les pommes de terre dégénèrent.

Les animaux domestiques, accoutumés comme l'homme à braver les climats les plus opposés, ne pouvaient manquer de se multiplier; et l'expérience, ainsi que nous l'avons raconté, a fait voir que celui de la Nouvelle-Galles du sud leur convenait parfaitement, puisque des taureaux et des vaches qui s'étaient égarés dans les bois, avaient donné naissance à des troupeaux extrêmement nombreux de bêtes sauvages.

Le terrain où on les trouva leur a été exclusivement affecté; et quoique ce bétail soit disparu en grande partie, et que la quantité que l'on élève dans la colonie soit suffisante pour assurer à jamais sa subsistance, le gouvernement tient toujours ce canton en réserve, et ne le partage pas en lots pour en faire des concessions. L'on a regardé cette mesure comme désavantageuse, parce que la terre de ce canton est extrêmement fertile, et qu'il vaudrait mieux dans tous les cas y faire pâturer des moutons, que de la laisser abandonnée. Cette portion de terre, désignée par le nom de *cows pasture* (pâtis des vaches), est bornée à l'est par le Nepean, à l'ouest par les montagnes Bleues, dont cette rivière baigne le pied, en formant au

nord la borne de ce canton : elle confine au sud à des broussailles touffues et stériles, dont la largeur est de dix milles, et où ces animaux n'ont pas pu pénétrer. Ce beau terrain situé à trente milles de Sydney et entouré de limites naturelles, contient à peu près cent mille acres, dont une partie est arrosée, et dont la qualité égale celle des meilleures parties des bords du Hawkesbury.

Un second canton que le gouvernement a aussi mis en réserve est celui que l'on appelle *Five islands* (les cinq Iles), situé à quarante milles au sud de Sydney, et qui s'étend jusqu'au Shoal-Haven-River, dont l'embouchure est à soixante milles de cette ville. Ce canton est renfermé entre la côte et une chaîne de hautes collines, qui au nord se terminent brusquement à la mer, et le bornent dans cette direction et dans celle de l'ouest ; à l'est il a pour limites l'océan, et au sud le Shoal-Haven-River. La chaîne des collines est une ramification des montagnes Bleues ; on n'a pu les franchir jusqu'à présent que par un col si escarpé qu'à moins d'en découvrir un moins difficile, la communication par terre entre ce territoire et Sydney sera toujours pénible et même dangereuse pour les voitures. Cet inconvénient contre-balance fortement la fertilité extraordinaire de ce canton ; il n'a encore été occupé que par des troupeaux de gros bétail. La partie qui

traverse le Shoal-Haven-River est très-propre à l'agriculture, puisque ce fleuve est navigable jusqu'à vingt milles au-dessus de son embouchure pour des navires de soixante-dix à quatre-vingts tonneaux. Ce canton est d'ailleurs très-bien arrosé par de nombreux ruisseaux qui descendent des montagnes ; les bois y sont clair-semés, excepté du côté des montagnes au nord et à l'ouest. Celles-ci sont couvertes de broussailles touffues ; le sol y est très-fertile jusqu'à leur sommet. Wentworth pense que leur exposition à l'est et la douceur de leur climat les rendent très-propres à la culture de la vigne. Ce beau pays n'ayant été découvert qu'en 1814, n'a pas encore été suffisamment examiné ; on suppose qu'il contient plusieurs centaines de milliers d'acres de terre excellente.

Au nord de Port-Jackson est une troisième portion de terrain qui n'a pas encore été concédée; c'est le territoire de Coal-River (fleuve de la Houille), ainsi nommé de la quantité de ce minéral que l'on y a découverte ; on a par la même raison appelé la ville que l'on a bâtie près de la mer *New-castle*, parce qu'elle est, comme celle qui porte le même nom en Europe, l'entrepôt principal où l'on embarque la houille. On y comptait en 1818 près de 800 habitans. A l'exception d'un petit nombre de colons et des troupes, toute cette po-

pulation est composée des déportés condamnés par les tribunaux de Sydney à subir une nouvelle déportation dans ce lieu. Ces hommes, regardés comme incorrigibles, ne travaillent comme les forçats que la chaîne au pied. On les emploie à faire de la chaux en brûlant des coquillages, à creuser les fosses à houille, à abattre du bois. Par ce moyen l'on a atteint le double but de se procurer pour les ouvrages publics ces objets de première nécessité, et d'éloigner les mauvais sujets de la partie la plus peuplée de la colonie.

Les mines de houille sont très-élevées au-dessus du niveau de la mer et très-riches. Le gouvernement en exploitant plus qu'il ne lui en faut, la vend aux particuliers, de même que la chaux et le bois.

On brûle pour faire de la chaux des coquilles d'huîtres fossiles déposées, dans des couches immenses le long des rives du fleuve : on n'en connaît pas encore la profondeur; elles sont généralement à cinq ou six pieds au-dessus du niveau ordinaire des eaux.

Cet établissement est placé sous le commandement d'un officier militaire de la colonie, qui a une cinquantaine de soldats sous ses ordres; ce qui n'est pas trop pour maintenir l'ordre parmi les gens qu'il est chargé de gouverner, et pour repousser les attaques des sauvages.

Le port de Coal-River, formé par l'embouchure du fleuve Hunter, et nommé Port-Hunter, est assez grand et assez sûr; il est assez profond pour des navires de trois cents tonneaux. Le Hunter est navigable pour des bateaux de trente à quarante tonneaux jusqu'à cinquante milles au-dessus de Newcastle : plus haut il est entrecoupé de trop de bancs et de rapides, et ne peut admettre que de très-petites embarcations. Il reçoit le Williams-River et le Patersons-River que l'on peut également remonter très-haut. Toutes ces rivières sont sujettes comme le Hawkesbury à de grands débordemens, ce qui n'est pas surprenant, puisque les montagnes Bleues bornent ce territoire à l'ouest. La portion sujette à l'inondation est plus fertile et plus étendue que celle des rives du Nepean et du Hawkesbury. Le climat est très-salubre : ainsi tout y appelle les colons.

C'est ainsi que les Européens gagnent graduellement du terrain et repoussent l'habitant indigène de ce continent : celui-ci a continué à errer sur les plages stériles, ou dans les forêts. On a observé plus attentivement ses usages, ses coutumes, ses mœurs, et l'on s'est convaincu que l'homme de la nature, dont quelques spéculateurs qui n'étaient jamais sortis de leur cabinet faisaient un tableau si séduisant, est en tout point inférieur à l'homme civilisé, excepté pour le dévelop-

pement des facultés des sens de la vue et de l'ouïe. On s'était imaginé que les sauvages étaient plus robustes que les hommes civilisés; l'expérience a prouvé le contraire.

Les savans de l'expédition française envoyée aux Terres Australes en 1800 firent plusieurs épreuves avec le dynamomètre de Régnier, pour constater la force physique des naturels de la Terre Van-Diemen et de la Nouvelle-Hollande. On choisit exprès les individus les mieux constitués. Les résultats en ayant été bien décidés et bien constans surtout, on peut sans crainte d'errer les appliquer à la généralité des individus de cette race. Or ces résultats indiquent tous un défaut de vigueur vraiment extraordinaire. L'opposition des forces d'homme à homme a confirmé ces premières données. Les matelots et les officiers français eurent constamment l'avantage, lorsqu'ils luttèrent contre les sauvages.

Péron a fort bien développé les causes de cette faiblesse. Il l'attribue au manque de nourriture abondante et substantielle, et au défaut d'un exercice modéré.

Le règne végétal ne fournit presque rien à ces sauvages : ils n'ont d'autres racines nutritives que celles de diverses fougères et quelques bulbes d'orchidées. Le règne animal ne leur offre que le casoar et le kangorou. L'un et l'autre deviennent

très-rares par la chasse continuelle qu'on leur fait. L'imperfection de leurs instrumens et de leurs méthodes de pêche, l'hiver, les orages et les migrations des poissons, tout concourt à rendre cette ressource trop souvent insuffisante, et quelquefois même absolument nulle. « C'est alors, dit Péron, que se manifestent ces cruelles famines dont le gouverneur Phillip eut occasion lui-même d'observer les tristes effets, peu de temps après son arrivée à la Nouvelle-Hollande... » Alors, dit Collins, on rencontrait les malheureux naturels réduits à un tel excès de maigreur, qu'on les eût pris pour autant de squelettes, et qu'ils paraissaient être sur le point de succomber d'inanition... Les productions maritimes même ne sont d'aucun secours pour les peuples repoussés dans l'intérieur des terres : ce sont celles-là surtout qui font une guerre active aux grenouilles, aux lézards, aux serpens, à diverses espèces de larves, et particulièrement à de grosses chenilles qui se réunissent autour des branches de l'eucalyptus résineux, et y forment des groupes de la grosseur de la tête. Les araignées elles-mêmes comme à la Nouvelle-Calédonie, font partie de leurs repas dégoûtans. Dans plusieurs circonstances ces hordes misérables sont réduites à vivre de certaines herbes, à ronger l'écorce de certains arbres; enfin il n'est pas jusqu'aux fourmis nombreuses qui dévastent

leur sol, qu'elles n'aient été contraintes de faire servir à leur nourriture. Collins a parlé de cette pâte horrible que les naturels préparent en pétrissant ces insectes et leurs larves avec les mêmes racines de fougère dont je viens de parler : usage repoussant, dont la famine la plus hideuse a pu seule inspirer la première idée.

« Certes de pareils alimens ne sont guère favorables au développement de la force physique, et sans doute il serait difficile de rencontrer ailleurs un peuple plus maltraité sous ce rapport que celui dont je parle.

« Il en est de même de l'exercice : au lieu de cette action modérée, continue, que l'expérience nous apprend être si propre à développer et à entretenir la vigueur, le sauvage pressé par la faim se livre pendant plusieurs jours à des courses longues et pénibles, ne prenant de repas que dans les instans où il tombe de fatigue et d'épuisement. Vient-il à trouver une pâture abondante, alors étranger à tout mouvement autre que ceux qui sont indispensables pour qu'il puisse assouvir sa voracité, il n'abandonne plus sa proie; il reste auprès, jusqu'à ce que de nouveaux besoins le rappellent à de nouvelles courses, à de nouvelles fatigues, non moins excessives que les précédentes; or quoi de plus nuisible au développement réel, à l'entretien harmonique des forces, que ces

alternatives de fatigue outrée, de repos automatique, de privations accablantes, d'excès et d'orgies faméliques. Dans cette seconde partie du mode d'existence des peuples de la Nouvelle-Hollande et de la Terre Van-Diemen, nous retrouvons donc encore une cause générale de faiblesse extrêmement active, et qui se reproduit à toutes les époques de la vie de ces hommes malheureux.

Péron pense que cette raison, jointe à la rareté des alimens, à leur disette même, et le plus souvent à leur mauvaise qualité, pourrait avoir sinon primitivement déterminé, du moins avoir exagéré cette maigreur excessive des extrémités de ces hommes. Tous les voyageurs en ont parlé avec étonnement : Cook et d'Entrecasteaux en avaient fait la remarque.

Il n'est donc pas surprenant que réduite à des moyens d'existence si bornés et si précaires, la population des indigènes de la Nouvelle-Hollande soit peu nombreuse, et soit restée dans l'état sauvage. On a vu dans la relation de Turnbull qu'ils se bornent à reconnaître quelques chefs, dont l'autorité ne s'étend que sur un petit nombre de familles.

Quant à la religion, Collins rapporte qu'ils n'adorent pas les astres et ne témoignent du res-

pect à aucun animal; cet observateur n'a pu découvrir aucun objet réel ou imaginaire qui les portât à bien faire, ou les détournât de ce que nous regardons comme des crimes. Ils ont néanmoins une idée vague d'un état futur; mais elle n'est nullement liée à la religion, car elle n'influe aucunement sur leur conduite. « Questionnés, dit-il, sur ce qu'ils devenaient après leur mort, quelques-uns répondirent qu'ils allaient dans la grande eau ou bien au-delà; la plupart dirent qu'ils allaient dans les nuages. Ayant interrogé Be-ne-long, après son retour d'Angleterre, sur le lieu d'où venaient ses compatriotes et où ils retourneraient, il hésita un moment, puis me dit qu'ils venaient des nues et qu'à leur mort ils y retournaient. Il m'expliqua qu'ils y montaient sous la forme de petits enfans, voltigeant d'abord sur la cime et sur les branches des arbres; ensuite il ajouta que dans cet état ils mangeaient de petits poissons, leur mets favori. »

Les naturels qui habitent autour du Port-Stephen, crurent que cinq hommes blancs qui furent jetés sur leurs côtes, avaient autrefois été leurs compatriotes, et menèrent l'un d'eux à un tombeau où ils lui dirent que le corps qu'il avait occupé à cette époque était enterré.

« Les jeunes sauvages qui demeuraient dans

nos maisons, ajoute Collins, témoignaient le plus grand désir d'aller à l'église le dimanche; mais ils ignoraient le motif qui nous y conduisait.

« Je me souviens d'avoir lu dans un journal ou dans une brochure qu'un naturel se jeta au-devant d'un Européen qui visait une corneille, et l'auteur de la relation en inférait que l'oiseau était un objet de culte : cependant je puis assurer que bien loin de redouter qu'on ne tue des corneilles, ils aiment beaucoup à les manger; ils ont même une méthode particulière de les attraper. Un sauvage s'étale sur un rocher comme s'il dormait au soleil, et tient dans sa main ouverte un morceau de poisson; l'oiseau apercevant cette proie, et n'apercevant pas le moindre mouvement dans l'homme, fond sur le poisson; à l'instant où il le saisit, le naturel fermant la main, le prend, le fait rôtir sur-le-champ, et le mange.

« Ils ont des idées distinctes du bien et du mal, puisque dans leur langage ils ont des mots pour chacune de ces qualités. Quoiqu'ils commettent fréquemment des meurtres pendant la nuit pour satisfaire leurs passions ou leur ressentiment, ils applaudissent aux actes de bonté et de générosité, et l'on a remarqué qu'ils en étaient capables.

« On a vu peu de ces sauvages qui fussent de grande taille, et encore moins qui fussent bien faits. Leurs extrémités sont généralement minces.

On a observé que ceux qui vivent dans les bois ont les jambes et les bras plus longs que ceux qui habitent près des bords de la mer, ce qui vient peut-être de ce qu'ils sont souvent obligés de grimper aux arbres pour y chercher du miel et les petits animaux volans qui s'y nichent. Ils font avec leur hache de pierre une entaille assez grande dans l'écorce d'un arbre, pour que leur gros orteil puisse s'y appuyer; la première entaille faite, ils y mettent leur pied, et embrassant l'arbre de leur bras gauche, ils en font une autre à une distance convenable pour recevoir leur pied, et continuent jusqu'en haut : ils montent ainsi très-vite. » Je vis un eucalyptus, continue Collins, qui avait à peu près cent trente pieds de haut, et qui avait été entaillé de cette manière jusqu'à plus de quatre-vingts pieds, point ou commençaient les premières branches.

Les traits de plusieurs de ces naturels, et notamment ceux des femmes, ne sont pas désagréables. La barbe noire et touffue des hommes, et le roseau ou l'os qui leur traverse le cartilage du nez, leur donnent généralement un aspect repoussant : on retrouve sur les joues noires des femmes la délicatesse des blanches; quoiqu'elles soient absolument étrangères aux aisances et aux commodités de la vie, elles mettent une modestie naturelle à cacher par leur attitude ce que le dé-

faut de vêtement les empêche de ne pas laisser voir.

« Les deux sexes ont un usage répugnant pour les Européens, celui de se frotter la peau avec de l'huile de poisson. La nécessité les a contraints d'adopter cette pratique, qui les met à couvert des intempéries de l'air, ainsi que des moustiques et des mouches; quelques-uns de ces insectes incommodes sont très-grands, et leur morsure ou leur piqûre fait beaucoup de mal. Cette huile mêlée à leur sueur produit un puanteur affreuse quand il fait chaud. Ils ignorent ce que c'est que se laver : indépendamment de cette huile, leur peau est toujours enduite de la graisse des animaux qu'ils ont tués, et qu'ils recouvrent ensuite de sable, de cendres, et de toute espèce d'ordures. «Tout cela, dit Barrington, forme une croûte qui reste attachée à leur peau jusqu'à ce qu'un accident ou le besoin de chercher leur nourriture les force à se plonger dans l'eau.» J'en ai vu, dit Collins, qui marchaient au soleil la tête entourée d'entrailles de poissons jusqu'à ce que la chaleur en fît dégoutter la graisse sur leur front. J'ai pu apprendre par le témoignage de mes yeux que dès leur plus jeune âge ils se servent de ce liniment singulier. Me trouvant à un de nos postes avancés à une époque où ces sauvages souffraient beaucoup de la faim, je rencontrai dans une misé-

rable hutte un pauvre sauvage à dimi-mort de besoin et deux enfans. Cet homme était un vrai squelette; les enfans n'étaient pas encore réduits à la même extrémité. On leur donna du bœuf et du petit salé avec du pain ; il n'y touchèrent pas. Le plus âgé des enfans, qui était une fille, prit un morceau de graisse, et au lieu de le manger comme nous nous y attendions, elle le serra dans ses doigts jusqu'à ce qu'elle en eût à peu près exprimé toute la partie fluide, et elle s'en barbouilla la figure à plusieurs reprises; puis elle le passa à l'autre enfant, petit garçon de deux ans, pour qu'il en fît autant. On conçoit que nous fûmes naturellement étonnés de cette connaissance dans des enfans si jeunes. Ils attachent à leurs cheveux, avec de la résine d'eucalyptus, les dents incisives des kangorous, des mâchoires de grands poissons, des dents humaines, des morceaux de bois, des queues de chiens, et des os de la tête d'un poisson qui ressemblent assez à celle de l'homme. Les naturels qui habitent sur la rive méridionale de Botany-Bay partagent leurs cheveux en petites nattes qu'ils enduisent de résine, et en font des mèches qui donnent à leur coiffure la ressemblance d'une vadrouille. Ils se barbouillent de rouge pour la guerre, de blanc pour la danse. Chacun dans ces occasions suit son goût ; quelques-uns s'y prennent si bien que

lorsqu'ils sont ornés au mieux possible, ils ont l'air horrible. En effet que peut-on imaginer de plus affreux qu'un visage bien noir entrecoupé de deux cercles blancs autour des yeux. En général des lignes ondulées descendent le long des bras, des cuisses et des jambes; quelquefois aussi les joues sont peintes; des raies sont tracées sur chaque côte, de sorte que l'être vivant offre l'aspect d'un squelette animé. De même que tous les sauvages, avant de danser ou de combattre, cette toilette les occupe entièrement; si l'eau leur manque pour délayer l'argile qu'ils emploient, ils ont recours à leur salive. Les deux sexes ont pour ornement des cicatrices sur la poitrine, les bras et le derrière; ils se les font avec des morceaux de la coquille dont l'extrémité de leur zagaie est armée. En tenant ces incisions ouvertes, la chair remplit l'intervalle entre les deux côtés de la plaie, et au bout d'un certain temps la peau qui la recouvre forme une large couture. Quelquefois ces balafres ont été taillées de manière à représenter les pieds des animaux : les petits garçons qui subirent cette opération pendant qu'ils étaient avec nous, avaient l'air d'être fiers de cette parure, et de mépriser la douleur qu'ils avaient dû supporter. Ils passent par cette épreuve dans leur tendre jeunesse; et avant qu'ils soient avancés en âge, les cicatrices sont grandes et pleines; mais

j'ai eu de la peine à les distinguer chez quelques vieillards. L'os qu'ils mettent dans le trou qu'ils se font à la cloison du nez, est le petit os de la jambe du kangorou, dont une extrémité est rendue pointue. J'ai vu plusieurs femmes dont le nez était percé de cette façon extraordinaire. De petits garçons d'une douzaine d'années, que nous avions eu parmi nous, revinrent au bout de quelques jours d'absence avec leur nez arrangé de cette manière. Il fallait bien se conformer à la mode.

« Elle n'est pas moins étrange celle à laquelle on soumet toutes les femmes dès leur bas âge, en leur faisant sauter les deux premières phalanges du petit doigt de la main gauche. Je n'ai vu qu'un seul exemple où la cérémonie avait eu lieu à la main droite; cela venait d'une méprise de la mère. Nous crûmes d'abord que c'était une espèce de préparatif pour le mariage; nous reconnûmes bientôt notre erreur en voyant que de petits enfans étaient aussi mutilés; enfin nous apprîmes qu'on regardait ces phalanges comme embarrassantes, quand les femmes roulent autour de la main la ligne à pêcher. Nous eûmes beau manifester notre dégoût pour cet usage, ils y applaudissaient et disaient qu'il était très-bon. Dans le grand nombre des femmes que j'ai vues, bien peu avaient ce petit doigt entier. Les ayant fait remar-

quer à celles qui avaient la marque de distinction générale, elles regardèrent les autres et en parlèrent avec un certain mépris. Je parlerai plus tard de la mutilation à laquelle se soumettent les hommes. »

« On voit parmi ces sauvages bien peu de personnes difformes. J'ai quelquefois aperçu sur le sable l'empreinte d'un pied de travers ; je n'ai jamais rencontré de bossus ni de gens à dos voûté ; mais il y a quelques estropiés qui marchent à l'aide de bâtons : cette infirmité pouvait provenir de blessures ou d'accidens du feu. Souvent les enfans en éprouvent de ce genre pendant que leurs mères sont endormies à côté d'eux ; car ces sauvages ont beaucoup de peine à se réveiller : j'en ai connu plusieurs exemples.

La couleur de ces sauvages n'est pas uniforme ; quelques-uns, lors même qu'ils sont débarbouillés de la fumée et de la crasse qui les couvrent ordinairement, sont presque aussi noirs que des nègres d'Afrique ; tandis que d'autres ne sont que cuivrés comme les Malais, ou couleur de café : quelques femmes ont le teint aussi clair que les mulâtresses ; moins grandes que les hommes, la plupart sont bien faites. Leurs cheveux ne sont pas laineux ; ils sont généralement noirs ; quelques-unes les ont d'une teinte rougeâtre ; ce qui était peut-être dû à une cause extérieure. Ils ont

le nez aplati, les narines larges, les yeux tres-enfoncés, et ombragés par des sourcils très-épais. Ils portent de plus un filet de la longeur du front, roulé autour de la tête; il est fait avec une peau de dasyure: quand ils veulent voir très-clairement, ils le rabattent sur les sourcils, comme pour resserrer le rayon visuel. Ils ont les lèvres épaisses, et la bouche excessivement large; quand ils l'ouvrent, elle laisse apercevoir deux rangées de dents très-blanches, très-saines et très-unies. La plupart ont les mâchoires très-saillantes : si un de ces sauvages n'eût pas été doué de la faculté de parler, on l'eût pris pour un orang-outan. Il était extraordinairement velu; ses bras paraissaient d'une longueur démesurée; il ne se tenait pas très-droit en marchant, et dans toute sa manière d'être il avait plus de la brute que de l'homme.

« Les demeures de ces sauvages sont les plus grossières que l'on puisse imaginer. Les huttes de ceux qui vivent dans les bois sont faites de l'écorce d'un seul arbre courbée dans le milieu, et posée à terre sur ses deux extrémités; elle ne peut procurer un abri qu'à un seul individu. Ils ne les transportent jamais avec eux. Nous les avons toujours trouvées auprès de l'arbre qui les avait fournies, et qui était mort de l'opération. Sur la côte maritime les huttes sont plus grandes; elles

consistent en plusieurs bandes d'écorce entrelacées autour de quatre pieux plantés en terre. Ils étendent pour former le toit des morceaux plus larges de la même écorce au-dessus de cette construction informe et peu solide, qui ressemble à un four; cette hutte est assez spacieuse pour contenir six à huit personnes. Le feu est toujours à l'entrée, un peu en dedans; l'intérieur est généralement d'une malpropreté inconcevable. Ils emploient ordinairement à cette construction les débris de pirogues qui ne peuvent plus être de service. Ils ont aussi recours aux creux des rochers, et ils en changent suivant qu'ils sont à l'abri du vent et de la pluie. Ayant remarqué une végétation très-abondante à la bouche de ces excavations, nous retournâmes la terre, et nous la trouvâmes fumée par des coquillages et d'autres engrais; ce fut d'un grand secours pour nous: on fit de la chaux avec des coquilles, et le reste fut transporté dans nos jardins.

« Au reste ils ne se servent guère de ces huttes que quand ils sont à la chasse du kangorou. La plupart des gros arbres des forêts de ce pays sont creux, et servent de retraite aux kangorous et à d'autres quadrupèdes quand ils sont poursuivis. Les sauvages les y attrapent avec une adresse remarquable. L'un d'eux grimpe à l'arbre, et quand il est arrivé en haut, il s'asseoit avec sa

massue à la main; un autre resté au pied allume un feu qui remplit bientôt de fumée la concavité de l'arbre. Obligé de s'échapper, l'animal cherche à sortir par le haut ou par le bas, et rarement échappe à la massue d'un des deux chasseurs. Quelquefois aussi, quand ils chassent beaucoup ensemble, ils enflamment une forêt de plusieurs milles d'étendue pour obliger à fuir les bêtes qui se trouvent dans l'enceinte de cette conflagration. Epouvantées et à demi-étouffées, elles tombent bientôt entre les mains de leurs ennemis. L'on croit aussi qu'ils allument ces feux pour éclairer et débarrasser les sentiers des ronces et des épines qui déchirent leurs corps toujours nus. Ces feux, que l'on voit plus fréquemment en été que dans les autres saisons, ont expliqué un effet qui frappa les premiers colons, et dont la cause les embarrassa long-temps. Ils remarquèrent avec étonnement qu'un grand nombre des arbres des forêts était noircis par l'action du feu, et que plusieurs même étaient brûlés jusqu'à leur sommet: on reconnut ensuite qu'ils étaient noircis ainsi par les feux que ces sauvages allument, et dont les flammes atteignent souvent les plus hautes branches des plus grands arbres.

« A l'entrée de la plupart des huttes que je rencontrai dans les bois, je trouvai un nid de fourmis. Ces insectes, qui avaient près d'un pouce

de long, étaient armés d'une paire de pinces et d'un aiguillon dont l'effet était aussi douloureux que celui d'une blessure faite avec un couteau. Nous avons supposé qu'ils avaient été attirés par les os et les débris de quelque repas de gibier que le chasseur avait laissés dans la cabane.

« Ces sauvages couchent pêle-mêle dans leurs huttes et leur cavernes; et y goûtent les douceurs d'un sommeil profond, autant du moins que le leur permettent les inimitiés fréquentes que la jalousie et le ressentiment nourrissent parmi eux. Persuadés des dangers qu'ils couraient pendant la nuit, ils nous prièrent instamment de leur donner des petits de nos épagneuls et de nos tarriers; leur demande leur fut accordée, et on ne vit guère de famille qui n'eût un ou plusieurs de ces petits chiens de garde, qu'ils regardaient comme des sentinelles excellentes. Ils furent bien contens de l'avidité avec laquelle ces animaux dévoraient le poisson, la seule nourriture régulière qu'ils pouvaient leur fournir.

« Les naturels de la côte sont ceux que nous avons le mieux connus : ils vivent principalement de poisson. Hommes, femmes, enfans, tout le monde est occupé à s'en procurer; mais la manière de les pêcher diffère suivant le sexe. Les hommes le tuent à coup de harpon; les femmes se servent de la ligne et de l'hameçon; celui-ci

est en nacre de perle, que l'on frotte sur une pierre jusqu'à ce qu'il ait pris la figure qu'on veut lui donner; la ligne se fait avec l'écorce d'un arbrisseau. Le harpon a quinze à vingt pieds de long; la hampe est armée de quatre fourches barbelées, faites d'os fixés avec de la résine.

« Les femmes ont la coutume de chanter en pêchant. Souvent je les ai vues dans leurs pirogues mâcher des moules ou d'autres coquillages, ou du poisson bouilli, et les cracher dans l'eau comme un appât. Elles ont toujours dans ces pirogues du feu posé sur du goëmon ou sur du sable; de sorte que lorsqu'elles veulent manger, elles peuvent faire cuire leurs alimens.

« On a déjà parlé des autres objets dont ces sauvages se nourrissent. Les bois ne leur fournissent qu'un petit nombre de baies, les fleurs de différentes espèces de banksia et du miel.

« Ceux qui vivent dans les bois et sur le bord des rivières n'ont pas comme ceux des côtes la ressource des poissons de la mer; il faut donc qu'ils dirigent leur habileté d'un autre côté; ils grimpent aux arbres, exercice bien plus pénible et plus fatigant que celui de la pêche; quelquefois ils construisent des piéges pour prendre des quadrupèdes ou des oiseaux. Ce sont des sortes de galeries, dont l'entrée est assez large pour qu'un homme puisse y pénétrer sans beaucoup de diffi-

culté; ensuite elles vont en diminuant graduellement jusqu'à leur extrémité, qui se termine par une petite claie; elles ont de quarante à cinquante pieds de long; la terre est relevée de chaque côté, et soutenue par des roseaux et des broussailles; l'ouvrage est si bien fait, qu'un animal qui s'y est une fois engagé ne peut pas s'en échapper. Je supposai qu'en chassant le gibier, ils le forcent à entrer dans cette galerie, et le poursuivent jusqu'à l'extrémité bouchée par la claie, où ils l'ont bientôt tué avec leur zagaies; j'y ai vu de petits quadrupèdes et des plumes d'oiseaux.

« Le long des mares j'ai rencontré des trous creusés sur une certaine étendue; leur ouverture était tellement couverte d'herbe, qu'une bête ou un oiseau qui aurait passé par-dessus y serait certainement tombée, et à cause de la profondeur n'aurait pas pu s'en tirer.

« Rien de plus puant que le ver de bois qu'ils mangent, et que son habitation; ce vers se nomme cab-bro. Une horde de l'intérieur, qui probablement en fait un plus fréquent usage que les autres, en a reçu le nom de Ca-bro-gal.

Au mois d'avril les sauvages visitent le bord des mares, où ils trouvent des anguilles; ils jettent dans l'eau des morceaux de bois creux : ces pois-

sons se nichent dans les trous, et on les prend aisément.

Turnbull nous a déjà donné des détails sur la manière dont ces sauvages font la cour à la femme qui leur plaît : Barrington confirme ce récit, et ajoute que les amans, dans cette contrée barbare, pour plaire et se faire aimer, ne connaissent d'autre art et d'autre moyen de séduction, que les coups, que les plus mauvais traitemens sont reçus avec transport par la belle qu'on veut charmer, et qu'elle ne les regarde que comme des preuves certaines d'une tendresse trop touchante pour pouvoir y résister.

Plusieurs hommes ont plusieurs femmes. Be-ne-long avant son départ pour l'Angleterre, en avait deux qui vivaient constamment avec lui et l'accompagnaient partout où il allait. Co-le-be, son ami et son compagnon, en avait aussi deux. Généralement elles sont fort jalouses l'une de l'autre, et se querellent souvent. Celle qu'ils ont prise la première a une espèce de prééminence sur la seconde qui n'est guère considérée que comme la servante.

Ces femmes ne se montrent pas très-chastes quand les blancs les sollicitent, et souvent elles cèdent pour une bagatelle. De jeunes filles dont on prenait soin à Sydney, ne refusaient pas d'aller

passer la nuit à bord des navires; quelques-unes avaient cependant appris à connaître la honte assez, car ce sentiment ne leur était pas naturel, pour cacher en débarquant les présens que leur absence leur avait valus. Elles reconnurent aussi qu'il était indécent d'aller nu, et Collins en observa plusieurs qui montraient sous ce rapport de la retenue et de la réserve quand elles étaient devant les Anglais; mais en présence de leurs compatriotes elles étaient étrangères à toute délicatesse.

On sait qu'en général les sauvages n'ont pas beaucoup d'égards pour le beau sexe; ceux de ce pays ne font pas exception à la règle. Be-ne-long, quoique mari passionné, battait souvent sa femme; quand on lui représentait qu'il n'était pas généreux à un homme de frapper une femme, il riait aux éclats, et n'en continuait pas moins à la rosser vigoureusement. Elle se nommait Ba-rang-a-rou; elle était de la tribu de Cam-mer-ray. Un jour elle vint à Sydney la tête enflée des coups que son mari lui avait donnés; le sujet de la querelle venait de ce que dans un moment de colère, à laquelle elle était très-sujette, elle avait rompu une belle perche dont Be-ne-long aimait beaucoup à se servir pour pêcher. Phillip lui fit encore des remontrances; il répliqua qu'elle avait été méchante et qu'il l'avait seulement corrigée.

Ce Be-ne-long était terriblement enclin à châtier les femmes. Ce même jour, ayant déjeuné, sa femme et une autre qui se trouvait dans le même cas allèrent à l'hôpital se faire panser. Be-ne-long demanda le gouverneur; on le conduisit dans le cabinet de Phillip, qui était à écrire. Be-ne-long avait l'air fort agité; s'étant assis, il dit au gouverneur qu'il allait battre une femme avec la hache qu'il tenait à la main. Rien de ce qu'on put lui dire ne fut capable de le détourner de ce dessein; il refusa de dîner au gouvernement, et partit en s'écriant qu'il allait battre la femme. Phillip lui témoigna le désir de l'accompagner; Be-ne-long y consentit, quoiqu'il fût prévenu qu'on ne lui laisserait pas frapper la femme. Il partit donc avec le gouverneur et Collins, qui se firent suivre d'un sergent et de deux soldats de marine.

De peur que Be-ne-long dans un premier mouvement de fureur ne donnât un coup de hache à la malheureuse, objet de sa colère, on lui ôta cet instrument des mains; et le gouverneur lui donna sa canne: cependant ses menaces et son air furieux firent voir que c'était encore une arme trop dangereuse pour lui être confiée; on la lui reprit.

On trouva la hutte où l'on allait remplie d'hommes, de femmes et d'enfans. Be-ne-long

saisissant avec la rapidité de l'éclair un bâton, s'élance sur sa victime qui était prosternée à terre, la tête cachée dans l'herbe, et lui en assène plusieurs coups avant qu'on ait pu lui arracher son arme. Furieux de l'obstacle qu'on lui oppose, il prend la hache, et se précipite pour frapper; on l'arrête encore une fois, et on le désarme.

On ne peut se faire une idée de l'accès de rage qu'il éprouva, quand il vit l'inutilité de ses efforts. Cependant la pauvre créature, toujours dans la même posture, sans oser remuer, attendait en tremblant le dernier coup. Be-ne-long revenait sur elle avec une nouvelle arme dont il s'était emparé : Collins et le sergent se mirent au-devant de lui. Cette scène se passait près du bord de la mer. Les officiers du bâtiment de garde dans la rade apercevant ce tumulte, envoyèrent à terre un canot, dans lequel on fit embarquer la malheureuse femme, sans que les naturels qui s'étaient armés à l'instant où ils virent le gouverneur et sa suite se mêler de la querelle, y opposassent la moindre résistance.

La jeune fille étant en sûreté, le gouverneur s'en alla avec son monde; Be-ne-long ne tarda pas à le suivre. En arrivant à Sydney il était encore fort en colère; toutefois son emportement se calmant par degrés, il recouvra bientôt sa tranquillité. Alors on lui dit que le gouverneur

était très-fâché contre lui de ce qu'il avait voulu tuer cette femme, que c'était une action honteuse et infâme, et que si on apprenait qu'il l'avait fait mourir, ou même qu'il l'avait maltraitée, on le mettrait à mort. Ces menaces n'eurent pas plus d'efficacité sur l'esprit de ce sauvage, que n'en avaient eu les prières ; il se plaignait du tort qu'on lui causait en lui arrachant sa victime, répétant sans cesse que cette fille lui appartenait, qu'il avait été blessé par son père, qu'elle était d'une horde méchante, et que s'il la retrouvait, il ne la manquerait pas. Collins lui dit de nouveau, d'un ton imposant, que les soldats du gouvernement lui tireraient un coup de fusil, s'il tuait cette fille. Bien loin d'en être intimidé, il montra du doigt avec un sourire féroce les endroits de la tête, de la poitrine et des bras où il la frapperait avant de lui couper la tête; puis il décampa. La jeune fille fut amenée dun avire chez le gouverneur, accompagnée d'un jeune sauvage que l'on eût pu croire son mari, aux soins qu'il lui rendait ; si on ne l'eût pas vu froid et indifférent quand Be-ne-long menaçait sa vie.

Deux jours après, ce dernier revint à Sydney, le corps meurtri ; il dit au gouverneur qu'il renonçait à battre la jeune fille, et avoua en même temps qu'il avait encore été obligé de châtier sa femme, qu'il lui avait fait une nouvelle blessure,

et qu'il en avait reçu une à l'épaule d'une massue dont elle s'était armée pour sa défense. Phillip lui dit d'aller à l'hôpital se faire panser. Quand il fut de retour, il trouva au gouvernement cette même fille que peu de jours auparavant il voulait massacrer; il la prit par la main et lui parla de la manière la plus amicale. Nouvel incident; Ba-rang-a-rou était arrivée chez Phillip pendant l'absence de son mari; furieuse à son tour de la conversation qu'il avait avec la jeune fille, elle voulut la frapper d'un bâton qu'elle essaya de prendre à une personne présente. Be-ne-long avait l'air de ne pas vouloir se mêler de ce différent; le chirurgien White l'ayant prié d'y mettre fin, il se termina par un vigoureux soufflet que le sauvage appliqua à sa douce moitié. Celle-ci furieuse à son tour de ne pouvoir assouvir sa rage sur cette malheureuse fille, se mit à pleurer et s'en alla.

On peut juger par cet exemple de ce qui se passe habituellement parmi ces sauvages. Leur existence ne présente qu'une suite continuelle de querelles et de rixes sanglantes. Du reste les blessures qu'ils se font se guérissent promptement, quand elles ne sont pas mortelles.

De bonne heure ils s'accoutument à braver la douleur; l'opération qu'on leur fait subir à l'âge de puberté, pour leur enlever une des dents incisives supérieures, donne lieu de juger de ce qu'ils

seront un jour. Collins fut deux fois témoin de cette cérémonie, qu'il a décrite fort au long ; il trouva les naturels réunis en grand nombre pour y procéder. Plusieurs jeunes gens qui avaient depuis long-temps fréquenté Sydney, allaient par là être placés au rang des hommes faits. La première fois, c'était le 25 janvier 1795, un habitant des bois et d'autres arrivèrent ; mais les principaux agens n'étaient pas encore venus ; sont les membres de la tribu de Cam-mer-ray ; ils ont seuls le privilége d'exécuter l'opération sur les naturels qui habitent le long de la côte. L'exercice de cette prérogative les place dans une position particulière, et ils ont une prééminence bien décidée sur les autres hordes des environs de Sydney ; car souvent on attend leur présence pour décider des contestations et des difficultés sur des points délicats, autant qu'il en peut exister parmi ces sauvages ; et quand ils paraissent, il est impossible de ne pas reconnaître la supériorité et l'influence que leur nombre et leur aspect plus vigoureux leur donnent sur les autres tribus.

On passa toutes les soirées jusqu'à l'arrivée des Cam-mer-rays, à danser. Collins remarqua un de ces sauvages barbouillé de blanc jusqu'à la ceinture, à l'exception de sa barbe et de ses sourcils ; il était effrayant : d'autres avaient des cercles blancs autour des yeux, et n'étaient pas moins

affreux. La réunion ne fut complète que le 2 de février; le soir les Cam-mer-rays se présentèrent, au grand contentement des autres naturels qui étaient impatiens de les voir. Ils barbouillés à la manière du pays, la plupart étaient munis de boucliers, et tous armés de massues, de zagaies et de bâtons pour les lancer. L'emplacement où la cérémonie devait avoir lieu avait été préparé quelques jours à l'avance; on en avait enlevé l'herbe et les troncs d'arbres; il était de forme ovale, et avait vingt-sept pieds de long sur dix-huit de large : on le désignait par le nom de you-langh.

A un bout se tenaient les hommes armés, à l'autre les jeunes gens accompagnés de leurs parens. Les premiers s'avancèrent en chantant, ou poussant un cri adapté à cette circonstance, frappant leurs boucliers de leurs zagaies, et faisant voler la poussière avec leurs pieds, tellement que l'on ne pouvait plus distinguer les objets qui les environnaient; parvenus à l'autre bout du you-langh où les jeunes gens étaient placés, un de la troupe se détacha, et saisissant une des victimes, revint avec elle vers les siens, qui le reçurent en criant plus fort qu'auparavant, et la mirent au milieu d'eux, où elle était défendue par un front de zagaies contre toutes les tentatives que ses parens auraient pu essayer pour la délivrer. Toute

la troupe, qui était de quinze, fut successivement enlevée de cette manière.

On fit ensuite asseoir à l'extrémité supérieure du you-langh les jeunes gens la tête baissée, les mains croisées, et les jambes sous eux. Ils devaient, nous dit-on, continue Collins, rester toute la nuit dans cette position, quoique peu naturelle et pénible; et jusqu'à ce que tout fût terminé, ils ne devaient ni regarder en l'air ni rien manger.

Les Cor-rad-djis commencèrent alors quelques-uns de leurs rites mystérieux : l'un tomba brusquement à terre, et prenant toutes sortes d'attitudes, les accompagna de gestes qui paraissaient être arrachés par la douleur, puis eut l'air d'avoir rendu un os qui devait être employé dans l'opération future. Pendant qu'il semblait ainsi éprouver des souffrances, un cercle de naturels l'entourait en dansant et en chantant, ou plutôt hurlant à faire peur, et quelques-uns le frappant sur le derrière jusqu'à ce que l'os fût sorti; alors il fut délivré de ses peines.

Aussitôt qu'il se fut relevé, épuisé, abattu, et baigné de sueur, un autre fit tout comme lui, et finit de même par feindre de rendre avec de grandes souffrances un os dont il s'était pourvu et qu'il avait caché dans sa ceinture. On nous dit que ces momeries avaient pour but de persuader

aux enfans que l'opération ne leur ferait presque pas de mal, et que plus les Cor-rad-djis souffraient, moins eux-mêmes éprouveraient de douleur.

« La nuit était venue ; nous partîmes : on nous invita à revenir le lendemain matin, en nous promettant que nous verrions quelque chose d'intéressant. Les jeunes gens étaient encore dans la même position et gardant le plus profond silence. Le lendemain un peu après la pointe du jour nous étions de retour. Les naturels dormaient en petits groupes distincts ; ils ne commencèrent à se bouger qu'après le lever du soleil. Les Cam-mer-rays dormaient à part, et les jeunes gens étaient étendus à terre à quelque distance du you-langh. Les Cor-rad-djis et leur troupe marchèrent vers cette enceinte, l'un après l'autre, poussant un cri en y entrant, et en firent trois fois le tour en courant. Les jeunes gens y furent amenés, la tête penchée et les mains croisées ; puis ils s'assirent en gardant cette attitude à l'extrémité supérieure du you-langh ; les Cor-rad-djis passèrent plusieurs fois devant eux, marchant sur les mains et les pieds, et imitant les mouvemens du chien du pays. Leur costume leur donnait un degré de ressemblance de plus avec cet animal ; leur sabre de bois passé dans leur ceinture, la lame en l'air, représentait assez bien la queue d'un chien redressée sur son dos. Ce

sont probablement des sauvages arrangés de cette manière que des voyageurs auront pris pour des hommes avec des queues au derrière, ainsi qu'ils l'ont raconté dans leurs relations : cette assertion a fait suspecter à tort leur bonne foi, et a causé de grands débats parmi les naturalistes, dont les uns les ont traités de menteurs, tandis que d'autres ont cherché à les défendre en essayant d'expliquer ce qui avait pu causer leur erreur. Le récit de Collins en donne la solution la plus vraisemblable.

« Chaque fois que les Cor-rad-djis passaient devant les jeunes gens, ils jetaient en l'air le sable et le gravier avec leurs mains et leurs pieds; les jeunes gens ne se remuaient pas, ne disaient pas un mot, et n'avaient pas l'air de faire attention à la tournure ridicule des Cor-rad-djis et de leurs compagnons. On nous dit que cette cérémonie donnait aux jeunes gens le pouvoir sur les chiens, et les douait de toutes les bonnes qualités que possède cet animal.

« Ensuite un naturel fort et robuste marcha vers les jeunes gens, portant sur ses épaules un pat-ta-go-rang ou figure de kangorou faite en herbe; un autre était chargé d'un paquet de broussailles. Ces deux hommes avaient l'air de succomber sous le poids de leur fardeau; ils s'arrêtaient de temps en temps, et reprenaient ha-

leine : ils finirent par les déposer aux pieds des jeunes gens, et sortirent du you-langh comme épuisés de fatigue. L'homme qui portait les broussailles s'était fourré dans la cloison du nez des brins d'arbrisseaux en fleur, ce qui lui donnait un aspect réellement extraordinaire. Deux groupes de naturels adultes, assis à l'écart, chantaient et battaient la mesure en accompagnant chaque mouvement des deux acteurs. Cette offrande d'une figure de kangorou indiquait le pouvoir conféré aux jeunes gens de tuer à l'avenir cet animal; les broussailles représentaient peut-être son repaire. »

On laissa ensuite pendant une demi-heure les jeunes gens assis dans le you-langh; durant cet intervalle les cor-rad-djis descendirent dans une vallée voisine, où ils se munirent de longs paquets d'herbes, qu'ils attachèrent par derrière à leur ceinture, au lieu du sabre de bois qu'ils mirent de côté. Equipés de cette manière, l'extrémité de la poignée d'herbe pendante, ils se mirent en mouvement comme une troupe de kangorous, tantôt sautant, tantôt s'asseyant sur leur derrière, et se grattant comme font ces animaux, lorsqu'ils se chauffent au soleil. Un homme debout battait la mesure sur son bouclier, tandis que deux autres armés les suivirent pendant toute leur route, comme pour les surprendre sans être

aperçus, et les percer de leurs zagaies. C'était un emblème d'un des exercices futurs des jeunes gens, la chasse du kangorou.

Dès que cette troupe fut entrée dans le youlangh, elle passa devant les jeunes gens comme un troupeau de kangorous; puis se dépouillant brusquement de son bizarre attirail, chacun de ces naturels saisit un jeune homme, le plaça sur ses épaules et l'emporta en triomphe à quelques pas plus loin, puis le déposa à terre; ils furent ainsi réunis en un groupe, toujours la tête penchée sur la poitrine, et les mains croisées. Quelques hommes disparurent ensuite pendant quelques minutes, et l'on pria Collins et ses compagnons de s'éloigner; lorsqu'ils revinrent, les jeunes gens et leurs parens étaient debout d'un côté; vis-à-vis d'eux un homme assis sur un tronc d'arbre en portait un autre sur ses épaules, tous deux tenant les bras étendus: derrière eux un certain nombre de naturels étaient couchés le visage à terre, aussi près qu'ils avaient pu se placer, jusqu'au pied d'un autre tronc d'arbre, sur lequel on voyait assis un homme qui en portait un autre dans la même attitude que ceux dont il a été question.

Les jeunes gens et leurs parens s'étant approchés de ceux-ci, ces deux hommes commencèrent à se balancer d'un côté et d'un autre en

tirant la langue, lançant des regards affreux, et ouvrant les yeux autant qu'ils pouvaient. Cette pantomime horrible ayant duré quelques minutes, les hommes se séparèrent pour laisser passer les jeunes gens qui furent conduits par-dessus les corps étendus à terre. Ceux-ci se mirent alors à se remuer et à se débattre comme s'ils eussent été à l'agonie, et faisant entendre un bruit triste et lugubre, semblable à celui du tonnerre dans le lointain. Quand les jeunes gens eurent marché par-dessus tous les corps, ils furent placés devant le second groupe de l'homme assis qui en portait un autre; ceux-ci firent les mêmes contorsions et les mêmes grimaces que les premiers; puis tout le monde se mit en marche.

« Cette scène, dit Collins, est désignée par le nom particulier de bou-rou-mou-roung; je n'ai pas pu en connaître précisément la signification, malgré mes questions réitérées à cet égard. On se contenta de me dire que c'était fort bien, et que les jeunes gens deviendraient des hommes très-braves, qu'ils auraient la vue bonne, et combattraient vaillamment. »

Toute la troupe fit halte à une petite distance: les jeunes gens s'assirent à côté les uns des autres; les hommes armés de zagaies et de boucliers se rangèrent en demi-cercle vis-à-vis d'eux: Bou-der-ro, celui qui avait pris la part la plus active

à ce qui s'était passé jusqu'alors, se tenait au centre, le bouclier dans une main, la zagaie dans l'autre; il donnait en quelque sorte le signal pour l'exercice, en frappant son bouclier de sa lance. A chaque troisième coup, tous les autres levaient leurs zagaies, la dirigeaient vers lui, et en touchaient le milieu de son bouclier. Cette partie de la cérémonie semblait être une allusion à l'exercice qui devait former la principale partie de leur vie, l'usage de la zagaie.

Alors on commença l'opération d'extraire la dent; elle eut d'abord lieu sur un petit garçon d'une dixaine d'années; il fut assis sur les épaules d'un homme qui était à terre. L'os dont celui-ci prétendait avoir été délivré la veille, étant bien affilé à un bout, on s'en servit pour fendre la gencive, préparatif indispensible, car autrement il eût nécessairement fallu pour faire sortir la dent, briser la mâchoire. Ensuite on coupa à une dixaine de pouces de son extrémité un bâton à lancer les zagaies, et cela se fit avec beaucoup de cérémonies. On appuya le bâton sur un arbre et on fit trois fois semblant de le frapper avant de porter le coup. Le bois étant très-dur et la hache de pierre en assez mauvais état, il ne fut coupé qu'après plusieurs coups répétés; mais avant chacun, on répétait constamment les trois tentatives feintes. La gencive étant convenablement arrangée, le petit

bout du bâton fut appliqué sur la dent, aussi haut que le permît la fente, pendant que l'opérateur se tenait préparé avec une grosse pierre à la main, comme pour pousser la dent au fond du gossier du jeune homme. Je pus encore en cette occasion remarquer leur attention pour le nombre trois; le coup réel ne fut porté qu'après que l'opérateur eut essayé trois fois d'attraper le bâton. Cette première opération dura près de dix minutes, parce que la dent, par malheur pour le jeune homme, tenait très-solidement dans la gencive. Dès qu'elle fut dehors, le patient fut mené à une certaine distance, où la gencive fut fermée par ses parens, qui l'équipèrent de la manière dont il devait être vêtu pendant quelques jours. On lui entoura les reins d'une ceinture dans laquelle on passa un sabre de bois; on ceignit sa tête d'un bandeau qui fut orné de copeaux de bois d'eucalyptus, dont la couleur blanche produisait un singulier effet. On lui appliqua la main gauche sur la bouche qu'il devait tenir fermée; il devait s'abstenir de parler, et ne pas manger de la journée.

Tous les autres jeunes gens furent traités de la même manière, excepté un joli petit garçon de neuf ans; après qu'on lui eut fendu la gencive, il ne put supporter qu'un seul coup de la pierre

sur le bâton, et s'ouvrant un passage de force, il s'enfuit.

Pendant la durée de l'opération, les assistans criaient de toutes leurs forces dans l'oreille de celui qui la subissait; ce qui sans doute avait pour but de divertir son attention, et d'étouffer les cris qu'il aurait pu pousser; mais chacun se fit un point d'honneur de ne pas laisser échapper le moindre murmure.

On n'essuyait pas le sang qui sortait de la gencive; on le laissait couler le long de la poitrine du jeune homme, et tomber sur la tête de l'homme dont les épaules servaient de siége à celui-ci, et dont le nom fut ajouté au sien. « Je les vis plusieurs jours après, ajoute Collins, avec le sang desséché sur la poitrine. On leur donnait le nom de Ke-bar-ra, qui dérive du singulier instrument dont on avait fait usage dans cette occasion, car ke-bab signifie un rocher ou une pierre. Plusieurs mois après, je les entendis encore s'appeler l'un l'autre par ce nom.

Tous les jeunes gèns s'assirent ensuite sur un tronc d'arbre. A un signal ils se levèrent tous, et se précipitèrent vers leurs demeures, poussant devant eux hommes, femmes, enfans, qui s'empressaient de s'écarter de leur chemin. Ils jouissaient dès ce moment de tous les priviléges des

hommes, et pouvaient même se choisir une femme, lorsque leur âge et leur force leur permettraient de profiter de ces facultés.

« La femme de Co-le-by et la sœur de Be-ne-long apprenant que je désirais avoir quelques-unes des dents enlevées à ces jeunes gens, m'en procurèrent trois. Elles les avaient attachées à des cordons et les portaient autour du cou. Elles me les donnèrent en secret, en témoignant beaucoup de crainte d'être vues, et en me recommandant expressémement de ne laisser connaître à personne qu'elles m'avaient fait ce présent, parce que les hommes de la tribu de Cam-mer-ray auxquels elles devaient être remises, les en puniraient; elles ajoutèrent qu'elles diraient qu'elles les avaient perdues. »

Collins regarde comme une circonstance très-remarquable que les deux fois qu'il fut témoin de cette cérémonie, elle eut lieu à la même époque : cette coïncidence d'époques le frappa; car ce peuple n'ayant aucune idée des nombres au-delà de trois, et par conséquent n'ayant pas un calcul régulier du temps, on ne pouvait attribuer ce résultat qu'au hasard; la saison n'avait probablement pas eu beaucoup de part à leur choix, le mois de février étant un des plus chauds de l'année.

Le rôle que les Cam-mer-rays jouent en cette

occasion ; dénote que les tribus maritimes ont de la déférence pour eux ; on peut croire qu'elle dérive de ce qu'ils sont plus nombreux que les autres; mais ils maintiennent cette supériorité depuis très-long-temps ; ce privilége d'exiger une dent de tous les jeunes gens des autres familles doit être très-ancien, et remonter à l'origine de la soumission qu'on témoigne à cette horde ; cette supériorité tient donc en quelque sorte de la nature d'une autorité reconnue, et qui est sanctionnée par sa durée. Du reste les Cam-mer-rays eux-mêmes subissent l'opération.

Une des superstitions de ces sauvages est de répandre du sang pour la mort de l'un d'eux, soit qu'elle arrive naturellement, ou accidentellement : ils vengent le sang d'une personne assassinée sur toutes les personnes de la famille du meurtrier qu'ils peuvent rencontrer, n'épargnant ni le sexe ni l'âge. Quand quelqu'un meurt naturellement, ces sauvages se lancent des zagaies les uns aux autres; et dans ces occasions il y en a toujours plusieurs de blessés.

Ils sont d'ailleurs esclaves d'une foule d'idées superstitieuses ; ils ont peur des revenans ; ils croient à la vertu d'une infinité de sortiléges ; leur cou-ra-djis ont soin de les entretenir dans toutes les terreurs que leur vie misérable et agitée tend sans cesse à leur inspirer. Même pendant

le jour ils montrent une répugnance extrême à passer près d'un tombeau, parce qu'ils pensent que l'esprit du défunt viendra pendant la nuit les saisir à la gorge. Ils attachent la plus grande importance aux étoiles tombantes; ce météore leur cause les plus vives inquiétudes, et ils le regardent comme l'avant-coureur des plus terribles accidens. Le tonnerre et les éclairs ne les effrayent pas moins; ils pensent qu'en chantant certaines paroles et en respirant fortement, ils éloigneront le danger.

Lorsqu'un enfant ou un jeune homme meurent, on les enterre; quant aux adultes, on brûle leurs cadavres. Quand une femme meurt, laissant un enfant à la mamelle, le père jette cet infortuné dans la fosse, et l'écrase avec une pierre, parce qu'il ne saurait ni le nourrir, ni le traîner dans ses courses lointaines : tel est l'effet de l'existence précaire de ce peuple. Cependant ils montrent de la sensibilité dans certaines occasions, et l'on a vu des pères verser des larmes sur le tombeau d'un enfant que la mort leur avait ravi.

Tous les voyageurs ont observé la grande différence qui existe entre les naturels de la Nouvelle-Hollande et ceux de la Terre Van-Diemen. Ces derniers pour la taille se rapprochent assez des Européens; mais ils s'en éloignent par leur conformation singulière. Ils ont la tête fort grosse,

et remarquable surtout par la longeur de la partie inférieure qui est beaucoup plus saillante que la supérieure ; leurs épaules sont larges et bien développées ; ils ont des reins bien dessinés, des fesses généralement volumineuses, et en même temps des extrémités faibles, allongées, peu musculeuses, le ventre gros, proéminent et comme boursoufflé ; la couleur de leur peau est d'un brun très-foncé ; leurs cheveux sont courts, laineux et crépus. Du reste plus barbares encore que les habitans de la Nouvelle-Hollande, ils ne reconnaissent nulle espèce de chefs ; ils ont des habitations et des pirogues plus chétives que celles de leurs voisins, et mènent une vie plus misérable. Ils paraissent avoir un caractère aussi farouche, quoique moins intraitables envers les étrangers ; cependant plusieurs navigateurs ont éprouvé de leur part des traits de perfidie : on peut se rappeler ce qu'on lit à ce sujet dans les relations de Marion, de Cook, de d'Entrecasteaux et de Péron.

La case de ces insulaires n'est qu'un simple abat-vent d'écorces disposées en demi-cercle, et appuyées contre quelques branches sèches. Un aussi frêle abri ne peut avoir pour objet que de préserver l'homme de l'action des vents trop froids ; et l'on a observé que dans la partie méridionale du pays, la convexité de ces huttes se

trouve opposée à ceux du sud-ouest, qui sont sur ces rivages les plus constans, les plus impétueux et les plus froids. Les sauvages allument leurs feux devant ces cases, et y font cuire les coquillages que leurs femmes ont pêchés, ou les animaux qu'ils ont pris à la chasse.

On a remarqué que quelques-uns de ces sauvages ont le corps tatoué; ils se frottent le corps de graisse de phoque, et saupoudrent leurs cheveux d'ocre rouge. Quand les femmes veulent faire une toilette complète, elles se barbouillent le visage de charbon qu'elles écrasent dans leur main: pour pouvoir facilement se mettre ce fard, lorsque la fantaisie leur en prend, elles en portent toujours dans un petit sac de jonc. Elles sont généralement couvertes de cicatrices, tristes fruits des mauvais traitemens de leurs féroces époux. Elles leur témoignent la plus grande soumission; les enfans montrent de même une grande subordination pour leurs parens.

Il n'est pas étonnant que les femmes traitées avec tant de dureté par leurs époux, se soient attachées aux matelots anglais qui fréquentent les différentes parties de la côte pour la pêche des phoques; ces hommes, quoique grossiers, ne les forcent pas à porter tous les fardeaux, à plonger dans la mer pour leur procurer des coquillages, en un mot à faire les travaux les plus pénibles:

ils ne se conduisent pas envers elles avec cette brutalité révoltante qui ravale l'homme au-dessous des bêtes sauvages.

Ces femmes, dit Jeffreys, voyageur anglais qui a fait un assez long-séjour à la Terre Van-Diemen, sont bien plus intéressantes que celles de Port-Jackson : elles sont mieux faites, et ont les traits plus agréables. Il ajoute qu'elles sont plus propres et qu'elles empêchent leurs cheveux de devenir trop longs, en les coupant avec l'extrémité de deux morceaux de cristal rendue tranchante. Elles n'ont pas l'usage de se couper les deux phalanges du petit doigt.

Celles qui forment une liaison avec les marins anglais leur montrent beaucoup d'affection mêlée de l'inquiétude d'avoir une rivale; elles appréhendent d'être en ce cas abandonnées par leur amant, et de se trouver à la merci de leurs compatriotes, qui dans ces occasions les traitent avec une rigueur extrême. Quelquefois ces barbares leur arrachent leurs enfans, fruit de leur commerce avec les Européens, et jettent ces innocentes victimes au feu. Une de ces infortunées, excitée par son désespoir, eut le courage de se faire jour à travers la foule des sauvages, saisit avec la rapidité de l'éclair son enfant au milieu des flammes, et s'enfuit dans les bois. Elle y fut poursuivie, mais l'amour maternel et la crainte

lui prêtèrent des ailes : les cruels ne purent l'atteindre. Aidée par l'obscurité de la nuit, elle se cacha derrière un gros arbre; et quand fatigués de la chercher inutilement, ils furent retournés auprès de leur feu, elle quitta sa retraite et gagna Launceston, et remit sa fille à un colon dont la femme avait déjà recueilli un de ses enfans; mais la pauvre petite avait été si maltraitée par les flammes qu'elle expira le lendemain, et la malheureuse mère souffrit assez long-temps des brûlures qu'elle s'était faite en arrachant sa fille du milieu du bûcher.

Souvent les pêcheurs sont retenus plusieurs jours en mer; dans ces occasions leurs femmes se réunissent et chantent en chœur une hymne qu'elles adressent à une divinité dont elles n'ont pas une idée bien distincte, qui préside au jour et qui a le pouvoir de protéger ceux pour lesquels on l'implore; elles lui demandent de préserver leurs maris d'accidens, et de leur accorder un prompt retour. Ce chant n'est pas dénué d'harmonie, et ces femmes l'accompagnent de gestes qui ne manquent pas de grâces.

Les hommes de la Terre Van-Diemen ne connaissent que la chasse; ils ne se servent pas pour lancer leurs zagaies du vomerah des indigènes de la Nouvelle-Hollande; elles sont entièrement faites de bois fort lourd, ce qui les rend difficiles

à manier. Ils les saisissent par le milieu ; mais ne les lancent ni aussi loin ni avec autant de dextérité que le font leurs voisins, circonstance fort heureuse pour les colons anglais, contre lesquels on a vu plus haut qu'ils nourrissaient une animosité invétérée.

Ils n'ont pas de pirogues pour pêcher : lorsqu'ils veulent traverser un lac ou une rivière très-large, ils coupent deux troncs d'arbres de la longueur de trente pieds, les placent parallèlement à six pieds de distance l'un de l'autre, et les assujettissent dans cette position par des morceaux de bois disposés tranversalement et attachés par des liens d'écorce ; une autre pièce de bois est étendue par-dessus dans le sens de la longueur, et le tout est joint ensemble par une espèce de claie. Mis en mouvement avec des espèces de pagaies, ces radeaux, qui peuvent porter une dixaine de personnes, fendent l'eau avec une vitesse surprenante : quand ces sauvages s'en sont servis, ils les abandonnent.

En s'avançant dans l'intérieur du pays, on a vu des cabanes moins chétives que celles de la côte : elles consistent en trois perches disposées en triangle ; les extrémités supérieures sont rapprochées et assujetties par un lien d'écorce d'arbre ; les côtés sont formées par des claies, et le tout est couvert de longues herbes. On trouve ordinairement de-

vant ces cabanes des ossemens de kangorous et d'oiseaux, des pierres plates et enduites de graisse, sur lesquelles il paraît qu'ils font griller les viandes; enfin des haches et des couteaux qui sont tout simplement des éclats plus ou moins volumineux de granit très-fin et très-dur; ils s'en servent pour faire leurs massues, et pour aiguiser leurs zagaies.

Péron dans une de ses excursions découvrit un de leurs tombeaux. Un cône grossièrement formé d'écorces d'arbres plantées en terre par leur partie inférieure, et réunies à leur sommet par une large bande de la même substance, s'élevait sur une vaste pelouse de verdure à l'ombre de quelques casuarinas. Quatre longues perches fixées en terre par une de leurs extrémités servaient de soutien et d'appui à toutes les écorces au-dessous desquelles elles se trouvaient placées : ces quatre perches paraissaient encore avoir été destinées à l'ornement de l'édifice; car au lieu de ne se réunir qu'à leur extrémité supérieure comme les écorces, et de ne former alors qu'un simple cône, elles s'entre-croisaient à peu de distance de la moitié de leur longueur, c'est-à-dire précisément à l'endroit de leur sortie de la toiture du monument. De cette disposition il résultait une espèce de pyramide tetraèdre, dont le sommet se

trouvait justement opposé à celui du cône. Ce contraste de formes et d'opposition dans les deux parties de l'édifice produisait un effet assez gracieux, et qui le devenait davantage encore par la disposition suivante.

A chacun des quatre côtés de la pyramide correspondait une large lanière d'écorcé, dont les deux extrémités se trouvaient inférieurement embrassées par cette grande bande qui réunissait les autres à leur sommet; il en résultait que chacune de ces quatre lanières formait une espèce d'ovale plus aigu vers son extrémité inférieure, plus large et plus arrondi dans sa portion supérieure; et comme chacun de ces ovales correspondait à chacun des côtés de la pyramide, il est aisé de concevoir, ajoute Péron, tout ce qu'une semblable disposition pouvait offrir d'élègant et de pittoresque.

Ayant enlevé plusieurs grosses écorces, Péron pénétra facilement jusque dans l'intérieur de la toiture; toute la portion supérieure en était libre: dans le bas se trouvait un large cône aplati, formé d'une herbe fine et légère, disposée avec beaucoup de soin par couches concentriques et très-profondes. Huit petites baguettes de bois, croisées entre elles au sommet du cône de verdure, servaient à le contenir; chacune de ces baguettes

avait ses deux extrémités fichées en terre, et consolidées elles-mêmes par l'application d'une grosse pierre de granit aplatie.

Excité par sa curiosité, Péron souleva quelques-unes des couches supérieures de gazon, et aperçut un gros tas de cendres blanches qui paraissaient avoir été réunies avec soin; il y plongea la main et en retira des portions d'un corps humain qui avait été brûlé.

Le monument était élevé sur un morne, au bas duquel coulait une source d'eau douce, fraîche et limpide. D'autres tombeaux que l'on vit ensuite étaient situés de même. « Ainsi, observe Péron, le même principe qui consacre ces monumens les fit élever encore aux lieux les plus intéressans et les plus chers, aux lieux où plus souvent ramené par ses besoins, l'homme doit aussi éprouver plus fortement le sentiment de la reconnaissance. »

Les côtes de la Terre Van-Diemen n'ont pas l'aspect triste et repoussant de celles de la Nouvelle-Hollande; cependant celle qui fait face à ce continent participe en quelque chose de sa nature, car elle est la plus aride: ailleurs les bords sont garnis de belles forêts, ou bien s'élèvent en rochers sourcilleux et de formes bizarres.

On n'est pas exposé dans cette île aux vents brûlans du nord-ouest; le climat y est tempéré:

en été les chaleurs sont modérées; en hiver les gêlées durent assez long-temps. La température moyenne est de 12° 44 R. Le plus grand froid observé a été de 1° 70 au-dessus de zéro; et la plus grande chaleur de 21°. Le printemps commence dès les premiers jours de septembre, l'été en décembre, l'automne en avril, et l'hiver en juin : quelquefois on est obligé de se chauffer, surtout dans la partie méridionale, dès le commencement de l'automne.

Cette île est généralement montagneuse, et par conséquent arrosée par beaucoup de rivières et de ruisseaux. Ces montagnes sont presque partout bien boisées; on trouve sur leurs sommets des lacs d'où sortent des courans d'eau qui vont de tous côtés répandre la fertilité. La neige y séjourne pendant long-temps, tandis que dans les vallées elle ne reste que quelques heures.

La plus haute montagne, celle de la Table, voisine de Hobart-Town, s'élève à 3964 pieds au-dessus du niveau de la mer. La neige en tapisse le sommet pendant les trois quarts de l'année; elle est sujette à des ouragans violens, qui heureusement ne s'étendent qu'à une certaine distance et durent rarement plus de trois heures : l'état menaçant du ciel avertit de leur approche.

Dans la partie occidentale de l'île, à soixante milles au nord-ouest de Hobart-Town, règne une

chaîne nommée *The Western-Mountains*, les monts de l'ouest. Leur hauteur est à peu près de 3500 pieds. Elles s'élèvent à l'extrémité d'une belle plaine; le lac qui est sur leur cime donne naissance au Derwent et à d'autres rivières. A trente milles au sud-est de Launceston on trouve le Ben-Lomond et le Pic de Tasman, deux montagnes d'une hauteur modérée. Au nord-ouest de Launceston on voit une chaîne qui a reçu le nom de montagnes d'Asbeste, parce que ce minéral s'y trouve en grande quantité; et à seize milles au nord-est d'Hobart-Town on remarque le Mangalore, haute montagne de forme conique.

Les hauteurs sont séparées par de belles vallées, qui de même que les plaines présentent partout l'apparence de la fertilité, excepté dans les cantons au sud et sud-ouest de Hobart-Town.

Les rivières ne peuvent pas avoir un cours bien long dans une île qui n'a que soixante-quinze lieues de longueur; mais elles sont poissonneuses, et les deux principales, le Derwent et le Tamar, forment à leur embouchure de beaux ports.

Parmi les lacs qui sont sur les montagnes, l'on en voit de très-considérables; le plus grand que l'on connaisse jusqu'à présent est celui des monts de l'ouest, qui a plus de cinquante milles de circonférence : ses rives entièrement bordées de bois sont si éloignées l'une de l'autre, qu'on ne

les aperçoit que très-imparfaitement du bord opposé. Dans la saison des pluies ses eaux sont tellement gonflées qu'elles s'échappent en torrens tumultueux. Un autre lac situé à dix milles à l'est de Hobart-Town, et nommé le *Pitt-Water*, communique par un canal naturel fort étroit avec la baie de Frédéric-Henry: il a au moins six milles de longueur sur trois de largeur, et une profondeur suffisante en certains endroits pour recevoir des navires de cent tonneaux; il est assujetti aux mouvemens de la marée, et abondant en poissons excellens et en huîtres.

Les côtes du sud-est et de l'ouest, quoique escarpées et très-hautes, sont découpées par un grand nombre de ports et de baies; la côte du nord, généralement basse et sablonneuse, offre pourtant plusieurs bons mouillages.

Plusieurs des montagnes de l'île sont granitiques, d'autres schisteuses, d'autres calcaires; l'on y a découvert du cristal de roche, du jaspe, de l'asbeste et diverses pétrifications. Le fer est très-commun dans les montagnes voisines de Launceston: le minerai est si riche qu'il produit quatre-vingt-dix pour cent de métal pur. L'on a aussi trouvé du cuivre, du schiste alumineux et de la houille qui repose sur du grès. L'argile à potier et l'ocre sont encore deux productions minérales que l'on rencontre fréquemment. Les

principaux caps sont entièrement basaltiques, les colonnes étant quelquefois simples, quelquefois groupées.

Les végétaux de la Terre Van-Diemen offrent beaucoup d'analogie avec ceux de la Nouvelle-Hollande; ses forêts vierges ont fixé l'attention des voyageurs qui les ont vues; elles vont graduellement diminuer sous les coups de la population européenne, qui favorisée par un beau climat, ne tardera pas à s'accroître, et finira par faire disparaître une partie de ces antiques enfans du sol et les hommes sauvages habitués à errer sous leurs ombrages épais. Alors le navigateur qui viendra visiter ces contrées reculées n'apercevra plus sur les bords de l'océan ces forêts dont Péron a tracé un si magnifique tableau. « C'est un spectacle bien singulier, dit-il, que celui de ces forêts profondes, filles antiques de la nature et du temps, où la végétation plus riche tous les jours de ses propres produits, peut s'exercer sans contrainte, se développer partout sans obstacle; et lorsqu'aux extrémités du globe de telles forêts se présentent exclusivement formées d'arbres inconnus à l'Europe, de végétaux singuliers dans leur organisation, dans leurs produits variés, l'intérêt devient plus vif, plus pressant. Là règnent habituellement une ombre mystérieuse, une grande fraîcheur, une humidité pénétrante; là

croulent de vétusté ces arbres puissans, d'où n'aquirent tant de rejetons vigoureux : leurs vieux troncs décomposés maintenant par l'action réunie du temps et de l'humidité, sont couverts de mousses et de lichens parasites; leur intérieur recèle de froids reptiles, de nombreuses légions d'insectes; ils obstruent toutes les avenues des forêts; ils se croisent en mille sens divers; partout, comme autant de termes protecteurs, ils s'opposent à la marche et multiplient autour du voyageur les obstacles et les dangers; souvent ils s'affaissent sous le poids de son corps, et l'entraînent au milieu de leurs débris; plus souvent encore leur écorce humide et putride glisse et se détache sous ses pieds; quelquefois ils forment par leur entassement des digues naturelles de 25 ou 30 pieds d'élévation; ailleurs ils sont renversés sur le lit des torrens, sur la profondeur des vallées, formant alors autant de ponts naturels, dont il ne faut se servir qu'avec défiance.

« A ce tableau de désordre et de ravages, à ces scènes de mort et de destruction, la nature opposait, pour ainsi dire avec complaisance, tout ce que son pouvoir créateur peut offrir de plus imposant. De toutes parts on voyait se presser à la surface du sol ces beaux mimosa, ces superbes metrosideros, ces correa inconnus naguère à notre patrie, et dont s'enorgueillissent déjà nos

osquets. Des rives de l'océan jusqu'au sommet es plus hautes montagnes de l'intérieur, on bservait les puissans eucalyptus, ces arbres éans des forêts australes; les banksia de diverses spèces, les protea, les embothrium, les leptopermes se développaient comme une charmante ordure sur la lisière des bois; ailleurs se dessiaient les casuarina si remarquables par leur feuilage, si précieux par la solidité, par la richesse le marbrure de leur bois; l'élégant exocarpus projetait en cent endroits divers ses rameaux négligés comme ceux du cyprès; plus loin paraissaient les xanthorrea dont la tige solitaire s'élance à 12 ou 15 pieds au-dessus d'un tronc écailleux et rabougri, d'où suinte abondamment une résine odorante : en quelques lieux se montraient les cycas, dont les noix enveloppées d'un épiderme écarlate, sont si perfides et si vénéneuses : partout se reproduisaient de charmans bosquets de melaleuca, de thesium, de conchyum, d'evodia, tous également intéressans ou par leur port gracieux, ou par la belle verdure de leur feuillage, ou par la singularité de leur corolle et de leurs fruits. »

On retrouve dans cette île tous les animaux indigènes de la Nouvelle-Hollande, à l'exception du chien sauvage; mais une autre bête féroce qui paraît se rapprocher des panthères, commet de grands dégâts dans les troupeaux; heureusement

elle n'est pas très-hardie et fuit l'aspect de l'homme. Les reptiles venimeux n'y sont ni aussi dangereux, ni aussi nombreux que dans le continent voisin.

Des écrivains anglais ont proposé de changer le nom de Terre Van-Diemen en celui de Petite-Bretagne ou de Nouvelle-Bretagne. Il faut être bien étranger à tout sentiment de convenance et de délicatesse pour énoncer une opinion de ce genre. Espérerait-on par ce changement faire oublier que c'est un navigateur hollandais qui a découvert cette île? La tentative serait aussi vaine que ridicule. Le nom de Terre Van-Diemen doit rester, parce qu'il rappelle celui du gouverneur général, qui sut illustrer son administration par l'exécution de projets glorieux et utiles. Si toutefois un autre dénomination pouvait être substituée à celle que cette île a portée jusqu'à présent, l'équité veut que celle-ci ne soit échangée que contre celle de *Tasmanie;* elle apprendrait à ceux qui l'ignorent encore, qu'Abel Tasman révéla le premier à l'Europe en 1642 l'existence de cette contrée australe.

VOYAGE

DE JOHN OXLEY,

A L'OUEST DES MONTAGNES BLEUES,

DANS L'INTÉRIEUR DE LA NOUVELLE-GALLES DU SUD.

(1817 ET 1818.)

On a vu précédemment que Phillip désirant connaître l'intérieur du pays à l'ouest de Sydney, fit lui-même une excursion de ce côté ; il pénétra jusqu'à une soixantaine de milles. Le peu d'élévation apparente des montagnes Bleues, et leur uniformité n'avaient pas permis de soupçonner toute la difficulté de la reconnaissance de ces monts. Plusieurs déportés cherchant à se dérober à l'esclavage, tentèrent de franchir cette chaîne redoutée ; quelques-uns de ces malheureux trouvèrent la mort dans cette entreprise, et les autres furent contraints d'y renoncer. Trop occupé des soins que l'administration de la nouvelle colonie exigeait impérieusement, Phillip ne

put pas s'occuper aussitôt qu'il l'aurait voulu de satisfaire sa curiosité et celle de ses compatriotes sur ce point important; il se contenta dans les premiers temps d'envoyer quelques hommes pour escalader les cimes : ceux-ci revinrent sans avoir pu réusir.

Enfin au commencement de décembre 1789, il fit partir le lieutenant Dawes pour ce voyage aventureux. Celui-ci se mit en route avec un petit détachement de troupes et des vivres pour dix jours de marche; après neuf jours de fatigues et de danger, Dawes revint à Sydney sans avoir pu s'avancer au-delà de neuf milles dans l'intérieur des montagnes; il avait été arrêté par des ravins impraticables, par des chaînes de rochers très-hautes, très-escarpées et bordées de précipices.

Huit mois après, c'est-à-dire en août 1790, le capitaine Tench partit pour la même expédition avec d'autres officiers et une escorte de soldats. Ils furent absens six jours; ils avaient marché au sud-sud-ouest de Paramatta, et rencontré une rivière qui coulait au nord; c'était le Nepean; partout il avaient aperçu des vestiges de sauvages. Cette seconde excursion ne fut pas plus heureuse que la première.

Au mois d'avril 1791 Phillip alla lui-même une seconde fois vers l'ouest, jusque sur les bords

du Hawkesbury; mais il ne découvrit rien d'important.

Ces mauvais succès semblaient avoir découragé le gouvernement; et si l'on en excepte quelques tentatives particulières, non moins infructueuses que les précédentes, il ne fut rien fait pour la reconnaissance des pays de l'ouest. Enfin au mois de septembre 1793, le capitaine Paterson qui avait déjà parcouru le pays des Hottentots, dans l'Afrique méridionale, fut chargé d'une nouvelle expédition. Un officier, un employé du gouvernement et un chirurgien de la colonie accompagnaient Paterson; on leur donna un détachement de soldats, parmi lesquels il y avait des montagnards écossais accoutumés à gravir sur les montagnes; quelques naturels devaient servir de guides et d'interprètes. On fit construire des canots pour remonter le Hawkesbury-River aussi haut qu'il serait navigable, et l'on chargea ces embarcations de vivres pour six semaines, de munitions, d'échelles de cordes, de grapins, de cordages. Il paraissait impossible de réunir des moyens de succès plus nombreux et plus assurés; car Paterson lui-même était accoutumé dès sa plus tendre enfance à escalader les montagnes les plus difficiles de l'Ecosse sa patrie, et s'était familiarisé par ses longs voyages dans les désert de l'Afrique avec toutes les privations d'une

telle entreprise. Toutes ces précautions échouèrent cependant contre les obstacles, et le courage de Parterson dut céder, comme celui de ses devanciers, aux difficultés prodigieuses de sa mission.

Les canots partis de Port-Jackson entrèrent dans Broken-Bay, puis remontèrent le Hawkesbury, et le quatrième jour arrivèrent à Richmond-Hill. En 1789 la marche de Phillip avait été arrêtée dans cet endroit par des rapides que ses bateaux trop chargés n'avaient pu passer. Paterson surmonta cet obstacle en laissant ses grands canots et en avançant au-delà de Richmond-Hill avec d'autres plus petits et plus légers. Le cours de la rivière venait de l'ouest; une autre branche traversait une gorge qui formait une séparation entre les terres hautes vues de Richmond-Hill. Paterson ne pénétra dans cette ouverture qu'avec beaucoup de difficultés et quelques dangers, car dans l'espace de dix milles, il dépassa cinq cataractes, dont une avait une vitesse de plus de dix à douze milles à l'heure; au-delà la rivière n'avait pas plus de 45 pieds de largeur, et coulait avec une certaine rapidité à cause des pluies qui l'avaient gonflée. Bientôt la navigation devint impraticable; il fallait passer au milieu de gros blocs de rochers et de troncs d'arbres, qui avaient été entraînés par les torrens, et que l'on ne voyait

pas toujours : l'un des deux canots fut submergé; l'autre échoua sur un tronc d'arbre qui le défonça. Vainement la troupe voulut continuer sa route vers l'intérieur des montagnes ; les chutes d'eau se multipliaient ; l'une d'elles n'avait pas moins de 400 pieds de hauteur perpendiculaire ; d'effroyables précipices se présentaient de toutes parts ; une crête de montagnes escaladées en faisait voir d'autres plus arides encore et plus inaccessibles : il fallut enfin se résoudre à rebrousser chemin. Les voyageurs étaient allés dix milles plus loin que l'on n'avait fait avant eux : l'affluent du Hawkesbury qu'ils avaient découvert, fut nommé *Grose-River*.

De ce point où ils étaient arrivés, ils avaient en face un très-grand pic, que l'on nomme Pic-Harrington : on rencontra bien peu de sauvages. Ce fut dans cette occasion qu'on communiqua pour la première fois avec les Be-dia-gal qui vivaient dans les forêts voisines du Hawkesbury, et qui différaient des naturels de Port-Jackson et de ceux de Botany-Bay par les mœurs, le langage, la manière de vivre, et surtout par leur constitution physique, tous les individus de cette race ayant les bras et les cuisses d'une longueur démesurée par rapport au reste du corps.

Un an n'était pas encore écoulé, lorsque Henri-Hacking, qui avait été quartier-maître du *Sirius*,

les aperçoit que très-imparfaitement du bord opposé. Dans la saison des pluies ses eaux sont tellement gonflées qu'elles s'échappent en torrens tumultueux. Un autre lac situé à dix milles à l'est de Hobart-Town, et nommé le *Pitt-Water*, communique par un canal naturel fort étroit avec la baie de Frédéric-Henry: il a au moins six milles de longueur sur trois de largeur, et une profondeur suffisante en certains endroits pour recevoir des navires de cent tonneaux; il est assujetti aux mouvemens de la marée, et abondant en poissons excellens et en huîtres.

Les côtes du sud-est et de l'ouest, quoique escarpées et très-hautes, sont découpées par un grand nombre de ports et de baies; la côte du nord, généralement basse et sablonneuse, offre pourtant plusieurs bons mouillages.

Plusieurs des montagnes de l'île sont granitiques, d'autres schisteuses, d'autres calcaires; l'on y a découvert du cristal de roche, du jaspe, de l'asbeste et diverses pétrifications. Le fer est très-commun dans les montagnes voisines de Launceston: le minerai est si riche qu'il produit quatre-vingt-dix pour cent de métal pur. L'on a aussi trouvé du cuivre, du schiste alumineux et de la houille qui repose sur du grès. L'argile à potier et l'ocre sont encore deux productions minérales que l'on rencontre fréquemment. Les

principaux caps sont entièrement basaltiques, les colonnes étant quelquefois simples, quelquefois groupées.

Les végétaux de la Terre Van-Diemen offrent beaucoup d'analogie avec ceux de la Nouvelle-Hollande; ses forêts vierges ont fixé l'attention des voyageurs qui les ont vues; elles vont graduellement diminuer sous les coups de la population européenne, qui favorisée par un beau climat, ne tardera pas à s'accroître, et finira par faire disparaître une partie de ces antiques enfans du sol et les hommes sauvages habitués à errer sous leurs ombrages épais. Alors le navigateur qui viendra visiter ces contrées reculées n'apercevra plus sur les bords de l'océan ces forêts dont Péron a tracé un si magnifique tableau. « C'est un spectacle bien singulier, dit-il, que celui de ces forêts profondes, filles antiques de la nature et du temps, où la végétation plus riche tous les jours de ses propres produits, peut s'exercer sans contrainte, se développer partout sans obstacle; et lorsqu'aux extrémités du globe de telles forêts se présentent exclusivement formées d'arbres inconnus à l'Europe, de végétaux singuliers dans leur organisation, dans leurs produits variés, l'intérêt devient plus vif, plus pressant. Là règnent habituellement une ombre mystérieuse, une grande fraîcheur, une humidité pénétrante; là

croulent de vétusté ces arbres puissans, d'où n'aquirent tant de rejetons vigoureux : leurs vieux troncs décomposés maintenant par l'action réunie du temps et de l'humidité, sont couverts de mousses et de lichens parasites; leur intérieur recèle de froids reptiles, de nombreuses légions d'insectes; ils obstruent toutes les avenues des forêts; ils se croisent en mille sens divers; partout, comme autant de termes protecteurs, ils s'opposent à la marche et multiplient autour du voyageur les obstacles et les dangers; souvent ils s'affaissent sous le poids de son corps, et l'entraînent au milieu de leurs débris; plus souvent encore leur écorce humide et putride glisse et se détache sous ses pieds; quelquefois ils forment par leur entassement des digues naturelles de 25 ou 30 pieds d'élévation; ailleurs ils sont renversés sur le lit des torrens, sur la profondeur des vallées, formant alors autant de ponts naturels, dont il ne faut se servir qu'avec défiance.

« A ce tableau de désordre et de ravages, à ces scènes de mort et de destruction, la nature opposait, pour ainsi dire avec complaisance, tout ce que son pouvoir créateur peut offrir de plus imposant. De toutes parts on voyait se presser à la surface du sol ces beaux mimosa, ces superbes metrosideros, ces correa inconnus naguère à notre patrie, et dont s'enorgueillissent déjà nos

bosquets. Des rives de l'océan jusqu'au sommet des plus hautes montagnes de l'intérieur, on observait les puissans eucalyptus, ces arbres géans des forêts australes; les banksia de diverses espèces, les protea, les embothrium, les leptospermes se développaient comme une charmante bordure sur la lisière des bois; ailleurs se dessinaient les casuarina si remarquables par leur feuillage, si précieux par la solidité, par la richesse de marbrure de leur bois; l'élégant exocarpus projetait en cent endroits divers ses rameaux négligés comme ceux du cyprès; plus loin paraissaient les xanthorrea dont la tige solitaire s'élance à 12 ou 15 pieds au-dessus d'un tronc écailleux et rabougri, d'où suinte abondamment une résine odorante : en quelques lieux se montraient les cycas, dont les noix enveloppées d'un épiderme écarlate, sont si perfides et si vénéneuses : partout se reproduisaient de charmans bosquets de melaleuca, de thesium, de conchyum, d'evodia, tous également intéressans ou par leur port gracieux, ou par la belle verdure de leur feuillage, ou par la singularité de leur corolle et de leurs fruits. »

On retrouve dans cette île tous les animaux indigènes de la Nouvelle-Hollande, à l'exception du chien sauvage; mais une autre bête féroce qui paraît se rapprocher des panthères, commet de grands dégâts dans les troupeaux; heureusement

elle n'est pas très-hardie et fuit l'aspect de l'homme. Les reptiles venimeux n'y sont ni aussi dangereux, ni aussi nombreux que dans le continent voisin.

Des écrivains anglais ont proposé de changer le nom de Terre Van-Diemen en celui de Petite-Bretagne ou de Nouvelle-Bretagne. Il faut être bien étranger à tout sentiment de convenance et de délicatesse pour énoncer une opinion de ce genre. Espérerait-on par ce changement faire oublier que c'est un navigateur hollandais qui a découvert cette île? La tentative serait aussi vaine que ridicule. Le nom de Terre Van-Diemen doit rester, parce qu'il rappelle celui du gouverneur général, qui sut illustrer son administration par l'exécution de projets glorieux et utiles. Si toutefois un autre dénomination pouvait être substituée à celle que cette île a portée jusqu'à présent, l'équité veut que celle-ci ne soit échangée que contre celle de *Tasmanie;* elle apprendrait à ceux qui l'ignorent encore, qu'Abel Tasman révéla le premier à l'Europe en 1642 l'existence de cette contrée australe.

VOYAGE

DE JOHN OXLEY,

A L'OUEST DES MONTAGNES BLEUES,

DANS L'INTÉRIEUR DE LA NOUVELLE-GALLES DU SUD.

(1817 ET 1818.)

On a vu précédemment que Phillip désirant connaître l'intérieur du pays à l'ouest de Sydney, fit lui-même une excursion de ce côté; il pénétra jusqu'à une soixantaine de milles. Le peu d'élévation apparente des montagnes Bleues, et leur uniformité n'avaient pas permis de soupçonner toute la difficulté de la reconnaissance de ces monts. Plusieurs déportés cherchant à se dérober à l'esclavage, tentèrent de franchir cette chaîne redoutée; quelques-uns de ces malheureux trouvèrent la mort dans cette entreprise, et les autres furent contraints d'y renoncer. Trop occupé des soins que l'administration de la nouvelle colonie exigeait impérieusement, Phillip ne

put pas s'occuper aussitôt qu'il l'aurait voulu de satisfaire sa curiosité et celle de ses compatriotes sur ce point important; il se contenta dans les premiers temps d'envoyer quelques hommes pour escalader les cimes : ceux-ci revinrent sans avoir pu réusir.

Enfin au commencement de décembre 1789, il fit partir le lieutenant Dawes pour ce voyage aventureux. Celui-ci se mit en route avec un petit détachement de troupes et des vivres pour dix jours de marche; après neuf jours de fatigues et de danger, Dawes revint à Sydney sans avoir pu s'avancer au-delà de neuf milles dans l'intérieur des montagnes; il avait été arrêté par des ravins impraticables, par des chaînes de rochers très-hautes, très-escarpées et bordées de précipices.

Huit mois après, c'est-à-dire en août 1790, le capitaine Tench partit pour la même expédition avec d'autres officiers et une escorte de soldats. Ils furent absens six jours; ils avaient marché au sud-sud-ouest de Paramatta, et rencontré une rivière qui coulait au nord; c'était le Nepean; partout il avaient aperçu des vestiges de sauvages. Cette seconde excursion ne fut pas plus heureuse que la première.

Au mois d'avril 1791 Phillip alla lui-même une seconde fois vers l'ouest, jusque sur les bords

du Hawkesbury; mais il ne découvrit rien d'important.

Ces mauvais succès semblaient avoir découragé le gouvernement; et si l'on en excepte quelques tentatives particulières, non moins infructueuses que les précédentes, il ne fut rien fait pour la reconnaissance des pays de l'ouest. Enfin au mois de septembre 1793, le capitaine Paterson qui avait déjà parcouru le pays des Hottentots, dans l'Afrique méridionale, fut chargé d'une nouvelle expédition. Un officier, un employé du gouvernement et un chirurgien de la colonie accompagnaient Paterson; on leur donna un détachement de soldats, parmi lesquels il y avait des montagnards écossais accoutumés à gravir sur les montagnes; quelques naturels devaient servir de guides et d'interprètes. On fit construire des canots pour remonter le Hawkesbury-River aussi haut qu'il serait navigable, et l'on chargea ces embarcations de vivres pour six semaines, de munitions, d'échelles de cordes, de grapins, de cordages. Il paraissait impossible de réunir des moyens de succès plus nombreux et plus assurés; car Paterson lui-même était accoutumé dès sa plus tendre enfance à escalader les montagnes les plus difficiles de l'Ecosse sa patrie, et s'était familiarisé par ses longs voyages dans les désert de l'Afrique avec toutes les privations d'une

telle entreprise. Toutes ces précautions échouèrent cependant contre les obstacles, et le courage de Parterson dut céder, comme celui de ses devanciers, aux difficultés prodigieuses de sa mission.

Les canots partis de Port-Jackson entrèrent dans Broken-Bay, puis remontèrent le Hawkesbury, et le quatrième jour arrivèrent à Richmond-Hill. En 1789 la marche de Phillip avait été arrêtée dans cet endroit par des rapides que ses bateaux trop chargés n'avaient pu passer. Paterson surmonta cet obstacle en laissant ses grands canots et en avançant au-delà de Richmond-Hill avec d'autres plus petits et plus légers. Le cours de la rivière venait de l'ouest; une autre branche traversait une gorge qui formait une séparation entre les terres hautes vues de Richmond-Hill. Paterson ne pénétra dans cette ouverture qu'avec beaucoup de difficultés et quelques dangers, car dans l'espace de dix milles, il dépassa cinq cataractes, dont une avait une vitesse de plus de dix à douze milles à l'heure; au-delà la rivière n'avait pas plus de 45 pieds de largeur, et coulait avec une certaine rapidité à cause des pluies qui l'avaient gonflée. Bientôt la navigation devint impraticable; il fallait passer au milieu de gros blocs de rochers et de troncs d'arbres, qui avaient été entraînés par les torrens, et que l'on ne voyait

pas toujours : l'un des deux canots fut submergé; l'autre échoua sur un tronc d'arbre qui le défonça. Vainement la troupe voulut continuer sa route vers l'intérieur des montagnes ; les chûtes d'eau se multipliaient ; l'une d'elles n'avait pas moins de 400 pieds de hauteur perpendiculaire ; d'effroyables précipices se présentaient de toutes parts ; une crête de montagnes escaladées en faisait voir d'autres plus arides encore et plus inaccessibles : il fallut enfin se résoudre à rebrousser chemin. Les voyageurs étaient allés dix milles plus loin que l'on n'avait fait avant eux : l'affluent du Hawkesbury qu'ils avaient découvert, fut nommé *Grose-River*.

De ce point où ils étaient arrivés, ils avaient en face un très-grand pic, que l'on nomme Pic-Harrington : on rencontra bien peu de sauvages. Ce fut dans cette occasion qu'on communiqua pour la première fois avec les Be-dia-gal qui vivaient dans les forêts voisines du Hawkesbury, et qui différaient des naturels de Port-Jackson et de ceux de Botany-Bay par les mœurs, le langage, la manière de vivre, et surtout par leur constitution physique, tous les individus de cette race ayant les bras et les cuisses d'une longueur démesurée par rapport au reste du corps.

Un an n'était pas encore écoulé, lorsque Henri-Hacking, qui avait été quartier-maître du *Sirius*,

homme audacieux et déterminé, partit le 20 août 1794, à la tête de quelques hommes intrépides comme lui, pour franchir ces montagnes regardées comme impraticables. Les efforts de Hacking et de ses compagnons ne furent pas tout-à-fait inutiles; ils pénétrèrent environ vingt milles plus loin que ceux qui les avaient précédés. Après avoir franchi plusieurs cimes très-élevées, Hacking fut contraint de rétrograder. Au-delà des différens pitons qu'il venait de reconnaître, et qui formaient dix-huit crêtes qu'il avait traversées, les montagnes présentaient de nouveaux plans, qu'il jugea plus inaccessibles encore que les premiers. Du nord au sud ces montagnes formaient comme un immense boulevart inexpugnable sur tous les points et de la plus effrayante aridité; le sol jusqu'à la moitié des hauteurs paraissait assez bon, et fournissait l'abri et la nourriture au kangorou rouge, que l'on vit alors pour la première fois. Un grès rougeâtre et ferrugineux constituait la masse apparente de ces pitons intérieurs: des débris immenses de ces rochers avaient couvert les vallées intermédiaires, où l'on observa dans plusieurs endroits des mares dont l'eau avait une teinte rougeâtre. Partout on vit des traces des ravages que les vents exerçaient; les flancs des montagnes exposés au sud et au sud-est étaient jonchés de grands arbres déracinés. Parmi

cès monts affreux on ne put apercevoir qu'un seul sauvage qui s'enfuit précipitamment à la vue des Anglais.

Bass qui le premier découvrit le détroit auquel la reconnaissance publique a décerné son nom, aimait trop les entreprises extraordinaires pour ne pas tenter le passages des montagnes Bleues. Dès le mois de juin 1796 il partit avec un petit nombre d'hommes, dont le courage et l'adresse lui étaient également connus. « Jamais, dit Péron, une audace plus grande ne fut déployée dans une tentative de ce genre : les pieds et les mains armés de crochets de fer, Bass à diverses reprises escalada d'horribles montagnes taillées à pic. Arrêté plusieurs fois par des précipices, il se faisait descendre avec des cordes au fond de leurs abîmes : tant de dévouement ne servit à rien ; et Bass après quinze jours de fatigue et de dangers inouïs revint à Sydney, confirmant par sa propre impuissance tout ce qu'on savait déjà de l'impossibilité de franchir ces remparts extraordinaires. Du sommet d'un piton très-élevé qu'il avait atteint, Bass découvrit devant lui à la distance de quarante à cinquante milles, une seconde chaîne de montagnes d'une élévation plus grande que toutes celles qu'il venait de traverser, et l'espace intermédiaire ne présentait ni moins d'obstacles, ni moins de dangers que celui qu'il avait

parcouru d'abord. Dans cette périlleuse excursion, Bass et sa troupe eurent surtout à souffrir de la disette d'eau douce ; leurs provisions s'étant épuisées, et ces montagnes arides ne leur laissant aucun moyen de la renouveler, ils se virent bientôt réduits aux tourmens de la soif la plus dévorante. « Si parfois, me disait ce voyageur « intrépide, nous venions à rencontrer un peu « de terre humide, ou même quelque reste de « boue dans les creux des rochers, alors appli- « quant nos mouchoirs à la surface de ces subs- « tances, nous les sucions avec force pour en « exprimer le peu d'humidité qu'elles conser- « vaient encore. »

Dégoûté par tant de sacrifices et d'efforts inutiles, le gouvernement anglais resta pendant plusieurs années indifférent sur le passage au-delà des montagnes Bleues ; enfin Péron et ses compagnons parvinrent, à force d'en entretenir le gouverneur King, à lui persuader vers la fin d'octobre 1802 de diriger une nouvelle expédition vers ces montagnes. La conduite en fut confiée à Bareillier, émigré français, ingénieur de la colonie, aide-de-camp du gouverneur. Péron aurait bien voulu faire partie de cette excursion intéressante ; mais King ne crut pas devoir étendre sa complaisance jusqu'à ce point. A tous les soins de prévoyance employés dans les expédi-

tions antérieures, on ajouta la précaution très-naturelle de placer de distance en distance de petits postes, qui se multipliant à mesure qu'on avançait dans l'intérieur des montagnes, établissaient une chaîne active de communication entre le gros de la troupe et les établissemens anglais les plus voisins. Bareillier ne fut cependant pas plus heureux que ne l'avaient été les autres ; il paraît même qu'il ne put pas pénétrer aussi loin que quelques-uns de ses devanciers : il ne rapporta de cette pénible course qu'un petit nombre d'échantillons de grès analogue à celui qui forme le rivage de la mer, et qui se reproduit dans toute l'étendue du pays couverte par les montagnes.

On ne devait pas d'après ces tristes résultats être surpris de la sorte de crainte religieuse des sauvages des environs de Port-Jackson pour les monts. « C'est là, selon eux, dit Péron, que réside une espèce d'esprit ou de dieu malfaisant. Du sommet de ces montagnes inexpugnables, ce dieu terrible leur envoie la foudre, les vents brûlans et les inondations qui dévastent alternativement leur pays. »

Enfin en 1813 on parvint à franchir ces montagnes, regardées si long-temps comme la limite de la colonie à l'ouest. L'excessive sécheresse avait détruit presque toute l'herbe et tari la plupart des sources ; le gros bétail éprouvait une

mortalité effrayante. Ce fut alors que le lieutenant Lawson accompagné de MM. Blaxland et G. Wentworth essayèrent de franchir ces monts, dans l'espérance de trouver au-delà un pays où leurs troupeaux trouveraient à se nourrir pendant la saison sèche.

Ayant traversé le Nepean et les plaines de l'Emeu, ils gravirent sur la première chaîne de montagnes, où pendant long-temps ils ne rencontrèrent que des ravines profondes et des défilés si étroits, qu'ils commencèrent à désespérer du succès de l'entreprise. A la fin cependant ils furent assez heureux pour rencontrer un chaînon principal qui formait une séparation; ils voyagèrent le long de sa crête, et observèrent qu'elle les conduisait à l'ouest. Après avoir souffert bien des fatigues, ils furent à la fin récompensés de leur persévérance par la vue d'un pays qui au premier aspect promettait tout ce qu'ils pouvaient désirer.

Ils descendirent de cette terre promise par une montagne escarpée, qui fut ensuite nommée Mont-York, et dont le sommet est à 3292 pieds au-dessus du niveau de la mer. La vallée à laquelle elle conduisait, et qui a reçu le nom de vallée de Clwydd, était couverte d'herbes et arrosée par un petit ruisseau qui coulait à l'est; il devait par conséquent tomber dans le Nepean.

Ils allèrent à dix milles au-delà du Mont-York par un pays ouvert, mais entrecoupé de collines escarpées. Comme le ruisseau coulait à l'est, il était évident qu'ils n'avaient pas encore franchi la chaîne où ils supposaient que devaient se trouver les sources des eaux qui coulaient à l'ouest ; toutefois ils étaient parvenus assez loin pour l'objet qui les avait amenés, et ils se convainquirent qu'il n'existait pas des obstacles assez sérieux pour empêcher de pénétrer plus à l'ouest.

Leurs provisions étaient presque épuisées ; ils retournèrent donc à Sydney après une absence d'un peu plus d'un mois. La nouvelle de leurs découvertes fit naître de nouvelles espérances aux colons, qui commençaient à craindre que les limites étroites de leur territoire ne fournissent pas long-temps une nourriture suffisante à leurs troupeaux, dont le nombre augmentait considérablement.

Le gouverneur Macquarie résolu à ne pas laisser échapper une occasion si favorable de connaître une plus grande partie de l'intérieur, donna ordre à M. Evans, sous-ingénieur, d'aller avec un détachement continuer les découvertes que l'on venait de faire. Celui-ci passa le Nepean le 20 novembre 1815, et le 26 atteignit le point où Lawson et ses compagnons avaient terminé leur voyage : continuant sa route à l'ouest, il tra-

versa un pays entrecoupé de montagnes ; l'herbe y était fort bonne, et les vallées bien arrosées ; enfin le 30 il trouva une petite rivière qui coulait à l'ouest, et qu'il nomma Fish-River ; il en suivit les bords jusqu'au 7 décembre, voyageant dans une très-belle région qui lui parut susceptible d'être cultivée. Arrivé alors sur les bords d'une autre rivière qui venait du sud, il lui donna le nom de Campbell-River, et à celle qui résultait de leur jonction celui de Macquarie-River ; il continua de marcher le long de celui-ci dans la direction du nord-ouest, jusqu'au 18 décembre, dans un canton dénué de forêts, bien arrosé, et offrant tous les avantages qu'on peut espérer d'une contrée dans l'état de nature. Il vit beaucoup de kangorous et de casoars ; la rivière était très-poissonneuse, et pendant toute la durée de son excursion il ne rencontra que six indigènes, savoir, deux femmes et quatre enfans ; cependant à son retour il aperçut beaucoup de feux dans le voisinage des montagnes. Le 8 janvier 1814 il fut de retour aux plaines de l'Emeu, ayant parcouru près de cent milles en ligne droite depuis le Nepean-River.

Sur le rapport de M. Evans, le gouverneur Macquarie pensa qu'il serait possible d'ouvrir une route sur toute la distance déjà reconnue, et décida de faire jouir au plutôt la colonie des

ressources que la découverte d'un territoire si vaste et si fertile semblait lui ouvrir.

En conséquence des moyens qui furent mis à la disposition de M. G. Cox, magistrat de Windsor, à qui la surveillance et la direction des travaux furent confiées, la route fut terminée au commencement de 1815, et des voitures chargées purent y passer. Elle avait cent et un milles de longueur; pendant les cinquante premiers, elle suivait une crête étroite des montagnes Bleues, bordée de chaque côté de ravines profondes et de rochers escarpés; sa portion tracée sur les flancs du Mont-York fit, par la peine qu'elle coûta et par la grandeur de l'ouvrage, beaucoup d'honneur à ceux qui l'avaient exécutée. Cette importante entreprise achevée, le gouverneur se décida à visiter un pays dont on avait fait un tableau si favorable, afin de juger par lui-même s'il était probable que les vives espérances qu'on en avait conçues pussent se réaliser. Il se mit en route le 21 avril avec sa femme et plusieurs personnes attachées au gouvernement, entre autres Cox qui avait fait la route, Oxley, ingénieur général, Evans, sous-ingénieur, un peintre, etc.

Le 25 avril on quitta les plaines de l'Emeu, et l'on commença à monter à travers de belles forêts; la pente du chemin était très-douce : quand on fut à seize milles, l'aspect du pays changea; les

arbres n'étaient plus si haut ; le sol était rocailleux et stérile ; les montagnes devenaient plus escarpées et très-raboteuses : on s'y engagea et on les suivit pendant vingt-six milles jusqu'à un vaste plateau, qui forme le sommet des monts de l'ouest, et d'où l'on jouit de la plus belle perspective : elle s'étend à l'est jusqu'à Windsor, Prospect-Hill et aux bords du Hawkesbury-River. Ce plateau fut nommé Kings-Table-Land. Il est suivi de la vallée pittoresque du Prince-Régent, qui aboutit au bout de quatre-vingt-onze milles à l'amphithéâtre de Pitt, formé par une enceinte de montagnes majestueuses, et se prolonge au-delà pendant dix-sept milles. La route, après avoir passé le long de la chaîne qui forme un des côtés de la vallée, se termine brusquement sur les bords d'un précipice qui a près de 666 pieds de hauteur perpendiculaire ; après des circuits de plus d'un mille de longueur sur le flanc du Mont-York, on entre par le défilé ou col de Cox dans la belle vallée de Clwyd. La rivière qui l'arrose et la borne à l'ouest, fut avec bonne raison nommé Cox's-River. Du pied du Mont-York au col du Cox's-River, la vallée a six milles de longueur ; ensuite les montagnes recommencent : c'est à trois milles au-delà que M. Blaxland et ses compagnons s'arrêtèrent. Quand on réfléchit à toutes les difficultés qu'ils eurent à surmonter,

surtout avant d'avoir descendu le Mont-York, où ils ne parvinrent qu'à travers des broussailles épaisses, qu'il fallait abattre de chaque côté pour frayer un passage à leurs chevaux de bagages, on ne peut assez admirer leur persévérance à supporter des fatigues qui avaient altéré leur santé. En mémoire de leurs travaux, leurs noms furent imposés à trois montagnes.

L'espace de seize milles qui sépare le Cox's-River du Fish-River est rempli de hautes montagnes et de vallées étroites; par conséquent ce trajet est très-difficile et très-fatigant pour le bétail. Cette chaine reçut la nomde Clarence's-Hilly-Range; et celui de M. Evans fut donné à une montagne qu'il avait vue le premier, et dont le sommet couronné de rochers disposés en forme circulaire offre l'apparence d'être surmonté d'un fort. Le pays continue à être montueux; mais les pâturages en sont très-beaux; et il perd de son caractère d'aspérité à mesure que l'on s'approche de la vallée de Sidmouth, qui est à huit milles du col du Fish-River. Alors on arrive dans un canton uni, et le seul que l'on ait vu dégagé de forêts; en revanche il est tapissé d'une grande variété d'herbes et de plantes, où sans doute les botanistes trouveraient une moissson abondante. Cette jolie petite vallée est bordée de montagues boisées, et

bornée à l'ouest par un pays aussi montagneux que celui qu'on a laissé à l'est.

Parvenu sur les bords du Campbell-River, éloigné de treize milles de la vallée de Sidmouth, le gouverneur fut enchanté de la perspective qui s'offrit à lui; c'était une plaine fertile, entrecoupée de terrains qui s'élevaient en pentes douces. La hauteur des rives et la largeur du Campbell-River donnent lieu de penser que le volume de ses eaux doit être très-considérable; la sécheresse extraordinaire qui avait probablement régné depuis trois ans à l'ouest des montagnes, de même que dans la colonie à l'est, avait tellement diminué cette rivière, que dans ce moment elle ressemblait plus à une chaîne d'étangs qu'à un courant d'eau continu. On y trouva beaucoup d'ornithorhynques. Le sol est excellent, et l'herbe très-abondante sur ses deux rives. Le lin sauvage y était très-commun.

Un pont était déjà jeté sur le Campbell-River; on parcourt pendant sept milles des plaines superbes, et ensuite s'ouvrent les vastes plaines de Bathurst, qui ont onze milles de longueur, et sont bornées des deux côtés par des coteaux en pente douce et peu boisés. Le Macquarie serpente dans cette fertile campagne: l'œil suit son cours jusqu'à perte de vue, guidé par la belle verdure des ar-

bres qui croissent sur ses bords, et qui sont les seuls que l'on aperçoive dans la plaine, dont la surface unie et nue ferait croire que l'on voit un pays cultivé.

Le gouverneur et sa suite y arrivèrent le 4 de mai, et campèrent sur la rive gauche ou méridionale du Macquarie; il fit des excursions de différens côtés, et le 7 désigna un emplacement pour bâtir une ville à laquelle il donna le nom de Bathurst : il le choisit assez élevé pour n'être pas sujet aux inondations, et en même temps assez rapproché des bords de la rivière, pour en retirer tous les avantages possibles. La ville sera au milieu du pays le plus fertile que l'on puisse imaginer, mais médiocrement boisé ; on n'y découvrit dans cette première visite ni houille, ni pierre calcaire. Le mât de pavillon érigé sur l'emplacement de la cité future, est situé par 33° 24′ de latitude sud, et 149° 29′ de longitude à l'est de Greenwich; il est à 95 milles en ligne directe à l'ouest-nord-ouest de Sydney. C'est là que se termine le chemin fait par M. Cox. Le gouverneur, après avoir envoyé au sud-ouest M. Evans avec un détachement et une provision de vivres pour un mois, reprit le chemin de Sydney; il y fut de retour dans les premiers jours de juin : le 10 il publia un rapport officiel de son excursion, et indiqua les endroits où l'on pourrait s'arrêter et

trouver de bons pâturages en allant des plaines de l'Emeu à Bathurst.

M. Evans était allé fort loin à l'ouest; après avoir traversé un pays de plaines, entrecoupé de collines et peu boisé, il était arrivé sur les bords d'une rivière qu'il avait nommée le Lachlan; l'ayant suivie quelques temps, il vit qu'elle se dirigeait au nord-ouest. Le point où il s'arrêta, est à soixante-six milles ou vingt-deux lieues de Bathurst.

Le résultat de ce voyage donna lieu à l'expédition dont M. Oxley fut chargé. Le ministère anglais manda le 18 avril 1816, au gouverneur, de faire soigneusement reconnaître le pays à l'ouest des montagnes Bleues, et suivre le cours du Lachlan. En conséquence le général Macquarie remit à M. Oxley, le 24 mars 1817, des instructions qui lui prescrivaient de faire des observations astronomiques et météorologiques, de noter exactement le cours des montagnes et des rivières, et les diverses productions du pays, et de décrire les tribus sauvages, enfin de tenir un journal exact de ses opérations. M. Oxley avait pour second M. Evans : on leur adjoignit onze autre personnes, parmi lesquelles se trouvaient deux botanistes, un minéralogiste, un constructeur de navires, un maître d'équipage, un maréchal ferrant, un boucher, un sellier, un aide arpenteur. La troupe était

munie d'instrumens, approvisionnée de vivres pour cinq mois, et fournie de chevaux pour porter les provisions et le bagage. On espérait arriver à la côte par le Lachlan.

Le 6 avril M. Oxley partit de Sydney; le 14 il arriva sans peine à Bathurst. « Déjà ce lieu était bien changé depuis deux ans que je l'avais vu, dit M. Oxley : la main industrieuse de l'homme a déjà embelli l'ouvrage de la nature; on a construit une maison pour l'inspecteur; les terrains appartenant au gouvernement ont été entourés de palissades. Les monceaux de grain montraient que la récolte avait amplement payé les travaux auxquels on s'était livré pour l'obtenir; le bon état des bœufs et des moutons, prouvait que ces vastes plaines et ces coteaux peu boisés convenaient parfaitement pour le pâturage du bétail, notamment des moutons. L'imagination anticipait avec plaisir l'époque à laquelle ces campagnes écartées seraient couvertes de troupeaux, dont les riches toisons contribueraient puissamment à la prospérité de cet établissement.

« Le sol dans le voisinage de Bathurst est composé d'une couche de terre végétale, légère et noire, profonde de six pouces, qui repose sur un lit de sable épais de dix-huit pouces, assez maigre et mêlé de petits cailloux; au-dessous on trouve une argile forte. La surface des coteaux

est couverte de petit gravier : le sol y est léger et sablonneux ; au-dessous est l'argile ; le long de la rivière le terrain est évidemment formé par les dépôts entraînés des collines et des vallées. La roche est un granit grossier.

Le lundi 20 le détachement se mit en route au sud-ouest pour le Lachlan-River. En route on souffrit beaucoup du froid : pendant les nuits il gelait ; le thermomètre à six heures du matin n'était qu'à 26° (2° 66—0). On n'avait pas été accoutumé le long de la côte à une température si basse et si variable ; en vingt-quatre heures elle avait éprouvé une différence de vingt degrés en moins.

En avançant on traversa un canton boisé, entrecoupé de collines et borné par des hautes montagnes qui forment la séparation entre le Lachlan et le Macquarie ; du haut des montagnes on jouissait d'une vue très-étendue. Une petite rivière avait reçu le nom de Limestone-Creek, (crique de la pierre calcaire), parce que l'on avait vu pour la première fois sur ses bords cette roche que l'on désirait ardemment de rencontrer. Avant d'arriver à cette rivière, l'on avait traversé un petit coin de terre stérile et parsemé d'éclats de schiste.

Le 25 on descendit de hauteurs couvertes de forêts d'eucalyptus, pour entrer dans une plaine peu fertile, qui conduisit sur les bords du La-

chlan : cette rivière était extrêmement gonflée, et coulait avec rapidité ; ses rives étaient escarpées. Des deux côtés le pays est plat, médiocrement boisé ; les arbres y sont petits : le sol est léger et gros ; mais assez mauvais sur les pointes de terre, hautes et saillantes que l'on aperçoit çà et là. Les plus grands arbres croissaient sur le bord de l'eau, et formaient des arcades sombres qui la cachaient. La largeur du Lachlan est dans cet endroit de 90 à 120 pieds.

Les provisions y avaient été envoyées à l'avance ; elles étaient gardées par une escouade de soldats. A peine M. Oxley fut-il descendu de cheval, qu'il aperçut un grand nombre de sauvages sur la rive opposée ; il réussit à leur persuader de traverser le fleuve ; il en vint une vingtaine à la nage. Ils tenaient tous à la main leur galengar ou hache de pierre ; en mettant pied à terre, ils les jetèrent aux pieds de blancs, pour leur faire voir que de même qu'eux ils étaient désarmés. On leur donna de la chair de kangorou ; ils repassèrent de l'autre côté, et allumèrent leurs feux. Ils étaient vigoureux, robustes et bien faits, et avaient de longues barbes. Plusieurs avaient des manteaux de peau de phalanger. Quelques-uns étaient allés à Bathurst, puisqu'ils répétèrent des mots anglais et qu'ils comprirent sans peine toutes les questions qu'on leur adressa.

D'après les observations que l'on fit, le Dépôt était situé par 33° 40 de latitude sud, et 148° 21' à l'est de Greenwich, et à 600 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Dès que les bateaux qui avaient été préparés eurent été chargés de vivres, on les fit partir à l'avance, et le 28 avril la troupe se mit en marche avec quatorze chevaux pour les rejoindre. On passa le Lewis's-Creek déjà reconnu par M. Evans : le pays ressemblait à celui que l'on avait déjà parcouru ; du sommet des hauteurs on découvrait des chaînes de montagnes dans le nord-ouest, tandis qu'au nord, à l'est et au sud on voyait un pays entrecoupé de collines, de vallées. Toute la contrée était couverte d'eucalyptus; mais sur les cimes rocailleuses les plus proches croissait une espèce de cyprès : on trouva du minerai de fer.

Au-delà d'une petite rivière où le voyage de M. Evans s'était terminé, on voyagea dans une plaine basse, absolument nue, quelquefois coupée par des montagnes, et d'une uniformité ennuyeuse. On aperçut des traces de naturels. La marche des bateaux était souvent retardée par des arbres renversés au milieu du fleuve ; le long de ses bords l'herbe était haute, touffue et gênante pour les hommes et les chevaux : le cours de la rivière formait des sinuosités extrêmement brusques. Des marques firent connaître que

quelquefois ses eaux s'élevaient à 36 pieds au-dessus de leur niveau actuel : alors tout ce pays bas doit être inondé. Il ne peut convenir au bétail : le sol y est trop humide et trop maigre, et l'herbe trop grossière ; les buissons, les marais et les étangs y sont trop rapprochés les uns des autres, et trop entremêlés avec les espèces de bon terrain pour que l'on puisse espérer d'en tirer parti ; les arbres sont chétifs et de mauvaise qualité. Cependant si la terre ne vaut rien, du moins l'eau abonde en poissons excellens et très-gros. Le 7 mai on était par 33° 22′ de latitude.

L'on continua jusqu'au 12 de mai à suivre les sinuosités du fleuve au milieu de ces plaines : le pays s'abaissait de plus en plus, et bientôt il se trouva de niveau avec les eaux ; celles-ci s'étant élevées de plusieurs pieds, cette crue subite causa une grande surprise, car il n'était pas tombé beaucoup de pluie depuis cinq semaines, et pas une goutte depuis huit jours. On avait reconnu aussi que sur une étendue de près cent cinquante milles, aucun affluent ne se joint au Lachlan à l'est. L'augmentation des eaux devait donc être occasionée par des pluies abondantes dans les montagnes où cette rivière prend sa source.

M. Oxley monta sur une hauteur dont

le pied était baigné par les eaux ; la vue s'étendait sans obstacle de tous les côtés , notamment à l'ouest. Le pays dans cette direction était si bas qu'il ressemblait à un marais ; les espaces dénués d'arbres étant plus généralement inondés que ceux où ils croissaient ; on apercevait quelques élévations à l'ouest : une chaîne basse de collines rocailleuses bornait les marais au nord et au sud ; de temps en temps il s'en détache des promontoires qui s'avancent dans la plaine.

La rivière se partageait en plusieurs branches, qui inondaient le pays à l'ouest et au nord-ouest ; de sorte que l'on ne pouvait aller plus loin de ce côté ; elle finissait même par se perdre au milieu des marais • jusqu'au point où l'on était, elle ne recevait le tribu d'aucune autre soit à droite, soit à gauche ; au contraire elle dissipait constamment le volume de ses eaux dans des étangs et des marécages.

Le sol de ces plaines immenses , nommées *Field's plains*, est généralement excellent comme on peut naturellement s'y attendre d'après les quantités de substances végétales que les débordemens de la rivière y accumulent. Elles sont dans quelques endroits plus basses que les rives du Lachlan ; le terrain en est mou, et les chevaux y marchent difficilement. « Si par malheur le temps eût été pluvieux, observe M. Oxley,

nous n'eussions pas pu parvenir si loin par terre. Les chaînons de collines sont rocailleux et nus, et ne sont pas continus : ordinairement des marais les entourent. »

L'on eut le malheur de casser le baromètre dans cet endroit, le cheval qui portait les instrumens ayant jeté sa charge à bas en traversant les marécages. Cet accident contraria beaucoup les voyageurs, parce qu'il interrompit la suite d'observations par laquelle on espérait déterminer la hauteur du pays avec assez d'exactitude ; les dernières qu'on avait faites, plaçaient le point où l'on était à 500 pieds au-dessus du niveau de la mer, par conséquent à 100 pieds plus bas que le Dépôt.

Depuis que la rivière s'était gonflée, l'on ne prenait plus de poisson ; l'on en fut dédommagé par des cygnes noirs que l'on tua. On n'était pas surpris de n'avoir rencontré des naturels que deux fois ; dans la saison humide il serait absolument impossible d'habiter au milieu de ces marais, et tout aussi difficile d'en sortir à temps à l'époque des débordemens. On apercevait quelquefois leurs feux sur les terrains élevés : on n'avait vu nulle part de traces d'un camp permanent ; cependant on avait trouvé dans plusieurs endroits sur le bord de la rivière des coquillages près de restes de feux. Il est probable qu'instruits par

l'expérience, ces sauvages préfèrent de chercher une subsistance précaire; mais sûre plutôt dans les montagnes et les chaînes de collines rocailleuses, que le long de ces lagunes et de ces marais qui abondent en poissons et en oiseaux aquatiques, où le danger d'être surpris par les crues subites des eaux contre-balance l'avantage de se procurer facilement des vivres.

L'impossibilité d'aller plus loin dans la direction du nord-ouest avec les bateaux fit prendre le parti, après mûre délibération, de les tirer à terre, de se débarrasser de tout ce dont on pouvait se passer, de continuer le voyage avec les chevaux sur lesquels on chargerait les vivres, et de marcher vers la côté dans la direction qui couperait tout courant d'eau qui naîtrait d'un partage du Lachlan en plusieurs bras.

On était retourné le 13 au point où la rivière se sépare en deux branches; on en fixa la position à 33° 15′ sud, et 147° 16′ est. Le 18 on commença la marche par terre au sud-ouest vers la côte. Dès qu'on se fut éloigné des bords de la rivière, le pays devint graduellement aride; il était d'abord bas et humide, et l'on rencontrait de grands étangs; ensuite il s'éleva. Au-delà d'une chaine basse peu éloignée de la rivière, on arriva dans un pays uni: l'herbe était rare; on rencontrait çà et là des cyprès et des buissons de *mimosa*

pendula. En avançant on ne vit plus d'eau que dans des mares ou des creux de rochers : le sol était composé d'un sable rouge et léger, et d'argile dans les lieux plus bas. Le terrain avait été récemment brûlé ; tout indiquait que depuis plusieurs mois il n'était pas tombé une goutte de pluie dans cette plaine ; elle semblait former le fond d'un marais desséché. Les kangorous et les casoars avaient abandonné ce territoire de désolation. Les nuits étaient froides ; il gelait : les jours étaient chauds et sereins.

Le 23 mai on fit halte le long d'un ruisseau. On se reposa un jour entier ; les chevaux se refirent des fatigues qu'ils avaient éprouvées en marchant à travers les buissons. Le pays semblait prendre un caractère montueux ; on voyait des traces de kangorous et de casoars, et l'on découvrit une cabane abandonnée depuis peu de temps. Pendant les cinq jours précédens on n'avait aperçu qu'un seul naturel ; il courait trop vite pour qu'on pût le joindre.

On se remit en marche le 25, et l'on arriva au pied d'une montagne qui se terminait à l'ouest par un escarpement rocailleux, de 300 pieds d'élévation perpendiculaire ; c'est un caractère commun à toutes les hauteurs de cette contrée. La montagne reçut le nom de *Mont-Aiton ;* on gravit

buissons d'acacias épineux. Il n'y avait ni eau ni herbe dans ce désert; les hommes, les chevaux, les chiens étaient exténués : le temps était fort beau; mais le vent élevait des tourbillons de sable dont on était presque aveuglé. Pendant la nuit il gela; le thermomètre descendit à 24° (3° 55 — 0). Il fallut attacher les chevaux pour les empêcher de s'égarer. En sortant des broussailles, on se trouva dans un canton plus ouvert, mais aussi aride et aussi stérile que celui que l'on quittait. Le 1er juin on marcha vers l'extrémité sud-est du Peel's-Range. A midi on fut contraint de s'arrêter, parce que les chevaux ne pouvaient plus avancer avec leur charge; il n'y avait pas d'autre parti à prendre que de les en débarrasser, et d'aller chacun d'un côté différent pour chercher de l'eau, dont on était privé depuis près de trente-six heures.

On en trouva en quantité suffisante dans trois trous, sur les flancs du Peel's-Range; ce secours fit grand bien aux hommes et aux chevaux : un de ces animaux était si épuisé par la fatigue et le besoin, qu'on eut beaucoup de peine à le conduire jusqu'au lieu où il pût s'abreuver. Mais il n'y avait d'autre herbe pour eux que de l'ira, sorte de graminée absolument desséchée. On n'aperçut d'autre gibier que des potorous, et plusieurs perroquets magnifiques.

Le 2 de juin on fut réduit à tuer le cheval

malade ; il avait déjà perdu l'usage de ses jambes de derrière : on ne voulut pas le laisser souffrir dans l'état déplorable où il était.

La perspective des voyageurs était fort triste. Parvenus à l'extrémité méridionale du Peel's-Range, ils grimpèrent sur une colline pour connaître la nature du pays ; au sud, au sud-ouest et à l'ouest, il ne leur présentait qu'une plaine unie, couverte de ces affreux buissons dont ils avaient déjà eu tant à souffrir. Dans le sud-est on voyait une chaîne de collines basses. En descendant, M. Oxley trouva qu'un autre cheval ne pouvait plus marcher ; tous semblaient si exténués de fatigue que tout ce que l'on pouvait espérer était de les voir aller quelques milles plus loin pour chercher de l'herbe et de l'eau. Comme le succès ultérieur du voyage dépendait entièrement de la force qu'ils auraient, on jugea qu'il convenait de les laisser reposer pendant quelques jours. Pendant cet intervalle, deux hommes envoyés le 4 à la découverte dans le sud-est, revinrent après avoir fait sept milles dans cette direction. Ils n'avaient pas pu pénétrer plus avant de ce côté ni au sud, à cause des broussailles touffues qui couvraient de toutes parts le terrain, et du manque absolu d'eau. On n'en avait pas trouvé davantage près du camp. Le sol était un sable rouge, léger

et profond qui doit absorber à l'instant l'eau de la pluie.

« A l'époque où je quittai les bords du Lachlan, dit M. Oxley, j'avais pensé que nous étions à 500 pieds au-dessus du niveau de la mer, élévation trop insignifiante pour espérer qu'un fleuve prît sa source dans cette région et coulât jusqu'à la mer. En traversant ce pays plat, j'observai que la pente, quand il y en avait une sensible, était toujours vers l'ouest et le nord-ouest : de sorte que j'étais induit à penser que le désert sablonneux où nous nous trouvions continuait sans interruption, ou que sa pente à l'ouest menait de ce côté à des fondrières et à des marais. Depuis notre départ des rives du Lachlan, nous n'avions pas bu une goutte de bonne eau ; nous n'en avions trouvé que dans des trous peu profonds et bourbeux, dans le fond des marais, qui n'étaient praticables qu'à cause de la sécheresse de la saison : il avait toujours fallu la passer avant d'en faire usage; et les matières végétales en décomposition qu'elle contenait, lui donnaient un goût âpre et désagréable.

« Tout ce que je pouvais voir du pays au sud-ouest me fit penser, après mûre réflexion, qu'il serait extrêmement imprudent de persister à marcher de ce côté; car le défaut d'eau et d'herbe

aurait les conséquences les plus fâcheuses pour les chevaux. Nous savions par nos propres observations qu'à une distance de quarante-cinq milles dans cette direction le pays était le même que celui que nous avions parcouru. Je me décidai donc à marcher au nord-ouest ; mais ma route devait être guidée par la possibilité de procurer de la subsistance aux chevaux ; c'était le point essentiel duquel dépendaient toutes nos opérations ultérieures. »

Avant de s'éloigner du pied des montagnes, le botaniste y mit en terre des glands, des noyaux de pêche et d'abricot, et des pepins de coignassier. On ne se flatta pas que l'homme civilisé vînt jamais s'assurer du succès de ces semis. L'observation fixa l'emplacement de la tente des voyageurs à 34° 13' sud, et 146° est.

On décampa le 6 juin avec l'espoir de trouver à l'ouest et au nord-ouest un pays moins ingrat ; il fut déçu. On avait à l'ouest une chaîne de collines basses et pierreuses ; on en côtoya le pied à dix milles de distance du Peel's-Range. Ces hauteurs servaient de repaire à des chiens sauvages, dont les hurlemens retentissaient le jour et la nuit. Ils doivent faire leur nourriture principale des potorous, qui ont creusé partout dans ces plaines sablonneuses.

Les voyageurs avaient eu constamment un

temps très-doux, ce qui les avait aidés à soutenir leur courage au milieu de la scène de désolation qui les entourait de toutes parts. A mesure qu'ils avancèrent au nord-ouest, bien loin de trouver du soulagement, comme ils l'avaient espéré, tout semblait au contraire prendre un aspect plus sombre. Le défaut absolu d'eau les força de se rapprocher du Peel's-Range; mais ils n'y purent parvenir, à cause des impénétrables broussailles d'eucalyptus qui leur barrèrent le chemin; il fallut donc retourner momentanément à l'ouest. On monta sur les hauteurs. « Non, s'écrie M. Oxley, non, il n'est pas possible d'imaginer un coup d'œil plus triste; on n'apercevait qu'une surface de buissons qui s'étendaient à perte de vue à l'ouest et au nord-ouest; il était donc physiquement impossible d'avancer de ce côté. Notre situation était trop critique pour admettre des délais. Essayer de marcher à l'ouest, était compromettre la sûreté de tous les hommes de l'expédition. sans qu'il résultât aucun avantage réel de cette persévérance : on pensa donc qu'il était plus prudent de suivre le pied du Peel's-Range jusqu'à son extrémité au nord; on avait au moins la chance de rencontrer de l'eau dans les ravines rocailleuses de cette chaîne, tandis qu'en restant dans la plaine, on ne pouvait pas se flatter d'en découvrir une goutte.

Le 8 juin il tomba un peu de pluie pendant la nuit; le lendemain elle fut très-abondante et dura long-temps. Les chevaux n'avaient pas bu depuis quarante-huit heures. Ils ne pouvaient plus avancer; les hommes n'étaient guère en meilleur état, n'ayant rien mangé depuis la veille. Leurs habits étaient complétement mouillés, circonstance qui aggravait les inconvéniens dont ils souffraient.

Cette pluie fit connaître la véritable nature du sol; durant la sécheresse, il ne semblait composé que de sable léger et sec sans aucune consistance; on reconnut qu'il contenait une petite portion de terre franche, qui sans avoir la tenacité de l'argile, suffisait pour le rendre pâteux et glissant. On résolut de laisser reposer les chevaux pendant quatre jours; et M. Oxley envoya un détachement à la découverte d'un endroit convenable pour y faire halte.

L'arbre qui formait ces broussailles immenses est un eucalyptus auquel le botaniste donna le nom spécifique de *dumosa*, parce qu'il ne s'élève jamais à plus de vingt pieds, et n'en a généralement que douze à quinze. Il pousse naturellement en buisson, et de telle manière que l'on ne peut voir que d'un buisson à un autre; une plante sarmenteuse les unit souvent ensemble, et l'espace intermédiaire est couvert de graminées pi-

quantes, qui rendent le passage aussi fatigant qu'il est ennuyeux.

Les émissaires de M. Oxley revinrent le 11; ils avaient trouvé de l'eau dans la plupart des petits trous des ravines. Ils avaient aperçu des traces de naturels sans en voir un seul : les chiens avaient tué plusieurs kangorous. L'on avait découvert plusieurs espèces de plantes nouvelles.

On se mit en marche le 12 pour suivre le pied du Peel's-Range, en se dirigeant au nord un peu à l'ouest. La marche était très-pénible pour les chevaux, parce que le sol était singulièrement mou. Du reste la nature du pays ne changeait pas; mais on trouvait un peu d'eau.

Le 14, après qu'on eut parcouru cinquante milles dans un terrain rocailleux et montueux qui commençait à l'ouest du Peel's-Range, le pays devint plus ouvert et moins rocailleux : l'herbe était meilleure, l'eau plus abondante et passable. On s'arrêta deux jours. Du haut du Peel's-Range on aperçut au nord des collines à sommets aigus; d'ailleurs on n'y vit pas de broussailles semblables à celles de l'ouest, qui avaient forcé de rebrousser chemin. Un seul naturel s'offrit dans la plaine aux regards des Anglais : malgré les signe d'amitié qu'on lui fit, il ne voulut pas s'approcher.

Le vent avait soufflé avec violence, et il n'avait

pas cessé de pleuvoir dans nuit et la journée du 16. Le matin on trouva un cheval mort. Les autres étaient en si mauvais état que le 17, quoique le temps fut très-beau, ils ne purent faire que très-peu de chemin : le lieu où l'on s'arrêta n'offrait ni eau ni herbe. Les hommes n'avaient pour se nourrir que du cochon salé, qui n'aurait contribué qu'à augmenter leur soif; on préféra donc ne rien manger plutôt que de souffrir de cet inconvénient.

Heureusement le 18 on entra dans une petite vallée où l'eau et l'herbe ne manquaient pas : l'eau était dans des trous creusés par les naturels dans le granit du pied de la chaîne pour recevoir le produit des pluies ; quelques-uns de ces trous étaient à sec ; d'autres ne contenaient que de l'eau saumâtre. Comme pour aggraver les maux qu'ils souffraient, les voyageurs, en faisant la revue de leurs provisions, s'aperçurent que trois des barils qu'ils supposaient remplis de farine, l'étaient de cochon salé. On se souvint que le 1er mai un des bateaux ayant éprouvé un accident, trois des barils de sa charge avaient été emportés par le courant. Cette découverte força de réduire la ration de farine.

Depuis quelques jours le vent ne cessait pas de souffler avec la plus grande violence ; on éprouva même des tempêtes. Les pluies continuelles

avaient converti en un marécage la vallée où l'on marchait, et qui dans l'endroit le plus large n'avait pas plus de 600 pieds d'un côté à l'autre : les désagrémens du mauvais temps étaient compensés par la quantité d'eau qu'on pouvait se procurer, et par l'herbe dont les chevaux ne manquaient plus. On conçut l'espoir de recontrer de l'eau dans le nord-ouest, lorsque l'on vit deux cygnes qui volaient de ce côté.

En sortant de cette vallée, on rentra dans un pays raboteux et aride : heureusement les chiens prirent à la course un casoar qui fut d'une grande ressource pour les Anglais ; mais les pauvres chevaux tombaient d'inanition.

On observait avec surprise que les broussailles et les buissons d'eucalyptus et de mimosa, qui couvraient tout le terrain à l'ouest, ne se prolongeaient jamais jusqu'au pied du Peel's-Range. C'était dans l'espace qu'ils laissaient libre que l'on avait la facilité de marcher : autrement il aurait été impossible d'avancer au nord. Plus on s'enfonçait dans ce pays affreux, plus on se persuadait qu'il serait impossible à l'homme civilisé de s'y établir. Il paraît qu'il n'offre pas même, comme le Sahara d'Afrique, des ressources suffisantes pour qu'un petit nombre de tribus nomades pût y vivre avec des chevaux : les chameaux résisteraient peut-être aux privations de tout genre

auxquelles on y est presque constamment exposé.

M. Oxley étant monté sur un sommet du Peel's-Range, près duquel on eut le bonheur de trouver de l'eau, vit que le pays au nord était absolument uni; on distinguait avec peine des éminences tout autour de l'horizon. Au nord-est il aperçut les feux des naturels; une grande montagne isolée au nord-ouest, fut nommée Mont-Flinders, et une haute chaîne à l'ouest, Macquarie's-Range.

Un soldat envoyé en découverte rencontra un camp de naturels, qui ne devait avoir été abandonné que depuis deux jours : il y trouva entre autres choses des écailles de moules semblables à celles que l'on avait pêchées dans le Lachlan. Il était probable qu'elles venaient originairement des sauvages qui vivent près des bords de ce fleuve. Ils aiguisent ces coquilles sur des pierrres, et s'en servent en guise de couteaux.

Les voyageurs observèrent que les montagnes détachées des chaînes en différaient par la nature de leurs roches; les chaînes sont d'un granit foncé, tandis que les pitons isolés offrent du grès dur mêlé de cailloux et de quartz. Ceux que l'on avait examinés au sud du Peel's-Range étaient composés de pouddingue superposé à un granit grossier mêlé de morceaux de quartz et de beaucoup d'autres roches; le Mont-Flinders à l'extré-

mité opposée était couvert de quartz ; au-dessous on rencontrait le granit.

Enfin le 23 juin apporta du changement dans la position des Anglais ; ils avaient perdu beaucoup de temps à abreuver leurs chevaux, et ne purent partir qu'à dix heures. Après avoir fait quatre milles, le pays s'ouvrit à l'est et à l'ouest ; l'aspect de la plaine unie qu'on avait devant les yeux, ressemblait à celui des Field's plains, où l'on s'était éloigné du Lachlan, excepté qu'une espèce d'eucalyptus nouvelle y tenait la place du mimosa pendula. On revit pour la première fois, depuis le départ de ces plaines, un troupeau de grands kangorous, beaucoup de casoars et d'outardes ; les chiens attrapèrent des kangorous et des casoars : on fit bonne chère.

Le terrain de la plaine était une argile compacte ; on reconnaissait qu'il devait être souvent inondé. Comme on se trouvait près du parallèle où le Lachlan se partage en plusieurs branches, le changement d'aspect du pays fit espérer que l'on ne tarderait pas à rencontrer un cours d'eau continu, et à être délivré des inquiétudes qu'avait sans cesse fait naître la provision précaire à laquelle on avait été réduit depuis quelque temps.

Après qu'on eut parcouru huit milles, on arriva tout à coup sur les bords d'un fleuve, que l'on ne reconnut pas d'abord pour le Lachlan, que

l'on avait quitté près de cinq semaines auparavant; car il n'avait que la grandeur d'une de ses branches du sud-ouest. Ses rives étaient élevées de 14 pieds au-dessus de sa surface, et couvertes d'eucalyptus si touffus, qu'on ne l'aperçut que lorsque l'on n'en était plus qu'à 100 pieds de distance; la surprise des voyageurs fut extrême, car ils ne s'attendaient pas à le rencontrer; il paraissait avoir une trentaine de pieds de largeur, et coulait à l'ouest sur un fond sablonneux. M. Oxley regarde comme très-probable que les deux branches principales, après avoir perdu une grande partie de leurs eaux dans les terrains bas, voisins du point où l'on avait été obligé de s'en éloigner, se réunissaient de nouveau pour former la rivière que l'on retrouvait dans cet endroit.

Il n'y avait plus à hésiter sur la route que l'on devait suivre; on décida qu'il fallait voyager le long du Lachlan, tant que l'on conserverait l'espoir de le voir devenir plus considérable, et jusqu'à ce que les provisions missent dans la nécessité de retourner à Bathurst.

On s'était assuré par la nature du pays que l'on avait parcouru, que ce fleuve ne recevait aucun affluent du sud. Il offrait donc le phénomène peu commun de n'en avoir aucun, soit à droite, soit à gauche, sur une longueur de deux cent cinquante milles, à l'exception de deux petits tor-

rens qui lui arrivent du nord, près du Dépot, mais dont le cours paraît n'être que temporaire.

L'espérance, que les malheureux saisissent si avidemment, releva le courage des voyageurs. Ils ne manquaient plus d'eau, et de plus ils firent une pêche abondante : toutes les alarmes étaient bannies de leur esprit.

La présence inattendu du Lachlan excita leur curiosité sur le cours ultérieur du Macquarie; sans doute ce fleuve ne rejoignait pas l'autre, qui dans ce cas aurait été plus considérable qu'on ne le voyait. On se trouvait à quelques milles près sous la même latitude que Bathurst, et il n'était guère possible que le Macquarie pût couler aussi loin parallèlement au Lachlan. « L'aspect de ce pays, observe M. Oxley, sa composition, son caractère, tout est si extraordinaire, qu'à peine a-t-on formé une conjecture, qu'un fait imprévu la renverse : tout semble s'y éloigner du cours ordinaire des choses dans les autres contrées. »

L'eau du fleuve était en ce moment à peu près à quatre pieds au-dessus de son niveau ordinaire; cependant quoiqu'il fût évident que les rives étaient quelquefois inondées, on reconnaissait que depuis long-temps il n'y avait pas eu de débordement.

On commença le 24 juin à suivre le cours du fleuve à l'ouest : les arbres le cachaient; on ren-

contra plusieurs ravines, qui communiquant avec le Lachlan quand il déborde, reçoivent alors ses eaux. Dans ce moment elles étaient à sec; la singularité consistait en ce qu'elles conduisaient les eaux du Lachlan dans les terrains bas, au lieu d'être les canaux par lesquels celles de l'intérieur devaient, dans la saison des pluies, arriver au fleuve pour dessécher la campagne. « Durant tout notre voyage, remarque M. Oxley, nous n'avons jamais pu découvrir de quelle manière un courant d'eau pourrait lui arriver, car les terres à une certaine distance, à l'exception des chaînes de montagnes, étaient constamment plus basses que les bords du fleuve; dans l'endroit où nous fîmes halte ce jour-là, il était presque entièrement barré par des arbres tombés.

« Nous étions près de la pointe septentrionale du Macquarie's-Range; j'y grimpai avec le botaniste. Nous ne fûmes pas dédommagés de notre peine; toujours les mêmes plaines depuis l'ouest jusqu'au nord, où se montraient quelques collines, trop éloignées pour qu'on en distinguât le moindre trait. Dans plusieurs endroits les bords du fleuve n'étaient pas couverts d'arbres ni de broussailles. On a donné le nom de plaines à ces endroits nus; cette dénomination pourrait s'appliquer aussi bien à tout le pays. Le pied des collines

et des chaînes était invariablement composé d'un sable rouge et stérile, dans lequel croissaient des cyprès chétifs et des eucalyptus dumosa, entre lesquels poussent des mimosa épineux et différens arbrisseaux qui forment des buissons. Ce n'était qu'à moins de 300 pieds du bord du fleuve que l'on voyait de grands arbres, les seuls que nous eussions rencontrés dans cette région; mais ces eucalyptus tortus n'auraient pas fourni une planche longue de 10 pieds.

« Ainsi la nature du pays n'était pas encourageante, et rien n'indiquait que le Lachlan devînt navigable, ni même qu'il coulât sans interruption; mais je ne voulais pas qu'il restât le moindre doute sur l'existence ou l'absence d'un fleuve se dirigeant à l'ouest vers la mer entre les points marqués dans mes instructions. »

Le pays était nu jusqu'au bord du fleuve; toutefois il fallait s'en tenir à une certaine distance, à cause des grandes lagunes, en partie pleines d'eau, qui auraient interrompu la marche; d'un autre côté les sinuosités multipliées doublaient la marche. Bientôt il tourna au sud-ouest; M. Oxley envoya deux hommes, l'un au nord sur la rive opposée, l'autre au sud pour reconnaître la contrée que l'on aurait à parcourir. L'un et l'autre n'avaient pu aller bien loin, à cause des marais couverts d'eau

à la hauteur de 2 à 4 pieds qui les avaient arrêtés: ces marécages abondaient en cygnes noirs, et autres oiseaux aquatiques.

En avançant, ces marais prenaient l'apparence de lacs, car leur surface n'offrait ni arbres ni végétaux, et ils paraissaient profonds. Le terrain était excessivement mou; les chevaux tombaient souvent.

« Il n'y avait pas, dit M. Oxley, la moindre éminence sur laquelle on pût gravir pour examiner le pays; des plaines immenses et nues s'étendaient à l'ouest à perte de vue; dans la saison des pluies elles doivent être entièrement sous l'eau, et former un vaste lac; en quelques endroits, elles s'étendaient de trois à six milles du bord du fleuve, qui sur ses rives n'était qu'une fondrière humide, remplie de petites flaques d'eau, et couverte à sa surface de plantes marécageuses, au milieu desquelles s'élevaient quelques arbres nains. Ce n'était qu'au bord de l'eau et dans le fond des coudes que s'élevaient des eucalyptus: on ne voyait dans la plaine que des plantes sèches. Le sol dans quelques endroits était une argile compacte, dans d'autres une terre franche, noire, si imbibée d'eau et percée de trous si nombreux, que les chevaux avaient la plus grande peine à y marcher. Ces plaines étaient bornées au sud par des broussailles et des arbres nains, qui avec des cavités

innombrables d'eau stagnante, indiquaient trop évidemment la nature du pays de ce côté. On distinguait clairement, à travers les branches des arbres des bords du Lachlan, que sur sa rive opposée il y avait des plaines absolument semblables, et qui devaient être de même extrêmement basses. Nous marchions au milieu de ces plaines à une distance moyenne d'un à deux milles des bords du fleuve; on ne rencontrait pas de naturels, ni d'autres animaux qu'un petit nombre de chiens sauvages. Qu'il est pénible et triste de voyager dans des solitudes que la nature semble avoir condamnées à n'être jamais habitées! Nous semblions être les seules créatures vivantes au milieu de ces déserts.

« Je me félicitais de ce qu'il ne pleuvait qu'accidentellement; car dans la saison humide, lorsque les bords du Lachlan sont inondés, l'eau doit s'étendre jusqu'à quarante milles de chaque côté, puisque les éminences les moins éloignées sont à cette distance. Les traces des débordemens se voient distinctement par les dépôts de branchages et de feuilles, qui sont à près de 4 pieds au-dessus du niveau actuel; ainsi des arbrisseaux situés à cinq milles plus loin ont à peu près 18 pouces de leur tige enfoncés dans l'eau. Les marques du séjour des sauvages étaient excessivement rares. Des reste de coquilles brûlées témoi-

était presque imperceptible; la profondeur de l'eau n'était que de 4 pieds; le fond était extrêment bourbeux. Les arbres qui croissaient sur les bords n'étaient ni si grands, ni si nombreux qu'auparavant. Une nouvelle espèce d'eucalyptus remplaçait celle à laquelle nos yeux étaient accoutumés.

« L'aspect du pays tout autour de nous, l'état de nos provisions qui, malgré la réduction des rations à trois livres de farine par semaine pour chaque homme, ne pouvaient durer que dix semaines, et l'épuisement de nos chevaux qui avaient absolument besoin de quelques jours de repos avant de se mettre en route pour retourner à l'est, me firent penser que je me conformerais à l'esprit de mes instructions, en allant avec trois hommes et trois chevaux à l'ouest aussi loin que je le pourrais pour reconnaître ce qu'il y avait de ce côté; ne portant avec nous que nos provisions, nous devions faire plus de chemin en trois jours que toute notre troupe en sept jours.

« Mon objet en prenant ce parti était d'avancer à l'ouest assez loin pour démontrer d'une manière incontestable qu'aucun fleuve ne se jetait dans la mer à la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande, entre le cap Otway et le cap Bernouilly. Dans mon opinion la nature du pays s'oppose à cette possibilité; mais je pensais qu'en allant aussi

cou d'une couleur de chair claire, la poitrine fauve, les yeux rouges. On aperçut aussi une espèce de cacatoès à cou et à poitrail rouges, et à dos gris. Ces oiseaux étaient les seuls qui différassent essentiellement de ceux de la côte maritime.

« Indépendamment de la nature du pays qui le rend absolument inhabitable, les vapeurs nuisibles qui doivent naturellement s'en exhaler pendant les chaleurs de l'été, en supposant que sa surface ne soit pas inondée, en font un séjour extrêmement insalubre. Quoique nous soyons au milieu de l'hiver de ces régions, et que les émanations soient probablement dépouillées par le froid d'une grande partie de leur malignité, chaque personne de notre détachement est plus ou moins affecté de la dyssenterie ; et l'odeur aigre que l'on sent constamment, donne lieu de penser qu'elles ont un effet bien plus énergique lorsque la chaleur les doue d'une plus grande activité.

« Quoique ces marais ne produisisent pas de graminées pour la nourriture des chevaux, ces animaux paraissaient manger avec plaisir une espèce de plante succulente qui couvrait les plaines, et qu'ils préféraient aux plantes des marécages.

« A mesure que nous avançions, les bords du fleuve s'abaissaient ; le 4 juillet on ne les trouva qu'à 6 pieds au-dessus de son niveau ; le courant

était presque imperceptible; la profondeur de l'eau n'était que de 4 pieds; le fond était extrêment bourbeux. Les arbres qui croissaient sur les bords n'étaient ni si grands, ni si nombreux qu'auparavant. Une nouvelle espèce d'eucalyptus remplaçait celle à laquelle nos yeux étaient accoutumés.

« L'aspect du pays tout autour de nous, l'état de nos provisions qui, malgré la réduction des rations à trois livres de farine par semaine pour chaque homme, ne pouvaient durer que dix semaines, et l'épuisement de nos chevaux qui avaient absolument besoin de quelques jours de repos avant de se mettre en route pour retourner à l'est, me firent penser que je me conformerais à l'esprit de mes instructions, en allant avec trois hommes et trois chevaux à l'ouest aussi loin que je le pourrais pour reconnaître ce qu'il y avait de ce côté; ne portant avec nous que nos provisions, nous devions faire plus de chemin en trois jours que toute notre troupe en sept jours.

« Mon objet en prenant ce parti était d'avancer à l'ouest assez loin pour démontrer d'une manière incontestable qu'aucun fleuve ne se jetait dans la mer à la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande, entre le cap Otway et le cap Bernouilly. Dans mon opinion la nature du pays s'oppose à cette possibilité; mais je pensais qu'en allant aussi

loin, je persuaderais de la vérité les personnes prévenues de l'idée qu'un fleuve a son embouchure entre les caps que je viens de nommer. J'avais moi-même partagé cette façon de penser jusqu'au moment où la reconnaissance de la région dont je m'occupais, et où il n'y avait ni rivière coulant continuellement ni montagnes, m'avait démontré qu'elle était mal fondée.

« Je dois ajouter comme un nouveau trait caractéristique de ce singulier pays, que pendant les cinquante milles que nous venions de parcourir en dernier lieu, nous n'avions rencontré ni une pierre, ni un caillou : on n'en avait trouvé que deux dans l'estomac de deux casoars. J'étais fermement persuadé qu'il n'y a pas de terrain élevé dans cette partie du continent jusqu'aux monticules sablonneux qui bordent la côte du sud-ouest, et qui suivant moi sont les seules barrières qui s'opposent à ce que l'océan s'étende sur une contrée que sans doute il a recouverte autrefois.

« Lorsque je me mis en route le 7 juillet, je voulus d'abord m'écarter du Lachlan ; mais les marais qui se prolongeaient et coupaient ma route de tous les côtés, me forcèrent de m'en rapprocher. Un bras se détachait de la rive septentrionale et s'étendait au loin dans cette direction ; les bords s'abaissent constamment : au bout de six milles je me convainquis que le canal du fleuve

n'était plus que le lit d'une lagune, car le courant était imperceptible, et de petits eucalyptus croissaient au milieu. Trois milles plus loin les marais nous enfermèrent entièrement. Il n'y avait plus moyen d'avancer; l'eau était stagnante. On ne voyait plus de grands arbres près de l'eau qui n'était qu'à 3 pieds et demi au-dessous des bords. La marque des inondations sur les petits arbres qui avaient succédé aux grands, s'élevait à 4 pieds au-dessus des marécages. Il paraît que souvent l'eau reste long-temps à cette hauteur, puisque de longues mousses et d'autres indices de son séjour prolongé étaient restés sur le tronc et les racines des arbres. Il ne pouvait pas y avoir plus de 3 pieds d'eau dans cette partie du lac, puisque l'on y voyait de petits buissons et des touffes d'herbe. L'eau était très-bourbeuse; une odeur extrêmement fétide s'exhalait de toutes parts. Nous n'aperçûmes que quatre espèces différentes de plantes à cette extrémité de notre route, savoir, le petit eucalyptus, le mimosa à longues feuilles, le grand leptospermum et le *polygonum junceum*, nouvelle espèce dioïque qui recouvrait les marais. Il est possible que ce lac s'étende à huit ou dix milles plus loin: je ne le crois pourtant pas, l'horizon étant très-net dans toutes les directions, à l'exception de quelques buissons et de quelques mimosa qui marquaient le cours de ce lac.

« S'il y eût eu quelque colline ou même des monticules à trente ou quarante milles de distance du point où j'étais, j'aurais dû les découvrir : on n'en apercevait pas la moindre apparence. Ce fut avec un chagrin et un regret infinis que je conclus que l'intérieur de cette partie du continent ne consiste qu'en un vaste marais et est inhabitable. J'ignore jusqu'à quelle distance, ces marécages s'approchent de la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande; mais je ne pense pas que la chaîne des terrains élevés et secs qui sont dans cette région s'étende beaucoup au nord-est, puisque la côte depuis le cap Bernouilly jusqu'à la pointe extérieure du golfe Spencer est sablonneuse et aride.

« Il n'existe peut-être pas de fleuve qui se termine d'une manière aussi remarquable que le Lachlan : son cours depuis le premier endroit où on le rencontre jusqu'aux marais où il finit, est de plus de cinq cents milles, et de douze cents, si l'on compte tous les détours qu'il fait ; et comme je l'ai déjà dit, il ne reçoit aucun affluent.

« Je pense qu'il est le canal par lequel toutes les eaux qui coulent des montagnes Bleues à l'ouest, se rendent dans les immenses marécages de l'intérieur; c'est à cause de ses sinuosités qu'il déborde à une hauteur bien plus considérable qu'il n'est à présent, et forme ainsi ces plaines

basses et humides, situées dans le voisinage du Déprôt. La longueur de son cours est, suivant moi l'origine principale dans les derniers cent milles du courant qu'il conserve, parce que l'immense quantité d'eau qu'il contient à certaines époques, doit trouver une issue quelque part; mais comme il s'en perd dans le long espace qu'il parcourt, et qu'il ne lui arrive aucune augmentation, on a seulement lieu d'être surpris que ces eaux produisent un courant à une si grande distance de sa source; tout indique néanmoins, ainsi que je l'ai observé plus d'une fois, que dans la saison sèche, son canal est vide, ou du moins ne forme qu'une chaîne d'étangs. Il me sembla que l'inondation n'avait pas eu lieu depuis l'année précédente, et qu'elle n'est pas très-fréquente; il faut en effet qu'une quantité prodigieuse d'eau s'accumule dans les marais supérieurs, avant que la totalité de ce vaste pays en soit couvert.

« Mon projet de pénétrer plus loin à l'ouest étant ainsi déçu, je retournai le même jour à notre tente, et je décidai que le surlendemain, si les chevaux paraissaient remis de leurs fatigues, nous quitterions ce canton : quelques jours de pluie nous auraient empêché d'en jamais sortir; mais la Providence nous a favorisés d'un très-beau temps que nous ne pouvions guère espérer, et qui seul nous a mis à même d'aller si loin, et

de prouver qu'il n'existe pas de fleuve navigable dans cette partie de la Terre Australe.

« Le lieu où le fleuve cesse d'être navigable est situé par 33° 57′ de latitude sud, et 144° 23′ de longitude est. On ne distinguait ni colline ni éminence à plus d'un degré au sud-ouest et à l'ouest, étendue de notre horizon visuel par un temps très-clair. »

Le 9 juillet au lever du soleil il faisait très-beau, mais un peu froid; la terre était couverte de gelée blanche. A huit heures et demie on se remit en route pour retourner à l'est. Chacun était très-content de quitter un pays où il n'avait éprouvé que de la contrariété à ses projets et des privations de tout genre. On grava sur un arbre ces mots: « Creusez au-dessous. » Et l'on enterra dans un trou une bouteille contenant un papier sur lequel on inscrivit la date de l'arrivée et du départ, la direction que l'on allait prendre et les noms de toutes les personnes du détachement. « Je ne me flatte pourtant pas, observe M. Oxley, que jamais l'œil d'un Européen lise les caractères que nous avons tracés sur l'écorce de l'arbre et sur le papier. Mais nous avons déposé cet écrit comme un monument qui indiquât que ce lieu avait été visité par des hommes civilisés, et qui dans le cas où la Providence ne nous permettrait pas de retourner à Bathurst,

instruisît les amis qui viendraient nous chercher de la route que nous avions suivie. »

On passa le 10 devant un tertre qui ressemblait à un tombeau ; on l'ouvrit, et on n'y trouva que des cendres : on ne put reconnaître si elles provenaient de bois ou d'ossemens brûlés. Une tranchée semi-circulaire était creusée autour d'un des côtés, comme pour servir de siége.

« Le 11 juillet, dit M. Oxley, le fleuve présenta un singulier phénomène à nos yeux étonnés : la veille il était si bas que l'on pouvait le traverser à gué, et son courant était à peine visible ; aujourd'hui il roulait ses flots agités et bourbeux, presque de niveau avec ses bords. Nous ne pûmes deviner la cause de cette crue subite ; pas plus que nous ne pouvions savoir pourquoi vingt milles plus bas il n'y avait pas de courant : les marais que nous avons vus depuis deux jours à une certaine distance du Lachlan absorbent-ils ses eaux quand il passe, ou bien ses détours multipliés retardent-ils tellement son cours, qu'il s'écoule un temps considérable avant que le mouvement de la partie d'en haut arrive plus bas ? Nous nous sommes estimés très-heureux d'avoir quitté notre camp du 8 deux jours avant que nous l'avions d'abord projeté : certes nous aurions couru un danger imminent. »

La hauteur du bord au-dessus de l'eau était de

4 pieds 9 pouces. On vit un tombeau semblable à celui de la veille. C'était un tertre conique, élevé de 4 pieds au milieu, et long de 8 pieds dans sa plus grande étendue : on trouva au centre des bâtons placés transversalement et presque vermoulus de vétusté, et au-dessous une quantité d'argile onctueuse. Ce monument paraissait fort ancien ; les siéges ciculaires étaient presque de niveau avec le sol, et des arbrisseaux recouvraient la tombe. Le fleuve baissa de près de 3 pouces pendant la nuit du 12, et d'un pied pendant le jour. On eut le plaisir de revoir de nouveau le Macquarie's-Range, qui s'élevait au-dessus de l'horizon, ce qui annonçait qu'on allait retrouver des terres solides et un pays sain, et qu'on pourrait se procurer du gibier. Il faisait trop froid pour que l'on pût espérer de prendre du poisson ; depuis plus de quinze jours on n'en avait pas pêché un seul : heureusement on avait tué quelques casoars. L'odeur des marais parissait bien plus fétide qu'auparavant.

Les deux jours suivans le fleuve diminua encore de 2 pieds et demi. Cette circonstance était très-avantageuse pour les voyageurs qui avaient appréhendé de le voir se gonfler davantage : on peut se figurer quel eût été alors leur embarras, puisque dans quelques endroits de la plaine qu'ils parcouraient, les chevaux enfonçaient fréquem-

ment jusqu'au dos dans des trous profonds, au risque de se casser les jambes et celles des cavaliers. Du reste ces animaux causaient beaucoup de retard, parce que se dispersant tous les soirs pour chercher à paître, on passait plusieurs heures le lendemain matin pour les rattraper. Cet inconvénient ajoutait aux désagrémens que la troupe de M. Oxley éprouvait. « Quelle triste uniformité dans la solitude et la stérilité de ce pays-ci ! s'écrie-t-il : elle cause un ennui que je ne puis exprimer. C'est toujours pendant des dixaines et des centaines de milles le même arbre, le même sol, le même fleuve ; ce sont les mêmes espèces de poissons, d'oiseaux, de quadrupèdes. Une misère plus variée est mille fois préférable à une cause unique et continuelle de fatigue ou de peine. »

« Les délais que les chevaux nous font éprouver mettent notre patience à l'épreuve ; mais ce n'est qu'en courant ainsi de côté et d'autre que ces animaux trouvent les moyens de conserver leur existence. »

Le 18 juillet on entendit la voix des naturels, à laquelle on n'était pas accoutumé depuis très-long-temps ; le lendemain on se trouva au point où l'on était arrivé précédemment sur les bords du Lachlan : on résolut de les suivre pour connaître la partie de son cours que l'on n'avait pas

encore vue, et de le traverser aussitôt qu'on le pourrait, après qu'on se serait assuré de sa continuité depuis l'endroit qu'on s'en était éloigné au mois de mai. Il gonfla beaucoup les deux jours suivans, ce qui fit naître beaucoup de conjectures sur la cause de cette crue soudaine. On pensa qu'il avait dû tomber de très-grosses pluies à l'ouest des montagnes Bleues. Le fleuve venait du nord-est : ses deux rives étaient également basses; la gauche, le long de laquelle on voyageait, et qui s'étendait jusqu'au pied d'une chaîne de montagnes, était humide et stérile. On grimpa sur une colline rocailleuse et isolée; on aperçut au nord une contrée entrecoupée de monticules : à l'est s'élevait la chaîne baignée par le fleuve ; au nord-ouest le pays était bas sans aucune élévation visible. « L'uniformité qui nous avait tant fatigués pendant tout le mois précédent, dit M. Oxley, était un peu interrompue par les collines et les chaînes de montagnes éparses sur la surface du pays. »

Des hommes qui étaient allés en avant du détachement rencontrèrent une petite famille de naturels composée d'un homme, de deux femmes et de trois enfans, dont le plus âgé n'avait que deux ans. L'homme était grand et vigoureux, armé d'une zagaie barbelée ; il ne voulut pas la poser à terre, malgré les démonstrations d'amitié des deux Anglais qui étaient absolument désar-

més, et ne se laissa pas approcher. Durant le peu de temps qu'ils furent avec lui, il tint les yeux constamment fixés sur eux; et lorsque les blancs appelèrent leurs chiens pour les rassembler avant de s'en aller, le sauvage abattit d'un air farouche le petit appentis qui l'avait abrité pendant la nuit avec sa famille, et s'avança vers le fleuve, en jetant de grands cris comme pour appeler ses compatriotes à son aide. Il était absolument nu, à l'exception de la ceinture dans laquelle il portait ses vomérahs. Les femmes avaient les épaules couvertes de peaux de kangorous, dans lesquelles étaient enveloppés les deux plus petits enfans.

Le fleuve monta d'un pied dans la nuit du 21 au 22; l'eau était à huit pieds du bord, et sa largeur d'une cinquantaine de pieds; tandis que dans son état ordinaire elle n'est que d'une vingtaine : son courant était très-fort. On entendit dans la matinée les cris des sauvages sur la rive opposée. On ne pouvait choisir cet endroit pour passer de l'autre côté, parce que les arbres que l'on aurait pu employer pour construire un pont, se trouvaient au milieu de l'eau. Le chemin que l'on suivait le long du fleuve était couvert de broussailles de mimosa entremêlées de cyprès : les plaines étaient toujours marécageuses; de sorte que la route aurait été bien plus mauvaise à deux milles des bords. Le lendemain 23 le pays devint plus bas

et plus fangeux qu'on ne l'avait trouvé depuis l'extrémité orientale du Macquarie's-Range; ces marais s'étendaient au sud.

On avait marché à l'est pendant six milles en suivant le fleuve; tout à coup on aperçut au sud, à un demi-mille de ses bords, un grand lac qui se prolongeait à près de quatre milles de l'ouest-nord-ouest à l'est sud-est, sur une largeur d'un mille et demi. A l'exception de la nappe d'eau qui se trouve au nord du point où le Lachlan se termine à l'ouest, c'était la seule qui méritait le nom de lac. On traversa un marécage bas et humide par lequel, quand il déborde, il renvoie ses eaux à la rivière; ce lac communiquait avec un autre plus petit et plus oriental. On ne put pas s'assurer de la distance à laquelle le terrain continuait à être marécageux au sud-est. On grimpa sur une colline située à un mille au sud du Lachlan, et l'on vit que son pied était baigné par un bras considérable du fleuve; on ne put pas traverser ce bras, parce que l'eau n'était pas assez profonde pour que les chevaux pussent y nager, et que le terrain près de ses bords était si mou, qu'il n'y avait pas moyen qu'ils en approchassent à plusieurs pieds de distance. Depuis le point de sépation de cette branche, la direction du fleuve avait changé de l'est au nord; il était fort rapide. Il entraînait les arbres que l'on abattait et que l'on

voulait fixer sur les bords pour en faire un pont. En cherchant un endroit convenable pour effectuer ce projet, on découvrit à la rive droite, une branche presque aussi considérable que le corps du fleuve; elle allait à l'ouest. C'est ainsi que ce vaste courant d'eau traverse ces marais immenses, et rend inhabitable un pays dans lequel on serait tenté de croire qu'il répand la fertilité.

« Voyant, dit M. Oxley, que dans l'état actuel du Lachlan, dont les eaux étaient très-hautes, nous ne pouvions pas réussir à le traverser, du moins près de l'endroit où nous étions campés, et que si nous retournions plus bas, nous éprouverions de plus grandes difficultés pour passer le bras que nous avions découvert, on jugea qu'il valait beaucoup mieux essayer de traverser la branche de la rive méridionale, et de mener les chevaux à la nage dans le bras principal près de l'embouchure de cette branche. Toutefois nous ne pûmes pas trouver un arbre qui allât d'un côté du fleuve à l'autre.

« Le pont fut achevé le 25 à une heure après midi; comme il était trop tard pour envoyer les chevaux et le bagage de l'autre côté, j'allai avec un de mes compagnons examiner le pays au sud. Après avoir parcouru deux milles et un quart, nous fûmes agréablement

surpris par la vue d'un très-beau lac; ses bords de ce côté étaient fermes et sablonneux; du côté opposé, c'est-à-dire au sud, ils étaient plus escarpés et composés d'argile rougeâtre. La branche que nous avions vue plus bas et que j'avais regardée comme la source de l'autre lac, aboutissait à celui près duquel je me trouvais en ce moment. Une chaîne basse et aride, sur laquelle il ne croît que de petits cyprès en touffes, est située entre les deux lacs éloignés de trois milles l'un de l'autre. Je gravis sur les collines; elles étaient assez élevées pour me laisser découvrir la perspective la plus variée et la plus belle qui se fût offerte à mes regards dans toute l'étendue de cette contrée. Le lac était trop grand et trop sinueux pour qu'on pût l'embrasser d'un coup d'œil; il formait de vastes nappes de l'est à l'ouest sur une longueur d'environ six milles; sa largeur moyenne était de deux milles et demi à trois milles: il était borné à sept milles de son extrémité orientale par une chaîne de monticules qui rejoignaient une montagne au sud. L'aspect sombre, inégal et boisé du pays dans cette direction me prouva que le fleuve ne pouvait arriver que par le nord. On apercevait de différens côtés des montagnes qui formaient un contraste frappant avec l'uniformité des campagnes du sud: au nord-est on voyait des plaines ouvertes; je crus distinguer de l'eau dans un endroit

de ce côté. Du sud-est au nord-est, tout le pays était tapissé du sombre feuillage des eucalyptus entremêlés de cyprès ; au sud-ouest il était plus ouvert et plus ondulé; les monticules sur lesquelles j'avais gravi, étaient nues et rocailleuses.

On parvint à passer les chevaux et le bagage au-delà du bras de la rivière dans la journée du 26, et l'on marcha au nord-est. On rencontra encore un lac plus petit que le précédent; sa rive méridionale était, de même qu'à celui-ci, plus élevée que la septentrionale. Le pays le long du fleuve était toujours très-bas et inondé; des lagunes claires et profondes bordaient presque partout ses coudes ; le terrain devenait meilleur ; il paraissait plus fertile que celui que l'on avait vu depuis un certain temps. On trouva près de l'endroit où l'on fit halte une grande pirogue des naturels halée à terre; comme elle parut assez forte pour transporter de l'autre côté les hommes et le bagage, on essaya de s'en servir; elle ne pouvait contenir qu'une seule personne : il fallut renoncer à cette tentative.

Le fleuve, ainsi qu'on s'y était attendu, venait du nord-est. On passa dans des plaines où le sol était sec et dur; elles avaient été brûlées depuis peu de temps, et la verdure tendre de l'herbe qui repoussait, leur donnait un aspect agréable. On vit sur la rive droite du Lachlan une troupe de na-

turels composée d'un homme, de deux jeunes garçons et de deux femmes; ils disparurent dès qu'ils eurent découvert les Anglais.

On reconnut le 28 que le Lachlan tournait brusquement au nord, puis au sud-est et au nord-ouest, et que de vastes marais s'étendaient de ses bords dans les mêmes directions, où ils étaient bornés par un pays couvert de broussailles touffues : les plaines devenaient un peu plus sèches. M. Oxley suivi d'un de ses compagnons monta sur une colline, d'où sa vue se promenait sans obstacles sur tous les points de l'horizòn. Le Lachlan baignait les pieds de cette hauteur; il arrivait du sud-est à travers un terrain bas et marécageux, couvert de buissons et de cyprès. Il était évident qu'il provenait de la réunion des bras dans lesquels il s'était partagé à une distance d'une vingtaine de milles plus haut, au-dessous d'une montagne dont on avait déterminé la position le 17 mai, et que l'on reconnut parfaitement, ainsi que tous les lieux dont on prit les relèvemens.

Il était donc certain que l'on avait constaté le cours du Lachlan depuis le Dépôt jusqu'au point où il se termine à l'ouest; on pensa qu'il était inutile de s'obtiner à le remonter, puisque l'on ne pouvait manquer de s'embarrasser, sans aucun bien réel pour l'expédition, dans les terrains ma-

récageux d'où il sortait, et dont on aurait peut-être eu beaucoup de peine à se tirer. Les bords du fleuve, à l'endroit où l'on s'arrêta, étaient à peu près à 4 pieds au-dessus de son niveau ; il coulait avec rapidité, et paraissait plutôt augmenté que diminué.

Au pied de la colline sur laquelle on avait gravi, on vit un tertre funéraire qui sembla n'avoir été construit que depuis un an au plus. On supposa qu'il renfermait la dépouille d'un personnage considérable parmi les sauvages, car il était construit avec beaucoup de soin. Trois rangs de siéges avaient été creusés en demi-cercle en face d'un des côtés du tombeau, qui avait cinq pieds d'élévation au centre. On l'ouvrit, et on trouva au-dessus de la fosse quatre lits de morceaux de bois placés en travers pour supporter le poids de la terre : des couches d'écorces, puis d'herbe et de feuilles sèches couvraient le corps, soigneusement enveloppé de plusieurs peaux de kangorous ; la tête était ceinte du filet que ces sauvages portent ordinairement. On reconnut que ce cadavre était celui d'un homme très-grand et très-fort, et qu'il n'était enterré que depuis six à huit mois. A 50 pieds à l'ouest et au nord du tombeau s'élevaient deux cyprès, dont le tronc était dépouillé d'écorce du côté tourné vers le monument, et offrait des caractères taillés profondément. En

réfléchissant aux outils dont ces peuples se servent, ce travail avait dû leur coûter beaucoup de temps et de peine. Tout fut remis soigneusement dans le même ordre.

Le 29 juillet on avait commencé la construction d'un radeau ; il fut lancé à l'eau le 1er août, malgré les obstacles que la pluie avait opposés au travail. Après beaucoup de tentatives inutiles, on parvint le 3 à transporter sans accident tout le bagage et les chevaux sur la rive droite du fleuve. Le point où on le traversa est situé par 33° 4′ sud, et 146° 31′ est.

Une petite excursion que M. Oxley fit le long de la rive gauche du Lachlan avant de le passer, le convainquit qu'il aurait été impossible de continuer à voyager de ce côté tant à cause des nombreuses flaques d'eau qui entrecoupaient le terrain, que des sables profonds qui formaient des monticules à quelque distance, et dans lesquels les chevaux auraient eu beaucoup de difficulté à marcher.

« L'état des saisons dans la Nouvelle-Galles du sud, observe ce voyageur, peut servir à expliquer, au moins partiellement, pourquoi il n'y a pas de rivière d'un cours continu dans la partie occidentale de ce pays. Il me semble qu'il ne pleut jamais simultanément à l'ouest des montagnes Bleues et sur la côte, 1°. parce que le Lachlan et

le Macquarie étant les seuls canaux par lesquels les eaux qui tombent dans cette chaîne sont portées à l'ouest vers des terrains plus bas, sont toujours gonflés à l'époque des grandes pluies dans ces montagnes et sur la côte ; 2°. parce que l'hiver, c'est-à-dire l'espace de temps compris entre les mois de mars et d'août, est celui pendant lequel on peut s'attendre à voir tomber la plus grande quantité de pluie; c'est en effet celui pendant lequel il en tombe davantage sur la côte : s'il était également pluvieux à l'ouest de la chaîne, les deux fleuves en éprouveraient l'effet; 3°. parce que c'est en été, ou depuis septembre jusqu'en février, période la plus sèche de l'année, qu'il pleut à l'ouest des montagnes Bleues; mais la pluie tombant sur un pays uni et sablonneux, où il n'y a pas de courant d'eau, n'ajoute pas au volume du Lachlan et du Macquarie, qui alors sont par conséquent à peu près ou entièrement stagnans. C'est par cette raison que les naturels visitent les fleuves dans cette saison, ayant alors la facilité de se procurer les coquillages et les poissons dont ils abondent. Leurs traces et leurs sentiers que nous avons rencontrés dataient certainement du temps où le terrain était mou et marécageux : leurs cabanes faites simplement de branches d'arbres, élevées dans des endroits absolument marécageux, devaient au contraire en

bures brusques sont si remarquables, que je n'exagère pas en disant que sur une ligne droite de dix milles d'un point à l'autre le fleuve en parcourt plus de vingt-cinq milles, et en quelques endroits près de trente à trente-cinq.

Le 4 août les voyageurs partirent, et s'avancèrent vers l'est-nord-est, voulant suivre pendant trois jours cette direction, afin de sortir tout-à-fait des terrains bas au nord du Lachlan, avant de marcher plus à l'est vers Bathurst : cette route devait aussi les porter assez au nord pour qu'ils fussent sûrs de rencontrer le Macquarie à une distance considérable de cet établissement, et pussent espérer de découvrir si une rivière semblable coulait à l'ouest de la haute chaîne dans laquelle le Coal-River prend sa source, parce qu'on serait alors à quelques milles plus au nord que le point de la côte où ce fleuve a son embouchure.

On traversa d'abord un pays bas et humide, couvert de mimosa pendula, puis le terrain s'éleva; il était composé d'une terre végétale, meuble, rouge et sablonneuse, où croissaient des cyprès, des leptospermum et des mimosa. Quelques portions qui avaient été brulées soulageaient les yeux fatigués de l'uniformité stérile d'une contrée couverte de broussailles. On eut le bonheur de rencontrer des puits qui contenaient assez

l'eau pour désaltérer la troupe. Cependant les mêmes taillis d'eucalyptus dumosa et de plantes épineuses, si fréquens de l'autre côté du fleuve, commencèrent à se montrer sur celui-ci : indépendamment de la difficulté de se frayer un passage au travers de ces terribles buissons, la plaine quoique haute était remplie de fondrières très-incommodes pour les chevaux. La pluie que l'on avait éprouvée le long du Lachlan n'avait pas laissé de traces sur le plateau que l'on parcourait: en effet il faudrait qu'un déluge d'eau suffisant pour inonder un autre pays tombât, avant qu'on en vît des vestiges à la surface de celui-ci. Toutefois une pluie légère la rend si molle et si glissante qu'il est pénible d'y marcher. La blancheur laiteuse de l'eau que l'on vit dans les trous, fit même conjecturer que le sol repose sur une couche d'argile blanche qui est à 4 pieds de profondeur.

On traversa pendant trois milles et demi, le 6 août, une chaîne de monticules rocailleux, au-delà desquels on entra dans une plaine couverte de cailloux quartzeux sans un brin d'herbe : les cyprès et les leptospermum avaient disparu; ils étaient remplacés par des eucalyptus, entre lesquels les mimosa et des plantes épineuses rendaient le passage presque impossible. Le soir on eut beaucoup de peine à trouver de l'eau en creu-

sant la terre. Le granit perçait sur le flanc des coteaux à travers le quartz.

Comme en avançant on apercevait sur le tronc des arbres des marques faites par la hache de pierre des sauvages, on se flattait de rencontrer bientôt des endroits où il y aurait de l'eau: d'ailleurs le pays devenait plus ouvert et meilleur; on montait graduellement; enfin on eut le plaisir de promener ses regards à l'est sur des vallées coupées par des collines parsemées de bouquets d'arbres. Les graminées fanées donnaient une teinte blanche à cette campagne, et formaient un contraste avec les mimosa en pleine fleur et le feuillage sombre des arbres. Cette perspective variée avait un grand charme pour les voyageurs. Elle était la même au nord-ouest et au nord; mais de ce point à l'est-nord-est elle offrait plus d'inégalités : les collines basses étaient stériles; sur leurs flancs des eucalyptus et des cyprès croissaient dans les interstices du granit.

On descendit dans une vallée : on y trouva de l'eau; ce fut un grand soulagement pour les chevaux; ils étaient si épuisés, qu'ils n'auraient pas pu aller plus loin. Quoique l'herbe eût été flétrie par la gelée, elle servit encore à la nourriture de ces animaux. On se reposa dans cet endroit pendant un jour entier.

On avait parcouru plus de cinquante-trois milles depuis qu'on s'était éloigné des bords du Lachlan. Le 7, au bout des six derniers milles le terrain devint plus ferme et plus compacte. On reconnut plusieurs plantes pour les avoir vues dans le voisinage du Macquarie ; ensuite on ne les avait plus aperçues. Cette particularité jointe à l'aspect du pays généralement ouvert, fit espérer que dans peu de jours on rencontrerait ce fleuve, ce qui délivrerait de la crainte de souffrir davantage de la disette de l'eau.

Les kangorous étaient très-communs dans les environs de la vallée : on en tua un qui pesait soixante-dix-huit livres; ce fut un grand régal pour les voyageurs de pouvoir manger de la viande fraîche.

Malgré les espérances que l'on avait conçues, l'on voyagea dans le pays ouvert et montueux pendant un jour et demi sans trouver une goutte d'eau; mais le 10, après avoir traversé une broussaille pendant trois milles, on arriva sur les bords d'une chaîne de flaques d'eau qui coulait au nord. Alors on supposa que le Macquarie ne pouvait pas être éloigné. On apercevait des marques d'inondation le long des étangs : les cormorans, les cicognes, les hérons, les canards et d'autres oiseaux qui fréquentent les lieux bas et humides, abondaient dans ce canton.

On trouva autour de ces pièces d'eau plusieurs camps de sauvages : tous paraissaient abandonnés depuis plus de six mois. Les arbres étaient très-clair-semés, mais entremêlés de broussailles. L'eau des étangs devait être basse depuis très-long-temps ; car dans plusieurs elle avait une couleur laiteuse, et les canaux de communication desséchés étaient couverts de roseaux et d'herbes. Ces étangs, situés par 32° 44′ sud, et 147° 46′ est, furent nommés *Coysgaine's-Ponds* (étangs de Coysgaine.)

Après un jour de repos, on se remit en route le 12 août, et l'on marcha au nord-est, afin d'arriver sur les bords du Macquarie plus bas qu'en suivant la même direction qu'auparavant, ce qui facilitait les moyens d'examiner une plus grande étendue de pays. On avait pendant cinq milles traversé une forêt ouverte, dont le sol était assez bon ; tout à coup on entra dans une grande plaine marécageuse, entourée de mimosa pendula. L'eau séjournait encore dans plusieurs endroits : on ne doutait pas d'après son aspect qu'elle n'aboutit immédiatement au Macquarie. On découvrait à l'est une chaîne de montagne, la plus haute que l'on eût aperçue depuis les montagnes Bleues ; elle semblait même ne leur pas céder beaucoup en élévation : on la nomma *Harvey's-Range.*

L'inclinaison des plus grands arbres, notam-

ment des cyprès, que l'on observait depuis deux jours indiquait la force et la constance des vents d'ouest et de sud-ouest; on remarquait cet effet encore plus distinctement de dessus le sommet des collines basses, le côté occidental des arbres étant généralement dépouillé de branches et le tronc incliné au nord-est. Ce phénomène dont on n'avait pas été frappé plus à l'ouest, était général dans la chaîne de hauteurs située entre le Dépôt et Bathurst, et qui continue sans interruption jusqu'aux montagnes Bleues.

Le 13 on rencontra de nouveau deux petites rivières formant une suite d'étangs; elles coulaient au nord: le lendemain on se trouvait à cent milles au nord-est du Lachlan, sans être arrivé sur les bords du Macquarie; on était aussi à près de soixante-dix milles au nord-ouest de Bathurst: il était donc évident que le dernier fleuve se dirigeait au nord-ouest du dernier endroit où on l'avait vu. Le cours des rivières que l'on avait traversées la veille donnait lieu de penser qu'il courait ensuite au nord. Comme en continuant d'avancer au nord-est on se serait éloigné de la route de Bathurst plus que ne le permettait l'état des provisions, dont on n'avait plus que pour une quinzaine de jours, on décida de marcher à l'est, car il fallait autant de temps pour atteindre à cet endroit, en supposant même

que l'on ne rencontrât pas d'obstacle; d'ailleurs on devait se trouver aussitôt que par l'autre route sur les rives du Macquarie, à en juger par la nature du pays où l'on voyageait. Après des campagnes stériles, remplies de broussailles et de mares desséchées, couvertes de buissons touffus, de casuarina, de leptospemum et de mimosa, où les cyprès étaient rares, et les terres argileuses, on était entré dans un canton où les forêts ouvertes étaient communes et les herbages abondans; la force et le nombre des cyprès annonçaient que le sol était composé d'une terre végétale meuble. On passa ensuite dans un pays montueux et inégal; les collines étaient tapissées de verdure, leurs sommets et leurs flancs rocailleux avec des cailloux; la roche était du granit. Parmi les plantes on en reconnut deux des environs de Sydney, et un eucalyptus commun dans le voisinage de Bathurst.

Du haut d'une petite colline on vit distinctement le pays, car le temps était très-clair; au sud, à l'ouest et au nord on n'apercevait qu'un plateau dont aucune éminence n'interrompait la surface : de l'est au sud régnait la chaîne de hautes montagnes dont on a parlé plus haut, et dont on était alors éloigné de sept milles; malgré son élévation, et sa nature raboteuse et rocailleuse, les eucalyptus croissaient jusque sur ses

sommets : du nord-est au nord s'étendaient des collines à peu près semblables à celle sur laquelle on était monté ; la vue de ce côté ne s'étendait pas à plus de douze milles.

On avait distingué la fumée de plusieurs feux de sauvages dans la chaîne de l'est et quelques-uns au nord-ouest. Après avoir parcouru quatre milles à l'est dans les montagnes, on s'était arrêté dans une jolie vallée sur les bords d'un ruisseau qui coulait au nord, et on venait de dresser la tente, lorsque l'on entendit le bruit qu'un naturel faisait avec sa hache de pierre en grimpant à un arbre ; on s'approcha tout doucement de lui, et on le surprit au moment où il allait en descendre. « Il ne nous aperçut, dit M. Oxley, que lorsque nous fûmes tout-à-fait sous l'arbre : sa frayeur et son étonnement étaient extrêmes. On eut recours à tous les gestes d'amitié que l'on put imaginer pour l'engager à descendre ; ce fut inutile ; il ne cessait de crier de toutes ses forces, probablement pour appeler ses camarades à son secours : il nous jeta un phalanger qu'il avait tué, en nous faisant signe de le prendre. Bientôt un second naturel arriva ; le premier descendit. Tous deux tremblaient excessivement ; leur terreur se manifestait par un rire convulsif, de singuliers mouvemens de la tête et toutes sortes de postures bizarres. C'étaient deux jeunes gens qui n'a-

vaient pas plus d'une vingtaine d'années. Ils avaient bonne mine; mais leur peau était horriblement défigurée par les boursouflures de longues entailles qui leur couvraient le dos et tout le corps; entre ces élévations, il y avait des creux profonds de neuf lignes; elles étaient si rapprochées les unes des autres, que l'on distinguait avec peine la texture originale de la peau. Le second sauvage avait tué quatre phalangers et un serpent qu'il déposa à terre, et nous les offrit. Nous les conduisîmes à notre tente, où leur étonnement à chaque objet qui frappait leurs yeux, indiquait clairement que nous étions les premiers blancs qu'ils eussent rencontrés. Ils connaissaient les massues; on en donna une à un de ces naturels; il la serra contre sa poitrine, et montra la plus vive satisfaction. Après avoir admiré pendant quelque temps cette armure, ils découvrirent la marque de la flèche qui est gravée sur sa surface et qui ressemble parfaitement à l'empreinte d'un pied de casoar; elle les occupa beaucoup, et ils l'indiquaient fréquemment du doigt, ainsi que les peaux de cet oiseau que nous avions avec nous. Cependant leur attention se portait sur leurs phalangers qui cuisaient; à peine furent-ils échauffés qu'ils les ouvrirent, prirent la graisse des entrailles et nous l'offrirent comme le morceau le plus délicat : sur notre refus, ils le mangèrent,

puis recouvrirent les animaux de cendres chaudes. Quand ils leurs semblèrent assez cuits, ils les étendirent à terre avec le serpent et les choses que nous leurs avions données, et nous firent signe qu'ils désiraient s'en aller; nous ne nous y opposâmes nullement; ils partirent avec leurs provisions et leur petit bagage. Ils ne comprirent pas un seul des mots que nous avions appris au Dépôt sur les bords du Lachlan. Aucun des deux n'avait perdu la dent incisive supérieure; cependant ils étaient parvenus à l'âge de virilité. »

Quoiqu'ils eussent fait entendre qu'ils reviendraient, on ne les revit plus. On se remit donc en route le 15; l'on traversa un pays fertile, entrecoupé de collines en pente douce et de vallées où coulaient des ruisseaux qui formaient des chaînes d'étangs; les pâturages étaient excellens. Quelle surprise! au bout de onze milles, on vit des traces de bétail bien distinctes; elles étaient anciennes et dataient de l'époque où le terrain de la vallée avait été amolli par les pluies, comme on le voyait par la profondeur de l'impression des pieds. C'étaient sans doute des bœufs de Bathurst qui s'étaient égarés; on était à peu près à quatre-vingt-dix milles de cet endroit en ligne directe.

Du haut des collines où la route passait, on découvrait le pays à quarante milles de distance

du nord au sud; il était entrecoupé de hauteurs faiblement boisées, mais bien tapissées d'herbe: on aurait dit d'un parc. L'aspect agréable du pays était animé par la fumée des feux des naturels, qui s'élevait de tous les côtés, ce qui indiquait qu'il leur fournissait abondamment des moyens de subsistance : quelle différence des tristes déserts et des marais du sud-ouest!

Le sommet des collines était granitique; mais dans les interstices des rochers l'herbe croissait avec abondance. Toutes les vallées où l'on descendait étaient bien arrosées; quoique le sol et la nature du pays le rendissent propre à l'agriculture, cependant il paraissait plus convenable pour y faire paître des moutons, étant dégagé de toute espèce de broussailles, et n'offrant pas de retraite aux chiens indigènes, qui sont si incommodes et si dangereux dans les cantons plus boisés.

« Nous avions dressé nos tentes dans une jolie vallée, dit M. Oxley, en attendant nos chevaux de bagage; ils arrivèrent peu de temps après, avec neuf sauvages qui avaient rejoint nos gens en route. Ces hommes étaient entièrement désarmés; ils n'avaient entre eux tous qu'une seule hache de pierre. On supposa que leurs femmes et leurs enfans ne se trouvaient pas à une grande distance, parce qu'on les avait vus se cacher à l'approche de notre troupe. La plupart de ces naturels

avaient aperçu des blancs, ou en avaient entendu parler, car ils ne parurent ni alarmés ni surpris La perte de la dent incisive supérieure n'est probablement pas générale chez toutes ces tribus, puisque plusieurs de ces hommes l'avaient encore ; chez d'autres elle manquait : tous avaient le cartilage du nez traversé par une petite baguette ou un os. Ils restèrent à peu près une heure avec nous : nous leur donnâmes la partie antérieure d'un kangorou, ainsi que les cercles de fer d'une vieille barrique ; ce présent fut reçu avec autant de plaisir qu'une égale quantité d'or l'aurait été par un Européen. On ne put pas bien comprendre ce qu'ils voulaient exprimer par leurs gestes multipliés ; cependant comme ils indiquaient fréquemment le sud-est, où était Bathurst, nous eûmes lieu de croire qu'ils supposaient que nous y allions ; nous fîmes notre possible pour appuyer cette conjecture. Voulant essayer de savoir s'il connaissaient le fleuve que nous cherchions, on donna un hameçon à un de ces sauvages ; il eut l'air de ne pas en connaître l'usage ; alors M. Evans dessina un poisson, et leur fit signe que cet instrument servait à le pêcher ; on l'entendit sur-le-champ, et [illegible] lui mo[illegible]tra l'est, en accompagnant ce geste de [illegible] arquer qu'il y avait du poisson de [illegible] nos efforts pour apprendre à quelle [illegible] ons de la rivière furent inutiles.

Ces gens nous parurent fort doux et débonnaires, évitant soigneusement tout ce qui pourrait nous déplaire, et ne touchant à rien avant d'en avoir obtenu la permission. Ils comprenaient une partie des mots que nous avions recueillis au Dépôt; les autres leur étaient inconnus. Comme nous ne nous entendions pas mutuellement, nous ne pûmes apprendre les noms qu'ils donnaient aux différens objets. Il est nécessaire pour composer un vocabulaire dans une langue étrangère que la partie interrogée sache pourquoi on la questionne; nous ne pûmes en venir à bout avec ces hommes simples. Ils nous quittèrent à peu près une heure avant le coucher du soleil, très-satisfaits de nous avoir rencontrés. »

On entendit pendant la nuit et dans la matinée du 16 le cri du cacatoes blanc; ce qui fit espérer de rencontrer le Macquarie dans le courant de la journée, parce que la présence de cet oiseau est regardée comme un indice du voisinage de l'eau. Après qu'on eut traversé pendant quatre milles un beau pays entrecoupé de collines et de vallées, on grimpa sur une de ces hauteurs qui était assez considérable, et qui fut nommée Mont-Johnston: la vue se prolongeait au loin au nord-est et à l'est; du côté du nord-est une chaîne de collines s'étendant du nord au sud à peu près à huit milles de distance, bornait la belle vallée

que l'on avait sous les yeux. On s'attendait à trouver le Macquarie au-dessous de ces collines, car on s'imaginait distinguer la vapeur qui s'élevait de dessus ses eaux. Au nord, deux montagnes bordaient la vallée à la distance de sept milles, qui pouvait être sa largeur moyenne du nord au sud ; de ce côté une chaîne rocailleuse, revêtue d'épines et d'eucalyptus, empêchait de voir bien loin.

Pour s'assurer si les conjectures relatives au Macquarie étaient fondées, on changea de direction, et au lieu de celle de l'est, on prit celle du nord-est, en suivant le côté méridional de la plaine ou de la vallée que l'on avait vue du haut du Mont-Johnston. « On ne peut pas se figurer, dit M. Oxley, un pays plus beau et plus fertile que celui que nous parcourûmes pendant près de quatre milles et demi. Le sol était une terre végétale sablonneuse, d'un brun clair, couverte de graminées hautes de quatre à cinq pieds. Au bout de cette distance, nous sommes arrivés tout à coup auprès d'une rivière que d'après la hauteur de ses rives tapissées d'herbes et son fond rocailleux, nous avons regardé comme étant celle que nous cherchions, mais bien moins considérable que nous ne la supposions ; car le mouvement de l'eau qui unissait ensemble la longue chaîne d'étangs pleine de roseaux dont

elle était formée, était si lent qu'il méritait à peine le nom de rivière courante. Tout le pays depuis le point où nous avions quitté le Lachlan jusqu'à cet endroit, offrait des marques évidentes d'une aridité prolongée; elles n'étaient nulle part si frappantes que dans la rivière que je voyais; car elle paraissait tellement inférieure à ce qu'elle était à Bathurst, même après la grande sécheresse de 1815, qu'après l'avoir suivie pendant près de quatre milles, je commençai à douter fortement de son identité: je pensai que ce pouvait être un des canaux dans lequel doivent s'écouler les eaux qui descendent des hautes chaînes de montagnes situées entre le Lachlan et le Macquarie.

« Ayant aperçu de l'autre côté de la rivière une belle plaine tapissée d'une pelouse magnifique, nous l'avons passée à gué dans un endroit où nous n'avions de l'eau que jusqu'à la cheville, et où sa largeur n'était que de 6 à 8 pieds : le fond était de sable et de cailloux. Nous avons fait halte un jour entier dans cet endroit, pour que nos chevaux pussent bien se remettre de leurs fatigues : on avait aperçu en arrivant de nombreux vestiges de bestiaux; ils paraissaient remonter à près de six mois, et provenaient sans doute des animaux qui s'étaient échappés des troupeaux du gouvernement le long

du Cox's-River, et errent aujourd'hui dans ce beau pays, où ils trouvent tout ce qui peut les attirer. Les environs de notre camp étaient extrêmement fertiles; ils offraient un aspect enchanteur. Etant monté sur un coteau voisin, d'où je pus promener ma vue sur tout le canton, l'apparence qu'il présentait au sud me fit persister dans mon opinion que la rivière que nous venions de traverser prenait sa source de ce côté dans une chaîne très-haute, et que le Macquarie était plus à l'est. Les collines autour de nous étaient granitiques. »

On éprouva un peu de difficulté le 18 à traverserser des montagnes rocailleuses et escarpées, dont la direction coupait celle de la route. Plusieurs monceaux de roche calcaire qui était de bonne qualité, avaient été trouvés au commencement de la journée. Les vallées où l'on voyagea l'après-midi étaient si profondes, si étroites, si tortueuses, que l'on craignit de ne pas pouvoir suivre leurs sinuosités, et d'être arrêté par des masses de rochers perpendiculaires; quand on en fut sorti, on marcha le long d'une jolie rivière qui coulait tranquillement au fond d'une ravine encaissée entre des rocs gigantesques, couverts d'arbrisseaux fleuris et mêlés à des arbres d'une verdure sombre. Comme ce ruisseau courait au

elle était formée, était si lent qu'il méritait à peine le nom de rivière courante. Tout le pays depuis le point où nous avions quitté le Lachlan jusqu'à cet endroit, offrait des marques évidentes d'une aridité prolongée ; elles n'étaient nulle part si frappantes que dans la rivière que je voyais ; car elle paraissait tellement inférieure à ce qu'elle était à Bathurst, même après la grande sécheresse de 1815, qu'après l'avoir suivie pendant près de quatre milles, je commençai à douter fortement de son identité : je pensai que ce pouvait être un des canaux dans lequel doivent s'écouler les eaux qui descendent des hautes chaînes de montagnes situées entre le Lachlan et le Macquarie.

« Ayant aperçu de l'autre côté de la rivière une belle plaine tapissée d'une pelouse magnifique, nous l'avons passée à gué dans un endroit où nous n'avions de l'eau que jusqu'à la cheville, et où sa largeur n'était que de 6 à 8 pieds : le fond était de sable et de cailloux. Nous avons fait halte un jour entier dans cet endroit, pour que nos chevaux pussent bien se remettre de leurs fatigues : on avait aperçu en arrivant de nombreux vestiges de bestiaux ; ils paraissaient remonter à près de six mois, et provenaient sans doute des animaux qui s'étaient échappés des troupeaux du gouvernement le long

du Cox's-River, et errent aujourd'hui dans ce beau pays, où ils trouvent tout ce qui peut les attirer. Les environs de notre camp étaient extrêmement fertiles ; ils offraient un aspect enchanteur. Etant monté sur un coteau voisin, d'où je pus promener ma vue sur tout le canton, l'apparence qu'il présentait au sud me fit persister dans mon opinion que la rivière que nous venions de traverser prenait sa source de ce côté dans une chaîne très-haute, et que le Macquarie était plus à l'est. Les collines autour de nous étaient granitiques. »

On éprouva un peu de difficulté le 18 à traverserser des montagnes rocailleuses et escarpées, dont la direction coupait celle de la route. Plusieurs monceaux de roche calcaire qui était de bonne qualité, avaient été trouvés au commencement de la journée. Les vallées où l'on voyagea l'après-midi étaient si profondes, si étroites, si tortueuses, que l'on craignit de ne pas pouvoir suivre leurs sinuosités, et d'être arrêté par des masses de rochers perpendiculaires ; quand on en fut sorti, on marcha le long d'une jolie rivière qui coulait tranquillement au fond d'une ravine encaissée entre des rocs gigantesques, couverts d'arbrisseaux fleuris et mêlés à des arbres d'une verdure sombre. Comme ce ruisseau courait au

nord-est, on espéra que la ravine aboutissa fleuve que l'on cherchait.

Effectivement cette ravine au bout de trois ı et demi conduisit le lendemain dans une large de trois milles, bien boisée, et dont l tés s'élevaient en pente douce ; le sol était fertilité admirable : on ne voyait pas ses b au nord et au sud. A l'ouest s'élevait la c que les voyageurs avaient traversée pour y e Au milieu de cette vallée délicieuse coula fleuve considérable. Ses eaux limpides ro sur un fond graveleux, entremêlé de grosses res, formaient par intervalles de grands é qui réfléchissaient les rayons du soleil ave éclat resplendissant. Persuadé que c'était le quarie, M. Oxley résolut de s'y arrêter jus jour suivant, puis de marcher au sud. Il l versa, et après avoir parcouru un mille, ren tra une rivière qui s'y jetait en arrivant de sud-est du milieu des collines tapissées de dure qui bornaient à l'est la vallée où était.

Bien différent du Lachlan, le Macquari frait un très-gros volume d'eau : le point deux courans d'eau se réunissaient [illegible] rapide que l'on ne pouvait [illegible] cause de sa profondeur. Le [illegible]

quatre fois plus fort qu'à Bathurst : on pensa en conséquence qu'il devait avoir reçu beaucoup d'affluens venant des montagnes du nord-est; car la nature du pays donnait lieu de présumer qu'il ne lui en arrivait pas autant du côté opposé.

« Malgré notre mince approvisionnement de vivres, nous ne pûmes, dit M. Oxley, résister à la tentation de nous arrêter pendant deux jours dans ce charmant pays, afin d'avoir le temps d'en déterminer la position avec précision, et de suivre le cours du fleuve au nord aussi loin que nous pourrions aller dans un jour; ses rives aux environs de notre camp étaient basses, bien garnies d'herbes, et bordées d'une grève de gravier et de cailloux. On voyait des marques d'inondation à la hauteur de 12 pieds : le fleuve doit alors être renfermé dans ses limites secondaires, et ne pas couvrir les belles campagnes qu'il arrose. Sa largeur, lorsqu'il est ainsi gonflé, est probablement de 600 à 800 pieds; actuellement elle est à peu près de 200. Les eucalyptus étaient très-beaux; ceux d'une espèce que nous n'avions pas rencontrée depuis que nous avions quitté la côte orientale, reparurent de nouveau dans les terrains plats; ils étaient fort grands, de même que les casuarina qui croissaient sur le bord de l'eau.

« Jamais le temps n'avait était si beau; nous passâmes la journée avec le plaisir le plus vif que

nous eussions éprouvé depuis notre départ du Dépôt. Les observations placèrent notre camp par 32° 32′ de latitude sud, et 148° 51′ de longitude est. Nous fîmes une découverte importante: les collines qui bornaient la ravine à l'est étaient d'une roche calcaire très-pure; c'est probablement la continuation de la couche que nous avions aperçue le long du Limestone-Creek. »

M. Oxley, accompagné de M. Evans et du botaniste, employa la journée du 21 à descendre le long du Macquarie. Cette excursion de douze milles fut extrêmement agréable; tantôt des falaises rocailleuses s'avançaient jusqu'au bord du fleuve, tantôt des collines verdoyantes s'élevaient en pentes douces à l'extrémité des plaines fertiles, ou bien s'ouvraient pour former des vallées; quelquefois la largeur du Macquarie était restreinte à 60 ou 80 pieds entre d'immenses rochers perpendiculaires, tantôt elle s'étendait à plus de 200 pieds, arrosant le plus riche canton que l'on puisse imaginer. La roche calcaire était presque aussi commune que le granit. On s'arrêta devant un énorme roc calcaire qui était contigu à une couche de schiste bleu; un peu au-delà, sur la rive droite ou orientale s'élevaient à une soixantaine de pieds des falaises de terre rouge qui se prolongeaient au moins à trois quarts de mille. Ce magnifique paysage était très bien boisé.

« Quel contraste, s'écrie M. Oxley, entre le Lachlan et le Macquarie! Celui-ci augmenté par les eaux de ses affluens répand la fertilité dans les pays qu'il traverse; l'autre au contraire depuis sa source jusqu'à son extrémité dissipe continuellement ses eaux dans des déserts bas et stériles, ne créant que des plaines humides et des marécages inhabitables; et dans la longue durée de son cours sinueux n'est enrichi par le tribu d'aucun affluent. Ce contraste est un des traits les plus remarquables de l'histoire naturelle de ce pays.

« Parmi les agrémens de cette seconde vallée de Tempé, je ne dois pas oublier l'abondance du poisson et le grand nombre de casoars que nous y avons trouvés, et qui ont suppléé à nos minces provisions : faute de plomb convenable nous ne pûmes tuer ni cygnes ni canards qui étaient à notre portée. On découvrit entre les roseaux des moules excellentes; plusieurs avaient plus de six pouces de long et trois et demi de large. Nous avons rencontré des traces de bétail jusqu'au point où nous avons cessé de descendre le fleuve. Sans doute ces animaux errent aujourd'hui dans tout ce pays. »

Le 22 on commença le voyage en remontant le fleuve, qu'on ne se lassait pas d'admirer; les rapides étaient peu nombreux, peu considérables,

et ne paraissaient pas pouvoir entraver la navigation. On rencontrait des vallées qui toutes étaient arrosées par de jolis ruisseaux : des courans d'eau tombaient aussi à la rive droite qui était beaucoup plus basse que la gauche, le long de laquelle on voyageait. On trouva des agates sur les collines, surtout dans les endroits où le roc calcaire formait les couches les plus considérables et les plus prolongées.

En avançant, on aperçut des rapides bien plus forts que ceux que l'on avait vus plus bas, et qui empêcheraient des bateaux de remonter plus haut dans les temps de grande sécheresse. La route était très-mauvaise le long des flancs et des pointes des collines : tout portait à croire que le pays était plus bas à une certaine distance du fleuve. C'est pourquoi M. Oxley prit le parti de s'éloigner de ses bords, et de prendre une route plus directe qu'en suivant toutes ses sinuosités; d'ailleurs l'état de ses provisions l'y obligeait.

En conséquence le 25 on se mit à traverser les hauteurs; elles étaient pierreuses, mais remplies de sources, et abondantes en pâturages pour les chevaux. Quand on eut passé la chaîne formant le point de partage entre les eaux qui coulent au nord et à l'ouest, et celles qui vont vers les rivières que l'on avait vues précédemment, et le Macquarie, on entra dans un pays ouvert et fertile, quoique

les collines fussent rocailleuses. On avait rencontré bien peu de traces de naturels le long du fleuve, et depuis qu'on s'en était écarté. La population de cette contrée doit être très-faible, parce que les petits animaux dont les naturels se nourrissent, fréquentent plus les broussailles stériles et les arbres creux que les bords des rivières et les cantons découverts. Ce n'est que par hasard que ces sauvages tuent un casoar ou un kangorou; quant au poisson, ils ignorent la manière de le prendre.

Comme on coupait le cours des rivières près de leurs sources, on montait et on descendait sans cesse, quelquefois par des chemins très-escarpés: on apercevait souvent le fleuve ; plusieurs vallées étaient couvertes d'un terreau très-fertile, où croissaient des herbes excellentes pour les pâturages. Le nombre des sommets rocailleux ou des chaînes de rochers ferrugineux et parsemés d'arbres chétifs était bien peu considérable.

L'escarpement des coteaux retardait beaucoup la marche. On arriva le 27 sur le bord perpendiculaire d'une vallée au point de jonction de deux gros torrens : le plus fort venait du sud-ouest, l'autre du nord-ouest; par leur réunion il formaient une grande rivière, qui se précipitait avec violence sur un fond rocailleux, et formait de nombreuses cataractes. Le soir on eut de la peine à trouver un espace uni pour y dresser la tente.

Les rochers étaient généralement schisteux et mêlés de granit grossier. Les ruisseaux et les torrens paraissaient plus gonflés qu'à l'ordinaire, et l'on apercevait les marques des inondations à plus de 18 pieds de hauteur.

Le 28 M. Oxley aperçut dans le lointain les plaines de Bathurst, et il arriva le lendemain à neuf heures du soir à cet établissement, où l'accueil qu'il reçut de ses amis, lui fit oublier toutes les fatigues qu'il venait d'éprouver.

Il apprit que l'hiver, quoique froid et rigoureux, n'avait pas été très-pluvieux ; l'on avait pourtant observé au Dépôt que le Lachlan était prodigieusement gonflé, surtout à une époque qui correspondait avec celle de la crue subite qui avait tant surpris les voyageurs le 11 juillet précédent.

SECOND VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR DE LA NOUVELLE-GALLES,

PAR JOHN OXLEY,

(EN 1818.)

L'ASPECT général de la Nouvelle-Galles, et la grandeur du Macquarie au point où M. Oxley l'avait vu en revenant de son expédition à l'ouest, firent naître les plus vives espérances ; on pensa qu'en suivant le cours de ce fleuve, on découvrirait une communication, soit avec l'océan, soit avec une mer intérieure. Les avantages qui devaient résulter pour la colonie de la réalité de ces conjectures, décidèrent le gouverneur Macquarie à préparer au plus tôt une seconde expédition, qui avait pour objet l'éclaircissement de ce point ; content des services de M. Oxley dans la précédente entreprise, il lui confia la conduite de celle-ci.

M. Oxley ayant reçu les instructions du gouverneur, partit de Sydney le 20 mai 1818 avec une par-

tie de ses anciens compagnons et le docteur Harris. Le 25 il était à Bathurst. Tous les arrangemens préliminaires furent terminés le 28 : il se mit en route et suivit à peu près la même route qu'il avait prise en revenant des bords du Macquarie au mois d'août précédent ; il se dirigea un peu plus à l'ouest en approchant de la vallée Wellington, et par ce moyen évita la route escarpée et raboteuse dont il avait eu tant à souffrir. Le 2 de juin il arriva au Dépôt, où il trouva des bateaux préparés pour le recevoir, et tout ce qui était nécessaire pour le voyage.

Le 4 on fit passer sur la rive droite les chevaux et les provisions. Le baromètre avait été vidé dans la dernière campagne, et on ne l'avait pas réparé: on était par conséquent privé des moyens de déterminer par des observations, l'élévation du pays au-dessus du niveau de la mer. Il n'en restait pas d'autre que d'examiner attentivement les chutes ou les rapides du fleuve. M. Oxley suppose que son camp dans cette vallée n'était pas à plus de 400 pieds au-dessus du niveau du Macquarie de Bathurst. Le fleuve monta d'un pied dans la journée.

Le 5 on commença le voyage en canots ; des chevaux les suivaient le long du fleuve. Les pluies avaient rendu le terrain très-mou ; de sorte qu'ils marchaient avec beaucoup de peine : elles avaient tellement grossi la rivière de la vallée, que l'eau

au-dessous de son confluent avec le Macquarie était fortement colorée.

Le fleuve coulait au milieu d'un très-beau pays ouvert, parsemé de forêts, offrant des plaines fertiles de chaque côté; des promontoires calcaires se terminaient quelquefois d'une manière si brusque, qu'ils obligeaient les chevaux à faire de longs détours. Les rapides quoique fréquens ne gênaient nullement la navigation; les montagnes étaient très-pierreuses et couvertes d'un terrain si meuble, que la pluie le rendait extrêment mou. La largeur du fleuve allait à près de 300 pieds. On voyait à sa surface des multitudes d'oiseaux aquatiques. Le 8 on passa devant un coteau dont les flancs offraient des couches de belle pierre propre à être taillée; c'était la première de cette sorte que l'on eût rencontrée : cette carrière était à la rive droite. En avançant, on aperçut successivement les embouchures de toutes les rivières que l'on avait traversées dans le dernier voyage. Les chasseurs fournissaient abondamment la troupe de casoars et de kangorous.

Quelquefois les rapides étaient occasionés par la séparati[illegible] du fleuve en deux bras, qui forment de[illegible] îles [illegible] arbres tombés en travers [illegible] aussi des inégalités dan[illegible] e Macquarie diffère [illegible] [illegible] ar ses eaux sont [illegible]

et transparentes ; on ne distinguait pas de marques de débordemens : il est alimenté par des affluens. et ne dépend pas uniquement des pluies pour continuer à rouler.

Le pays de chaque côté du fleuve était haut; on y recueillit des échantillons d'agate, de minerai de fer, de jaspe et de silex ; les cailloux de la grève étaient de la même nature.

Ce fut avec bien du plaisir que l'on passa le 11 devant une rivière que l'on nomma *Erskine-River;* on eut un peu de peine à la faire passer aux chevaux. Elle venait de l'est; c'était la première que l'on eût rencontrée de ce côté : elle prouvait que le Macquarie était le réservoir naturel des eaux du nord-est, comme on savait déjà qu'il l'était de celles du sud. A cette époque on n'avait pas encore vu de naturels, ni beaucoup d'indices que le pays fût habité. Cependant le poisson, le gibier de terre, les oiseaux aquatiques y abondaient. Les chiens indigènes était très-communs, et ne cessaient d'aboyer pendant toute la nuit.

On venait de passer deux jours après devant une autre rivière qui venait du nord-est, lorsque sur sa rive droite on rencontra tout à coup deux familles de sauvages. Tous décampèrent à l'instant, à l'exception d'un vieillard et d'un jeune homme qui était sur un arbre; les invitations adressées à celui-ci pour descendre furent sans effet : il pa-

raissait, de même que le vieillard, pétrifié par la crainte. Ce dernier avait un débris de massue de pierre, dont il avait fait une hache. Il avait probablement reçu ce trésor de quelques-uns de ses compatriotes qui avaient visité le détachement posté pendant quelque temps dans la vallée Wellington; car on reconnaissait sans peine qu'il n'avait jamais vu de blancs. Il se démena de toutes les manières pour engager les Anglais à s'en aller : ils le satisfirent. Le côté gauche de cet homme était couvert d'ulcères, qui provenaient sans doute de brûlures.

Au-delà du confluent de l'Erskine-River, le Macquarie décrivait des sinuosités vers tous les points de l'horizon : des bancs et des rapides, dont le fond était rocailleux, rétrécissaient beaucoup son lit; il coulait d'ailleurs avec beaucoup de rapidité, et la navigation ne fut pas interrompue. Les rives étaient très-hautes et larges, et quoique l'on observât des marques de courant à 30 pieds, les eaux ne s'élevaient pas alors au-dessus du lit actuel, et n'inondaient pas le pays voisin. De grandes masses de granit grossier se trouvaient au milieu du fleuve; il différait de celui que l'on avait observé précédemment : ils paraissait composer les bases des collines qui aboutissaient près du bord de l'eau.

On rencontra le 16 un autre camp de naturels; les femmes et les enfans décampèrent avant que les Anglais fussent près d'eux. Les hommes étaient au nombre de sept : on en reconnut quatre que l'on avait vus dans la précédente campagne sur les bords d'un affluent du Macquarie. La reconnaissance fut mutuelle, et ces sauvages eurent l'air satisfait de revoir les blancs; ils accompagnèrent ceux-ci jusqu'à leurs tentes : on leur donna de la chair de kangorou; à leur instante prière on leur fit la barbe, et ils partirent au coucher du soleil pour rejoindre leurs familles, qui probablement n'étaient pas éloignées.

A peu près à quatre milles au-dessus de leur tente les voyageurs avaient découvert une masse énorme de terre savonneuse : on la prit d'abord pour de la terre de pipe; mais après un examen attentif on s'aperçut qu'elle possédait les précieuses qualités de la terre à foulon : on en fit l'essai sur un morceau de drap taché de graisse, qui fut nettoyé dans un clin d'œil. Cette terre contenait de petits morceaux d'une substance dure et marneuse, qui parut être ou de la chaux pure, ou en renfermer une portion considérable. Le cours du fleuve était du nord-ouest au nord. Quoique ses eaux eussent beaucoup diminué, il en restait encore assez pour les canots;

: principal danger consistait dans les troncs et :s grosses branches d'arbres qui se trouvaient ans les passages étroits.

Il gela dans la nuit du 16 au 17 juin ; la glace vait un pouce et un quart d'épaisseur. On aperut près du fleuve un tombeau qui devait n'avoir té élevé que depuis un mois ; les caractères graés sur l'écorce des arbres étaient encore tout rais : on ne voyait pas de siéges semi-circulaires utour d'un des côtés ; du reste ce monument essemblait à ceux que l'on avait déjà vus.

Un des voyageurs qui était en avant à la tête les chevaux, découvrit une grande troupe de naturels qui s'enfuirent à son approche et nagèrent vers l'autre bord du fleuve : il y avait une vingtaine d'hommes, indépendamment des femmes et des enfans. Dès qu'ils furent en sûreté, ils brandirent leurs massues et leurs zagaies comme pour défier les Anglais ; c'était la première fois qu'on en voyait d'armés.

Depuis deux jours le pays des deux côtés du fleuve était devenu absolument plat, sans cesser de présenter l'aspect de la fertilité ; on n'avait pas aperçu une seule éminence. Les eaux étaient beaucoup moins hautes ; il semblait même qu'elles ne fussent pas à leur niveau ordinaire : elles étaient très-crues. Malgré les plus grandes précautions, il n'était pas toujours possible d'éviter les dangers

qu'elles cachaient ; car on ne découvrait pas la moindre agitation à leur surface. Le plus grand des canots ayant touché avec beaucoup de violence contre un rocher aigu, le fond fut percé ; on enleva aussitôt sa cargaison qui ne souffrit aucun dommage, et on le radouba sur-le-champ. Le granit des rochers différait de celui qu'on avait observé auparavant : le grain en était plus fin et plus serré, avec de petites taches noires mêlées dans sa masse.

On put croire que l'on était arrivé au milieu de tribus plus farouches et plus belliqueuses que celles que l'on avait rencontrées plus haut ; car le 18 une troupe de naturels se montra sur la rive gauche du fleuve : ils poussaient les cris les plus affreux et les plus discordans, et faisaient des signes pour qu'on s'éloignât et qu'on suivît le bord de l'eau. Après qu'ils eurent frappé leurs massues et leurs zagaies l'une contre l'autre pendant plus d'un quart d'heure, accompagnant cette symphonie barbare des gestes les plus menaçans, ils décampèrent en remontant la rivière.

Jusqu'alors la navigation n'avait éprouvé aucun obstacle sérieux, même de la part des arbres entraînés par les inondations dans le lit du fleuve ; car on les avait aisément surmontés. Le 18 on avait parcouru tranquillement six milles. Le Macquarie avait à peu près 250 pieds de largeur, et

coulait sur un fond rocailleux mêlé de gravier sablonneux. Tout à coup un banc de rochers arrêta la marche des canots ; l'eau brisait avec tant de violence par-dessus cette barre, que l'on craignit qu'ils ne fussent endommagés même après avoir été allégés. Les chevaux s'étaient arrêtés à une cataracte située trois quarts de mille plus bas, et où l'eau tombait d'une hauteur de cinq pieds : la chaîne de rochers semblait s'étendre jusque là. Il n'y avait pas d'autre parti à prendre que de faire revenir les chevaux, de les charger de tout le bagage, et de transporter les deux canots par terre au-delà de la cataracte. Cette opération effectuée, on les lança de nouveau dans le fleuve.

« Le pays des deux côtés du Macquarie, dit M. Oxley, n'offrait plus un aussi bel aspect qu'auparavant ; il était généralement couvert de broussailles et de forêts touffues, composées principalement d'eucalyptus robuste, et d'une espèce non observée auparavant : les bords étaient très-élevés, et quoique le terrain au-dessus fût absolument uni, il était au-delà des inondations. Le volume d'eau qui tombait par-dessus la cataracte était vraiment surprenant relativement au peu de hauteur du fleuve ; cette particularité, au lieu de nous décourager, nous enflamma d'un

nouvel espoir qu'il se terminerait de manière à ne pas tromper notre attente.

« Le 19 nos canots ne furent arrêtés par aucun obstacle : le Macquarie serpentait entre des rive resserrées sur un fond sablonneux et quelquefoi rocailleux ; sa profondeur était de huit à seiz pieds. Le pays continuait à être parfaitement uni le sol était généralement très-bon ; de vastes plai nes s'étendaient à trois milles au nord-est sans u seul arbre : en plusieurs endroits de leur surfac on voyait de l'eau qui provenait de fortes pluie que l'on avait éprouvées le 14, ces terrains uni et toute la contrée que l'on avait parcourue étan au-dessus des inondations. Les bords du fleuv me paraissaient être dix à douze pieds plus ba qu'ils ne le sont à une vingtaine de mille plus haut : tout indique que jamais ses eau ne s'élèvent à ce point ; car autant que nou avons pu en juger, elles ne montent pas à plu de seize pieds.

« Je ne crois pas que les arbres soient ni grands ni de si bonne qualité qu'ils étaient jus qu'ici ; mais l'on en voit beaucoup, notammen des eucalyptus résineux et cornus. Quoique nou soyons à une distance considérable du Lachlan nous avons reconnu la plupart des plantes q nous avions trouvées dans son voisinage : so

tous les rapports, rien de plus dissemblable que les environs des deux fleuves, et surtout que les fleuves eux-mêmes. L'eau du Macquarie continue a être extrêmement crue, pure et limpide.

« La nuit du 20 fut très-froide ; l'eau était gelée le long des bords du fleuve : elle a monté d'un pied pendant la nuit, et continue à croître. Comme nous étions arrivés à près de cent vingt-cinq milles de la vallée point de notre départ, je pris le parti d'envoyer deux de nos gens à Sydney, conformément aux instructions du gouverneur, pour l'instruire de nos opérations jusqu'au moment actuel. Je préparai donc nos dépêches, et ces émissaires partirent le 23. Nous étions alors par 31° 49′ de latitude sud, et 147° 52′ de longitude est. »

A mesure qu'on avançait, le pays s'abaissait ; les plaines sèches et dénuées d'arbres devenaient plus fréquentes : le long des bords du fleuve il était plus bas ; et dans plusieurs endroits on reconnaissait évidemment qu'il devait être inondé dans les grandes eaux : on voyait de grands espaces couverts de broussailles et de *mimosa pendula*. Cet aspect peu agréable diminua beaucoup les espérances que les voyageurs avaient conçues : le fleuve était plus étroit et plus sinueux ; on regrettait les grèves couvertes de sable et de gravier, et les pointes rocailleuses qui le caractérisaient

cinquante et soixante milles plus haut. On ne tarda pas à rencontrer le long des rives des lagunes nombreuses : elles étaient à sec en ce moment ; mais lorsque le Macquarie est plein à un tiers de sa hauteur, elles doivent porter l'eau dan toutes les parties plates, même les plus éloignées elles lui servent d'issue quand elle baisse. Le pay était plus bas à trois milles du fleuve que sur se bords, où des broussailles touffues rendaient l marche des chevaux très-pénible. A l'exceptio des clarières qui le permettaient quelquefois, o pouvait rarement voir à plus d'un quart de mille Le 25 on observa que le pays à cinq milles de l rive droite s'élevait assez pour être au-dessus d l'inondation, quoiqu'il n'y eût pas d'éminenc assez considérable pour que l'on pût de son som met avoir la vue des environs.

Insensiblement le pays quoique bas devenai inégal ; à une certaine distance il montait imper ceptiblement. Toute la campagne était absolu ment sèche, et probablement depuis très-long temps ; si le temps eût été humide, on n'eût p venir à bout de suivre les bateaux ; cependan l'eau ne doit jamais s'élever à plus d'un pied au dessus du sol. La profondeur du fleuve était l 26 juin de 20 à 24 pieds, et sa largeur de 60 160, sa vitesse d'un mille et demi par heur Depuis deux jours il avait baissé de 18 pouces.

On fut agréablemeut surpris le 27 d'apercevoir une petite colline à un mille à l'est. On s'empressa d'y grimper dans l'espoir que le pays montait au nord-est. On ne découvrit qu'une autre colline plus haute, à trois milles au nord-nord-ouest, dans la direction du fleuve; celle sur laquelle on se trouvait avait à peu près soixante-dix pieds de hauteur, et était entièrement granitique. On gravit ensuite sur l'autre colline; tout ce qu'on vit n'annonçait ni un changement dans la nature de la contrée, ni la fin du fleuve. A l'ouest s'étendait une plaine immense et boisée, absolument unie, avec quelques clarières ou des marais épars au milieu des broussailles; à l'est une chaîne de montagnes extrêmement hautes élevant ses cimes bleuâtres au-dessus de l'horizon, bornait la vue de ce côté : sa distance fut estimée au moins à soixante-dix milles. Dans tout cet espace se déployait une campagne parfaitement de niveau. Du nord-ouest au nord-est l'horizon n'était interrompu que par une colline semblable à celle sur laquelle on se trouvait; elle était éloignée de cinq milles dans le nord-nord-ouest. La perspective qui s'offrait à nos regards n'était ni satisfaisante, ni propre à nous faire espérer qu'aucune rivière, soit de l'est, soit de l'ouest, vînt joindre ses eaux à celles du Macquarie. La chaîne de montagnes à l'est fut nommée *Arbuthnot's-*

Range, la colline au nord-ouest *Mont-Forster*, et celle d'où l'on observait, *Mont-Harris*. Les deux collines étaient granitiques comme la précédente. On voyait beaucoup de morceaux de granit entassés dans différens endroits, comme par la main de l'homme, et toute la surface de ces hauteurs en était également couverte.

Les naturels paraissaient être nombreux dans cette région de désolation. Le soir on avait aperçu leurs feux ; dans la journée on en rencontra plusieurs troupes, qui probablement se montaient au moins à une quarantaine d'individus. « Ayant devancé notre détachement de deux à trois milles dans des broussailles très-touffues, dit M. Oxley, je rencontrai tout à coup trois sauvages ; deux décampèrent avec une vitesse incroyable ; le troisième, qui était plus âgé et un peu boiteux, commença par me jeter un brandon, et voyant que je continuais à avancer, me lança sa zagaie ; mais il était si agité, que quoique je ne fusse qu'à une douzaine de pas de lui, il me manqua, ainsi que mon cheval. Je retournai vers mes compagnons ; nous surprîmes le camp des naturels, où il y avait huit femmes et douze enfans ; elles étaient sur le point de partir ayant leurs enfans sur le dos, enveloppés dans leurs manteaux : dès qu'elles nous aperçurent, elles se prirent toutes par la main, formèrent

un cercle, et se prosternèrent en se cachant la
ête et le visage. Ne voulant pas augmenter l'é-
ouvante dont elles étaient saisies, nous nous
âtames de nous éloigner. Pendant le petit nom-
re de minutes que nous restâmes auprès d'elles,
s enfans nous regardaient de dessous les vê-
mens qui les couvraient; mais les femmes ne
essèrent pas de crier d'un ton de voix sourd et
mentable, comme pour nous demander grâce.
n voyait dans le camp beaucoup de zagaies ou
utôt de piques. Ces armes étaient beaucoup
op lourdes pour pouvoir être lancées avec la
ain; elles étaient barbelées : il y avait aussi
s boucliers, des massues, et plusieurs sacs
mplis de tout ce qui est nécessaire pour la toi-
tte d'une belle de ces régions, savoir, de la
uleur et des plumes, des colliers de dents,
s filets pour mettre sur la tête, et du fil fait
ec les nerfs de la queue du phalanger : on
n sert pour coudre les manteaux. On entendit
cris des hommes qui n'étaient pas très-loin :
utefois leur affection pour leur famille ne fut
s assez puissante pour les engager à venir l'en-
er des mains d'êtres monstrueux; en effet ils
vaient nous regarder comme des centaures. »
La roche du Mont-Harris parut être du basalte;
colonnes qui le composaient offraient des
gles bien prononcés; les fragmens épars au-

tour de cette colline étaient pesans et compactes, et extrêmement sonores lorsqu'on les frappait les uns contre les autres.

M. Oxley s'arrêta le 28, et dépêcha deux hommes au nord-est pour examiner le pays; un autre grimpa sur le Mont-Forster, d'où il crut voir qu'un bras se détachait du fleuve et courait au nord-ouest, pendant que le fleuve continuait à se diriger au nord. Les deux émissaires revinrent le soir; ils étaient allés jusqu'à une distance de douze milles. Ils rapportèrent que le pays n'offrait, comme dans l'endroit où l'on avait fait halte, que l'aspect d'un marais desséché et entremêlé de terres hautes à l'abri des débordemens, mais couvertes de broussailles, au milieu desquelles croissaient quelques pins isolés; ils n'avaient rencontré ni courans d'eau ni gibier.

Le lendemain on s'aperçut que le terrain le long des bords du Macquarie s'abaissait toujours davantage : cinq milles au-delà du camp, le fleuve était de niveau avec ses rives, et en quelques endroits les débordait. La marche des chevaux fut brusquement interrompue; il ne leur était plus possible d'avancer dans les marais qui le bordaient. Cet obstacle était d'autant plus fâcheux qu'il rendait la communication avec les bateaux très-précaire, et pouvait même la couper entièrement. Heureusement il y eut moyen, en

faisant des détours, de se rapprocher de temps en temps du fleuve; il se partageait en plusieurs bras qui, au bout d'une petite distance, le rejoignaient: ils devaient leur origine au gonflement de ses eaux; en effet il était à quelques pieds au-dessus de son niveau ordinaire. Sa profondeur variait: dans les lieux où il inondait ses rives, elle n'était pas de plus de dix à douze pieds; dans ceux où il coulait dans son lit, elle était de quinze pieds; dans ceux enfin où il était plus resserré, elle allait à une vingtaine de pieds.

Après avoir pris toutes les précautions imaginables pour ne pas se séparer des canots, on se mit en route le 30. « Mais, dit M. Oxley, notre marche fut arrêtée bien plutôt que je ne le croyais; à peine nous eûmes parcouru six milles, sans avoir pu nous approcher du fleuve de plus d'un à deux milles, nous nous aperçûmes que ses eaux, après avoir débordé ses rives, se répandaient sur la plaine où nous voyagions, et avançaient avec une rapidité qui nous ôtait tout espoir de nous diriger au nord-nord-ouest, point vers lequel nous supposions que le Macquarie coulait, jusqu'à une certaine distance où il paraissait courir plus au nord. Notre position ne nous permettait pas d'hésiter sur ce que nous devions faire. Nous avions certainement prolongé notre excursion au-delà de ce que la prudence exigeait; la sûreté de

tout le détachement se trouvait compromise en ce moment ; il ne se présentait pas d'autre retraite que le lieu que nous avions quitté le matin, et même nous n'y pouvions rester que le temps nécessaire pour effectuer les arrangemens que j'avais en vue. En conséquence j'ordonnai de faire rebrousser chemin aux chevaux ; deux homme réussirent, en marchant dans l'eau jusqu'à la ceinture, à gagner le bord du fleuve à trois milles au-dessous de l'endroit d'où ils étaient partis Heureusement les canots n'y étaient pas encore parvenus ; quand ils arrivèrent, on leur dit de retourner ; ils atteignirent le camp au coucher du soleil après avoir eu à lutter contre un courant très-fort.

« Le Macquarie continuait à avoir de 15 à 20 pieds de profondeur : les eaux qui inondaient les plaines, y étaient conduites par une multitude de petits canaux qui devaient leur origine à la crue actuelle du fleuve au-dessus de son niveau ordinaire ; il ne diminuait nullement, et son volume était trop considérable pour me permettre de croire que ces marais et ces terrains bas pussent concourir essentiellement à son expansion et l'absorber : ainsi il devait se terminer d'une manière plus en rapport avec sa vaste étendue Ces réflexions m'auraient décidé à m'arrêter avant d'abandonner à la hâte une recherche de

l'issue de laquelle il avait été naturel de tout attendre. Du reste la nature du pays me défendait d'espérer que le Macquarie pût être le moins du monde utile à la colonie, quand même il aurait son embouchure dans une mer intérieure. Toutefois il était important de savoir comment il se terminait, et si l'on y parvenait, la connaissance de ce fait devait jeter quelque lumière sur l'obscurité qui enveloppe encore l'intérieur de ce continent. Le désir ardent que j'avais de débrouiller, autant que je le pourrais, cette question intéressante, me détermina à m'embarquer dans le grand bateau avec quatre hommes de bonne volonté, et à descendre le fleuve aussi long-temps qu'il serait navigable. En prenant en considération les difficultés que nous aurions à combattre pour revenir contre le courant, je calculai que cette excursion prendrait un mois : à tout événement je me chargeai de provisions pour cet espace de temps, qui était le plus long que l'on pût distraire de celui qu'exigeait l'objet ultérieur de l'expédition.

« L'eau n'ayant pas augmenté dans la nuit du 1er juillet, je fis mes préparatifs pour commencer le lendemain à descendre le fleuve. Après mûre délibération, il fut décidé qu'à mon départ les chevaux et le bagage retourneraient au Mont-Harris, dont on était éloigné de quinze milles,

car tout notre monde, nos effets et nos vivres pourraient courir des risques en restant plus longtemps dans le lieu où l'on était. Il fut convenu que pendant mon absence M. Evans s'avancerait à une soixantaine de milles dans le nord-est, et en revenant passerait un peu plus au nord, afin d'être prévenu des difficultés que nous aurions à vaincre dans les premiers momens de notre voyage vers la côte au nord-est. Le premier obstacle que je prévoyais était la disette d'eau que nous devions probablement éprouver avant d'atteindre à des hauteurs, et je pensais que l'excursion de M. Evans nous ferait connaître ce que nous avions à redouter à cet égard.

« Je me mis en route le 2 juillet par un temps excessivement humide et orageux; nous n'en avions guère éprouvé de si mauvais. A peu près à vingt milles du point d'où j'étais parti, il n'y avait à proprement parler plus de continent; le Macquarie débordait ses rives, et se divisait en bras nombreux, qui n'étaient pas constamment séparés du corps du fleuve; ils s'y réunissaient sur une multitude de points. Nous poursuivîmes notre route sept à huit milles plus loin, et nous fîmes halte pour la nuit sur un espace de terre à peine assez grand pour y pouvoir allumer du feu. Le principal bras du Macquarie coulait avec beaucoup de rapidité; ses bords et tous les envi-

rons étaient couverts, à perte de vue, de bois qui enfermaient l'espace resserré où nous étions. De vastes plaines absolument nues étaient sous l'eau, et couvertes de roseaux qui avaient près de six pieds de hauteur au-dessus de la surface. Nous avions navigué au nord-nord-ouest.

« La tempête diminua un peu dans la matinée du 3; à la pointe du jour je continuai mon voyage. Le principal bras du Macquarie, très-resserré, était très-profond : les eaux se répandaient à plus d'un pied ou de dix-huit pouces au-dessus de ses bords; mais toutes se dirigeaient vers le même point de l'horizon. Les arbres couchés dans le fleuve gênèrent beaucoup notre marche; en quelques endroits ils obstruaient presque entièrement le canal. Au bout d'une vingtaine de milles, nous ne vîmes plus ni terre ni arbres; le Macquarie dont le lit était rempli de roseaux et avait d'un à trois pieds de profondeur, coulait au nord. Quatre milles plus loin, quoique je n'eusse observé aucun changement dans sa largeur, dans sa profondeur et dans sa rapidité dans un très-long espace, et que par conséquent je me fusse bercé de l'espérance de bientôt entrer dans la mer Australe que je cherchais depuis si long-temps, le fleuve échappa en quelque sorte à toute poursuite ultérieure, en se répandant sur tous les points du nord-ouest au

nord-est, au milieu de l'océan de roseaux qui nous environnaient, et en coulant avec la même rapidité qu'auparavant. Il n'y avait aucun canal entre ces roseaux; la profondeur de l'eau variait de 3 à 5 pieds. Ce changement surprenant du fleuve, car je ne pouvais l'appeler sa fin, ne me laissait d'autre alternative que de tâcher de retourner à un endroit où nous pourrions débarquer avant la nuit. Si j'assurais positivement que nous étions sur le bord d'un lac ou d'une mer dans lequel ce grand volume d'eau se décharge, on pourrait regarder cette conclusion comme basée uniquement sur une conjecture; mais si on me permet de hasarder une opinion d'après ce que j'apercevais en ce moment, je pense que nous étions dans le voisinage immédiat d'une mer intérieure, ou d'un lac probablement peu profond, et qui se remplit graduellement par les dépôts immenses de terre que les eaux lui apportent des pays plus élevés. Il est très-singulier que dans ce continent, les terres hautes semblent restreintes à la côte maritime, et ne s'en éloignent pas à une grande distance.

« Je fus de retour au Mont-Harris auprès de mes compagnons le 7 juillet; M. Evans n'était pas encore parti : le lendemain il se mit en route avec des provisions pour dix jours. En l'attendant nous fîmes nos préparatifs pour notre voyage par

erre. Le temps fut très-variable jusqu'au 18; ous eûmes des coups de vent du nord-ouest et lu sud-ouest, qui apportèrent des torrens de luie. Nous avions de puissans motifs de nous éliciter d'avoir changé de position ; un délai de uelques jours nous aurait balayés de dessus la urface de la terre. Le 10 le fleuve se gonfla brusquement; le 15 au soir tout le pays bas était nondé : l'emplacement que nous occupions formait une île; l'eau s'approchait à une centaine le pas de notre tente. Rien de plus triste et de lus affreux que le tableau qui s'offrait de tous côtés à nos regards : bien que nous fussions à l'abri de tout danger, nous ne pouvions considérer sans inquiétude les difficultés auxquelles nous devions nous attendre en traversant un pays qui après la retraite des eaux serait humide et marécageux, peut-être même impraticable.

« Le 18 les eaux se retirèrent aussi rapidement qu'elles étaient montées, et nous laissèrent une ssue à l'est; cependant je craignais qu'elle ne couvrissent encore le terrain au nord-est. M. Evans evint le soir après une excursion intéressante, nais désagréable; ses chevaux étaient exténués les fatigues qu'ils avaient essuyées. Il n'avait pu oyager au nord-est que pendant deux jours : les courans d'eau qui coulaient dans cette direc-

tion à travers des roseaux très-hauts, et qui probablement dérivaient du Macquarie, l'avaient empêché d'avancer. M. Evans marcha ensuite plus à l'est, et à une distance de cinquante milles de ce fleuve traversa une autre rivière plus large, mais moins profonde, qui se dirigeait au nord : il alla bien près du pied des monts Arbuthnot, que l'on apercevait de notre camp, et prenant un peu plus au sud, revint vers nous par un pays un peu plus sec, mais aussi bas que celui qu'il quittait. Il avait vu quelques naturels.

« Il était physiquement impossible d'atteindre le bord de la mer intérieure dont je supposais l'existence, en tournant autour de la portion du pays inondée à la rive gauche du fleuve, car nous n'apercevions de ce côté qu'un marais stérile et humide, couvert entièrement d'une espèce de renouée; il n'offrait pas un seul espace sec, vers lequel nous eussions pu porter nos pas; les observations que j'avais faites dans ma première expédition ne me laissaient pas concevoir la moindre probabilité d'en rencontrer de ce côté. La tentative de M. Evans m'enlevait tout espoir d'avancer au nord-est. Ainsi malgré mon vif désir d'éclaicir la question importante touchant la nature de l'intérieur de ce continent, je fus obligé de me borner aux conjectures que j'avais formées. L'excursion de M. Evans leur donna un nouveau degré

de vraisemblance ; car tous les courans d'eaux qu'il avait passés coulaient au nord, ce qui semblait indiquer qu'ils tombaient dans un réservoir commun. Profitant de toute la latitude que mes instructions m'avaient laissée, je me décidai à voyager à l'est vers cette route qui devait nous mener dans une région plus sèche ; et comme la rivière que M. Evans avait rencontrée, et que je nommai Castlereagh-River, était peu éloignée des monts Arbuthnot, j'aurais la ressource de gravir sur les sommets pour voir au loin, et me décider ensuite soit à suivre son cours, soit à avancer à l'est. »

On avait construit une voiture pour emmener le petit canot qui aurait été fort utile ; on fut obligé de renoncer à ce projet, parce qu'on ne put pas faire un harnois qui mît les chevaux en état de la tirer. Avant de partir, M. Oxley détermina la position du Mont-Harris à 31° 18′ sud, et 147° 31′ est. Il enterra sur le sommet une bouteille renfermant quelques pièces de monnaie d'argent, et un papier sur lequel il inscrivit la route qu'il allait tenir.

Le 20 juillet le détachement quitta le Mont-Harris. Le pays était nu, alternativement marécageux et couvert de broussailles. Les pauvres chevaux extrêmement chargés tombaient souvent. On traversa une chaîne d'étangs liés par un filet

d'eau qui coulait au nord-est. En avançant, on vit moins de marais, quoique l'on eût passé sur le bord d'une plaine de trois milles de diamètre, qui était toute couverte d'eau. On voyait des eucalyptus et des casuarina mêlés aux buissons de cyprès et de mimosa. Le 24 on avait laissé en arrière à un mille et demi une chaîne d'étangs, près desquels on avait fait halte, lorsqu'on en rencontra une autre; bientôt après des fondrières d'un nouveau genre firent éprouver des difficultés auxquelles on ne s'attendait pas. Elles avaient une centaine de pieds de largeur ; l'apparente solidité de leur surface cachait le danger. On en découvrit une lorsque les chevaux étaient trop avancés pour les faire reculer : on les déchargea, et ils passèrent sans accident; mais à une seconde on ne reconnut l'étendue du danger qu'après qu'une partie des chevaux y eurent été engagés. On ne put les en tirer qu'en coupant les sangles qui tenaient les bâts : tout le monde mit la main à l'œuvre; ils sortirent heureusement ; cependant les efforts qu'ils avaient faits pour se dépêtrer les avaient tellement épuisés, qu'on fut obligé de se reposer. On fit passer les autres chevaux un mille plus haut : le sol était plus ferme ; il n'arriva pas d'accident.

Ces inconvéniens n'étaient que le prélude de ceux qui suivirent au milieu de cette contrée absolument plate. Le 25 on parcourut neuf milles,

ayant constamment de l'eau jusqu'à la cheville. Dès qu'on eut trouvé un emplacement assez sec pour y dresser la tente, quoiqu'il fût entouré d'eau, on s'y arrêta; car les hommes et les chevaux étaient trop fatigués pour aller plus loin. M. Evans jugeant que l'on n'était pas très-éloigné du Castlereagh-River, partit pour le reconnaître: cette rivière, que huit jours auparavant on avait traversée sans la moindre difficulté, était tellement gonflée, que sa largeur et sa rapidité ne permettaient pas de la traverser avant qu'elle eût diminué. « Nouvelle très-fâcheuse, dit M. Oxley; car nous nous trouvions dans une situation à ne pouvoir ni avancer ni reculer. Depuis le retour de M. Evans il n'était pas tombé assez de pluie dans notre voisinage immédiat pour causer cette crue subite : elle ne pouvait donc être attribuée qu'à celles qui avaient eu lieu dans les montagnes de l'est et du sud-est, où sans doute le Castlereagh prend sa source. Quel bonheur que M. Evans eût passé la rivière à temps! un seul jour de retard eût pu lui être funeste. Nous nous plaisions à diminuer en idée les dangers qui nous environnaient, et nous saisissions avidement toutes les circonstances qui pouvaient égayer la perspective que nous avions devant les yeux. Nous espérions que la Providence, dont nous avions jusqu'alors éprouvé les bienfaits,

continuerait à nous protéger et nous conduirait sans accident à la fin de notre voyage.

« Quelle nuit affreuse que celle du 25 au 26! Les élémens semblaient déchaînés les uns contre les autres : nous étions presque inondés par la pluie. Vers midi le temps s'éclaircit; ensuite la pluie recommença. Nous ne pûmes partir que le 27, ou plutôt battre en retraite vers les bords du Castlereagh : car l'eau nous chassa de notre tente. Cette rivière est considérable; son canal est partagé par de nombreuses îles bien boisées; dans la partie la plus étroite elle a 540 pieds de large. Ses rives paraissaient être au-dessus de la portée des inondations du côté où nous étions : ce terrain ferme ne s'étendait pas à plus d'un quart de mille de la rivière; au-delà il devenait humide et marécageux. Les bords avaient de 12 à 17 pieds de hauteur, et s'abaissaient en pente douce vers l'eau. Une espèce d'eucalyptus, des cyprès, le *sterculia heterophylla* et quelques casuarina croissaient sur la terre solide. Cette rivière se jette sans donte dans le golfe intérieur où se rendent les eaux du Macquarie; elle n'est sous aucun rapport inférieure à celle-ci, et même lorsqu'elle s'élève jusqu'au bord de sa rive extérieure, son volume d'eau doit être plus fort. Il nous sembla que les naturels étaient nombreux dans les environs; car on voyait de tous côtés leurs cabanes

d'écorce : on trouvait près de l'emplacement de leurs feux des coquillages de l'espèce de ceux que l'on trouve dans le Lachlan et le Macquarie. Nous ne manquions ni de casoars ni de kangorous.

« Dans la soirée je m'étais imaginé que les eaux baissaient; idée trompeuse! elles montèrent de 8 pieds pendant la nuit. Le 28 elles continuèrent à s'élever avec une rapidité surprenante : leur vitesse était de cinq à six milles par heure; elles entraînaient beaucoup de bois flotté. Toutes les îles étaient entièrement inondées : le tableau était grand et imposant. Cette crue subite était due probablement aux pluies abondantes des jours précédens; mais les sources qui fournissent un si énorme volume d'eau doivent être bien fortes; et le réservoir qui le reçoit, ainsi que le Macquarie et plusieurs autres rivières, telles que celles que nous avions traversées, doit être immense. L'eau du Castlereagh était si trouble et si bourbeuse, que nous ne pûmes en faire usage; il fallut en aller chercher dans les marais que nous venions de quitter.

« Le 29 les eaux baissèrent subitement. Il était évident que depuis long-temps elles n'avaient pas éprouvé une crue aussi forte; car il n'y avait sur les bords du fleuve ni bois, ni débris d'aucune espèce : aujourd'hui la quantité en est si grande que leur enlèvement emploierait des années. Ce

gonflement et cet abaissement si rapides semblaient indiquer que ni la source ni l'embouchure du Castlereagh ne sont très-éloignées ; la première se trouve peut-être à peu de distance à l'est de l'Arbuthnot's-Range. »

On ne put traverser le Castlereagh que le 2 août ; quoiqu'il plût beaucoup, on se hâta de profiter du premier moment pour passer à la rive opposée, car on n'était pas sûr d'en retrouver l'occasion quand on le désirerait. Le point où le trajet s'effectua est situé par 31° 14′ sud, et 148° 18′ est.

Le fleuve monta beaucoup dans la nuit du 3, et on se félicita de n'avoir pas différé l'opération qu'on avait faite la veille, car il n'aurait plus été possible de l'effectuer ; mais la pluie avait rendu la terre si molle et si boueuse, que l'on ne put parcourir que trois quarts de milles à l'est. Il fallut retourner et suivre les bords du fleuve, jusqu'à ce qu'on pût sortir de la ligne marécageuse dans laquelle on paraissait être enfermé. Cette tentative ne fut pas heureuse ; les chevaux s'abattaient à chaque instant : celui qui portait le bagage de M. Oxley roula dans la rivière ; on eut beaucoup de peine à le sauver. La boîte où étaient les cartes fut gâtée ; un thermomètre fut brisé. On déchargea les chevaux dans l'endroit où ils étaient, et les voyageurs transportèrent le bagage

et les provisions à un endroit plus ferme, où tout fut chargé de nouveau. « Nous nous remîmes en route à l'est, dit M. Oxley ; pendant plus d'un mille nous eûmes de l'eau et de la boue jusqu'au genou. A cette distance les chevaux furent arrêtés par les eaux courantes qui venaient des marais, entourant un espace qui était comparativement sec. Il fallut ôter de nouveau la charge des chevaux ; après beaucoup de peine tout fut transporté sans dommage. Hommes et chevaux, nous étions tous si épuisés de fatigue, que je me décidai à faire halte dans cet endroit. »

Après deux jours de marche dans les marais et les fondrières, où les chevaux enfonçaient quelquefois dans l'eau jusqu'au poitrail, on arriva le 6 août à une colline où l'on put se reposer. On la nomma *Kanguroo-Hill*, à cause de la grande quantité de kangorous que l'on avait vus dans les environs. Ces animaux vivent en troupeaux comme les moutons : on en tua un qui pesait près de cent quatre-vingts livres ; les casoars abondent aussi dans ce triste pays. Les naturels paraissent le fréquenter : on en avait aperçu un qui, dans une attitude fière, choquait sa zagaie barbelée et sa massue l'une contre l'autre ; il faisait les gestes les plus singuliers et le bruit le plus étrange que l'on puisse imaginer ;

il suivit les voyageurs pendant près d'un mille, et alla rejoindre ses compagnons.

L'eau et les marais occupaient presque également le pays qu'on venait de parcourir. Une plaine couverte d'eau était un grand soulagement pour les hommes et les chevaux, car une forêt ou des broussailles dont le fond paraissait sec, annonçait ordinairement des sables mouvans ou des fondrières. Leur surface supportait assez bien le poids d'un homme ; mais à peine les chevaux y appuyaient les pieds, que l'eau jaillissait à chaque pas qu'ils faisaient et que la surface du terrain s'enfonçait. La nature de cette contrée, observe M. Oxley, met tous les calculs en défaut: ce qui à une certaine distance paraît être d'une façon, a une forme et un aspect différens quand on en approche. Les rivières, les broussailles, les marais n'apportent aucun changement dans la végétation de ce singulier territoire; une triste uniformité règne dans toutes ses productions naturelles.

Plusieurs jolis ruisseaux prennent leur source dans le Kanguroo-Hill, et ne tardent pas à se perdre dans les marais qui l'entourent. Après qu'on s'en fut éloigné d'un mille, en traversant une plaine marécageuse, on rencontra une roche calcaire qui s'étendait en petites portions sur une

olline basse. Il est remarquable, observe M. Oxey, qu'elle se retrouve précisément sous le même néridien que celle qu'on a vue sur les bords du Lachlan et sur ceux du Macquarie. La même couche paraît avoir couru du sud au nord pendant plus de deux cents milles. Cette colline-ci est certainement son extrémité septentrionale, puisque au-delà commencent les plaines basses et marécageuses de l'intérieur.

« Une montagne, sur laquelle on gravit un peu plus loin, produisit un effet singulier sur la boussole. On avait placé cet instrument sur la partie la plus haute et presqu'au centre de cette colline. On fut surpris de voir l'aiguille tourner tout autour de l'horizon avec une vitesse extrême, puis s'arrêter à des points opposés à ceux qu'elle marque, le nord étant au midi et le midi au nord ; en changeant l'instrument de place, il éprouva d'autres perturbations. A quelque distance du pied de la montagne, l'aiguille resta dans sa position ordinaire. Les morceaux de roche que l'on cassa étaient d'une couleur gris de fer : on pensa qu'ils ne contenaient pas de fer, puisque essayés à la tente, l'aimant ne les attira pas. On ne distingua aucune couche régulière dans la montagne qui était couverte de grandes pierres détachées, dont quelques-unes étaient à cinq et à six angles.

On mit plus de deux heures le 8 à grimper

sur le Mont-Exmouth, qui est extrêmement raboteux ; on vit distinctement le Mont-Harris et le Mont-Forster, qui n'a pas plus de 200 pieds de hauteur au-dessus du niveau de la mer, et dont on était éloigné de quatre-vingt-neuf milles. A l'exception de ces deux points, on n'apercevait du nord au sud qu'une plaine immense de l'est-nord-est au sud : le pays était inégal ; de hautes collines s'élevaient au-dessus d'autres moins considérables. Leurs sommets étaient couronnés de rochers perpendiculaires de formes extrêmement bizarres. Le Mont-Exmouth s'élançait perpendiculairement à 1000 pieds au-dessus de tout ce qui l'environnait ; plus bas sa descente devenait plus douce : sa hauteur au-dessus de la mer est à peu près de 3000 pieds ; au nord-est une chaîne dont les cimes bleues coupaient l'horizon fut nommée *Hardwicke's-Range*. A près de cent vingt milles de distance, la contrée intermédiaire était entrecoupée de collines raboteuses, de vallées qui paraissaient profondes, et de chaînes de monticules. Les terres hautes de l'est et du sud-est s'abaissaient progressivement vers le nord-ouest jusqu'au niveau des plaines immenses qui bordent le bassin intérieur de ce singulier continent.

Le Mont-Exmouth parut composé principalement de minerai de fer très-riche. On trouva des cailloux de grès de différentes couleurs dans un

ruisseau qui prend sa source sur ses flancs. Cette montagne offrit au botaniste plusieurs plantes nouvelles très-intéressantes, entre autres des xanthorræa. On en partit le 10 août.

Le voyage fut moins pénible à l'est du Mont-Exmouth : on suivit des chaînes de monticules, dont les sommets et les flancs étaient couverts de broussailles, de cyprès et d'arbrisseaux ; mais ensuite on avança difficilement dans les vallées, dont le sol était mou et marécageux. Tous les ruisseaux coulaient au nord. L'aspect du terrain annonçait qu'il avait beaucoup plu, et le 11 au soir il y eut un orage épouvantable ; la pluie tombait à torrens ; le tonnerre retentissait avec un fracas inconcevable au milieu des collines. On continuait à être entouré de naturels ; on ne se causait mutuellement aucune inquiétude : le bruit de leur hache contre les arbres en interrompant le triste et profond silence de ces solitudes, était un soulagement pour les voyageurs.

Bientôt le pays devint si affreux, que l'on ne rencontra plus de naturels ; les pluies abondantes avaient transformé en fondrières des espaces immenses, où trois pouces de terreau recouvraient une couche de sable profonde de dix-huit pouces, qui reposait sur un fond de rochers ou de cailloux. Les hommes même, en y appuyant le pied, en faisaient jaillir l'eau. Si le temps n'eût pas été si

pluvieux, on eût voyagé facilement dans cette région ouverte et plate : quelle différence ! on ne pouvait parcourir chaque jour qu'une distance très-bornée. Enfin les marais et les sables mouvans finirent par boucher entièrement les passages; il fallut rebrousser chemin : on gagna des hauteurs rocailleuses et stériles, séparées par des défilés étroits, et l'on eut le plaisir d'arriver dans une vallée où le terrain était ferme et l'herbe abondante; cependant l'eau était tellement imprégnée de fer, que l'on eut de la peine à la boire.

En sortant de cette vallée, où l'on fut retenu un jour entier par la pluie, on entra dans un canton nu et rocailleux; des chaînes de collines graveleuses étaient séparées par des vallées de sable pur et d'ailleurs humides et marécageuses: l'on avait beaucoup descendu depuis que l'on avait quitté les montagnes, en se dirigeant au nord-est. Un aspect affreux s'offrait de tous côtés: le sol le plus maigre n'était couvert que d'arbres chétifs; çà et là quelques touffes d'herbes croissaient sur le sable. Les chevaux tombaient à chaque instant: tous les êtres vivans semblaient fuir ce désert.

« Il est impossible, s'écrie M. Oxley, de décrire avec vérité les divers obstacles que nous rencontrâmes; le 18 après avoir surmonté ceux que nous offraient les fondrières et les sables

mouvans, nous avions parcouru près de onze milles, et nous cherchions un lieu propre à y faire halte, lorsque nous sommes entrés dans une forêt touffue de petits eucalyptus qui avaient été brûlés récemment. Leurs branches et leurs troncs noircis et la couleur bleue terne de leur feuillage leur donnaient un air extrêmement triste et sombre. Ce bois était si serré, que nous avions beaucoup de peine à y faire tourner nos chevaux ; les rayons du soleil ne pénétraient jamais jusqu'au sable où croissaient les arbres. Rien n'annonçait une fondrière ; tout à coup les pauvres animaux enfoncèrent jusqu'à la sangle ; on se ferait difficilement une idée des peines que nous eûmes à les tirer de là. Nous fûmes ensuite obligés de marcher pendant trois milles le long du bord de ce vaste sable mouvant, dans une direction contraire à celle que nous suivions, avant de trouver un terrain ferme, ou de l'eau pour nos chevaux ; ils n'eurent d'ailleurs que de l'herbe épineuse pour paître ; elle n'est pas nourrissante ; aussi les pauvres animaux maigrissaient-ils à vue d'œil.

« Le lendemain ils étaient tellement exténués qu'on s'arrêta ; nous avions marché toute la journée sans avancer, les sables mouvans formant comme un cercle autour de nous. Il était pénible de voir nos chevaux, après qu'on les avait debarrassés de leur charge, s'étaler à nos pieds ; ils avaient à

peine la force de se soutenir quand on leur avait mis la selle sur le dos.

« Les sables mouvans qui nous causaient tant d'embarras, se trouvent dans des cavités entre des monticules irréguliers, qui s'élèvent sur une plaine, en se dirigeant au nord-ouest. La réunion de ces tranchées en forme quelquefois une fort grande, et les pointes des collines qui s'y rencontrent, offrent le seul moyen de les traverser. Il était évident que le commencement de l'hiver avait été très-humide, et les dernières pluies avaient probablement produit ces marais dont l'eau continue à s'écouler. Cette contrée doit dans tous les temps être impraticable par des causes contraires : dans la saison humide, c'est une fondrière; dans la saison sèche elle est dépourvue d'eau. Voyant qu'au nord et au nord-est le pays s'abaissait pour ainsi dire à rien, on décida de marcher plus à l'est qu'auparavant, et au lieu d'essayer de faire le tour des marais que nous rencontrerions au nord, de suivre leur contour au sud, ce qui devait finir par nous faire arriver dans une région plus haute. L'état de nos chevaux nous mettait d'ailleurs dans la nécessité de prendre cette route. Il n'y avait pas jusqu'à nos chiens qui ne souffrissent. Depuis quatre jours nous étions obligés de partager notre nourriture avec eux ; nous leur avions tant d'obligations pour

les services qu'ils nous avaient rendus, que nous le faisions avec plaisir. Ces bois abondaient en potorous, et nos chiens, malgré la faim, ne voulaient pas toucher la chair de ces animaux, même quand elle était cuite.

La journée du 20 fut consumée en efforts inutiles; après avoir parcouru neuf milles et fait avancer les chevaux, au risque de leur vie, à travers deux branches d'un marécage moins considérable que les autres, on eut le chagrin de se retrouver à quelques centaines de pieds du point d'où l'on était parti. On était de tous côtés entouré de fondrières; du haut d'un tertre on examina le pays : il était bas et inégal au nord-est, au nord et au nord-ouest; la chaîne de Hardwicke le bornait du nord à l'est, à la distance d'une quarantaine de milles. « Le résultat des efforts de cette journée nous avait complétement abattus, dit M. Oxley, et pour un moment un sentiment qui approchait du désespoir s'empara de nous. Nous ne savions plus de quel côté nous diriger. Regagner les monts Arbuthnot pour éprouver de nouveau les maux que nous avions soufferts, était une idée qui ne pouvait pas même se présenter à notre esprit. Après avoir fait toutes les réflexions que notre situation critique exigeait, on pensa que le parti le plus prudent était de retourner assez en arrière pour atteindre les terres

hautes situées au sud-est, où nous espérions trouver un emplacement sec et des pâturages pour nos pauvres chevaux.

« On atteignit le 22 l'endroit qu'on avait quitté le 16. Depuis quatre jours le temps était extrêmement orageux : il tombait de la pluie et de la grêle ; les vents soufflaient principalement de l'ouest et du nord-ouest ; la température était très-froide pour la saison et sous la latitude où l'on se trouvait. Le 24 au matin on fut bien surpris de voir qu'il avait gelé pendant la nuit : le thermomètre ne marquait que 28° (1°, 78 —0). La glace avait l'épaisseur d'une piastre à quelques pas du feu. »

On marcha au sud en remontant le long d'un ruisseau. Depuis que l'on était dans le désert, on n'avait pas voyagé avec tant de facilité. Dès qu'on fut entré dans une vallée boisée où l'herbe était passable, quoiqu'il ne fût pas tard, on s'y arrêta pour que les chevaux pussent manger et prendre des forces.

Le 25 on se trouva de nouveau dans une plaine raboteuse remplie de fondrières ; mais elle se terminait à une petite vallée entourée à l'est et à l'ouest de collines dont la base était granitique et le sommet calcaire. L'excellente qualité du sol annonçait que l'on était hors du domaine de la stérilité ; effectivement on traversa ensuite une

vallée spacieuse, arrosée par une belle rivière qui la fertilisait : on ne put pas voir son étendue au sud-ouest, parce que de ce côté elle serpentait entre des montagnes couvertes de forêts; son ouverture du côté de l'est avait près de cinq milles de largeur. On monta sur une colline conique d'où l'on jouit avec délice d'un coup d'œil d'autant plus agréable que l'on n'y était pas accoutumé : on avait devant soi des collines, des vallons, des plaines magnifiques, bornées à l'est par une chaîne de hauteurs, au-delà de laquelle on voyait des montagnes plus élevées; au nord-ouest une vallée large de huit à dix milles conduisait aux monts Hardwicke éloignés de quarante-cinq milles; des monticules, des plaines boisées couvraient la surface de cette vallée, où coulait la rivière dont on avait suivi les bords. Le terrain s'élevait à l'est; au sud d'immenses plaines ondulées s'étendaient jusqu'au pied de montagnes couronnées de forêts : le sol était excellent; les kangorous abondaient au milieu des vallées et des hauteurs, et les casoars dans les plaines. Quelle différence avec la région affreuse d'où l'on sortait! Tous les points que l'on observa reçurent des noms. La trésorerie britannique fut mise à contribution pour les lieux les plus remarquables : les amis des voyageurs eurent ensuite leur tour.

On aperçut trois naturels dans la vallée de

Lushington : néanmoins tout ce pays parut faiblement habité; quelques familles errantes composent toute sa population.

Les voyageurs parcoururent jusqu'au 6 septembre le plus beau pays imaginable ; c'était une suite continuelle et variée de collines, de vallées, de plaines, de rivières que l'on passait aisément à gué : des paysages pittoresques s'offraient de toutes parts à la vue. On s'apercevait qu'il avait plu : le terrain gras et fertile était quelquefois amolli au point de rendre la marche fatigante; mais l'on ne courait pas des dangers comme dans les déserts : on craignit une fois de se trouver de nouveau dans des fondrières dont on aurait des peines infinies à se retirer; cette appréhension fut de courte durée; on ne tarda pas à sortir de ces terrains fangeux. La plupart des collines et des montagnes présentaient dans leur composition une grande variété de roches, par exemple du granit, du porphyre grossier, de la pierre calcaire et du basalte; quelquefois l'aiguille aimantée éprouva de grandes perturbations.

L'on n'était pas embarrassé pour la nourriture; l'on voyait les kangorous et les casoars courir par centaines dans cette belle contrée : les chiens des voyageurs en tuaient autant qu'on en pouvait manger. Un jour ils vinrent à bout de deux casoars, qui à coups de bec en avaient blessé un très-

dangereusement. On vit beaucoup d'orinthorhynques dans une rivière que l'on n'avait pu traverser qu'en jetant sur la partie la plus étroite des arbres que l'on abattit pour en faire un pont. C'était la plus large que l'on eût vue après le Macquarie et le Castlereagh : elle fut nommée Peel's-River.

Ce qui surprit le plus les voyageurs fut de rencontrer dans une vallée à l'est du Peel's-Range des masses énormes de granit éparses à la surface du sol, ainsi que sur les coteaux; on ne pouvait deviner quelle cause puissante les avait transportées loin de leur gisement primitif. On observe le même phénomène dans quelques pays de l'Europe, notamment en Finlande, où des rochers de cette substance sont épars au milieu de terres marécageuses, quoiqu'il ne s'en trouve pas dans les hauteurs voisines.

On avait voyagé le 5 septembre dans des montagnes dont la hauteur fut estimée dans quelques endroits à 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer; toutefois elles étaient tapissées d'herbe jusqu'à leur sommet : d'autres moins hautes n'offraient pas un seul rocher à leur surface. On descendait ensuite dans de belles vallées, dont le sol annonçait la plus grande fertilité; on observa sur divers points des fragmens de quartz et de très-bon silex; c'était la seconde fois qu'on en ren-

contrait dans cette contrée. L'endroit où l'on fit halte et où l'on se reposa le 6 était située par 31° 1′ sud, et 151° 5′ est.

Le canton que l'on parcourut le lendemain était extrêmement montueux et âpre. Des voyageurs moins accoutumés à rencontrer des difficultés auraient pu être effrayés des collines escarpées qu'il fallait franchir; leurs flancs couverts de cailloux détachés augmentaient le peu de sûreté de la marche. Ces inconvéniens disparaissaient devant le plaisir que faisaient éprouver la beauté du coup d'œil et la fraîcheur de la verdure. « Nous avions, dit M. Oxley, monté graduellement pendant trente milles; nous étions arrivés dans une région très-haute, et je me flattais de l'espoir d'atteindre bientôt au point de partage des eaux de l'est et de l'ouest. Une pente assez aisée nous fit parvenir au sommet qui me parut le plus haut de cette masse de montagnes, et je pensai qu'il nous conduirait dans la chaîne principale. Nous pûmes de là contempler le pays que nous venions de quitter, ainsi que celui du sud qui était très-montueux et peu boisé. A l'est et au nord-est il paraissait moins inégal et moins élevé que la crête sur laquelle nous étions; elle s'élargissait ensuite, et formait un plateau couvert de forêts. Un mille plus loin à l'est nous vîmes dans la vallée au-dessous de nous une rivière considérable qui

coulait avec rapidité au nord, et semblait se diriger ensuite plus à l'est. Jamais peut-être l'aspect d'un pays n'a changé plus brusquement. En moins d'un mille, l'eucalyptus robuste fit place au globuleux, qui croissait avec une vigueur remarquable; jusqu'alors on ne l'avait vu que sur le bord des rivières. Au lieu d'un terreau noir et léger qui couvrait précédemment la surface du sol, c'était une argile compacte et tenace; quoiqu'elle fût tapissée d'herbe, la végétation moins riche montrait que le changement de terrain n'était pas favorable aux graminées. Du haut de cette chaîne nous descendîmes graduellement vers la rivière que nous avions vue, et dont nous suivîmes les bords pendant un mille; puis nous fîmes halte. Le pays était entièrement ouvert, quoique bien ombragé par de grands arbres, excepté dans le voisinage de la rivière; ses rives s'abaissaient en pente douce. Comme nous étions à moins de cent milles de la côte maritime, j'étais fortement persuadé que nous avions franchi la partie la plus haute de cette région, et qu'en avançant nous ne trouverions pas d'autres montagnes de partage. Quant au cours ultérieur du fleuve sur lequel nous étions campés, il était difficile de former quelque conjecture à cet égard.

« Un de nos gens qui était allé avec les chiens

à la chasse des kangorous, rencontra une troupe de naturels, parmi lesquels il y avait des femmes et des enfans : deux hommes l'accompagnèrent jusqu'à notre tente. Leur conduite prouva qu'ils avaient entendu parler des hommes blancs, probablement de ceux de l'établissement de New-castle : rien de plus hideux que ces gens ; ils avaient des traits affreux. Ils étaient d'une malpropreté dégoûtante ; leurs jambes longues et grêles ne paraissaient pas assez fortes pour soutenir leur corps : toute leur personne offrait le contraste le plus marqué avec leurs compatriotes de l'intérieur qui étaient grands, et avaient des figures mâles. Nous leur donnâmes une petite tortue que nous venions de prendre dans la rivière; ils se mirent à la faire cuire à l'instant. La chaleur eut bientôt détaché l'écaille du corps de l'animal qu'ils dévorèrent avec les entrailles. Quelques-uns des nôtres allèrent visiter le camp de ces naturels. Il s'y trouvait une dixaine d'hommes ; les femmes et les enfans en étaient partis. Cette jalousie pour les femmes existe dans tout l'intérieur du continent. Une douzaine d'arbres abattus autour de ce camp expliqua pourquoi on en avait rencontré une si grande quantité à terre : ces sauvages en usent sans doute ainsi pour faire sortir les phalangers, les potorous et les autres animaux qui se

nichent dans les creux. On nomma la rivière le Sydney, parce que l'on avait ce jour-là coupé le méridien de cette ville. »

Il fallut la remonter pendant trois milles le 8 septembre, avant de trouver un lieu commode pour la passer ; car elle coulait avec beaucoup de rapidité sur un lit rocailleux. Le pays des deux côtés s'abaissait en pente douce vers le Sydney : il était couvert et boisé. Quand on fut arrivé sur l'autre rive, on marcha dans de belles forêts d'eucalyptus, qui croissaient généralement sur les flancs et les sommets de collines nues et pierreuses, et s'étendaient à plus de deux milles à l'est du Sydney. Ensuite on entra dans une contrée découverte et légèrement ondulée ; pas une chaîne ou une cime aiguë ne bornait la vue d'aucun côté : toutes les hauteurs que l'on avait traversées s'abaissaient vers le nord, et toutes les eaux se dirigeaient vers ce même point.

Après avoir parcouru neuf milles dans cette belle plaine que l'on aurait prise pour un parc, et dont le sol était excellent, quoique un peu compacte, on fit halte dans une vallée magnifique. Si l'on avait voulu l'orner, observe M. Oxley, on n'aurait pu que gâter les beautés simples de la nature : elle était arrosée par un ruisseau. On aperçut des feux à un mille de distance ; mais dès que les sauvages eurent découvert les voyageurs, ils décampèrent.

On remarqua pour la première fois dans cet endroit le casuarina, qui est proprement un arbre de la côte maritime ; ainsi c'était un indice qu'on s'en rapprochait. On se procurait toujours du gibier tant qu'on en voulait ; les cygnes noirs et les canards n'étaient pas moins communs que les casoars et les kangorous. L'on continuait à voir les mêmes roches ainsi que des fragmens de schiste.

La gelée fut très-forte dans la nuit du 9 septembre ; elle fut remplacée dans la matinée par un brouillard épais, qui ne couvrait que la vallée; car en gravissant sur les hauteurs. on y trouva l'atmosphère de la plus grande pureté. On marcha pendant six milles dans un canton superbe et bien arrosé; ensuite on retrouva le ruisseau que l'on avait quitté le matin : grossi par les eaux de plusieurs autres sources, il formait une rivière considérable. « Comme elle coulait à l'est-sud-est, dit M. Oxley, nous vîmes dans cette particularité la confirmation de nos conjectures, que nous avions passé la chaîne de séparation ; nous jugeâmes donc que cette rivière et probablement le Sydney étaient des fleuves côtiers. L'ayant traversée nous l'aperçûmes du haut d'une colline située sur sa rive gauche, qui coulait au sud-est dans une belle plaine; au nord et au nord-ouest la vue n'était pas moins agréable. Des coteaux en pente douce se prolongeaient d'une colline à une autre. Il

n'aurait pas été difficile de les gravir ; mais notre route ne nous conduisait pas de leur côté. Au-delà de la rivière, le pays continuait à être ouvert ; néanmoins le terrain n'était plus si bon. Nous montions insensiblement. Pendant les cinq derniers milles, nous avons voyagé dans une forêt touffue d'eucalyptus : le terrain était mauvais et coupé de plusieurs ravins humidès qui indiquaient que nous étions sur le sommet d'un vaste plateau. Nous fîmes halte au bout de quatorze milles dans un bois très-fourré, où les hommes et les chevaux furent plus mal qu'ils n'avaient été depuis quelques semaines.

« Le temps orageux et pluvieux nous retint le 10 à notre campement. Pendant les intervalles de beau temps, je gravis sur une colline éloignée d'un mille, qui était le point le plus haut de la chaîne ; la perspective était magnifique et pittoresque. Du nord au sud on n'apercevait que des hauteurs escarpées et rocailleuses. coupées dans leur longueur par des gorges profondes et qui paraissaient impraticables. Les rochers étaient couverts de plantes grimpantes ; les vallées en offrirent plusieurs nouvelles : le botaniste cueillit entre autres des vanilles et des bignonia. Cette chaîne était bien différente des montagnes Bleues partout raboteuses et stériles. De belles forêts finissaient brusquement sur le bord des précipices ;

dans les fonds le sol était excellent; les rochers, au lieu d'un grès grossier, étaient d'une texture compacte et d'un aspect bleu brillant. Le pays à l'est paraissait très-haut et très-inégal. On remarqua parmi les arbres, les plus beaux eucalyptus que l'on eût encore vus. Au sud-ouest et au nord-ouest on ne découvrait que de belles plaines ondulées.»

On avait parcouru huit milles le 11 sur le plateau, où les forêts étaient entremêlées de broussailles, lorsque la marche dans la direction de l'est fut tout à coup interrompue par une gorge allant du nord au sud, dont la hauteur perpendiculaire était de plus de 3000 pieds; sa largeur au fond paraissait au plus de 200 pieds; à son ouverture elle avait près de trois milles de largeur; ses flancs étaient si roides et si couverts de pierres détachées, qu'il était impossible d'y descendre même à pied. De petites ravines absolument semblables partaient de chaque côté et s'étendaient à un mille; des ruisseaux coulaient dans toutes ces cavités, et cependant on ne distinguait pas de courant d'eau dans la gorge principale, tant le fond était couvert de plantes rampantes. On suivit ses bords pendant le reste de la journée et une partie de celle du lendemain. « On essayerait vainement, s'écrie M. Oxley, de se faire une idée de la magnificence sauvage des tableaux que nous avions sous les yeux; un Salvator Rosa pourrait

seul les imaginer; un tel maître trouverait ici ample matière à exercer son pinceau. Quelle terrible convulsion de la nature il a fallu poùr produire ces déchiremens!

La gorge principale conduisit les voyageurs à l'ouest; d'autres ravines s'y joignaient en venant du sud : toutes leurs eaux coulaient au nord-est; ce qui fit espérer d'être bientôt au-delà de ce pays raboteux. Plusieurs tentatives d'y descendre à pied avaient échoué; après être parvenu avec beaucoup de peine à quelques centaines de pieds, on était toujours arrêté par des précipices perpendiculaires. On ne parcourait guère un quart de mille sans avoir le chemin barré par un ruisseau qui formait une ravine profonde en entrant dans la gorge. Ce plateau extrêmement pierreux était couvert de forêts épaisses d'eucalyptus et de casuarina; les kangorous y abondaient; l'on y voyait aussi des traces de casoars.

Les eaux qui se réunissaient dans cette gorge, donnaient naissance à une rivière que l'on aperçut enfin; après avoir long-temps marché à l'ouest sur ce plateau rocailleux, où quelquefois on s'élevait à des hauteurs très-grandes pour éviter les petites ravines transversales, on arriva sur les bords d'une cascade magnifique. L'eau se précipitait de plus de 150 pieds de hauteur par une nappe unique et non interrompue, et tombait

dans un vaste réservoir situé à peu près à un tiers de la pente totale; elle poursuivait son cours un demi-mille plus loin, où elle se joignait à la rivière.

En allant à la découverte pour trouver un passage par lequel on pût descendre dans la gorge, on reconnut que la rivière que l'on avait traversée le 9, et qui depuis avait causé tant d'embarras, entrait dans la vallée par un saut très-haut, au-dessus duquel on la passait sans difficulté, parce que le terrain était ouvert et d'une élévation modérée. Mais on trouva un passage plus près du camp, à un mille au-dessus de la chute. La hauteur prodigieuse de la gorge n'avait pas permis de juger de la grandeur de la rivière que l'on avait rarement vue à moins d'un mille de distance. Cette région montueuse était riche en houille et en ardoise.

Le 15 les chevaux descendirent assez aisément le premier étage des hauteurs, qui en faisait à peu près le tiers; il fut ensuite impossible d'avancer un pas de plus sans mettre pied à terre, et l'on eut beaucoup de peine à les ramener en haut: deux de ces animaux roulèrent sur les flancs de l'abîme, et ne furent arrêtés que par des arbres. Il fallut donc remonter le long de la gorge; de toutes parts des ruisseaux qui s'y précipitaient d'une élévation prodigieuse, formaient une mul-

titude de belles cascades. Au bout de six milles on parvint à l'endroit où la rivière, après avoir arrosé un plateau très-haut et fertile, tombe dans la vallée. « Nous avions vu plusieurs chutes d'eau très-belles, dit M. Oxley; nous les avions admirées toutes : celle-ci surpassa tellement toutes les idées que nous pouvions nous former de la magnificence d'un tableau de ce genre, que nous restâmes d'abord immobiles d'étonnement. La rivière, après avoir parcouru un canton superbe qui semble s'élever par une pente douce, se partage en deux bras, dont la largeur réunie est de 210 pieds. Dans cet endroit la montagne semble être séparée en deux jusque dans ses fondemens; un rebord de rochers plus élevés de deux à trois pieds que le niveau de chaque côté, divise les eaux en deux au moment où elles se précipitent d'une hauteur perpendiculaire de 235 pieds. A une distance de 1000 pieds de la chute, et à une élévation de 300 pieds, la vapeur humide produite par le rejaillissement nous mouillait; le bruit était assourdissant. Si la rivière eût été assez gonflée pour remplir tout son lit, le coup d'œil eût été peut-être plus grand et plus imposant; mais certainement il eût été moins beau. Après avoir serpenté dans un espace de 1200 pieds à travers les fentes de rochers, la rivière tombait de nouveau par une seule nappe d'une centaine

de pieds, et continuait à former une suite de petites chutes à peu près un quart de mille plus bas, où l'escarpement est de plus de 1200 pieds, et la largeur de l'ouverture de 600 : elle descend de là dans la gorge, où on ne l'aperçoit plus à cause de la hauteur des rochers qu'elle sépare. Les angles saillans et rentrans de chaque côté de la gorge correspondent exactement à ceux du bord opposé, et les ravines latérales alternent avec les saillies. Cet ensemble offre des tableaux d'une sublimité inconcevable.

« Toutes les roches sont schisteuses : les lames supérieures sont d'un brun léger, décomposées, et se séparent aisément ; plus près de leur base ou de la surface de l'eau, elles sont d'un bleu foncé et d'une texture plus solide. Les eaux sont teintes en brun noirâtre par des particules de houille éparses dans le schiste qu'elles entraînent.

« Ce saut magnifique n'est qu'à cinq milles au-dessous de l'endroit où nous nous trouvions le 9 septembre ; les nombreuses chutes du voisinage nous empêchèrent alors d'entendre le bruit qu'il fait. La rivière reçut le nom d'Apsley, et la cascade celui de Bathurst. Quoique le passage de cette rivière nous eût pris près d'une semaine, nous n'avons pas regardé ce temps comme perdu, parce que nous avons pu bien connaître la nature du pays.

« Depuis quelques jours le temps avait été singulièrement froid et orageux ; il pleuvait continuellement : je ne pus attribuer cette température trop fraîche pour notre latitude de 31 degrès qu'à la grande élévation de la contrée au-dessus de la mer ; elle était près de 5000 pieds. Le 16 nous avons marché au sud-est, afin d'éviter le pays coupé dans le voisinage de la rivière. On voyagea sans difficulté dans ce canton montueux : le sol était presque partout une argile assez maigre ; les arbres n'étaient pas si beaux qu'auparavant ; toutefois on rencontrait du terrrain excellent, surtout dans les vallées : toutes étaient arrosées par des ruisseaux qu'allaient grossir l'Apsley. »

Cependant le terrain devenait meilleur et le pays moins raboteux. Les flancs des vallées s'abaissaient par des pentes plus douces. On voyait au nord de hautes montagnes à une distance d'une centaine de milles ; à l'est le pays était plus uni. On rencontra le 17 un naturel tout seul ; ses infirmités l'avaient enpêché de fuir avec le reste de ses compatriotes. Il eut l'air plus étonné qu'alarmé à la vue de la cavalcade des Européens, et exprima son admiration par une suite de sons singuliers qui ressemblaient au refrain d'une chanson. Sa figure bien loin d'offrir quelque chose de farouche avait une douceur qui plaisait. Il avait plusieurs côtes rompues du côté gauche ; son dos

était tortu : ces accidens l'avaient probablement privé de l'usage de ses membres ; car on n'y découvrit aucune blessure. Ce pauvre homme avait probablement entendu parler des blancs. Il lui manquait une dent incisive à la mâchoire supérieure.

Une véritable tempête d'équinoxe, qui dura toute la nuit et la matinée du 18, faisait craindre à chaque instant qu'une branche d'arbre n'écrasât la tente. On avait espéré que l'on pourrait avancer sans obstacle à l'est; mais des ravines escarpées forcèrent les voyageurs de se diriger plus au sud, et l'on entra dans une forêt d'eucalyptus de dimension gigantesque. Le terreau gras où ils croissaient était couvert de fougères arborescentes et de broussailles. Les plantes grimpantes et les petits arbres étaient si étroitement entrelacés, que l'on ne put pénétrer dans les fourés qu'ils formaient. On suivit donc le bord des vallées profondes qui coupaient ce plateau : la marche était souvent interrompue par de gros troncs d'arbres vermoulus ; quelques-uns droits comme une flèche avaient 150 pieds de long sans une seule branche, et de trois à huit et dix pieds de diamètre.

En sortant de cette forêt vierge, on descendit dans une vallée ouverte : indépendamment des obstacles que le terrain avait fait éprouver, le

mauvais temps en suscitait d'autres. L'obscurité de l'air et la continuité de la pluie empêchaient de bien juger de la nature des choses. La furie de la tempête retint les voyageurs dans leur camp pendant toute la journée du 19 : la grêle et la pluie tombaient à torrens ; il faisait froid : le thermomètre était presqu'au point de la congélation. Quel printemps sous le 31° degré de latitude australe ! il ressemble à l'hiver d'une contrée qui serait plus éloignée de l'équateur.

Quoique les voyageurs fissent leur possible pour éviter les vallées profondes, ils furent obligés de descendre dans quelques-unes par des pentes extrêmement escarpées : sur les hauteurs il fallait se frayer un passage à travers les fougères et les broussailles, qui végétaient avec une force étonnante dans un sol d'une fertilité prodigieuse. Cependant il n'y avait pas à choisir : on ne pouvait espérer d'atteindre la côte qu'en coupant les vallées bordées de précipices affreux. On fut obligé de laisser au fond de ces abîmes un cheval mourant.

« Pour ajouter à toutes nos peines, dit M. Oxley, le temps ne changeait pas. Le 22 septembre la matinée avait été sombre et orageuse ; il ne cessa pas de pleuvoir pendant toute la journée : l'atmosphère était si épaisse et si obscure, que nous ne pouvions voir notre chemin assez pour éviter de

nous heurter et de nous blesser grièvement. A peu près deux heures avant le coucher du soleil, après être descendus peut-être d'une hauteur de 5000 pieds, nous nous sommes trouvés au fond d'une gorge dans laquelle coulait un petit ruisseau, dont il ne fut pas possible de suivre le cours; car il se précipitait de rochers en rochers à une profondeur plus considérable encore. La côté opposé était une montagne aussi escarpée que celle dont nous venions d'atteindre le pied. Les chevaux étaient d'ailleurs si épuisés de fatigue, qu'ils n'auraient pas pu la gravir avec leur charge : cependant nous ne pouvions pas rester dans le lieu où nous étions, puisqu'il n'y avait pas d'herbe, ni même un espace suffisant pour se coucher; il fallut donc laisser en arrière tout le gros bagage. Après bien des efforts nous réussîmes à gagner un petit coin, où les flancs de la montagne se reculaient au-dessus du précipice; mais on n'arriva qu'à huit heures à cette espèce de plate-forme. On avait été obligé de laisser en bas deux chevaux, que l'on avait essayé inutilement de faire remuer, même sans leur fardeau : cette circonstance nous chagrina d'autant plus qu'il n'y avait pas autour d'eux une feuille à brouter.

« La pluie ayant cessé vers neuf heures, il s'éleva une des tempêtes les plus épouvantables dont j'aie jamais été témoin : nous fûmes, pour la

première fois durant notre voyage, alarmés pour notre sûreté personnelle. Les hurlemens du vent, l'agitation violente des arbres, le craquement des branches qui tombaient nous faisaient craindre à chaque instant d'être ensevelis sous les ruines d'un des végétaux prodigieux qui nous entouraient.

« La tempête s'étant un peu apaisée vers minuit, nous permit de passer le reste de la nuit plus tranquillement. Le 23 la matinée fut très-belle; comme l'état des chevaux nous empêchait de gravir sur la montagne avec ces animaux, je me contentai de les envoyer chercher les provisions laissées au fond du précipice. De mon côté j'allai avec M. Evans à la découverte d'une route plus praticable. Nous mîmes deux heures à atteindre le sommet de la hauteur; le chemin était souvent difficile et très-escarpé : nous parcourûmes ainsi deux milles; cependant ayant rencontré sept cabanes de sauvages, nous conçûmes un vif espoir de trouver une descente plus aisée vers la côte.

« Oh! surprise agréable! Non, l'extase de Nunès de Balboa, en contemplant pour la première fois le grand océan, ne surpassa pas la nôtre lorsque nous vîmes la mer à nos pieds. Cet aspect nous inspira une nouvelle vie; toutes les difficultés s'évanouirent; dans notre imagination nous étions déjà de retour à Sydney : nous reconnûmes que la descente

serait difficile et dangereuse ; mais elle n'était pas impossible. Le pays qui nous séparait de l'océan était entrecoupé de collines boisées et de jolies vallées ; dans la principale nous distinguions une rivière qui coulait vers la mer : au nord et au sud s'élevaient des montagnes extrêmement escarpées et raboteuses. On peut se faire une idée de l'élévation de cette contrée en réfléchissant que, quoique nous vissions distinctement la mer, et les ondulations de la côte qui paraissait basse jusqu'à une douzaine de milles de la plage, toutefois nous en étions éloignés de près de cinquante milles. J'estimai la hauteur de la montagne où nous étions à près de 7000 pieds; et cependant celles que nous avions au nord et au sud étaient aussi élevées. De la fumée de différens côtés annonçait que le pays était bien peuplé, et rendait la perspective plus animée. Nos dispositions se ressentirent de la gaîté du tableau ; nous revînmes à nos tentes le cœur plus léger, et l'esprit plus content et plus rassuré sur l'avenir.

« Quoique la distance du fond de la vallée à la plate-forme ne fût que d'un quart de mille, un de nos meilleurs chevaux qui n'avait que le quart de sa charge ordinaire succomba ; les fatigues précédentes l'avaient épuisé ; les efforts qu'il fit pour gravir la montagne l'achevèrent. C'était une perte très-sérieuse pour nous, car trois autres

chevaux étaient si usés que nous n'espérions pas qu'ils pussent marcher, même ne portant rien.

« En prenant des détours, on fit arriver les chevaux à la plate-forme. La terre végétale qui couvrait le flanc de la montagne et la grosseur des arbres les empêchaient de tomber et facilitaient la marche. Quand tout le bagage eut été apporté, les voyageurs travaillèrent à ouvrir une route pour les chevaux à travers les broussailles qui entouraient les endroits les moins abruptes; sans cette précaution ces animaux n'auraient pas pu passer avec leur charge; car les plantes sarmenteuses barraient complétement les chemins. La montagne d'où j'avais découvert la mer fut nommée mont Sea-View (mont de la vue de la Mer). Je pense qu'au large de cette côte les vaisseaux doivent l'apercevoir distinctement.

« Le 24 septembre à huit heures les chevaux commencèrent à monter; à midi nous atteignîmes le sommet de la montagne : la distance parcourue fut exactement de deux milles. Je ne sais comment ils descendirent ensuite; le souvenir des dangers qu'ils couraient me fait encore trembler. Grâce aux efforts et à la persévérance de nos gens, secondés par la Providence, nous réussîmes dans notre entreprise. Les touffes épaisses d'herbes et le terrain meuble aidèrent les animaux à poser sûrement leurs pieds; et nous-

mêmes nous profitâmes de cette ressource. La longueur de la descente que je mesurai, se trouva de deux milles trois quarts ; en faisant toutes les déductions nécessaires pour les angles que nous décrivîmes, j'estime l'élévation perpendiculaire du mont Sea-View à 6000 pieds au-dessus de la mer, et je n'exagère certainement pas. Au bas de la descente nous sommes entrés dans une vallée étroite et escarpée, où nous avons marché le long d'une petite rivière jusqu'à sa jonction avec une autre plus considérable, que nous avions vue d'en haut, la veille. La vallée s'élargissait en cet endroit ; l'herbe était excellente : que de motifs pour s'y arrêter, afin de faire reposer les chevaux pendant quelques jours avant de se remettre en route ! On avait laissé au deux tiers de la montagne un de ces animaux qui n'avait plus la force d'avancer. La descente avait exigé trois heures et demie : le lendemain on alla chercher le cheval et le reste du bagage ; la pauvre bête avait à peine la force de se soutenir. »

La vallée s'ouvrait graduellement ; les terres hautes s'éloignaient de chaque côté à trois milles de la rivière. Le sol était excellent, même sur les lieux élevés ; et sur les collines les plus basses, une belle verdure le tapissait. Des plaines fertiles s'étendaient sur les deux rives ; les arbres étaient des eucalyptus. Dans le courant de la

journée on passa trois fois cette rivière pour éviter les pointes des montagnes qui s'avançaient jusque sur ses bords. Dans les enfoncemens des montagnes les plus hautes on apercevait des broussailles touffues. Au bout de six milles une rivière arrivant du nord par une large vallée, vint se joindre à celle que l'on suivait, et que l'on avait nommée Hasting's-River. Cette augmentation changea son aspect. Elle formait de longs et larges bras, qui alternaient avec des rapides sur un fond raboteux. On ne douta pas qu'elle ne coulât jusqu'à l'océan. On observa des marques d'inondation à seize pieds de hauteur. Dans ce moment l'eau paraissait être à son point le plus bas ; et les flancs nus des montagnes montraient que depuis long-temps les pluies n'avaient pas été abondantes.

Quelquefois on éprouvait du retard par l'épaisseur des broussailles qu'il fallait couper pour se frayer un passage. Du reste, on avançait sans difficulté. La rivière formait des sinuosités très-brusques, et ses bords étaient généralement couverts de ces buissons qui s'étendaient à une grande distance. Dans les intervalles ouverts s'élançaient des casuarina, des eucalyptus et des cèdres rouges.

Le 1er octobre les voyageurs firent halte près d'une chaîne de collines rocailleuses, qui s'éle-

vait au sud et à une grande hauteur, et présentait un front presque perpendiculaire au nord-ouest. Quoique l'on n'aperçût pas de naturels, cependant on voyait souvent leurs traces. Un grand marécage que l'on rencontra le 3 empêcha de poursuivre la route droit à l'est. On fit un détour, et l'on se trouva sur les bords du Hastings, dans un endroit où la marée se faisait sentir. Pendant la nuit on entendit distinctement le murmure de l'eau qui montait. « Ce fut, dit M. Oxley, un son bien agréable pour nos oreilles; car il annonçait que nous étions enfin arrivés, après une course de quatre mois et demi, au terme de notre voyage. » Une belle rivière, venant du sud, se joignait au Hastings. Elle avait trois cents pieds de large : on la nomma King's-River. Tout le monde était occupé à couper du bois le long des deux rivières pour ouvrir une route aux chevaux. Le 5 on vit beaucoup de naturels pêchant en pirogues. Les voyageurs se fatiguèrent à leur faire des signes pour les engager à s'avancer. Ces sauvages ne les comprirent pas. Cependant on avait besoin de ces embarcations pour passer le King près de son confluent, afin d'éviter le long détour qu'il aurait fallu faire pour le remonter.

On fut plus heureux le 6. « Déjà, dit M. Oxley, nous nous étions mis en route pour suivre la rive

gauche du King, lorsque nous parvînmes à faire venir à nous deux naturels avec leurs pirogues que nous retînmes, et nous leur donnâmes une massue en échange. A deux heures tout fut transporté à l'autre rive. On examina la route qu'on allait suivre, et l'on trouva une autre rivière qui, un demi-mille plus bas, se jetait dans le Hastings. On ouvrit donc un chemin pour y conduire les chevaux, et l'on garda la pirogue. Quand on fut de l'autre côté, on se trouva au milieu d'une belle forêt; ensuite on entra dans un pays ouvert. De temps en temps des lagunes bordaient le Hastings; il fallut dans un endroit construire un pont pour faire traverser aux chevaux un affluent de ce fleuve. Pendant que l'on était occupé à cette opération le 8 octobre, « nous entendîmes, dit M. Oxley, des naturels qui nous appelaient: on leur répondit, et bientôt ils parurent au nombre de dix. Aussitôt ils élevèrent leurs mains en l'air, et les frappèrent l'une contre l'autre pour nous montrer qu'ils étaient absolument désarmés. Voyant qu'ils n'étaient pas disposés à s'approcher de nous, j'allai à eux. Ils se retirèrent à une certaine distance, à l'exception de trois, parmi lesquels je reconnus le jeune homme dont nous avions emprunté la pirogue. Je leur donnai des hameçons et des peaux de kangorous; mais les autres restèrent toujours éloignés.

Bientôt je les quittai, et je montai sur mon cheval; à l'instant ils se mirent à fuir de toutes leurs forces, comme s'ils eussent craint pour leur vie. C'étaient tous de beaux hommes, bien faits, robustes et bien portans. »

« La rivière passée, nous avons voyagé dans un beau pays, coupé par des broussailles et des forêts, et arrosé par des ruisseaux. Au bout de quatre milles nous avons éprouvé la satisfaction inexprimable d'arriver sur le bord de la mer, qui à un demi-mille de l'entrée formait un port pour la rivière que nous avions suivie depuis le mont Sea-Siew. Ainsi, après avoir parcouru 350 milles en ligne directe, depuis les bords du Macquarie, à travers un pays inconnu, sans avoir éprouvé de grands malheurs, nous eûmes le plaisir de voir que ni notre peine, ni notre temps n'avaient été inutilement employés. »

M. Oxley dressa un plan de l'embouchure du Hastings, et s'assura que le bassin qu'elle formait pouvait recevoir des navires de commerce qui ne tireraient pas plus de douze pieds d'eau. En dedans de la barre le chenal était encore plus profond; ce qui assurait des moyens de communication avec l'intérieur du pays, et donnait les facilités de créer dans ce lieu un établissement utile à la colonie.

Les naturels étaient nombreux. Ils parurent

très-timides, et peu portés à entretenir des liaisons avec les Européens. On attira cependant quatre jeunes gens. : leurs appréhensions disparurent quand on leur eut fait présent d'hameçons, de lignes et d'autres objets. Ils connaissaient l'usage des armes à feu ; car lorsqu'ils voyaient un Anglais prendre son fusil, ils s'enfuyaient, et ce n'était qu'après qu'il l'avait posé à terre qu'ils se hasardaient à revenir.

Ce port était très-poissonneux, malgré la quantité de requins qui s'y trouvaient : on en prit un que l'on offrit aux sauvages. Ils ne voulurent pas y toucher, montrant par leurs signes qu'il leur ferait du mal. Cependant les Anglais en mangèrent sans en éprouver aucun mauvais effet.

Ce bras de mer fut nommé port Macquarie : c'était un hommage légitimement dû au gouverneur pour les encouragemens qu'il avait donnés à l'expédition. Les collines boisées des environs sont remplies de grands kangorous ; les marais, qui dans plusieurs endroits bordent ce port, servent de refuge à des quantités innombrables d'oiseaux aquatiques : tout le canton voisin est bien arrosé.

Le 12 on se mit en marche au sud pour Sydney. Tantôt on s'éloignait du rivage, tantôt on s'en rapprochait. Le pays à une certaine distance était d'une hauteur modérée, fertile et bien boisé. Souvent des lagunes d'eau douce ou d'eau salée

s'étendaient parallèlement à la côte, recevait des ruisseaux que l'on ne traversait pas toujours facilement; quelques-unes communiquaient avec la mer par des ouvertures, où des bateaux pouvaient entrer de mer haute. On perdit un cheval qui se noya dans un de ces lacs; on fut obligé dans cet endroit de construire une espèce de pirogue grossière pour effectuer le passage. Toutes ces lagunes sont fréquentées par les naturels; ils évitèrent constamment les voyageurs.

On avait aperçu le 18 sur le rivage près du cap Hawke un petit canot presque entièrement enterré dans le sable, mais encore en bon état. Le lendemain en essayant de couper une pointe de terre qui aurait épargné une marche de quelques milles, on trouva que la partie basse du pays ne consistait qu'en un marais d'eau douce, entrecoupé d'espaces couverts de broussailles stériles et touffues, semblables au territoire situé entre Sydney et Botany-Bay le long de la côte. On revint donc sur la plage; et passant plus près de la pointe, on trouva les restes d'une cabane évidemment construite par des Européens, puisque l'on y avait employé la scie et la hache. « A peu près quatre milles plus loin, du côté du cap Hawke, nous fûmes tout à coup arrêtés, dit M. Oxley, par un grand bras de mer dont l'embouchure avait près d'un mille de largeur. La

marée allait être haute, et la mer brisait en travers avec une violence épouvantable, de sorte que nous n'avions pas beaucoup d'espoir de pouvoir passer. Ayant déjà éprouvé plusieurs fois la difficulté pour ne pas dire l'impossibilité d'essayer de faire le tour de ces bras de mer, nous nous sommes arrêtés à un demi-mille de son entrée, dans un endroit où il y avait de l'herbe excellente pour les chevaux, dont la plupart étaient tellement harassés, que je commençais à craindre de ne pouvoir en conduire qu'un petit nombre à Newcastle. Comme il était de bonne heure, un détachement partit pour aller examiner les bords de la baie, et s'assurer s'il y avait moyen de la tourner. Une excursion à huit milles de distance prouva qu'il ne fallait pas songer à prendre ce parti, et que l'on devait se borner à essayer de passer près de l'entrée, parce que de nombreux courans d'eau douce qui avaient leur source dans des lagunes ou des marais profonds et impraticables, présentaient un obstacle insurmontable pour nos chevaux. Le bras principal se partageait en deux larges branches au sud-ouest et à l'ouest, dont la profondeur paraissait considérable, et qui s'étendaient à perte de vue : à l'ouest dans le lointain s'élevaient des collines boisées.

« Dans cette situation embarrassante nous n'avions d'autre perspective devant nous que d'ef-

fectuer notre passage dans une pirogue d'écorce, et de laisser nos chevaux derrière nous, parce que la largeur du canal, qui heureusement à mer basse n'excédait pas un quart de mille, et l'extrême rapidité de la marée, qui était de trois milles par heure, excluaient toute espérance raisonnable de leur voir traverser l'eau à la nage dans leur état de faiblesse actuel. Tout à coup nous avons pensé au canot que nous avions vu sur le rivage; mais nous en étions éloignés de près de quatorze milles, et il n'y avait d'autre moyen de l'amener que de le porter sur les épaules : ces difficultés ne pouvaient arrêter des gens dans notre position; on convint donc que douze hommes partiraient avant le jour, et feraient leurs efforts pour apporter cette embarcation à la tente, pendant que ceux qui resteraient prendraient soin des chevaux et du bagage, et prépareraient tout ce qui serait nécessaire pour radouber le bateau.

« Nous venions de nous convaincre par notre expérience que l'on ne peut se fier beaucoup aux meilleures cartes marines, pour faire connaître tous les bras de mer et toutes les ouvertures d'un long espace, à celles de Flinders même, qui ont donné de la manière la plus exacte et la plus détaillée la direction de cette côte, ainsi que la position des caps et des principales pointes; mais on n'y voit pas les embouchures de lagunes,

parce que la distance à laquelle ce navigateur était obligé de se tenir, ne lui permettait pas d'apercevoir ces points, qui sans doute sont de peu d'intérêt pour les navires; quant à nous, ils nous opposaient des obstacles sérieux. Si je les avais connus d'avance, j'aurais peut-être hésité à essayer de marcher le long du rivage sans recevoir du secours du côté de la mer, ou sans m'être pourvu des moyens de construire des canots.

« Nos gens nous quittèrent le 20 à quatre heures du matin; ils furent de retour à deux heures après midi, ayant parcouru vingt-six milles, dont la moitié avec un canot de douze pieds sur leurs épaules : tel est l'effet d'une volonté ferme et persévérante. Je n'avais jamais sujet d'être inquiet pour le résultat des mesures qui dépendaient des efforts de mes compagnons.

« Quelle a été notre joie de voir que le canot serait aisément radoubé, et n'avait besoin que d'être calfaté et muni d'avirons! On se mit tout de suite à l'ouvrage; il fut terminé le 21, et le lendemain, à huit heures du matin, tout fut transporté sans accident de l'autre côté. Je regarde la découverte de ce bateau comme un bienfait de la Providence envers nous; sans son aide, nous n'eussions jamais pu faire passer les chevaux : obligés de traverser le bras de mer près de son entrée où il est le moins large, la force de la

marée et la faiblesse de ces animaux les ussent empêchés d'accomplir le trajet ; ils auraient été entraînés dans les brisans, et y auraient péri.

« Nouvelle contrariété : à six milles plus loin, un autre bras de mer nous barra le chemin ; on eut de nouveau recours au canot qu'on alla chercher ; mais des coups de vent du sud très-violens et accompagnés d'une pluie abondante ne permirent d'en faire usage que le 24 au soir. Comme nous devions nous attendre à rencontrer d'autres ouvertures aussi profondes, mes gens s'offrirent volontairement de porter le canot sur leurs épaules jusqu'au port Stephens ; proposition bien généreuse de leur part, à cause de leur état d'épuisement : il était tel que j'aurais eu de la répugnance à exiger d'eux ce service, qui cependant nous était bien essentiel. »

On eut effectivement besoin de se servir du canot, et le 26 octobre on avait par son moyen transporté les chevaux et une grande partie du bagage. M. Oxley allait à la découverte d'un endroit où les chevaux pussent paitre, parce que le bord de la baie était occupé par des broussailles marécageuses ; tout à coup on annonce que les naturels ont percé un des voyageurs d'un coup de lance. « Avant de passer, dit M. Oxley, nous avions vu un grand nombre de sauvages sur la rive opposée : on en compta près de soixante-dix

de tout âge. Dès qu'ils nous virent lancer notre canot à l'eau, ils s'embarquèrent dans leurs pirogues, et remontèrent le long de la rive méridionale de la lagune. On n'en apercevait aucun sur la ligne septentrionale; et quoique des deux côtés nous fussions préparés à les recevoir s'ils se fussent montrés en troupe sur le rivage, néanmoins plusieurs de nous n'étaient pas en garde contre une trahison individuelle. Un de nos compagnons était entré dans les broussailles à trois cents pieds des autres, afin de couper un chou palmiste; il avait déjà fini à moitié, quand il fut blessé d'une zagaie qui entrant par son épaule, pénétra jusqu'à sa poitrine. En tournant la tête pour voir d'où venait le coup, il en reçut un autre qui lui traversa le corps à plusieurs pouces plus bas: la douleur lui fit tomber des mains sa hache, qui fut à l'instant ramassée par un sauvage, le seul qui s'offrit à ses regards, et qui avait probablement été excité par la vue de l'outil à l'attaquer. Le blessé fut aussitôt embarqué dans le canot et transporté à la rive méridionale, où le docteur Harris était avec moi. Celui-ci réussit à arracher les deux zagaies, mais ne put, d'après la nature de la plaie, prononcer sur la guérison. Avant la nuit, les naturels s'étaient rassemblés et formaient une bande considérable, car on compta quatorze feux dans leurs camps. Réunis comme nous l'étions, nous

n'avions pas beaucoup à craindre de leurs tentatives, surtout pendant la nuit. Nous restions, d'ailleurs si peu de temps dans tout endroit quelconque, que nous ne leur laissions pas le temps de concerter un plan d'agression. »

Le lendemain on se remit en chemin à travers les broussailles qui alternaient avec les rivages ouverts ; plus loin on trouva une campagne sablonneuse sans un seul brin d'herbe ; en revanche, les arbres y étaient très-beaux. Les naturels fréquentent beaucoup toute cette partie de la côte, les vastes lagunes dont elle est bordée leur donnant beaucoup de facilité pour la pêche. On les voyait en grosses troupes sur la plage, et une quantité de leurs pirogues sur le lac. Le matin on observait leurs feux de tous les côtés ; ils avaient l'air d'éviter les voyageurs, et ceux-ci ne ne se souciaient pas de former des liaisons avec eux. Le 30 on venait de dresser les tentes, quand il en parut une bande sur une colline, à peu de distance ; ils étaient sans armes : il y avait parmi eux une femme et un enfant. « Comme ils s'approchèrent paisiblement, dit M. Oxley, on les laissa avancer ; ils vinrent sous la tente sans montrer la moindre hésitation : en une heure ils se trouvèrent au nombre de trente, tant hommes que femmes et enfans. La plupart avaient probablement été à Newcastle ; ils étaient doux et pa-

cifiques. Nous fîmes notre possible pour les maintenir dans ces bonnes dispositions : on fit la barbe aux hommes ; on coupa les cheveux des enfans, et on leur donna les petits objets dont on pouvait se passer, espérant que ce bon traitement pourrait être utile à d'autres voyageurs que le hasard jetterait parmi eux. Bien loin de se montrer jaloux de leurs femmes, tout indiquait que les faveurs de ces belles pouvaient s'acheter ; néanmoins personne ne se prévalut de cette facilité. Ils allumèrent leurs feux près de notre tente, et eurent l'air de s'établir là pour la nuit. Le temps avait menacé de pluie ; et comme ils décampèrent à dix heures, on supposa que c'était parce qu'ils manquaient d'abri, et l'on s'attendit à une visite amicale de leur part le lendemain matin.

« On se trompait : la pluie ne cessa pas de tomber pendant toute la nuit ; elle continua dans la matinée. D'ailleurs la marée n'avait pas assez baissé pour que l'on pût doubler un cap qui barrait le chemin ; on ne partit donc pas d'aussi bonne heure qu'à l'ordinaire. En attendant le moment du départ, M. Evans et M. Harris étaient allés se baigner près de la pointe de terre, à 500 pieds de la tente. M. Evans était déjà sorti de l'eau et se rhabillait, lorsque quatre naturels, qu'il reconnut pour les avoir vus parmi ceux que nous avions si ami-

calement traités la veille, parurent sur la hauteur dans l'attitude de lancer des zagaies qu'ils tenaient à la main. On avait à peine assez de loisir pour parlementer avec eux : une zagaie fut décochée contre M. Evans; M. Harris sauta dans la mer au-dessous des rochers, et à la faveur de leur abri gagna la tente. Heureusement l'arme manqua M. Evans, qui s'échappa en laissant ses habits, comme avait fait M. Harris. L'alarme donnée, on se mit à poursuivre les sauvages; ils avaient disparu dans les broussailles de la colline.

« Cet exemple de perfidie nous rendit plus circonspects; notre position favorisant leurs attaques, je résolus de franchir la colline avec les chevaux, route que son escarpement excessif avait empêché de prendre; et je donnai ordre de réunir les chevaux. Pendant qu'on s'en occupait, et qu'assis dans la tente avec M. Harris et M. Evans j'écrivais tranquillement mon journal, une grêle de zagaie fondit du haut de la colline sur la tente; un de ces traits passa par-dessus mon épaule, et entra dans la terre à mes pieds; les autres tombèrent autour de la tente et parmi nos compagnons qui préparaient les bagages; mais ils ne firent de mal à personne. Nous avions mis des hommes en védette pour observer la hauteur; mais les naturels se montrèrent et décochèrent leurs zagaies si soudainement, que nos sentinelles n'eurent pas le

temps de donner l'alarme. Pour voyager avec sécurité, il fallait balayer la hauteur : ce fut vite fait, car lorsque nous la gravîmes, les sauvages prirent poste sur une autre plus éloignée. Nous parcourûmes ensuite tranquillement douze milles, et nous fîmes halte à une petite pointe de terre découverte, qui de mer haute est une île. Nous nous y regardions parfaitement en sûreté, quand nous aperçûmes trois naturels venant le long du rivage du côté du port Stephens. Nous savions que la bande qui s'était conduite avec tant de perfidie avait pris ce chemin; ainsi nous soupçonnâmes que ces hommes étaient envoyés pour voir si nous étions disposés à ressentir leurs outrages. Ils étaient désarmés et tenaient chacun un poisson comme une offrande de paix. Arrivés à quatre-cénts pas, ils s'arrêtèrent, et comme nous ne leur faisions pas de geste pour les encourager à s'avancer, ils retournèrent à la hâte vers leurs compagnons. J'étais décidé, s'ils fussent venus plus près, à faire un exemple de ces traîtres, et à n'en laisser dorénavant approcher aucun.

« Le 1er novembre nous sommes arrivés au port Stephens. Les sauvages s'étaient rassemblés en grand nombre derrière la plage; comme ils étaient armés, nous avons soupçonné que leur intention était de nous lancer leurs zagaies, quand nous passerions devant les broussailles. Alors quatre

de nos compagnons marchèrent en avant pour nettoyer le rivage ; aussitôt les naturels se retirèrent, et ne se montrèrent de nouveau que lorsque nous eûmes passé ; ils parurent aussi lâches que perfides : je suis persuadé que tout le mal qu'ils font, provient d'une confiance mal placée de notre part dans leurs dispositions amicales. Un homme isolé qui ne se tient pas sur ses gardes est sûr d'être sacrifié à leur soif du pillage.

« Ne pouvant traverser ce port sans un grand canot, M. Evans et trois hommes s'embarquèrent dans notre petit bateau pour aller à Newcastle, dont nous étions éloignés de trente-six milles, chercher les secours que le commandant pourrait nous envoyer, ainsi que des vivres ; car les nôtres étaient presque épuisés. Le 6 nous reçûmes tout ce dont nous avions besoin.

A notre retour à Port-Jackson, l'homme blessé était assez bien remis pour que l'on pût espérer de le voir bientôt guéri (1).

Le gouverneur Macquarie instruisit la colonie par une proclamation du succès de l'expédion de M. Oxley, auquel il témoigna sa reconnaissance. Ensuite il chargea M. King, officier de la marine royale et fils d'un des gouverneurs qui l'avaient

(1) Les relations de M. Oxley ne sont pas traduites en français.

précédé, de reconnaître les côtes du nord et de l'ouest de la Nouvelle-Hollande, pour tâcher d'y découvrir l'embouchure des fleuves de l'intérieur. Le résultat de cette campagne fit perdre l'espérance de trouver une ouverture considérable le long de ces côtes. M. King est depuis parti pour un nouveau voyage.

VOYAGE

DE G. MARINER

AUX ILES TONGA.

(1805 A 1810.)

La conduite bienveillante des naturels de Tongatabou, Eoua et Anamouka envers les navigateurs européens avait valu à l'archipel, dont elles sont les îles les plus remarquables, le nom d'îles des Amis. Cependant ces mêmes insulaires se comportèrent assez mal envers d'Entrecasteaux pour lui inspirer des soupçons sur leur bon caractère, et l'on a vu dans d'autres relations que l'on devait faire peu de fond sur leur douceur apparente. Les aventures de Mariner prouvent, comme l'avaient supposé plusieurs voyageurs, que la crainte seule empêche ces hommes à demi-civilisés de se porter à des actes de cruauté envers les étrangers qui abordent leurs côtes.

G. Mariner s'était embarqué sur un navire expédié dans le grand océan, pour faire des prises

jusqu'à une latitude déterminée, et ensuite s'occuper de la pêche de la baleine. Le bâtiment était de cinq-cents tonneaux, portait vingt-quatre canons de neuf, et avait quatre-vingt-seize hommes d'équipage. On fit voile de l'embouchure de la Tamise le 12 février 1805; le 17 juin on doubla le cap Horn; après différens exploits, on attérit à Ovaïhy, pour remédier à une voie d'eau; ensuite on alla dans les îles voisines pour se ravitailler. Plusieurs matelots avaient déserté; ils furent remplacés par des indigènes de ces îles. Cependant le bâtiment faisait encore de l'eau; on décida de relâcher à Taïti pour se radouber. L'inexpérience du capitaine fit manquer cette île; le 25 novembre 1806 on accosta Lefouga vers quatre heures après midi.

« Plusieurs chefs vinrent aussitôt à bord, dit Mariner, et nous apportèrent un gros cochon rôti et des ignames: ils étaient accompagnés d'un naturel d'Ovaïhy, nommé Touaï-Touïa qui, parlait un peu anglais. Cet homme s'efforça de convaincre notre capitaine des dispositons amicales des insulaires. Cependant un de ses compatriotes qui étaient à bord, dit qu'ils leur soupçonnait de mauvaises intentions; il conseilla au capitaine de les surveiller et même de les chasser du vaisseau, à l'exception de quelques chefs qui flattés de cette distinction et se voyant bien traités,

pourraient rendre des services. Aveuglé par une fatale prévention, le capitaine, bien loin d'écouter ces avis salutaires, fit sortir de sa présence l'homme qui les lui donnait et le menaça même d'un châtiment honteux.

Le dimanche 30 novembre le capitaine ordonna aux matelots de caréner le bâtiment : au lieu d'obéir, ils se regardèrent les uns les autres, et quelques-uns refusèrent positivement. Ils désiraient aller à terre, comme on le leur avait permis, tous les dimanches dans nos différentes relâches; d'ailleurs les naturels les y excitaient. Il est quelquefois très-difficile dans de telles circonstances de maintenir le bon ordre et la subordination dans un équipage ; le mauvais état du navire exigeait peut-être qu'on y travaillât assidûment. Le capitaine irrité de ces symptômes de mécontentement, dont il était en grande partie la cause par sa conduite arbitraire et capricieuse, sembla dans ce moment avoir absolument perdu le jugement qui lui était si nécessaire. Les matelots étant venus lui demander la permission de s'absenter, il leur dit d'aller au diable, s'ils le voulaient, mais qu'ils ne descendraient pas dans l'île que l'ouvrage à bord ne fût achevé ; en même temps, il leur enjoignit de quitter le gaillard d'arrière. Ils se retirèrent à l'instant : quelques momens après un matelot tenant à la main un stylet espagnol, s'élança

à la mer en jurant qu'il le passerait au travers du corps du premier drôle qui voudrait l'arrêter; trois autres suivirent son exemple, et emportèrent leurs hardes; enfin en moins d'une heure il y en eut quinze de plus qui gagnèrent de même l'île à la nage.

Dans l'après-midi les matelots restés à bord vinrent se plaindre au capitaine de ce que beaucoup d'Indiens, armés de massues et de lances, s'étaient rassemblés dans les entreponts, et dirent que leur conduite donnait lieu de les soupçonner du projet de vouloir s'emparer du bâtiment. Sur ces entrefaites j'étais dans la chambre assis avec le capitaine, M. Dixon, un des officiers, et deux chefs, dont un se nommait Vaca-ta-Bola. Etant sorti, je rencontrai sur le pont les matelots qui allaient parler au capitaine. Il n'eut pas d'abord l'air de faire beaucoup d'attention à ce nouvel avertissement du danger qui le menaçait. Toutefois, lorsque je lui eus confirmé la vérité du récit qu'on lui faisait, et qu'à tout événement la prudence demandait qu'il vérifiât les choses pour calmer les inquiétudes de l'équipage, il se rendit sur le pont, tenant Vaca-ta-Bola par la main. Dixon les suivit avec l'autre chef. Je remarquai que ces deux Indiens pâlirent : ils paraissaient fort agités; ce que j'attribuai à la crainte causée par le mouvement qui avait lieu dans le vaisseau, et dont ils

semblaient ignorer la cause; mais ils croyaient leur complot découvert et leur mort assurée.

Quand on leur eut dit que le capitaine n'aimait pas à voir à bord tant d'hommes armés de massues et de flèches, ils s'empressèrent de jeter leurs armes à la mer, et chassèrent leurs compatriotes hors du navire. Je remarquai cependant que ces Indiens avaient eu grand soin de faire passer de main en main leurs meilleures armes dans leurs pirogues. J'attribuai cette précaution à leur envie de ne pas les perdre; car ils se défaisaient sans répugnance de celles qui n'étaient pas bonnes. Le capitaine de son côté, pour éloigner toute apparence d'hostilité, fit descendre dans l'entrepont les haches de combat, les piques d'abordage et les autres armes.

Le soir, lorsque les naturels se furent retirés, le charpentier et le voilier représentèrent au capitaine qu'il conviendrait d'avoir les fusils à portée, et de placer des sentinelles sur le pont pour empêcher les naturels d'entrer, parce que leur grand nombre empêchait de travailler. Par malheur cet homme entêté fut sourd à ces avis salutaires, et ne prit aucune mesure.

Le lendemain lundi, 1[er] décembre, jour fatal, les naturels commencèrent dès huit heures du matin à se rassembler sur le vaisseau; ils furent bientôt au nombre de trois cents. Vers neuf heures

Touaï-Touaï arriva, et invita le capitaine à descendre à terre pour examiner le pays. Celui-ci accepta sur-le-champ la proposition, et partit sans armes. Une demi-heure après, étant dans l'entrepont, je m'approchai de l'écoutille, afin d'y mieux voir pour tailler une plume. Je regardai en l'air ; je vis Dixon qui, debout sur un canon, s'efforçait par ses signes d'empêcher un plus grand nombre d'Indiens de venir à bord. En ce moment ils jetèrent un grand cri, et l'un d'eux terrassa Dixon d'un coup de massue. M'apercevant trop clairement de ce dont il s'agissait, je me retournai pour courir à la chambre aux armes. Un Indien me saisit par la main. Heureusement je me débarrassai de lui, et je parvins à la chambre aux armes, où je trouvai le tonnelier. Regardant la soute aux poudres comme l'endroit le plus sûr, nous nous y réfugiâmes. Nous eûmes d'abord l'idée de faire sauter le vaisseau, afin de faire, comme Samson, périr nos ennemis avec nous. Plein de cette idée, j'allai dans la chambre aux armes pour y prendre une pierre à fusil et un briquet; mais je fis trop de bruit en dérangeant les piques d'abordage qui étaient dessus la caisse aux fusils. Craignant d'attirer l'attention des Indiens dans ce moment où le tumulte sur le pont avait presque entièrement cessé, je retournai vers le tonnelier, qui était épouvanté du sort qu'on nous réservait. Je lui

proposai de monter sur le pont, et de nous faire tuer pendant que les Indiens étaient encore échauffés par le carnage, plutôt que de nous exposer, par un plus long délai, à toutes les cruautés de ces barbares. Le tonnelier consentit à me suivre. Je montai donc dans la chambre aux armes, et soulevant l'écoutille, je vis Touaï-Touaï et Vaca-ta-Bola examinant l'épée et d'autres armes du capitaine qui étaient sur son lit. Comme ils me tournaient le dos, je levai entièrement l'écoutille, et je sautai dans la chambre. Touaï-Touaï se retourna. Je lui montrai mes mains vides, pour lui faire voir que j'étais désarmé, et à leur merci; je leur dis bonjour, en me servant d'une expression amicale usitée, aux îles Sandwich, et je demandai si l'on voulait me tuer, que j'étais prêt à mourir. Touaï-Touaï me répondit qu'on ne me ferait pas de mal, parce que les chefs étaient déjà maîtres du bâtiment; puis il s'informa du nombre des personnes qui étaient en bas. Je dis qu'il n'y avait que le tonnelier, et je l'appelai; car il ne m'avait pas accompagné. Touaï-Touaï nous conduisit sur le pont vers un des chefs qui avait dirigé le complot. Le premier objet que je vis aurait suffi pour glacer le cœur de l'homme le plus hardi; c'était un petit homme replet, nu, ayant sur une de ses épaules une veste de matelot ensanglantée, et sur l'autre sa

massue toute dégouttante de traces du carnage. Le clignotement continuel d'un de ses yeux et le mouvement convulsif d'un côté de sa bouche rendaient son aspect encore plus hideux. Sur une partie du pont étaient étendus vingt-deux cadavres nus, et rangés avec ordre près les uns des autres, et la tête tellement fracassée, qu'il aurait été impossible d'en reconnaître plus de trois. Un Indien venait de les compter; il en fit le rapport à un chef. Ensuite on les jeta à la mer, et on nous mena devant lui. Il sourit en nous regardant, probablement parce que nous étions fort sales; puis il me remit entre les mains d'un chef subalterne pour me transporter à terre. Le tonnelier resta sur le vaisseau.

Chemin faisant, mon conducteur me dépouilla de mes vêtemens et même de ma chemise. Le hasard qui m'avait fait échapper à la mort ne me paraissait pas un bonheur; je ne savais quel sort m'était réservé; je sentais une sorte d'indifférence pour ce qui pouvait m'arriver : ma seule consolation était de songer que j'allais être égorgé en arrivant par la main d'un chef dont la cruauté n'aurait pas été assouvie par le massacre qui venait d'avoir lieu. Je pensais que de tous mes compagnons qui s'étaient trouvés à bords, le tonnelier et moi nous étions les seuls qui eussions échappé à la mort. Quant à ceux qui la veille

avaient quitté le vaisseau, je supposais qu'on s'était au moins assuré de leurs personnes, et qu'ils attendaient comme moi, avec anxiété, si la mort ou une servitude dégradante serait leur partage.

En débarquant on me fit partir pour Co-Oulo, canton le plus septentrional de l'ile. Je vis, sans en être trop affecté, le cadavre du capitaine étendu sur le rivage : mes conducteurs me demandèrent de vive voix et par signes s'ils avaient bien fait de le tuer; je ne répondis pas; alors l'un d'eux leva sa massue pour m'en frapper : un chef supérieur l'en empêcha, et me fit embarquer sur une grande pirogue à voiles. J'observai sur la plage un vieillard de mauvaise mine qui brandissait sa massue : un jeune homme qui venait d'entrer dans la pirogue, me montra du doigt un feu allumé à quelque distance, et prononça en même temps le mot *maté*, qui dans tous les idiomes du grand océan signifie tuer : ses gestes semblaient indiquer qu'on allait me rôtir. Cette idée me tira de mon assoupissement moral; les inquiétudes que je conçus étaient bien naturelles à la vue de tout ce qui m'environnait. Un heure après beaucoup d'insulaires s'approchèrent, me firent sortir de la pirogue, et me conduisirent vers le feu; je vis étendus auprès les corps des trois matelots qui les premiers avaient déserté du vaisseau. On apporta des cochons pour les faire cuire, et je fus

agréablement détrompé; le jeune homme avait seulement essayé de me faire comprendre qu'on avait tué quelques-uns de mes compatriotes dans cet endroit, et qu'on allait y rôtir des pourceaux.

On me fit aller ensuite vers l'île de Foa. En chemin on s'arrêta dans une cabane où l'on m'ôta mon pantalon, malgré mes vives sollicitations pour qu'on me laissât ce vêtement, car je sentais déjà l'effet du soleil sur mon dos, et je craignais d'être entièrement exposé à son ardeur. On me fit ainsi marcher tout nu et sans souliers; la chaleur m'occasionait des ampoules. Partout où je passais, les naturels me tâtaient la peau pour la comparer à la leur; sa blancheur la leur faisait comparer à celle d'un cochon rôti, dont on a ratissé le poil; par malice ou par plaisanterie, on crachait sur moi; on me poussait; on me jetait de petits bâtons et des écales de coco : je reçus plusieurs blessures à la tête. Enfin une femme émue de pitié me donna un tablier fait de feuilles d'arbres. Mes conducteurs étant entrés dans une cabane pour boire de l'ava, me dirent de m'asseoir; pendant qu'ils se régalaient, un homme arriva; il avait l'air très-pressé : il dit quelques mots aux autres, et m'emmena. Un insulaire de Sandwich que je rencontrai, m'apprit que Feïnou, roi de ces îles, m'avait envoyé chercher.

Dès que le roi m'aperçut, il me fit signe de

m'asseoir près de lui; ses femmes qui étaient à l'autre bout de l'appartement, poussèrent un cri de compassion en me voyant dans un si pitoyable état. Heureusement le prince avait conçu pour moi de l'attachement dès le premier moment qu'il m'avait vu sur le vaisseau; il me prenait pour le fils du capitaine ou au moins pour un jeune chef d'un rang distingué dans mon pays : il avait en conséquence ordonné de m'épargner à quelque prix que ce fût. Il frotta son nez sur mon front, ce qui est une salutation très-amicale. Bientôt voyant que j'étais très-malpropre et blessé, il dit à une des femmes de service auprès de lui de me conduire à un étang situé dans l'enclos de la maison. Je me levai aussi bien que je pus; la saleté de mes pieds ne s'en allant pas assez vite, la femme prit du sable, et se mit à m'en frotter: je lui donnai à entendre qu'elle me faisait mal; elle répliqua qu'on se nettoyait ainsi à Tonga. Revenu près du roi, il m'envoya dans une autre salle où l'on m'oignit le corps d'huile de bois de sandal, qui avait une odeur très-agréable, et diminua la douleur de mes blessures. On étendit une natte à terre : accablé de fatigue de corps et d'esprit, je m'y étendis, et je ne tardai pas à m'endormir profondément. Au milieu de la nuit je fus éveillé par une femme qui m'apportait du cochon et des ignames. Prévenu de l'idée que cette chair était

le la chair humaine, je la laissai de côté; mais je mangeai de bon cœur les ignames, car depuis la veille j'étais à jeun.

Je fus très-surpris le lendemain de voir que tout le monde avait la tête rasée: c'était une marque de deuil; on avait dans la matinée enterré un grand personnage.

Vers midi le roi me mena sur le vaisseau. J'éprouvai beaucoup de plaisir en y trouvant plusieurs hommes de l'équipage qu'on y avait envoyés pour le faire approcher de la côte. Dès qu'ils eurent compris les ordres du roi, ils coupèrent les câbles, et conduisirent le navire à travers une passe si remplie d'écueils et de bancs, qu'on ne l'aurait pas crue navigable à moins de l'essayer. Feïnou informé par l'intermédiaire de Touaï-Touaï que si ses sujets, qui étaient au nombre de 400, ne s'asseyaient pas et ne se tenaient pas tranquilles, il serait impossible de manœuvrer le bâtiment, parce que les Anglais n'étaient que quatorze, donna ses ordres en conséquence. Aussitôt tout le monde s'assit, et il régna un silence aussi profond que si personne n'eût été à bord. Le navire amené à une demi-encâblure du rivage, on l'échoua conformément aux ordres du roi.

Les trois jours suivans furent employés à amener les mâts, et à transporter à terre deux caronades, ainsi que huit barils de poudre : tout le

reste était trop endommagé pour pouvoir servir. Plusieurs naturels s'occupèrent pendant ce temps à retirer le fer de toutes les parties du vaisseau, et à ôter les cercles des barriques dans la calle; car ce métal était pour eux l'objet le plus précieux. Plusieurs de ces futailles qui contenaient de l'huile de baleine, crevèrent, et huit insulaires furent suffoqués : l'eau qui s'était répandue dans le fond du vaisseau fut couverte de deux pieds d'huile. Deux de ces Indiens qui étaient parvenus à s'en tirer, ne pouvaient revenir de la difficulté qu'ils avaient éprouvée à s'élever au-dessus de l'huile; trois autres furent grièvement blessés des éclats de bois, quand les barriques s'ouvrirent pendant qu'ils les frappaient pour en enlever les cercles.

Feïnou voyant un insulaire du dernier rang qui, grimpé sur le grand mât, en enlevait le fer, fut choqué de ce qu'il prenait cette liberté. Il pria donc un naturel de Sandwich, qui s'amusait sur le pont à tirer des coups de fusil, de faire descendre cet homme; l'autre le visa, et le pauvre Indien tomba mort. Feïnou rit de bon cœur de la promptitude du coup, parce que l'individu n'était qu'un cuisinier, et que par conséquent sa vie ou sa mort importait fort peu à l'état.

Le 9 on mit le feu au vaisseau, afin d'en retirer plus aisément le fer; mais les canons étaient chargés, et lorsqu'ils furent suffisamment échauf-

fés par l'incendie, ils partirent l'un après l'autre; ce qui causa une terrible épouvante parmi les insulaires. Dans ce moment je dormais dans une maison près du rivage; éveillé par le bruit, je vis une grande foule courir de mon côté: chacun croyait que l'île allait être abîmée. Je vins à bout de leur faire comprendre par signes qu'il n'y avait rien à craindre, et qu'ils pouvaient aller se coucher.

Le lendemain les insulaires accoururent au rivage: je les aidai avec quelques autres hommes de l'équipage à conduire cinq caronades à terre avec un câble que trois cents hommes tirèrent. Peu de jours après on en transporta de la même manière trois autres et deux canons: leur poids trop considérable empêcha d'en faire usage.

Pendant les huit jours qui suivirent, je restai presque toujours renfermé, d'après les conseils de Feïnou, pour éviter la méchanceté du bas peuple, qui ne manquait pas une occasion de m'insulter. Le 16 décembre Feïnou partant pour aller tuer des rats à Eoua, me prit avec lui. Les habitans de cette île célébrèrent l'arrivée du monarque par de grandes réjouissances.

Un jour un insulaire m'apporta ma montre qu'il avait trouvée dans mon coffre; tous étaient curieux de savoir ce que c'était: je la montai; je l'approchai de l'oreille de l'un d'eux, et la lui

rendis : alors chacun la voulut prendre, et l'appliqua contre son oreille. Etonnés du bruit, ils la tournaient de tous les côtés, et témoignaient leur admiration à haute voix; ils la pinçaient et la frappaient comme s'attendant à l'entendre crier: ils se regardaient d'un air stupéfait, riaient aux éclats, et faisaient claquer leurs doigts, geste qu'ils accompagnaient d'une espèce de gonflement pour exprimer leur surprise. Il y en eut un qui m'apporta une pierre aiguë pour fendre la montre : je l'ouvris, et je leur montrai l'intérieur. Plusieurs essayèrent à la fois de la saisir; celui qui s'en empara s'enfuit; les autres coururent après lui. Une heure après ils revinrent avec la montre brisée en morceaux ; ils se les étaient partagés ; ils me les donnèrent en me priant par signes de les remettre ensemble : je leur fis entendre qu'ils l'avaient tuée, et que je ne pouvais pas lui rendre la vie. Celui qui la regardait comme sa propriété, poussa des cris de douleur, et accusa les autres d'avoir usé de violence : ceux-ci lui firent le même reproche. Tandis qu'ils se disputaient ainsi, survint un insulaire qui avait appris à bord d'un navire français l'usage d'une montre. Instruit de la cause de la querelle, il les traita d'imbéciles, et à l'aide de gestes et de signes qu'il traça sur le sable, il leur expliqua à quoi servait cet instrument. Leur étonnement

était au comble. Quant au démonstrateur, fier de sa science, il s'en pavanait et se qualifiait de *Papalanghi* (Européen).

Vers le 26 décembre je revins à Lefouga avec Feïnou. Je menais une vie bien triste, et j'étais exposé à des dangers sans nombre, ou du moins à des insultes de la part du bas peuple. Touaï-Touaï qui ne m'aimait pas, cherchait à persuader au roi qu'il devait me faire périr, ainsi que tous les Anglais, de crainte qu'un navire abordant à l'île et apprenant de nous le sort des nôtres, n'en tirât vengeance. Par bonheur Feïnou ne partagea pas cet avis : il regardait les blancs comme ayant un caractère trop humain et trop généreux pour user de représailles. Il avait probablement conçu cette opinion favorable des Européens, en observant qu'ils ne faisaient pas sauter le crâne de ceux qui sont sous leurs ordres pour les punir de la moindre faute.

J'avais recouvré quelques papiers et des livres, et Feïnou me trouvait souvent occupé à lire ou à écrire; un jour il me les demanda tous, et quand je les lui eus remis, il les fit brûler. M'étant informé du motif qui avait pu le porter à tenir une conduite si opposée aux marques de bonté qu'il m'avait constamment données, Touaï-Touaï m'apprit que le roi, de même que la plupart de ses sujets, regardait tous ces objets comme des

instrumens de sorcellerie qui attireraient sur l'île toute sortes de maux. Je ne pus pas bien comprendre l'explication que cet Indien me donna; mais ensuite lorsque j'entendis le langage de cet archipel, Feïnou m'instruisit des causes qui lui avaient donné cette opinion des livres et du papier écrit. Cela remontait à l'époque où les missionnaires conduits par Wilson étaient venus s'établir dans l'île. On les voyait toujours consultant leurs livres ; une maladie contagieuse avait fait mourir plusieurs chefs en peu de temps : un Anglais eut la méchanceté de persuader aux insulaires que les missionnaires parvenaient par leurs charmes à occasioner ces désastres ; on en massacra plusieurs, et leurs livres furent brûlés.

L'ignorance de la langue du pays nous embarrassait beaucoup, mes compagnons et moi : quelquefois nous manquions de vivres ; quelquefois les insulaires nous invitaient à manger avec eux : souvent on ne faisait pas attention à nous, et nous étions réduits à dérober ce dont nous avions besoin. Je fis connaître nos nécessités au roi par le canal de Touaï-Touaï. Le roi fut très-surpris de ce qu'il appelait notre sottise, et nous demanda comment on s'y prenait en Angleterre pour avoir de quoi vivre. Quand il apprit que chacun achetait ce qu'il lui fallait pour lui et pour sa famille, qu'on n'invitait à dîner que ses amis et rarement des

étrangers, à moins de vouloir faire leur connaissance, il se moqua de l'égoïsme et du mauvais caractère des blancs, et observa que les usages de Tonga étaient bien préférables; il me dit que lorsque j'aurais faim, je n'avais qu'à entrer dans une maison où je verrais le repas servi, et à m'asseoir sans cérémonie avec les convives. Depuis ce temps l'égoïsme des Européens passa en proverbe, et quand un étranger se présentait chez quelqu'un sans être invité, on lui disait en riant : non, non, nous te traiterons à l'européenne; va chez toi et mange ce qui t'appartient : nous mangerons ce qui est à nous.

Au bout de quelque temps, nous ne restions plus que cinq dans l'île; les autres Anglais avaient été dispersés dans l'archipel. Ennuyés de la vie que nous menions, nous priâmes le roi de nous donner une grande pirogue pour la gréer en sloop, et avec sa permission tâcher de gagner l'île Norfolk, et ensuite Port-Jackson. Il nous le refusa sous prétexte que la pirogue ne pourrait pas tenir la mer; ensuite il nous permit de construire un bâtiment : par malheur on ébrécha une hache, et il défendit expressément de se servir de ces outils.

Privés ainsi de tous les moyens de nous échapper, nous sentîmes la nécessité de nous mettre au fait des mœurs et des usages du peuple avec

lequel nous étions forcés de rester; mais il survint bientôt des évenemens qui en occupant notre esprit, en bannirent pour un temps les reflexions désagrables et les regrets inutiles.

L'état de ces îles avait bien changé depuis le voyage de Cook. Alors leurs habitans ne connaissaient la guerre que par leur démêlés avec les insulaires de Fidji, archipel situé à cent vingt lieues au nord-ouest. Comme ils le fréquentaient pour y prendre du bois de sandal, ils combattaient pour l'un ou l'autre des partis qui divisaient ces hommes belliqueux. Ces campagnes accidentelles leur apprirent à perfectionner la fabrication de leurs armes, auparavant plus propres à la chasse qu'à la guerre, et à s'en servir avec avantage, à se barbouiller le visage, et à prendre un costume particulier pour paraître plus terribles en combattant.

Quelque temps après le voyage de Cook, Touaïhala-Fatê, un des principaux chefs de Tonga, ayant dans plusieurs visites qu'il avait faites aux îles Fidji contracté les goûts guerriers des habitans, s'ennuya de la vie tranquille et nonchalante qu'il menait dans sa patrie. Prenant avec lui une troupe de deux cent cinquante jeunes gens qui partageaient ses inclinations inquiètes, il retourna dans cet archipel. La maxime des Fidjiates, qui disent que la guerre est la seule occu-

pation digne de l'homme, et que le repos et le plaisir ne conviennent qu'aux lâches et aux efféminés, leur plaisait beaucoup. Embarqués dans trois grandes pirogues, ils débarquèrent à l'île de Laemba pour se joindre à un des deux partis en guerre, et piller, ravager, prendre des pirogues, tuer, en un mot faire tout ce qu'ils qualifiaient d'exploits glorieux.

Tantôt ils se battaient avec un parti, tantôt avec un autre, suivant que leur caprice ou la perspective du butin les conduisaient ; les habitans de différentes îles, et même ceux d'une île étant en guerre les uns contre les autres, on conçoit que l'occupation ne manquait pas à ces étrangers. Au bout de deux ans et demi, ennuyés de n'agir que comme auxiliaires, ils firent la guerre pour leur compte, afin de se procurer plus de butin : leur extrême bravoure les fit réussir dans toutes leurs entreprises. A la fin fatigués de leur longue absence de Tonga, ils revinrent dans des pirogues de Fidji, bien mieux faites que les leurs. Un coup de vent en fit périr dans la traversée une qui portait les hommes les plus courageux : les autres trouvèrent à leur arrivée l'île en insurrection.

Long-temps avant le départ de Fatê pour Fidji, Tougou-Ahou était monté sur le trône par droit de succession. Capricieux et cruel, ses

atrocités avaient irrité le peuple contre lui. Toubo-Nioula, un des grands chefs, et frère de Feïnou, alors chef tributaire de Hapaï, profita du mécontentement général pour tramer un complot avec celui-ci. Un soir, accompagnés d'une suite nombreuse, ils se présentèrent, selon l'usage, chez Tougou-Ahou pour lui rendre leurs devoirs; et après lui avoir fait divers présens, ils se retirèrent. Cette visite leur servit de prétexte pour rester dans le voisinage de la demeure du roi. Vers minuit ils y retournent avec leurs gens, qu'ils placent tout autour en sentinelles, prêtes à tomber sur quiconque essayerait de s'échapper. Feïnou reste chargé de leur commandement; Toubo-Nioula entre sa hache à la main. Il passe au milieu des femmes et des maîtresses favorites du roi couchées de chaque côté de la salle, et va droit à sa victime qui dormait tranquillement sur une natte. Il s'arrête un moment, et ne voulant pas que le malheureux ignorât de quelle main il recevait la mort, il lui frappe le visage avec la main. Tougou-Ahou s'éveille en sursaut: « C'est moi, c'est Toubo-Nioula qui te frappe, lui dit-il. » Et au même instant un coup de hache tranche les jours du roi. Une scène d'horreur et de tumulte suit cet attentat. Toubo-Nioula emporte hors de la maison le fils adoptif de Tougou-

Ahou, enfant de trois ans, qu'il désirait sauver. La troupe de Feïnou s'y précipite, et met à mort tout ce qui s'y trouve.

Les deux chefs et leurs partisans se retirèrent sans perdre de temps à Hahaghi, canton septentrional de l'île. Dès le point du jour le trouble et l'effroi régnaient dans Tonga. Les amis du feu roi essayèrent de rallier du monde ; mais Feïnou et Toubo-Nioula rassemblèrent en quelques heures un nombre considérable de leurs adhérens, et après avoir lancé leurs pirogues à la mer, afin d'y avoir recours en cas de nécessité, ils marchèrent vers Hihifo, lieu où le roi avait été tué. A leur arrivée ils détruisirent les pirogues de leurs ennemis, puis s'avancèrent vers l'endroit où ceux-ci s'étaient réunis, à trois quarts de mille de Hihifo. Le combat fut très-meurtrier pour les deux partis, et dura jusqu'à minuit. Celui de Feïnou fut repoussé, et obligé de faire retraite jusqu'à Hahaghi. Le lendemain soir un événement imprévu lui rendit sa force, et donna une nouvelle ardeur aux chefs et aux soldats ; c'était l'arrivée de la troupe guerrière qui revenait de Fidji. Fatê et ses soldats embrassèrent la cause de Feïnou, et jurèrent de se dévouer pour lui. Mais le soir même Fatê, atteint soudainement d'une maladie dont il jugea qu'il devait mourir bientôt, et ne voulant pas expirer sur une

natte comme un homme vulgaire, proposa d'attaquer l'ennemi le lendemain à la pointe du jour : ce projet fut exécuté. On rencontra l'autre armée à moitié chemin : comme si elles eussent agi de concert, elles s'arrêtèrent toutes deux au même instant, puis en vinrent aux mains avec un courage égal des deux parts. Le combat fut sanglant, et dura trois heures. Toubo-Nioula fit des prodiges de valeur. Fatê répandit la terreur parmi ses adversaires : sentant que ses forces l'abandonnaient, il se précipita au plus fort de la mêlée, et tomba percé de coups. Feïnou ne se battait pas moins vaillamment. La victoire se déclara pour lui ; ses antagonistes prirent la fuite.

Mais son triomphe lui avait coûté cher. Plusieurs de ses hommes les plus braves étaient restés sur le champ de bataille, et ses forces étaient tellement diminuées, que la prudence ne permit pas de poursuivre l'ennemi. Après avoir tenu conseil avec son allié, il fut décidé qu'ils retourneraient sur-le-champ aux îles Hapaï et Vavao, parce qu'il valait mieux qu'ils veillassent à la conservation de leurs propriétés, que de risquer de les perdre, et même leur vie, en s'opiniâtrant à faire la guerre dans Tonga, où les partisans du roi étaient très-nombreux. Etant donc partis pour les îles Hapaï, ils débarquèrent à Namouka, la

plus proche, et s'en emparèrent après une faible résistance de la part des adhérens de Tougou-Ahou. Ils parcoururent successivement les autres de la même manière; et ayant augmenté leurs troupes, ils arrivèrent à Haano, où beaucoup de partisans du roi s'étaient réunis pour les combattre. L'affaire, qui fut très-sanglante, se termina en faveur de Feïnou, et termina la conquête des îles Hapaï, dont il fut proclamé roi. Il fit mettre à mort tous les chefs prisonniers qui avaient été attachés particulièremet à Tougou-Ahou: quelques-uns de ces infortunés expirèrent dans des tourmens affreux.

Après avoir célébré leurs succès par des réjouissances publiques, Feïnou et Toubo-Nioula s'embarquèrent pour Vavao. On ne s'y opposa pas à leur débarquement; mais on harcela leur armée par des attaques soudaines pendant la nuit, et par les embuscades qu'on lui dressait pendant le jour. La conquête de cette île coûta huit jours. Enfin Vouna s'étant enfui à Hamoa, une des îles des Navigateurs, avec d'autres chefs, Feïnou resté maître de l'île, en fut déclaré roi. Il en abandonna le commandement à Toubo-Nioula, qu'il y établit comme vice-roi, à charge de lui payer un tribut annuel. Tout étant ainsi réglé, Feïnou revint aux îles Hapaï pour s'occuper des moyens d'attaquer Tonga.

Cette île était livrée aux troubles. Tougou-Ahou n'avait laissé ni fils ni frère pour lui succéder; alors ses parens éloignés prétendirent tous à la royauté, Tonga fut déchirée par des dissensions intestines, et divisée en plusieurs petits états; chaque parti se construisit un fort; bientôt il y eut une douzaine de places fortifiées. Tonga, auparavant étrangère à la guerre, fut ravagée par ses habitans et souvent dévastée par la famine, situation peut-être plus déplorable que celle où elle se trouvait sous la tyrannie de Tougou-Ahou. Indépendamment de cette guerre civile, les insulaires étaient exposés aux hostilités de Feïnou, qui tous les ans effectuait une descente, et attaquait une des forteresses ou plusieurs en même temps; mais elles étaient si bien défendues par des retranchemens, que ses armées n'avaient pu en prendre qu'une seule pendant l'espace de douze ans.

Tel était l'état de ces îles à mon arrivée. Les quatre Anglais qui étaient avec moi à Lefouga, reçurent ordre du roi de se préparer à le suivre dans son expédition annuelle contre Tonga, et de mettre quatre caronades en état de servir. Nous les plaçâmes sur des affûts neufs; les charpentiers indigènes nous aidèrent dans ce travail et firent les roues. Cet ouvrage terminé, Feïnou témoigna quelque crainte que le canon ne fût un

instrument de guerre trop lourd pour leur manière de combattre, qui consistait en attaques et en retraites brusques plutôt qu'en affaires rangées. Il convenait que ce dernier mode valait mieux; mais il doutait qu'il pût y habituer ses soldats. Nous lui promîmes de nous placer, avec les Anglais dispersés dans les autres îles, en tête de l'armée, avec les quatre canons pourvu qu'elle promît de tenir ferme et de nous soutenir. Le roi s'y engagea de la part de ses soldats; et quelques jours après, en passant la revue de ses troupes, il leur fit connaître ses intentions et prêter serment de s'y conformer.

Nous nous mîmes aussitôt à ramasser les balles que les insulaires avaient jetées de différens côtés, n'en sachant que faire, et nous coupâmes aussi des planches de plomb pour nous en servir au même usage. Des indigènes radoubaient leurs pirogues, rassemblaient leurs armes, et les femmes faisaient des ballots d'étoffes d'écorce et de nattes.

Le roi me demanda un jour si ma mère vivait. Sur ma réponse affirmative, il eut l'air très-chagrin de me voir si loin d'elle, et voulut que Mafi-Habé, une de ses femmes, m'adoptât et m'en tînt lieu : il ajoutait que toutes les fois que j'aurais besoin de quelque chose, je n'aurais qu'à m'adresser à elle, et qu'elle me le donnerait. Effec-

tivement cette femme me témoigna depuis la tendresse et l'affection qu'elle aurait pu avoir pour son fils.

Tout étant prêt pour l'invasion de Tonga, les dieux furent invoqués, et les prêtres assurèrent Feïnou du succès. Les pirogues étaient au nombre de cinquante : les quatre plus grandes portaient chacune une caronade. Le rendez-vous général fut indiqué à Namouka. Le mauvais temps ayant forcé de relâcher à Eoua, Feïnou y passa son armée en revue ; la plupart des soldats étaient peints et habillés à la manière de Fidji. En arrivant devant le roi, les guerriers les plus distingués frappaient la terre de leur massue, en désignant par son nom l'ennemi qu'ils voulaient assommer. Tous assurèrent Feïnou de leur attachement inébranlable pour lui, et de son côté il les exhortait à combattre vaillamment.

Il passa ensuite une nouvelle revue à Namouka. La flotte avait été jointe par de nouvelles pirogues: elle se montait à cent soixante-dix voiles, et deux jours après on mit à la voile pour Tonga. Le calme obligea de débarquer à la petite île de Panghaïmodou.

Le lendemain avant le jour, des habitans de Mafanga, canton de Tonga, où sont les sépultures des guerriers les plus célèbres, et qui est par cette raison regardé comme sacré, apporte-

rent des présens à Feïnou. Il n'est pas défendu d'y débarquer. Feïnou alla visiter le tombeau de son père : tous ceux qui le suivaient, et j'étais du nombre, portaient en signe de respect et d'humilité des nattes au lieu des vêtemens ordinaires, et autour du cou des guirlandes de feuilles d'ifi (*inocarpus edulis*). Tous s'assirent les jambes croisées devant la tombe, et sans proférer une parole se frappèrent les joues à coups de poing pendant une demi-minute. Un des principaux mataboulés adressa la parole à l'esprit du père de Feïnou, pour qu'il veillât sur son fils dont la cause était juste, et qui était un homme plein de respect pour les dieux. Un autre Indien de la suite de Feïnou s'approcha de lui, et en reçut une racine de cava, qu'il alla déposer sur le tertre élevé devant le fiatouka ou la tombe : d'autres firent ensuite de même. Cette cérémonie nommée tongaï étant terminée, tout le monde retourna sur le rivage. Le chef de Mafanga y apporta des racines de cava, et sur-le-champ le régal commença.

Sur ces entrefaites, les soldats restés sur les pirogues se disposaient au combat ; les ennemis à terre en faisaient de même : ils poussaient le cri de guerre, couraient le long du rivage en brandissant leurs massues et leurs lances, et semblant défier ceux qui venaient les attaquer.

Feïnou s'étant rembarqué avec toute sa suite, la flotte s'avança vers Nioucalofa, place la mieux fortifiée de l'île. Elle était sur la côte occidentale, à cent cinquante pas du rivage, et occupait un espace carré de quatre à cinq acres. De même que dans les autres forts, une première enceinte en claies de roseaux est soutenue en dedans par de gros pieux : elle a neuf pieds de haut, quatre grandes ouvertures, et plusieurs plus petites, fermées en dedans par des portes en coulisse, faites de bois de cocotier. Au-dessus de chacune et en d'autres endroits de l'enceinte, s'élèvent des plates-formes qui forment une saillie de deux à trois pieds, et sont éloignées l'une de l'autre de quinze pieds. Elles sont défendues par des murs percés de trous, de même que ceux d'en bas, pour que l'on puisse décocher des lances. Un fossé de douze pieds de profondeur et de largeur règne en dehors tout autour de la fortification; un autre ouvrage absolument semblable entoure la première enceinte à quelque distance; la terre retirée des fossés forme de chaque côté des banquettes qui les rendent plus profonds. Les murs en dedans et en dehors sont ornés d'une profusion de coquilles blanches. Quelques-uns de ces forts sont carrés, d'autres ronds, par exemple, celui de Nioucalofa.

Nous étions seize Anglais dans l'armée de Feï-

nou ; huit avaient des fusils. Les troupes débarquèrent à l'abri d'un feu de mousqueterie, qui fit rentrer promptement dans leur fort les ennemis sortis pour s'opposer à la descente. La première décharge en tua trois et en blessa plusieurs ; la seconde jeta tant d'effroi dans leurs rangs, qu'en cinq minutes il n'en resta plus sur le rivage que quarante des plus braves pour disputer le terrain. Ils se retirèrent cependant lorsque les troupes du roi se déployèrent. Les caronades et toute l'armée étant à terre, on commença un feu régulier : les efforts des ennemis ne purent tenir contre cette attaque. Lorsque leur défense devint moins vive, à cause du grand nombre d'hommes qu'ils avaient perdu on rentra dans la place, on y mit le feu, et on massacra impitoyablement tout ce qui s'y trouva, sans distinction d'âge ni de sexe : c'était un tableau horrible à contempler. Les maisons que le feu avaient épargnées furent pillées, et les vainqueurs firent un butin immense en vêtemens d'écorce, nattes, etc.

Les chefs de Feïnou n'avaient pas voulu qu'il s'exposât ; il était donc resté assis sur un récif dans une chaise anglaise. Le combat fini, il entra dans le fort. Quand il vit trois cents cinquante ennemis étendus morts et tout le dégât causé par l'artillerie des Anglais, il en manifesta son étonnement, et nous témoigna sa reconnaissance du

grand service que nous lui avions rendu. Après une victoire si complète, il regagna Panghaïmodou. J'essayai de lui persuader qu'il devait profiter de son avantage en assiégeant une autre place qui ne pouvait manquer de tomber bientôt dans ses mains; la terreur dont ses ennemis étaient frappés, ne pouvant manquer de lui soumettre promptement toute l'île : mais Feïnou n'était pas encore un guerrier consommé, ou peut-être pensait-il qu'avec des armes si formidables, il se rendrait maître de Tonga quand il le voudrait.

On passa plusieurs jours à Panghaïmodou, et plusieurs pirogues furent expédiées vers un canton inhabité de Tonga pour y couper des roseaux destinés à rebâtir le fort de Nioucalofa, projet conseillé par les dieux que les prêtres furent chargés de consulter. Voici comme cette cérémonie a lieu.

La veille au soir le chef ordonne à son cuisinier de faire cuire un cochon, et de le porter avec des ignames et des bananes, à la demeure du prêtre. Le lendemain le chef et les mataboulés vont chez celui-ci, que l'on trouve assis sous la saillie du toit : les mataboulés se placent en cercle de chaque côté; l'homme qui prépare le cava se met vis-à-vis du prêtre; enfin derrière lui se tient la foule, dans le rang de laquelle

les chefs sont confondus. Ils donnent dans cette occasion solennelle cette preuve d'humilité, comme devant être agréable à leurs dieux.

Tout le monde étant assis, on regarde le prêtre comme inspiré, parce qu'on suppose que dès ce moment le dieu existe en lui. Il reste long-temps en silence, immobile, les bras croisés, les yeux fixés à terre; cependant les vivres se distribuent; le cava se prépare; les mataboulés commencent à interroger le prêtre; il répond, ou bien il ne dit rien, mais toujours en gardant la même posture: souvent il ne dit pas un mot avant que le repas soit fini, et que l'on ait bu le cava. Quand il parle, sa voix d'abord basse et alterée s'élève peu à peu, et quelquefois au-dessus de son ton naturel. Tout ce qu'il dit étant supposé prononcé par le dieu, il s'exprime à la première personne, sans marquer la moindre émotion; quelquefois néanmoins son visage s'enflamme, tout son corps est saisi de tremblement, son front se couvre de sueur, ses lèvres noircissent, et sont agitées d'un mouvement convulsif. Enfin des larmes s'échappent de ses yeux; sa poitrine se soulève avec violence: à peine peut-il parler. Ces symptômes diminuent peu à peu. Avant ou après ce paroxisme, il mange quelquefois autant que quatre hommes de bon appétit. L'accès passé, il reste quelques instans tranquille; puis il prend une massue que l'on a pla-

cée exprès à côté de lui, la retourne, la regarde attentivement, jette les yeux à droite et à gauche; il finit par la lever brusquement, et après une pause, en frappe fortement la terre ou la maison. A l'instant l'esprit le quitte; il se lève et va se confondre parmi le peuple. Si l'on veut encore prendre du cava, le roi ou le chef du rang le plus élevé occupe la place du prêtre.

Quelquefois des indigènes qui ne sont pas prêtres, surtout des femmes, reçoivent l'inspiration divine. Celles-ci ne sont pas affectées de la manière que je viens de décrire; elle sont mornes et abattues, comme s'il leur était arrivé un grand malheur; à mesure que le symptôme augmente, elles versent ordinairement un torrent de larmes; elles s'évanouissent pendant quelques minutes. Tout cela dure ordinairement un quart d'heure ou une demi-heure. Cet accès s'appelle aussi une inspiration du dieu; il passe pour un avertissement secret par lequel il reproche à la personne qui l'éprouve, d'avoir négligé ses devoirs religieux. Quelques naturels sont tellement au fait de ces conversations mystérieuses avec le dieu, qu'ils peuvent se procurer un accès quand ils s'y sentent disposés. J'en vis une fois un, qui se croyant près d'être inspiré, demanda du cava, suivant l'usage; mais un instant après il déclara que le dieu ne voulait pas venir, et l'on emporta le cava.

Mais revenons à Feïnou et à son armée. Quand on se fut procuré une quantité suffisante de joncs et de pieux, les fortifications de Nioucalofa furent rétablies sur un plan plus étendu : l'ouvrage fut terminé en deux jours. Un canon fut placé à chaque porte du fort. Les pirogues furent hallées à terre et entourées d'une forte palissade. Plusieurs hommes s'étaient blessés grièvement en tombant dans des citernes creusées en dehors des murs du fort ; et l'on avait été aussi très-incommodé par la puanteur des cadavres qui étaient retés étendus sur le terrain, parce que ces insulaires n'enterrent pas les corps de leurs ennemis.

Quelques jours après un petit détachement s'étant avancé dans l'ile, suivant l'usage journalier, pour cueillir des cocos, fut attaqué par une troupe ennemie plus nombreuse, et eut un homme de tué. Je fis partie d'un corps de deux cents soldats envoyés à la poursuite des assaillans : nous les atteignîmes et nous les mîmes en fuite ; mais nous donnâmes dans une embuscade ; nous fûmes pris par derrière, et trente des nôtres mordirent la poussière. Les Hapaïtes lâchèrent pied, et je fus obligé d'en faire autant avec quatre Indiens occupés contre un corps d'ennemis séparé. En traversant un champ où l'herbe était très-haute, je tombai dans un trou profond de six pieds. Alors mes quatres compagnons prirent la résolution

héroïque de me sauver : trois firent volte-face avec leurs lances en arrêt, pendant que le quatrième me tira de la fosse; un de ces braves fut tué sur la place. Cependant une troupe nombreuse arrivait sur nous ; ils ne nous restait plus qu'à vendre chèrement notre vie. En ce moment notre détachement voyant notre danger, se hâta de venir à notre secours : le combat se renouvela avec acharnement; nos adversaires furent enfin mis en déroute. Nous revînmes avec quinze prisonniers.

Le lendemain quelques jeunes chefs qui avaient contracté les habitudes des îles Fidji, proposèrent de tuer les prisonniers, de peur qu'il ne parvinssent à se sauver, puis de les rôtir et de les manger. Ils ne trouvaient que trop de gens de leur avis, les uns parce qu'ils aimaient cette nouriture, les autres parce qu'ils voulaient en essayer, croyant y voir une preuve de courage ; enfin parce qu'on manquait de vivres : les pirogues qu'on avaient expédiées à Hapaï pour en chercher ne revenaient pas et l'armée était menacée de la famine. Quelques prisonniers furent donc assommés : leur chair découpée en petits morceaux, lavée à l'eau de mer et enveloppée de feuilles de bananier, fut cuite sous des pierres rougies au feu ; d'autres ayant été vidés, furent cuits tout entiers comme des cochons. Je ne fus pas tenté de prendre ma part de ce repas, quoique l'odeur de cette chair accommodée

fût très-bonne. Ceux qui ne voulurent pas goûter de cet horrible festin, souffrirent beaucoup de la faim, car les pirogues ne paraissaient pas. Depuis deux jours et demi j'étais à jeun, lorsque passant devant une maison où l'on faisait cuire de la viande, j'y entrai dans l'espérance d'y trouver quelque chose qui ne répugnât pas à mon estomac, ne fût-ce qu'un morceau de rat ; on me dit que l'on avait du cochon, et l'on m'en offrit. J'allais porter cette viande à ma bouche, quand le sourire de mon hôte me fit croire que c'était un foie d'homme. L'horreur que j'éprouvai me le fit jeter au visage de ce cannibale, qui se mit à rire en me demandant s'il ne valait pas mieux s'en nourrir que mourir de faim.

A l'époque du voyage de Cook à ces îles, l'anthropophagie n'y était pas connue. Depuis, les naturels de Fidji en ont enseigné la pratique, ainsi que l'art de la guerre, à ceux de Tonga ; et une famine qui survint peu de temps après rendit cet expédient affreux presque nécessaire. Ils se tendaient des piéges, et se tuaient les uns les autres pour s'entre-dévorer. On m'a conté à ce sujet des particularités qui font frémir.

Les pirogues ne furent de retour de Hapaï qu'au bout de quinze jours. Bientôt après les hommes de la garnison du fort de Noukou envoyèrent

demander la permission d'enterrer leurs parens tués dans les derniers combats. L'ayant obtenue, ils vinrent choisir douze des cadavres, et les emportèrent; les autres furent laissés où ils étaient.

Chaque jour des déserteurs venaient se rendre à Feïnou, et lui annonçaient qu'il serait bientôt attaqué. Le bon état de Nioucalofa le mettait à même d'attendre les assaillans sans crainte. Sur ces entrefaites Tarky, chef de Bea, fit sa soumission, et le reconnut pour roi de Tonga. Quinze jours après Feïnou voyant qu'on ne l'inquiétait pas, s'impatienta de son séjour à Tonga, parce qu'il voulait retourner aux îles Hapaï pour y faire lever le tabou qui avait été mis sur les cochons, les poules et les cocos pour huit mois. Si la cérémonie n'a pas lieu en temps convenable, les dieux irrités se vengent de cette négligence par la mort prématurée de quelque grand chef. Feïnou consulta les dieux, qui lui conseillèrent d'exécuter son dessein.

Avant de partir, il eut le projet de conclure de nouveaux arrangemens avec Tarky, et de laisser cent hommes de garnison à Nioucalofa. On l'en dissuada, en lui représentant que ce chef pourrait le trahir et faire périr ces cent hommes. Il se décida donc à lui confier entièrement la garde du fort, puis fit lancer les pirogues à la mer. On y

chargea les provisions, et on alla jusqu'à Panghaïmodou, avec le dessein de mettre à la voile pour Hapaï le lendemain matin.

Pendant la nuit on aperçut un grand incendie dans Tonga, du côté de Nioucalofa. On supposa que ce fort était en feu; mais on ne savait si c'était par l'effet d'un accident ou d'une perfidie. Avant le jour Feïnou, pour éclaircir ses doutes, dépêcha une pirogue à la grande île. Ses émissaires revinrent bientôt nous apprendre que Tarky, pour insulter et vexer Feïnou, avait fait incendier la forteresse, précisément pendant qu'il était à portée de voir ce désastre. Outré de colère, le roi voulait retourner sur-le-champ à Tonga, et exterminer Tarky avec toute sa famille. Les prêtres l'en détournèrent, en lui rappelant l'avertissement des dieux. Le dépit lui fit différer son départ jusqu'au lendemain matin. L'après-midi un chef de Tonga, qui était son parent, vint le joindre avec toute sa famille, et entra à son service. Il en avait obtenu la permission du commandant de Hihifo, où il demeurait.

Cet événement avait rendu à Feïnou une partie de sa bonne humeur. Un autre incident acheva ce qui était commencé. Instruit que des navires européens touchaient quelquefois à Tonga plutôt qu'aux autres îles, j'avais écrit une lettre en anglais, adressée à quiconque elle serait remise. J'y

exposais ma situation et celle de mes compagnons d'infortune. De la poudre à canon délayée dans une décoction de plantes mucilagineuses m'avait tenu lieu d'encre. Le papier m'avait été donné par un des naturels, qui l'avait dans sa possession depuis très-long-temps. Je confiai cette lettre au chef de Mafanga, en le chargeant de la remettre au premier bâtiment qui arriverait à Tonga. Touaï-Touaï en ayant entendu parler, en rendit compte à Feïnou, en lui représentant que sans doute j'instruisais les Européens du sort de notre navire, et que je les invitais à en tirer vengeance. Feïnou parvint à obtenir la lettre, et la tourna de tous les côtés. N'y comprenant rien, il dit à un Anglais de lui expliquer ce qu'elle signifiait. En ce moment j'étais absent. Mon compatriote l'ayant parcourue, dit au roi que je priais les capitaines anglais qui pourraient venir à Tonga de s'intéresser auprès de lui pour obtenir la liberté des Anglais, parce qu'ils désiraient retourner dans leur pays, quoiqu'ils fussent bien traités. Ce n'était pas là le contenu de la lettre; mais le lecteur pensa que c'était ce qui choquerait le moins Feïnou. Effectivement il observa que nos souhaits étaient bien naturels. La au contraire invitait les navires à Hapaï plutôt qu'à Tonga, pour procurer des vivres ; à la

venir à bord en grand nombre, pour ne pas éprouver notre sort, et à tâcher de faire quelque chef prisonnier, pour le garder en otage jusqu'à ce qu'on nous eût rendu la liberté.

Cette manière de communiquer ses pensées était pour Feïnou une énigme inexplicable. Après avoir de nouveau examiné la lettre de tous les côtés, il réfléchit long-temps. Enfin il m'envoya chercher, et me dit d'écrire quelque chose. Je lui demandai ce qu'il fallait écrire. « Mettez-moi sur le papier, reprit-il. » J'écrivis *Feïnou*. Il fit venir un autre Anglais qui n'avait pas été présent à cette scène ; il lui donna le papier pour le lui expliquer : préalablement il m'avait fait tourner le dos. Quand il entendit prononcer son nom, il prit le papier, le tourna dans tous les sens, et s'écria : « Il n'y a là rien qui me ressemble, ni à personne qui vive. Comment peut-on savoir que c'est moi? » Sans attendre une explication, il me dit d'écrire d'autres choses qu'il me dictait, et qu'il faisait lire ensuite par l'autre Anglais. Ce fut un divertissement nouveau pour le roi et pour tous les spectateurs des deux sexes, surtout quand il me contait à l'oreille quelque petite intrigue d'amour, que mon compagnon répétait ensuite à haute [illegible] la confusion de quelques-unes des femm[illegible] t fut pris en bonne part.

[illegible] onjectures sur un art si



merveilleux, et témoignait son admiration. Feïnou, tout en avouant que c'était une très-belle invention, ajouta qu'elle ne convenait pas aux îles Tonga, parce qu'elle n'y causerait que des troubles et des conspirations, et qu'il ne serait pas en vie dans deux mois si ce secret y était répandu. Il avoua pourtant qu'il serait charmé de le connaître, et d'en instruire toutes les femmes, pour nouer des intrigues avec elles, sans craindre autant d'être découvert et assommé par les maris.

Voilà comme raisonnent dans tous les pays ceux qui veulent y dominer en tyrans. Ils veulent bien des connaissances pour eux et les instrumens de leurs caprices ou de leurs passions, mais souhaitent que le grand nombre reste plongé dans l'ignorance pour obéir servilement.

Le lendemain on profita d'un vent favorable, et l'on atteignit à Tonga. Feïnou se hâta de procéder à la levée du tabou. De même que dans d'autres cérémonies de ces îles, des pyramides d'ignames et de cochons cuits furent élevées sur la plate-forme devant la maison du roi. Il y était assis avec plusieurs chefs parés de leurs plus beaux habits. Une foule immense s'assit tout à l'entour : les plus robustes des chefs essayèrent d'emporter sur leurs épaules les cochons les plus gros. Leurs efforts inutiles amusaient beaucoup l'assemblée ; ils finirent par s'y mettre à deux, ce

qui ne réussissait pas toujours. Tout ayant été emporté devant la maison du Toï-Tonga, ou principal prêtre, défunt, tout le monde se rendit dans cet endroit; le roi y était confondu dans la foule. Les cuisiniers du roi et du nouveau Toï-Tonga comptèrent les cochons ; il y en avait près de quatre cents. Quand on eut aussi fait le relèvement des tas d'ignames, on en transporta un traîneau plein au tombeau, ainsi qu'une vingtaine des cochons les plus gros. Tout le reste de ces provisions fut partagé de la manière suivante : une pile d'ignames fut pour le roi, une autre pour le véatchi, ou second chef religieux, et trois autres chefs ; la troisième pour les dieux : les prêtres s'en chargent toujours ; la quatrième pour le Toï-Tonga. Chacun de ces lots fut ensuite distribué, par ceux qui les avaient obtenus, entre les chefs subalternes; ceux-ci à leur tour subdivisent leur portion, de sorte que chaque assistant a sa part plus ou moins grosse suivant son rang. On fit de même pour les cochons. La cérémonie fut terminée par des luttes et des danses ; puis chacun emporta chez soi ce qu'il avait mis en réserve pour sa famille. Indépendamment des piles d'ignames, il y en avait aussi plusieurs traîneaux. Le Toï-Tonga les fait toujours porter chez lui, non qu'il y ait un droit positif ; mais c'est un usage.

Le tabou étant levé, Feïnou songea au mariage de sa fille aînée, âgée de dix-huit ans, et fiancée depuis long-temps au Toï-Tonga, qui en avait quarante. Quand on l'eut bien frottée d'huile de coco, et parfumée avec le bois de sandal, on l'enveloppa d'une si grande quantité de nattes des îles des Navigateurs, fines et douces comme de la soie, qu'elle ne pouvait plus remuer ses bras, ni s'asseoir sans le secours de ses suivantes. Une petite fille de cinq ans, vêtue de la même manière, était sa dame d'honneur; quatre demoiselles de compagnie étaient un peu moins surchargées d'étoffes. Ce cortége se mit en marche pour la maison du Toï-Tonga, qui l'attendait sur sa plate-forme avec plusieurs autres chefs, et deux mataboulés. Un instant après que la princesse et ses suivantes se furent assises sur le gazon devant le Toï-Tonga, une femme, le visage couvert d'une étoffe blanche, entra dans le cercle, et ensuite dans la maison, où une autre femme l'attendait avec un paquet de nattes, un oreiller et un panier contenant des bouteilles d'huile. La femme voilée prit les nattes, s'en enveloppa, se coucha la tête appuyée sur l'oreiller et fit semblant de dormir. Alors le Toï-Tonga se leva, et prenant sa future par la main, la conduisit dans la maison où il s'assit à sa gauche. Cependant vingt cochons cuits furent apportés sur la plate-forme, et découpés

par les cuisiniers du roi. Une partie ayant été distribuée entre les chefs, le reste fut placé en tas sur la plate-forme, et à un signal donné, le peuple s'y précipita en foule, et chacun en emporta ce qu'il put. La femme couchée se leva, enlevant l'étoffe et le panier d'huile qui lui appartiennent de droit; le Toï-Tonga prit sa femme par la main gauche, et la mena dans la maison qui lui était destinée; ses suivantes la débarrassèrent de son vêtement, et elle prit celui qu'elle portait ordinairement. Toute la compagnie s'était dispersée.

A la fin du jour la foule revint: une nouvelle distribution de vivres eut lieu; on se régala de cava; des musiciens assis à l'extrémité du cercle vis-à-vis du Toï-Tonga accompagnèrent du son de leurs instrumens la danse qui dura très-long-temps à la lueur des torches. Un vieux mataboulé adressa ensuite à toute l'assemblée un discours moral sur la chasteté et la décence. Le sermon fini, chacun s'en retourna chez soi. Le Toï-Tonga rentré chez lui envoya chercher sa future, qui n'avait pas assisté à ce divertissement. Dès qu'elle fut arrivée, ils se retirèrent dans leur appartement, et les lumières furent éteintes. Un homme placé exprès à la porte annonça la consommation du mariage par trois cris effroyables, auxquels il fit succéder à plusieurs reprises le son retentissant d'une conque.

A ces fêtes succédèrent des scènes sanglantes. Toubo-Toa, fils de Tongou-Ahou, brûlait du désir de venger la mort de son père sur Toubo-Nioula. Pour y parvenir plus sûrement, il avait embrassé le parti de Feïnou, quoiqu'il sût qu'il en avait été complice; mais il n'ignorait pas non plus qu'il ne pourrait réussir dans son dessein sans l'appui d'un chef si puissant. Adroit et dissimulé, il ne manquait pas une occasion d'exciter Feïnou contre Toubo-Nioula, en empoisonnant toutes les actions de celui-ci et faisant craindre sa popularité; enfin il lui proposa de l'assassiner. Feïnou écouta fort tranquillement cet horrible projet, et pria seulement Toubo-Toa d'en différer l'exécution.

D'un autre côté, les amis de Toubo-Nioula lui conseillaient de se défier de Feïnou, et de ne jamais sortir sans armes. « C'est mon frère, répondit-il; il est mon chef; il est roi de ces îles; je lui paie tribut comme son serviteur: s'il a quelque raison d'être mécontent de ma conduite, ma vie est entre ses mains; il peut la prendre quand il voudra. Il vaut mieux mourir innocent que de vivre soupçonné de trahison : jamais je ne m'armerai contre le roi; je dois lui obéir tant que le pays sera bien gouverné. »

Cette réponse fait connaître le caractère franc et généreux de Toubo-Nioula. L'assassinat de Tongou-Ahou avait été de sa part moins l'effet

d'une vengeance personnelle, que le désir de délivrer son pays d'un tyran. Feïnou au contraire était d'un naturel entreprenant et dissimulé; toujours prêt à favoriser un complot avantageux à ses intérêts, il cachait soigneusement ses sentimens à tout le monde, même à ceux qui tramaient le projet : il se conduisait toujours avec tant de politique, que même ceux qui le connaissaient le plus intimement, n'étaient pas toujours au fait de ses desseins.

Toubo-Nioula était encore à Lefouga avec son armée, attendant chaque jour les ordres du roi pour retourner à Vavao. L'occasion parut trop favorable à Toubo-Toa pour la laisser échapper. Sûr du consentement passif de Feïnou, qui ne cherchait qu'à éviter l'odieux de participer au meurtre d'un homme aussi brave que considéré, le fils de Tongou-Ahou hâta l'exécution de son plan de vengeance.

Feïnou étant allé avec sa fille et Mariner chez un vieux chef, sous le prétexte de le consulter, envoya chercher son frère : celui-ci se hâta de venir. Toubo-Toa arrive un moment après, et ne tarde pas à sortir. Deux heures après, Feïnou quitte la maison avec sa fille, Toubo-Nioula, Mariner et une femme. Suivant l'usage du pays, ils marchaient tous à la suite des uns des autres. Il était nuit : cependant la lune jetait un peu de clarté.

A peine ils étaient sortis de l'enclos extérieur, que Toubo-Toa s'élança avec quatre hommes d'une embuscade où il s'était caché, fondit sur Toubo-Nioula et le frappa de sa massue. Celui-ci s'écria : « Feïnou, va-t-on me tuer ? » Feïnou qui était à quelques pas en avant, fit semblant d'aller à son secours ; d'autres complices de Toubo-Toa l'arrêtèrent et le forcèrent de rentrer dans l'enclos. Toubo-Nioula qui ne portait pas d'armes, tâcha vainement de parer les coups avec ses mains et ses bras : il tomba mort. Mariner croyant dans le premier moment qu'on en voulait à Feïnou, voulut courir à sa défense : un insulaire très-vigoureux le prit par le milieu du corps et l'en empêcha.

Aux cris affreux des femmes de la maison du vieux chef, deux cents hommes armés de massues et de lances se rassemblèrent : le roi les chargea d'aller ordonner de sa part aux troupes de Toubo-Nioula de se rembarquer, et aux principaux chefs de Vavao de venir le trouver. Sur ces entrefaites, un fils adoptif du défunt vint reprocher à Feïnou sa négligence à poursuivre les meurtriers ; celui-ci ne répondit rien. Cependant les soldats de Toubo-Nioula brûlaient du désir de le venger ; mais voyant que le moment n'était pas favorable, ils obéirent aux ordres de Feïnou. Les chefs étant arrivés près de lui, l'air triste et

abattu, il leur protesta dans un discours adroit et éloquent, qu'il était innocent du meurtre de Toubo-Nioula. Il fit ensuite enlever le corps, et après qu'il eut été lavé, puis frotté d'huile de coco et de bois de sandal, on le transporta dans une pirogue à Eoua, où il fut enterré dans le tombeau de ses ancêtres.

Feïnou avait pris toutes les mesures possibles pour n'avoir rien à craindre des chefs de Vavao; il leur avait défendu d'assister en armes aux funérailles, et avait au contraire recommandé à ceux de Hapaï de s'y trouver bien armés. Trois jours après la cérémonie funèbre, les premiers lui prêtèrent serment d'obéissance, la main levée sur une jatte consacrée, tandis qu'on y préparait le cava, priant le dieu Touaï-Foua-Bolotou de les punir par une mort prématurée s'ils manquaient à leur serment, ou concevaient une pensée qui lui fût contraire. On fit alors la distribution du cava, et Feïnou notifia aux chefs que dorénavant ils devaient regarder Toé-Oumou sa tante comme leur chef légitime et lui obéir en cette qualité. Ils le promirent solennellement, et on se sépara.

Le lendemain Feïnou revint à Lefouga, et les chefs de Vavao retournèrent dans leur île. Quinze jours après on reçut la nouvelle inattendue que les habitans de Vavao, à l'instigation de Toé-Oumou, avaient pris la résolution de secouer le

joug de Feïnou et de former un état séparé. Feïnou voulait partir pour Vavao, afin d'y rétablir son autorité de vive force : les prêtres lui dirent qu'il valait mieux avoir d'abord recours à la voie de la négociation. Le respect pour le sacerdoce n'était pas une des qualités distinctives du roi ; il ne se conformait à leurs avis que lorsqu'il était d'accord avec le sien, ou pour faire parade de sa soumission aux dieux ; mais son irréligion était passée en proverbe : c'est pourquoi le peuple était surpris de ses succès à la guerre. Dans cette occasion il était si irrité contre sa tante, que ni les remontrances des prêtres ni les avis des dieux ne purent le détourner de faire sur-le-champ les préparatifs d'une prompte attaque contre Vavao : des événemens imprévus retardèrent l'exécution de ce projet.

Moegnagnongo, fils et héritier de Feïnou, revint à cette époque de Hamoa, une des îles des Navigateurs, après une absence de cinq ans. Il était accompagné de Vouna, personnage d'importance qui avait été autrefois chef de Vavao. Ignorant la situation politique de cette île, ils y avaient touché, et ils s'en était fallu de bien peu qu'on ne les y retînt de force. Ayant remarqué quelque chose de suspect dans la conduite des insulaires, ils se rembarquèrent à temps et parvinrent ainsi à s'échapper.

Deux filles de chefs étaient depuis plusieurs années destinées à devenir les épouses du jeune prince. Quoiqu'il eût amené de Hamoa deux femmes avec lesquelles il s'était marié, cependant il ne voulut pas tromper l'espérance de son père, et consentit à prendre aussi pour épouses celles qu'il lui avait choisies. Il voulut que la cérémonie du mariage fût célébrée en grande partie à la manière de Hamoa, qui différait un peu de celle de Lefouga. Les fêtes et les réjouissances qui durèrent plusieurs jours, servirent à distraire le roi de ses projets belliqueux.

Il les reprit dès que les fêtes furent finies. Sa flotte, montée par plus de 4000 hommes, s'étant arrêtée à Haano, petite île située sur sa route, il y consulta les dieux. Ils lui répondirent qu'il devait d'abord n'aller à Vavao qu'avec trois pirogues et n'y emmener avec lui que des hommes qui n'auraient pas de liaisons avec l'île, afin qu'ils ne fussent pas tentés de déserter; que surtout il ne devait se faire accompagner d'aucun de ceux qui avaient eu part à l'assassinat de Toubo-Nioula, de peur que leur présence n'enflammât encore davantage le courroux des habitans de Vavao; qu'enfin il devait offrir la paix à des conditions raisonnables.

Feïnou ayant eu le temps de réfléchir de sang-froid sur son entreprise, adopta ces mesures. En

approchant de Vavao, il rencontra des pirogues de cette île qui manœuvraient pour l'éviter, croyant que c'était l'avant-garde de la flotte qui arrivait pour les combattre. Feïnou leur déclara qu'il n'avait pas d'intentions hostiles, et qu'il venait dans le dessein de terminer les dissensions à l'amiable. Arrivé dans un endroit où un nouveau fort avait été construit, on vit le rivage couvert d'insulaires revêtus d'un costume de guerre, et faisant les gestes les plus menaçans. Une pirogue s'avança vers les siennes : le chef qui la commandait demanda si Feïnou avait avec lui quelqu'un des meurtriers de Toubo-Nioula, disant qu'il était prêt à les combattre et à perdre la vie pour la mémoire de ce brave guerrier. Feïnou ayant répondu qu'aucun des assassins n'était à bord et que sa démarche était amicale, l'autre Indien se dépouilla sur-le-champ de son costume de guerre, et prenant un morceau de racine de cava, vint à bord de la pirogue du roi, lui offrit le cava, et baisa ses pieds par respect. Feïnou le chargea d'être auprès de ses compatriotes l'interprète de ses désirs. Le guerrier partit à l'instant. Feïnou s'embarqua sur une petite pirogue, et s'arrêtant tout près du rivage de Vavao, eut une longue conférence avec les chefs. Ceux-ci finirent par lui déclarer qu'en conservant pour lui des sentimens de respect et d'attachement, ils

voulaient continuer à vivre indépendans, et ne pouvaient ni proposer ni accepter d'autres conditions de paix. Alors il revint vers les siens, et après avoir pillé le cava d'une petite île voisine que Toé-Oumou avait fait évacuer, ainsi que toutes celles des environs, il alla consulter les dieux à Haano. Ils répondirent qu'il fallait commencer sur-le-champ la guerre avec Vavao. Tout étant préparé d'avance, il mit en mer avec cinq mille hommes. Ses cinquante pirogues portaient en outre son artillerie; les Anglais l'accompagnaient.

A l'instant où l'on allait donner l'assaut au fort de Vavao, il en partit une grêle de flèches sur les assaillans; cependant le roi donna ordre à un mataboulé de s'avancer seul et de proposer une armistice, pour que les combattans de chaque côté pussent prendre congé des parens et des amis qu'ils pouvaient avoir chez leurs adversaires. « Ce fut, dit Mariner, une scène touchante de voir plusieurs soldats sortir du fort et venir faire leurs adieux, peut-être les derniers adieux à ceux qui allaient se battre contre eux : on versait des larmes; on s'embrassait. Ce spectacle attendrissant durait depuis près de deux heures, quand il fut interrompu par un événement imprévu qui fit commencer les hostilités. Un ennemi posté sur le bord du rempart me décocha une flèche; heu-

reusement elle me manqua : je le tuai d'un coup de fusil. A l'instant nos adversaires poussèrent le cri de guerre et l'action commença. »

Mariner observe que la plupart des assassins de Toubo-Nioula périrent dans cette journée, les guerriers de Vavao étant acharnés contre eux. On déploya de part et d'autre une valeur extrême; plusieurs chefs ennemis vinrent braver les canons près de ceux qui les servaient; plus aguerris ils auraient pu les enlever : la nuit mit fin à la mêlée. Feïnou fit retraite à quelque distance du fort, et passa trois jours à en construire un, qui fut achevé malgré les alertes que donna l'armée de Vavao.

Bientôt on se battit de nouveau. Feïnou ayant rapporté d'une sortie tous les corps des guerriers restés sur le champ de bataille, ceux des ennemis furent offerts aux dieux entre lesquels on les répartit; on enterra ceux que leurs parens reconnurent; d'autres furent brûlés; trois furent dépécés et dévorés. « Ce fut la seconde fois, dit Mariner, que je vis manger de la chair humaine; je ne puis cependant qualifier ce peuple d'anthropophage. Cet usage, loin d'être général, est regardé avec horreur : il n'est pratiqué que de loin en loin par de jeunes chefs qui l'ont apporté de Fidji. Quand ceux qui avaient fait ce repas

détestable revinrent au camp, plusieurs personnes, surtout des femmes, leur dirent : Allez-vous-en ; vous êtes des mangeurs d'hommes. »

Le lendemain Feïnou rendit des actions de grâce à son dieu tutélaire. En faisant boire du cava au prêtre de cette divinité, un mataboulé lui adressa un discours de remercîment ; celui-ci ayant pris une seconde coupe de cava, annonça que le roi réussirait dans son expédition, mais que le fort qu'il attaquait ne renfermait pas ses ennemis les plus dangereux, puisque des germes d'insurrection existaient dans sa propre armée, et que le coupable était à peu de distance de lui. Feïnou eut l'air de ne pas attacher grande importance au discours du prêtre.

On découvrit le coupable : c'était un chef. Quoique l'on conseillât au roi de le faire périr, il se contenta de le dépouiller de sa dignité. Cependant des déserteurs passaient presque tous les jours d'une armée à l'autre : Feïnou ordonna la peine de mort contre ceux qui viendraient de chez l'ennemi, afin d'éviter toute communication avec lui.

Dans une affaire particulière un chef ayant tué un ennemi qui tomba mort dans un endroit consacré, le dieu décida par l'organe de son prêtre qu'il ne pouvait être apaisé que par le sacrifice d'un enfant. Alors les chefs tinrent conseil, et dé-

cidèrent de prendre pour victime un fils de Toubo-Toa, âgé de deux ans, qu'il avait eu d'une de ses servantes : ce père inhumain était présent à la délibération ; il consentit à ce qu'on demandait. La mère cacha l'enfant; on le trouva, et malgré les cris de cette infortunée, que l'on empêcha de le suivre, on l'amena au lieu de l'exécution. Le pauvre petit sourit à ses bourreaux, qui lui mettaient une bande d'étoffe bien blanche autour du cou. Tous les spectateurs étaient émus de compassion ; la crainte des dieux fit taire tout autre sentiment. Cependant l'exécuteur lui-même ne put se retenir de plaindre à haute voix l'enfant à l'instant où il arrangeait le lien fatal qui termina bientôt sa vie.

Le corps fut mis ensuite sur une espèce de civière portée sur les épaules de quatre hommes, et les prêtres, les chefs et les matabuolés vêtus de nattes, et ayant au cou des guirlandes de feuilles vertes, allèrent en procession le présenter successivement aux différens édifices consacrés aux dieux, qu'un prêtre priait à haute voix d'accepter ce sacrifice d'expiation pour le sacrilége qui avait été commis, et de ne pas faire tomber sa vengeance sur le peuple. Après cette cérémonie le corps fut rendu aux parens, qui l'enterrèrent suivant la manière accoutumée. Quelles horribles coutumes !

La guerre traînant en longueur, c'étaient des escarmouches continuelles qui ennuyaient beaucoup Feïnou ; il aurait préféré une prompte conquête achetée par quelques combats sanglans. L'ennemi ne se montrait pas disposé à sortir de son fort pour venir l'attaquer ; et l'expérience avait prouvé au roi que les canons même produisaient peu d'effet sur des fortifications placées sur une hauteur, et défendues par d'épaisses murailles en argile. « J'aurais aisément trouvé le moyen, observe Mariner, de mettre le feu à ces ouvrages ; mais je répugnais à l'idée de causer la mort d'une multitude d'hommes, de femmes et d'enfans. D'ailleurs je regardais la cause de Toé-Oumou comme aussi juste que celle de Feïnou ; et quoique celui-ci fût mon bienfaiteur, il était au moins à moitié complice de l'assassinat de Toubo-Nioula, homme d'un caractère admirable et qui avait aussi été mon ami.

Feïnou désirait vivement la paix ; mais il ne voulait pas qu'on le sût, de peur qu'on n'attribuât ce sentiment à la crainte, ou à quelque autre motif indigne de lui. Il souhaitait donc en venir à une pacification sans montrer qu'il en eût envie ; et ce n'était pas chose facile : toutefois son adresse lui eut bientôt fait imaginer le moyen d'y réussir. A force de parler aux prêtres des malheurs de la guerre et des douceurs de la paix, ceux-ci finirent

par déclarer que les dieux la voulaient. Feignant de ne se rendre qu'à cette autorité respectable, il leur abandonna le soin de la négociation. Ils tinrent donc des conférences avec les chefs de Vavao ; ceux-ci vinrent trouver le roi : il protesta dans une audience solennelle qu'il n'avait eu aucune part au meurtre de Toubo-Nioula. Il les excusa de bon cœur d'avoir pris les armes pour venger sa mort ; il ajouta que la plupart de ceux qui avaient commis le crime avaient été tués, et que par conséquent rien ne s'opposait à la paix. Il les assura ensuite de la sincérité de son affection pour eux ; et pour preuve de son désir cordial d'éviter à l'avenir toute occasion de querelle, il dit qu'il allait à l'instant renvoyer son armée à Hapaï à l'exception de quelques mataboulés, son intention étant de fixer désormais sa résidence à Vavao, par suite de son amour et de sa considération pour les habitans, et de confier le gouvernement de Hapaï à Toubo-Toa, à charge de lui payer un tribut annuel.

Lorsque l'on eut bu le cava, tout le monde se leva, et les chefs de Vavao retournèrent dans leur fort pour se disposer à y recevoir le lendemain Feïnou et sa suite.

On se mit en marche de bonne heure. Feïnou et tout ceux qui l'accompagnaient n'étaient vêtus que de nattes en reconnaissance de l'infériorité

de son rang relativement à sa tante ; on apportait en présent des cochons, des ignames, etc. Toé-Oumou n'assista pas à la réunion où l'on but le cava, afin de laisser la place d'honneur à son neveu ; quand on se fut bien régalé de cava et de viande de cochon, Feïnou alla rendre visite à sa tante, s'avança vers elle d'un air respectueux, et lui baisa la main : elle le lui rendit sur le front. Il s'assit pour prendre le cava avec elle et les gens de sa suite, et comme elle présidait, il se plaça vis-à-vis d'elle hors du cercle.

Il sortit ensuite pour voir les fortifications ; les mataboulés de Toé-Oumou l'accompagnèrent et lui firent remarquer tout ce qui méritait son attention : il donna des éloges à ces travaux. Le lendemain dans une assemblée générale de tous les habitans de Vavao, il recommanda la culture des terres, que la guerre avait fait négliger, et l'usage modéré des vivres, puisque déjà l'on souffrait de la disette, et ordonna aux pêcheurs de lui fournir, ainsi qu'à ses chefs, beaucoup de poisson, afin de diminuer la consommation du cochon. Il fit démolir le fort comme inutile, puisque l'île en avait déjà un autre, et permit à chacun d'emporter les matériaux.

Le jour suivant Toubo-Toa partit pour les îles Hapaï, avec tous les chefs subalternes. Le fils de Feïnou les y accompagna, pour aller voir ses terres

dans l'île de Foa. Mariner, qui l'aimait mieux que son père, l'y suivit.

« Peu de jours après, dit Mariner, j'y vis arriver Filimo-Eatou, un des chefs de Tonga qui retournait dans son île. Feïnou, dont il était parent et avec lequel il avait fait la guerre, l'avait chargé de négocier avec le chef de Hihifo, pour qu'il lui fît présent d'un calaï, oiseau que l'on dresse pour la chasse. Voici comme elle se fait : le chasseur armé de son arc et de ses flèches se place sous une cabane faite de claies et de feuillages ; l'oiseau mâle est attaché sur le haut par la patte ; il bat des ailes et crie ; dans l'intérieur on a dans une petite cage la femelle qui répond aux cris du mâle : les oiseaux sont attirés par là autour de la cabane, et le chasseur les tue aisément. Le roi et les principaux chefs se donnent seuls ce plaisir, parce qu'il faut beaucoup de temps et de dépenses pour dresser et conserver ces calaïs.

La négociation ne réussit pas. Le chef de Hihifo refusa de se défaire d'un oiseau qui avait coûté tant de peines à instruire. Il avait soutenu des guerres contre plusieurs chefs, auxquels il n'avait pas voulu le donner. Cependant, pour prouver son estime à Feïnou, il lui en envoyait deux autres, dont il pensait qu'il serait satisfait. Feïnou les essaya, et le succès surpassa tellement son attente, qu'il n'en eut que plus d'envie de

posséder l'autre. Il résolut donc de l'obtenir à force de présens, et chargea Filimo-Eatou de porter au chef de Hihifo les objets les plus précieux qu'il tenait des Européens, et plusieurs balles des plus belles étoffes du pays. Celui-ci, après avoir un peu réfléchi, dit au messager que ne pouvant, à cause des guerres qui l'occupaient continuellement, faire usage du calaï, il ne serait pas digne de lui de refuser à un autre chef une chose dont il ne jouissait pas lui-même; qu'en conséquence, malgré le prix qu'il attachait au calaï, il l'envoyait avec plaisir à Feïnou.

Le jeune prince étant allé à Tofoua pour couper du bois de fer, qui est très-commun dans cette île, je l'y accompagnai. Il fallut d'abord obtenir la permission du Toï-Tonga; car cette île est sa propriété, et regardée comme sacrée. On croit aussi que les dieux marins y font leur demeure, et que pour cette raison les requins ne font aucun mal aux hommes qui nagent près de ses côtes. Je n'ai pas eu occasion de voir un exemple de ce miracle.

Le volcan situé à l'extrémité septentrionale de l'île jette constamment de la fumée, et lance fréquemment des pierres ponces. Il vomit par intervalles de [illegible] deux à trois fois par semaine; quelquef[illegible] à peine une fois dans [illegible]irement deux à trois



jours. Quoiqu'il soit difficile d'y monter, je l'entrepris avec un naturel. Partis à la pointe du jour, nous atteignîmes au sommet en quatre heures, quoique les pierres qui roulaient nous eussent fait éprouver beaucoup d'obstacles et même des dangers. Le volcan était tranquille ; il n'en sortait que de la fumée. On entendait des détonations dans l'intérieur : le bruit ressemblait à celui de l'eau versée sur de la poix enflammée. Le cratère a une trentaine de pieds de diamètre.

Je vis dans cette île le tombeau du matelot anglais tué par les insulaires lorsque Bligh vint relâcher à Tofoua après la révolte de son équipage. Ils enterrèrent ensuite le corps de ce malheureux. Ils prétendent que l'herbe n'a jamais poussé sur le terrain où il resta d'abord étendu pendant deux jours, ni sur celui le long duquel on l'avait traîné. Je remarquai effectivement qu'il y en avait moins qu'ailleurs, quoique ce fût un lieu peu habité et peu fréquenté ; mais il est probable que dans le principe la foule des curieux y était nombreuse, et que l'herbe n'a pas encore pu y croître aussi régulièrement que dans les autres endroits. L'effet était donc facile à expliquer ; les amateurs du merveilleux ont préféré l'attribuer à des causes surnaturelles.

Feïnou étant allé se promener à Hounga, petite île au sud de Vavao, m'emmena avec lui. On

voit sur sa côte occidentale une caverne, dont l'ouverture est au moins à cinq pieds au-dessous du niveau de la mer basse. Elle fut découverte par un jeune chef qui plongeait pour prendre une tortue. Que l'on se figure un rocher creux qui s'élève à plus de soixante pieds au-dessus de la mer, et n'ayant d'autre entrée connue que celle dont je viens de parler. Un jour que je me promenais sur le rivage, je fus très-surpris de voir plusieurs jeunes chefs plonger dans la mer, et ne plus reparaître. Ayant demandé au dernier qui se préparait à en faire autant l'explication de cette singularité, il me dit de le suivre. Je n'hésitai pas à me précipiter dans l'eau, et suivant mon guide, j'arrivai avec lui à l'entrée de la caverne. A peine j'avais la tête au-dessus de la surface de la mer, que j'entendis la voix du roi et de ses compagnons. La lumière était réfléchie du fond; elle éclairait suffisamment. Au bout de quelques minutes je vis assez distinctement les objets. Feïnou était assis en rond avec sa compagnie pour boire le cava. Toutefois, souhaitant d'y avoir une lumière un peu plus vive, je plongeai de nouveau. J'enveloppai de plusieurs doubles d'étoffe mon pistolet amorcé; j'entourai le tout d'une feuille de bananier; je fis arranger une torche de la même manière, et je revins dans la caverne: l'eau n'avait pas pénétré toute l'étoffe. J'en eus bientôt

enflammé une partie à l'aide du pistolet ; puis j'allumai la torche. C'était peut-être la première fois que cette grotte se trouvait illuminée. Elle me parut avoir quarante pieds de largeur, et à peu près autant de hauteur. Des stalactites pendaient du haut de la voûte.

Un vieux mataboulé nous raconta que le jeune chef qui avait découvert cette caverne, y avait mené la fille d'un chef qu'un gouverneur de Vavao avait fait noyer, et dont il avait ordonné d'exterminer toute la famille. Il l'allait voir souvent dans cette retraite, et lui portait tout ce dont elle avait besoin. Mais le jeune homme soupirait après le moment où il pourrait la tirer de cette singulière demeure. Il résolut de se réfugier aux îles Fidji, et engagea tous ses amis à l'accompagner. Le secret fut si bien gardé, qu'ils s'embarquèrent sans obstacle avec leurs familles. A l'instant du départ on lui demanda s'il n'emmenait pas une femme; il répondit qu'il en trouverait probablement une en chemin. En approchant de Hounga, il fit avancer la pirogue vers le rocher, pria de l'attendre pendant qu'il irait chercher sa femme dans la mer, et se lança dans l'eau. Ses compagnons ne concevaient rien à cette conduite étrange; ils le croyaient fou : quelques minutes s'étant écoulées sans qu'il reparût, ils supposèrent qu'un requin l'avait dévoré. Quel fut leur étou-

nement lorsqu'ils le virent sortir des ondes avec une jolie femme qu'ils prirent d'abord pour une déesse de la mer! Leur surprise ne fut pas moins grande lorsqu'ils la reconnurent pour la jeune fille dont toute la famille avait été exterminée; car ils supposaient qu'elle avait été comprise dans ce massacre. On continua la route vers les îles Fidji, et l'on y arriva sans accident. Deux ans après ayant appris la mort du tyran de Vavao, ils revinrent tous dans cette île, où le jeune chef vécut heureux avec sa femme.

Feïnou ayant pris le cava, sortit de la caverne avec tout son monde, et s'avança dans l'île pour faire la chasse aux rats; elle n'est pas permise aux insulaires des classes inférieures. On jette de chaque côté d'un chemin des morceaux de coco rôti que l'on a mâchés; ensuite les chasseurs partagés en deux troupes s'avancent armés d'arcs et de flèches. Cette chasse est une espèce de jeu; le parti qui a le plus tôt tué dix rats gagne la partie: quand le gibier est abondant, on en fait quelquefois jusqu'à quatre; si l'on voit un oiseau, on peut le tirer, cela compte pour un point. Les chasseurs marchent à la file, le chef principal le premier; il est suivi d'un adversaire, et ainsi alternativement jusqu'au dernier. Le premier de la file a seul le droit de tirer sur les rats qui sont devant lui; les autres ne peuvent viser que les rats qui sont

de côté ou par derrière. Quiconque a décoché une flèche, n'importe qu'il aît tué ou non l'animal, change de place avec le chasseur qui le suit; de sorte que le dernier, s'il n'a pas tiré aussi souvent que les autres, devient le premier.

Pendant leur marche les chasseurs s'arrêtent de temps en temps, et font avec les lèvres un bruit semblable au cri d'un rat, ce qui attire ces animaux hors des buissons. Les flèches dont ils se servent ont près de six pieds de long, tandis que celles de guerre n'en ont que quatre; on ne les garnit pas de plumes; chaque homme n'en a que deux : lorsqu'il en décoche une, un des domestiques qui suivent, va la ramasser.

Au milieu de ces divertissemens, Feïnou ne perdait pas de vue le projet de se venger des chefs de Vavao qui avaient pris les armes contre lui. Etant retourné dans cette île, il convoqua une assemblée générale des habitans auquel il voulait, disait-il, rappeler le soin de l'agriculture, leurs devoirs envers leurs chefs, et la manière dont ils devaient se conduire dans toutes les cérémonies publiques.

Après que le discours eut été prononcé, on prépara le cava, et les guerriers de Vavao s'y employèrent avec empressement pour prouver à Feïnou leur zèle et leur fidélité. La première jatte vidée, on s'attendait qu'il ordonnerait d'en préparer une seconde, quand tout à coup il fit en-

tendre un mot qui signifie *arrêtez*. A l'instant les chefs et les guerriers désignés furent saisis; on leur lia les mains derrière le dos, et on les conduisit sur le rivage. Les uns furent tués sur-le-champ à coup de massue; les autres furent noyés dans la soirée. Cette conduite atroce prouva que ce n'était pas sans raison que quelques chefs de Vavao, se défiant des promesses de Feïnou, avaient dit hautement qu'il n'y fallait pas compter, et que tôt ou tard il se déférait des hommes qui lui avaient été opposés. Tous ceux qui s'étaient réfugiés à Tonga ou à Fidji eurent à s'applaudir de leur prudence. Il est vrai qu'on répandit le bruit d'une conspiration tramée contre Feïnou; c'était, disait-on, pour en prévenir l'exécution qu'il avait fait périr ceux qui complotaient contre lui. Ce prétexte ne manque jamais d'être allégué dans des conjonctures semblables.

Les veuves de ces malheureux obtinrent la permission de rendre les derniers devoirs à leurs restes inanimés. L'une d'elles, non moins émue que les autres par sa vive douleur, ne versa cependant pas une larme. En proie à une violente agitation intérieure, elle se retira dans sa maison, et prenant une massue et une lance, elle courut chez celles qui pleuraient leurs époux, et les pressa de s'armer comme elle pour les venger, en tuant

les femmes de Feïnou et de ses principaux chefs : elle n'en trouva aucune disposée à la seconder. On crut que Feïnou serait irrité contre elle ; au contraire il la loua et l'approuva, disant que non-seulement elle avait montré un courage exemplaire, mais qu'elle avait donné aussi une preuve convaincante de la sincérité de son affection pour son mari.

Cette terrible exécution répandit la terreur parmi les autres chefs de Vavao ; c'était à qui ferait une cour assidue à Feïnou, à qui lui apporterait fréquemment des présens de cava, d'étoffes et d'autres objets ; ils y manquaient d'autant moins, qu'étant les plus riches de l'île, ils craignaient qu'en déplaisant au roi, il ne jurât aussi leur perte, et ne les privât au moins de leurs biens, une triste expérience leur ayant appris qu'il n'y avait pas à se fier à sa parole.

Un chef de Vavao ayant obtenu quelque temps après la permission d'aller fixer sa demeure à Hapaï, où il avait des possessions considérables, fit don au roi d'une belle plantation qu'il avait sur la côte occidentale de l'île, dans le site le plus pittoresque. Je la demandai au roi pour la faire cultiver : après un moment de réflexion, il y consentit ; il m'accorda aussi ma requête de l'exempter de toute espèce d'impôt, afin qu'un chef, sous prétexte de les exiger, ne vînt pas ravager mes

champs; ce que je sollicitais était d'alleurs conforme aux usages des îles Tonga, qui exemptent les étrangers de toutes les taxes, si ce n'est à l'occasion de quelque cérémonie religieuse. Le roi me l'accorda, sous la condition que la propriété serait considérée comme appartenant à son service, puisqu'il était mon père et mon protecteur; il promit toutefois de n'y rien prendre sans mon agrément. Treize hommes et huit femmes qui travaillaient sur cette terre, devinrent mon bien; il leur enjoignit d'avoir pour moi le même respect que pour lui-même ou pour leur ancien chef, et avertit le matoua ou intendant qu'il m'avait investi du droit d'assommer à coup de massue quiconque négligerait son devoir ou ne m'obéirait pas. Ces insulaires, conformément à l'usage, remercièrent le roi du nouveau chef qu'il avait eu la bonté de leur donner, et l'assurèrent qu'ils ne mériteraient jamais d'être punis pour avoir manqué de respect au chef étranger. Dès que je fus entré en possession de mon nouveau domaine, je fis préparer un gros ballot d'étoffe que j'envoyai en présent à Feïnou.

Toubo-Toa fit un jour annoncer que son frère aîné Toubo-Malohi, qui depuis long-temps demeurait à Tonga et avait embrassé le parti des ennemis de Feïnou, fatigué des troubles de cette île, désirait obtenir son pardon de ce prince et

la permission d'habiter Hapaï. Le roi y consentit, à condition que Toubo-Toa surveillerait la conduite de son frère : bientôt ils arrivèrent tous les deux à Vavao. Dès que Feïnou en fut instruit, il alla avec ses chefs et ses mataboulés dans une maison située au bout de la plate-forme. Tous avaient par-dessus leurs vêtemens, comme c'est l'usage dans toutes les occasions solennelles, une petite natte qui est une marque de respect : Toubo-Toa y avait droit, quoiqu'il se présentât en suppliant; car c'était un des plus grands chefs de ces îles.

Toubo-Malohi, ses chefs et tous les hommes de sa suite avaient le costume qui dénote l'humilité, le respect et la soumission. Instruit que le roi était prêt à le recevoir, il fut, avec tout son monde, conduit par un prêtre à un édifice consacré au dieu Taliaï-Toubo : ils s'assirent devant la porte. Le prêtre s'adressa en ces termes à l'esprit divin qui était supposé habiter dans ce lieu : « Tu vois ici des hommes qui viennent de Tonga pour te demander pardon de leurs crimes; ils ont été rebelles à ces chefs qui tiennent leur pouvoir de l'autorité divine; repentans de leur conduite, ils espèrent que tu voudras bien étendre ta protection sur eux à l'avenir. » Le prêtre plaça comme offrande une racine de cava dans le toit de l'édifice, et se mettant à la tête de la troupe, marcha vers le lieu où était Feïnou; les supplians le sui-

vaient un à un, la tête baissée, les mains croisées devant eux. Arrivés devant le roi, ils s'assirent, la tête courbée presque jusqu'à terre. Après un instant de silence, le prêtre assis entre eux et le roi dit à celui-ci : « Vous voyez devant vous Toubo-Malohi, ses chefs et toute sa suite ; ils ont imploré le pardon de Tallaï-Toubo : ils sont maintenant humiliés devant vous, non qu'ils espèrent en votre indulgence après leur rébellion obstinée ; mais ils viennent pour vous convaincre de leur regret sincère d'un crime si grand et si odieux ; ils n'attendent que la mort : par conséquent que votre volonté soit faite. » Le prêtre, après une courte pause, ajouta : « Prononcez votre sentence, Feïnou. » Puis se levant, il se mêla dans la foule. Au bout de quelques momens le roi dit aux supplians : « Otez les feuilles d'ifi. » C'est le signe du pardon. Ils obéirent sans néanmoins changer de posture.

Des places avaient été laissées vacantes dans le cercle parmi les chefs de Feïnou et les mataboulés, et destinées à Toubo-Malohi et aux principales personnes de sa suite, chacune suivant son rang, lorsque leur pardon leur aurait été accordé. Mais pour un grand chef, dans la position où se trouvait Toubo-Malohi, se rendre à une telle invitation, pouvait passer pour un manque de respect et même de prudence ; au lieu qu'un chef d'un

rang moins distingué n'avait pas à hésiter à prendre la place qui lui était offerte. Le principe de cette conduite, c'est qu'un grand chef qui a offensé le roi doit montrer le plus d'humilité possible, de crainte que son pouvoir et son autorité ne le rendent suspect de vouloir s'égaler à lui et par suite se révolter. Les chefs inférieurs au contraire n'ayant qu'une puissance bornée, n'ont pas à appréhender de faire naître les mêmes soupçons; d'ailleurs ceux-ci étant soumis aux chefs supérieurs, sont toujours regardés comme moins coupables que ceux auxquels ils sont obligés d'obéir.

Toubo-Malohi se conduisit conformément à ce principe; le mataboulé à la droite du roi l'ayant invité à haute voix à venir occuper la place qui lui était destinée, il ne fit pas semblant de l'entendre et ne bougea pas, tandis que les gens de sa suite ne firent aucune difficulté d'obéir à la sommation. Quand on servit le cava, qui fut distribué à chacun suivant son rang, Toubo-Malohi le refusa. Il resta ensuite une quinzaine de jours à Vavao, racontant à Feïnou tout ce qui s'était passé à Tonga depuis un certain temps : le roi écoutait ces détails avec attention, et quand il apprenait la mort d'un vaillant guerrier, il se frappait la poitrine en exprimant ses regrets qu'un homme si brave eût péri dans une guerre inutile.

Avant le départ de Toubo-Malohi et de sa troupe, Feïnou recommanda de nouveau à Toubo-Toa de les surveiller soigneusement, et s'il apprenait le moindre symptôme de conspiration, de lui en donner avis sur-le-champ, ajoutant qu'il n'en serait nullement surpris, car c'étaient tous des guerriers d'élite, et qui avaient fait leur apprentissage dans les îles Fidji.

Mais Feïnou n'eut pas le temps de savoir si ses pressentimens se vérifieraient : il allait être frappé d'un coup inattendu. Sa plus jeune fille tomba malade ; on ne négligea aucune prière, aucune cérémonie pour demander aux dieux le rétablissement de la santé de cet enfant : tout fut inutile. Feïnou voyant que son état empirait, s'embarqua pour l'île de Hounga avec toute sa famille et Mariner : il avait sa fille dans sa pirogue. Cette île renferme plusieurs édifices consacrés à Toubo-Totaï, dieu tutélaire de Feïnou ; elle appartient à Toubo-Tea, prêtre que ce dieu inspire souvent. L'enfant fut porté dans un des temples, et l'on recommença les offrandes et les sacrifices.

Occupant le haut du cercle que l'on formait chaque jour pour prendre le cava, et appelant sur lui l'inspiration de la divinité, Toubo-Tea paraissait extrêmement affecté et versait des torrens de larmes. Il répondait à peine aux questions

qu'on lui adressait ; il se bornait à dire, comme organe du dieu : « Pourquoi vous fatiguer à me supplier ? Si la guérison de cette jeune fille dépendait de moi seul, je vous l'accorderais ; tout se fait par la volonté des dieux de Bolotou. » Chaque jour il allait voir la malade, s'asseyait près d'elle, lui prenait la main et pleurait.

De leur côté les mataboulés venaient souvent chez lui, et lui préparant le cava, le consultaient en particulier. Un jour que Feïnou était absent, le prêtre leur dit que s'ils connaissaient la cause de la maladie de l'enfant, ils ne viendraient pas l'invoquer ainsi ; et ajouta en termes assez vagues que c'était pour le bien général. Feïnou, en ayant été informé, lui demanda le lendemain ce qu'il avait voulu dire par le bien général, suppliant le dieu de faire tomber sa vengeance sur sa tête, s'il était courroucé contre lui, mais d'épargner sa fille. Le dieu ne répondit rien : le prêtre n'étant pas inspiré, se retira.

Feïnou de retour chez lui, se sentit indisposé ; le chagrin de la maladie de sa fille, son orgueil blessé, l'agitation extrême qu'il éprouvait, avaient sans doute contribué au malaise dont il souffrait. Il se coucha sur sa natte ; son mal fit des progrès rapides : il dit qu'il avait un secret pressentiment de sa mort prochaine. Ses femmes coururent

sitôt avertir ses chefs et ses mataboulés ; ils s'empressèrent de se rendre chez lui : il ne pouvait pas parler. En les voyant, il essaya de leur adresser la parole ; mais il ne put proférer que des sons inarticulés. Cependant la violence de ses mouvemens intérieurs s'étant un peu calmée par les larmes abondantes qu'il répandit, il reconnut que les dieux étaient justes ; mais il regretta amèrement d'être réduit à attendre la mort dans son lit, plutôt que de l'affronter sur le champ de bataille. Après un intervalle de silence, il ajouta d'un ton calme, mais ferme : « Je tremble en songeant à « la destinée future de mon pays, car je vois « clairement qu'après ma mort il sera déchiré « par des troubles : j'ai eu plus d'une preuve que « mes sujets m'obéissent, non par amour, mais « par crainte. »

Des chefs et des mataboulés allèrent consulter le prêtre et le prier d'intercéder auprès des dieux de Bolotou, pour qu'ils voulussent bien ne pas s'offenser de tout ce que Feïnou disait dans le trouble que lui causait la maladie de sa fille. Le prêtre, après avoir long-temps gardé le silence, quoiqu'il eût l'air très-affecté, répondit que les dieux de Bolotou avaient depuis long-temps délibéré entre eux sur la peine que Feïnou méritait pour les preuves réitérées de sa désobéissance aux préceptes de la religion, et de son mépris

pour la puissance divine ; enfin ils avaient décidé de le priver de sa fille chérie ; il ajouta que la maladie du roi n'était que temporaire.

En revenant chez Feïnou, ils le trouvèrent soulagé. Le soir il alla voir sa fille : la voyant plus souffrante qu'on ne le lui avait dit, il coucha dans la même maison qu'elle ; le lendemain il était complétement rétabli ; sa fille au contraire était très-mal. Il l'emmena le jour suivant avec tout son monde à Oufou pour consulter Alaï-Valou, dieu tutélaire de sa tante Toé-Omou. Le prêtre répondit : « Vainement vous venez m'in-« voquer. Toubo-Totaï nous a instruit de la vo-« lonté des dieux ; je ne puis vous rien dire de « plus. »

Il y avait dans l'île différens édifices consacrés à des divinités : Feïnou y fit porter successivement la victime supposée du courroux des dieux ; elle passa une demi-heure à peu près dans chacun. Tout ce mouvement ne fit qu'empirer son état ; elle finit par perdre la parole. Son père veilla la nuit auprès d'elle. Le lendemain il mit à la voile avec elle pour Macavé, canton de Vavao. A peu près à mi-chemin la pauvre fille expira. Aussitôt les femmes de sa suite commencèrent à se frapper la poitrine avec violence, remplirent l'air de leurs cris lamentables, enfin donnèrent toutes les marques possibles de désespoir : l'affliction de Feïnou ne

se manifesta que pas un morne silence et des larmes.

En débarquant, le corps fut porté sur la plate-forme de Neafo dans une maison où le roi, ses femmes, ses chefs, ses mataboulés et toute sa suite l'accompagnèrent, couverts de nattes en signe de deuil. Le corps placé sur une très-belle natte fut lavé d'abord avec un mélange d'eau et d'huile, puis frotté d'huile de sandal, et enveloppé dans quinze aunes de superbe mousseline des Indes brodée; on le mit ensuite dans un grand coffre de bois de cèdre, et on le couvrit de guirlandes de fleurs. Feïnou avait défendu tout signe extérieur de deuil; le dix-neuvième jour le cadavre fut retiré du cercueil pour être placé dans un modèle de pirogue très-bien poli. Le lendemain il fut ainsi transporté sans aucune pompe dans la sépulture des Feïnous: on ne le déposa pas dans le caveau: le roi voulut qu'il restât sur la tombe, afin de pouvoir le voir quand il voudrait et l'emporter avec lui dans ses voyages. Il ne put pas jouir de cette triste consolation.

Le reste de la cérémonie, à laquelle tout le peuple assistait, ressembla plus à une fête de réjouissance qu'à des obsèques: ainsi le voulait Feïnou. Les distributions de cava furent suivies de luttes entre les hommes, et de simulacres de combat entre les femmes, puis entre les hommes.

Ce fut le dernier acte public de la puissance de

Feïnou. Épuisé de fatigue, il se jeta sur une natte en rentrant chez lui; bientôt il se trouva très-mal : il avait la respiration gênée et les lèvres violettes; il se retournait sans cesse; sa mâchoire inférieure était agitée de mouvemens convulsifs; il poussait des gémissemens affreux. Il essaya plusieurs fois de parler; ce fut inutile. Il ne put, après bien des efforts, prononcer que le mot *pays*, comme s'il eût voulu témoigner ses inquiétudes sur ce qu'il deviendrait après sa mort. Ses femmes versaient des torrens de larmes; les hommes réfléchissaient aux troubles qui allaient éclater : la consternation était générale. On étrangla un enfant dont on présenta le corps à plusieurs dieux pour apaiser leur colère. Cette barbarie qui devait plutôt les irriter, ne soulagea pas le roi; il expira. On n'en transporta pas moins son corps devant plusieurs édifices consacrés à des dieux, où l'on récita des prières. Enfin on le conduisit à la maison du Toï-Tonga, où on le déposa dans la cuisine, dans la pensée que cet acte d'humilité pourrait toucher les dieux.

Enfin les amis de Feïnou convaincus qu'il était bien mort le rapportèrent chez lui. Cependant les chefs et les guerriers préparaient secrètement leurs armes, s'attendant à entendre pousser le cri de guerre; de son côté le fils du roi faisait surveiller par ses émissaires tout ce qui se passait

au dehors, bien disposé, dès que le consentement du peuple aurait confirmé son autorité, à bannir dans les îles Hapaï tous les chefs qui auraient tenu une conduite suspecte.

Le lendemain le peuple s'étant assemblé devant la maison de Feïnou, le prince et son oncle Feïnou-Fidji, sur l'appui duquel il pouvait compter, firent préparer du cava et l'offrirent au prêtre de Toubo-Totaï. Le dieu déclara par son organe que le prince n'avait à craindre aucune rébellion, parceque personne n'oserait se révolter contre un chef que protégeaient tous les dieux de Bolotou. Il lui recommanda ensuite de réfléchir aux circonstances du trépas de son père qui était mort, parce qu'il avait manqué de respect pour les dieux.

Tandis que le prince réfléchissait sur cet oracle, une femme pour laquelle toute la famille royale avait beaucoup de considération, parce qu'elle avait révélé des conspirations, lui dit que le roi, quelques instans avant d'être attaqué de sa dernière maladie, avait envoyé chercher secrètement une corde dans le magasin dont elle avait la surveillance; elle nomma les deux messagers; ils étaient présens : interrogés sur l'usage que le roi voulait faire de cette corde, je rappelai à l'un d'eux que le dessein de Feïnou était de faire étrangler Toubo-Tea pour se venger de ce qu'il n'avait pas obtenu du dieu Toubo-Totaï la guérison de

sa fille. Ce fait fut confirmé par différentes personnes auxquelles le roi avait communiqué son dessein, et surtout par des guerriers qui avaient reçu l'ordre de faire périr Toubo-Tea. Chacun frémit en apprenant ce nouveau trait d'impiété, et l'on ne fut plus surpris de ce que les dieux avaient frappé un homme qui nourrissait des projets si sacriléges.

Le corps de Feïnou fut porté dans un caveau, où l'on déposa aussi le corps de sa fille. On pratiqua dans cette occasion les mêmes cérémonies extravagantes et barbares qui ont été décrites dans la relation de J. Wilson. Les obsèques durèrent dix jours.

Le lendemain de l'enterrement, les principaux chefs et les mataboulés prièrent le prince de faire connaître à Vouna, et à d'autres chefs qui avaient manifesté des intentions hostiles contre lui, le désir qu'ils avaient de les voir partir pour les îles Hapaï. Vouna reçut cette communication sans marquer le moindre mécontentement, avouant qu'il ne devait pas rester à Vavao si son séjour y pouvait exciter du trouble. Le prince s'excusa de sa démarche en disant qu'il n'avait fait que céder au désir du peuple, et lui témoigna avec beaucoup de chaleur qu'il aurait été charmé de conserver près de lui un chef qui avait été si longtemps son ami et son compagnon.

Le jour suivant, dans une assemblée générale des chefs et des mataboulés, après que le cava eut été préparé, l'on servit les deux premières coupes : l'usage veut que la troisième soit présentée au chef qui préside. Tous les yeux étaient tournés vers le prince. « Portez-la à Feïnou », s'écria le mataboulé assis près de lui. Le désigner par ce nom était le déclarer roi et le reconnaître en cette qualité, le roi seul ayant la prérogative de porter son nom de famille sans y joindre un surnom. Feïnou reçut le cava sans montrer ni joie ni surprise du nom qu'on lui donnait pour la première fois. C'était une circonstance très-importante, car s'il eût fait paraître quelque sentiment d'orgueil pour cet honneur, on l'eût regardé comme un homme d'un esprit faible et peu en état d'être chef suprême; car dans leur opinion, et elle est juste, un roi doit s'élever au-dessus de toutes les petites passions qui agitent le cœur du commun des hommes.

Dès qu'on eut pris le cava, Feïnou prononça un discours dans lequel il engagea les hommes mécontens de l'ordre de choses actuel à quitter Vavao. Il exprima son chagrin des guerres qui avaient désolé cette île, recommanda la paix et l'union, promit de défendre le pays si les ennemis venaient l'attaquer, et de se conduire d'après les conseils des hommes sages. On servit ensuite dans sa maison un grand repas, et Feïnou parla de

l'avantage que chacun trouverait à cultiver la terre, et annonça qu'il donnerait l'exemple.

« Le nouveau roi, dit Mariner, était un homme d'un esprit supérieur : bien loin d'écouter comme son père la voix d'une ambition démesurée, il ne cherchait qu'à faire le bonheur de son peuple, et non à étendre son pouvoir. Il admirait les arts de l'Europe : c'était un vrai philosophe au milieu d'un peuple sauvage.

Le meilleur moyen de n'être pas inquiété par ses ennemis est de leur montrer qu'on ne les craint pas. Feïnou suivit donc les avis de son oncle, qui lui conseillait de reconstruire le fort que son père avait fait abattre : il fut bientôt terminé. Sur ces entrefaites le roi averti de conspirations qui se tramaient se tint sur ses gardes. Pour éviter que les mécontens de l'intérieur ne fussent aidés par les ennemis extérieurs, il avait défendu toute communication entre Vavao et les îles Hapaï, parce qu'il connaissait l'esprit remuant de Toubo-Toa. Cependant une pirogue montée par Tonga-Monga vint de la part de celui-ci pour demander de quelle manière il pourrait envoyer le tribut annuel dû au Toï-Tonga. Le roi respecta le motif; d'ailleurs Tonga-Monga et ceux qui l'accompagnaient arrivaient vêtus du costume de soumission. Ils dirent à Feïnou que Toubo-Toa désirait

aussi obtenir la permission de rendre ses derniers respects à la mémoire du roi défunt, en remplissant sur sa tombe les cérémonies ordinaires. Feïnou, après en avoir conféré avec ses chefs et les mataboulés, répondit que Touba-Toa pouvait envoyer le tribut dû au Toï-Tonga, pourvu qu'il fût apporté sur une seule pirogue; quant à l'autre demande de ce chef, elle fut renvoyée à un examen ultérieur. Cette décision fut prise soit par des motifs religieux, soit dans le dessein de montrer aux habitans de Hapaï qu'on ne les craignait pas, mais peut-être et surtout pour faire voir à Toubo-Toa qu'on était en état de résister à toute agression étrangère.

Dès que l'envoyé de Toubo-Toa fut de retour auprès de lui, celui-ci donna ordre dans toutes les îles Hapaï de rassembler le tribut, et de l'embarquer dans la pirogue de Tonga-Monga. Les habitans de Tofoua, île qui appartenait au Toï-Tonga, empressés d'envoyer leur tribut particulier, en chargèrent une seconde, ne croyant pas enfreindre l'ordre de Feïnou, qui portait de n'admettre que celle de Tonga-Monga : ils se trompaient. Dès que les insulaires de Vavao eurent aperçu deux pirognes s'avancer vers leurs rivages, au lieu d'une seule qu'ils attendaient, mécontens de cette empiétement sur leurs droits, ils s'écrièrent que les habitans de Hapaï méditaient

une trahison, et que sous le prétexte de la religion ils venaient comme espions. Ils s'adressèrent ensuite à Feïnou pour qu'il réprimât cette audace, et fit ordonner à une des deux pirogues de s'éloigner avant de permettre à l'autre de débarquer.

Cependant lorsque le roi eut appris que le second canot apportait le tribut de Tofoua au Toï-Tonga, comme c'eût été un sacrilége que de renvoyer une partie des présens destinés à ce prêtre, il permit de les débarquer, et ensuite fit renvoyer la pirogue qui n'était montée que par des guerriers d'élite. Réfléchissant alors à la facilité qu'auraient les habitans de Vavao de s'embarquer sur cette pirogue s'ils le voulaient, il prit le sage parti d'éviter cet inconvénient en paraissant désirer ce qu'il ne pouvait éviter : il fit donc publier dans toute l'île que quiconque avait le dessein d'aller habiter Hapaï pouvait profiter de la pirogue du Toï-Tonga, mais qu'il ne serait plus permis de rentrer à Vavao : personne ne profita de cette faculté.

Tonga-Monga obtint cette fois la permission d'amener Toubo-Toa et tous les chefs dont il voudrait se faire accompagner, quand même ils devraient remplir plus d'une pirogue, à condition qu'ils ne s'arrêteraient qu'un jour à Vavao. Feïnou dès ce moment fit tenir au large plu-

sieurs petites pirogues pour guetter l'arrivée de Toubo-Toa ; dès qu'il en fut informé, il en envoya plusieurs grandes à sa rencontre ; elles le prirent à bord : celles de ce chef restèrent dans les petites îles voisines. Toubo-Toa suivi de soixante guerriers vêtus de deuil et désarmés allèrent accomplir leurs devoirs religieux au tombeau de Feïnou ; tous exprimèrent à haute voix leurs sentimens de respect pour sa mémoire, et d'attachement à la personne de son fils.

Dans la soirée le roi, son oncle et Toubo-Toa eurent une entrevue : ce dernier manifesta le désir de rester tributaire de Vavao. Le roi déclina cette offre, d'abord parce que son île produisait abondamment tout ce qui lui était nécessaire, ensuite et surtout parce que son peuple regardant ce tribut comme un lien d'alliance et d'amitié, il ne le recevrait pas avec plaisir de la part du meurtrier de Toubo-Nioula, leur chef bien-aimé ; quant au tribut dû au Toï-Tonga, on ne pouvait se dispenser de l'admettre, parce qu'autrement ce serait offenser les dieux. Toubo-Toa convint que Feinou avait raison, quoique son orgueil souffrît de la nécessité de céder aux désirs d'un chef si jeune et si inexpérimenté ; il lui rendit les honneurs dus à un chef suprême, et partit le soir après avoir beaucoup admiré la construction du fort. Feïnou avait trois canons,

six barils de poudre, et ne manquait ni de mitraille, ni de boulets; il était donc bien supérieur à Toubo-Toa qui n'avait que deux canons, et seulement le reste d'un baril de poudre : aussi celui-ci ne fut-il nullement tenté de l'inquiéter, et alla exercer son humeur belliqueuse contre Tonga.

Quelque temps après le roi fut à même de couper absolument toute communication entre son île et Hapaï. Les orages sont regardés dans toute l'étendue de cet archipel comme le présage d'un grand événement. Un ouragan ayant répandu la consternation à Vavao, elle fut considérablement augmentée par les rêves de plusieurs femmes, et l'on s'attendait à voir fondre quelque grande calamité sur l'île, parce que le peuple avait probablement négligé un devoir important; d'un autre côté Feïnou faisait surveiller la mer avec soin.

Mais peu de jours après le Toï-Tonga maigrissait, quoiqu'il n'eût pas l'air souffrant; bientôt il se plaignit de faiblesses et perdit l'appétit; enfin il tomba sérieusement malade. Alors ses parens eurent recours à toutes les pratiques superstitieuses et atroces usitées en pareille occasion; il ne se passait pas de jour qu'on ne coupât un doigt à un enfant de sa famille pour apaiser les dieux. Ces sacrifices ne produisant aucune amélioration dans l'état du Toï-Tonga, l'on étrangla quatre en-

fans à des époques différentes; on adressa des prières à toutes les divinités; on consulta les prêtres : tout fut inutile. Pour dernière ressource on le transporta dans la cuisine; vains efforts : il mourut au bout de six semaines.

« Environ un mois après, dit Mariner, Feïnou qui ne s'était pas brisé la tête sur le tombeau de son père le jour de ses obsèques, parce que cela aurait passé dans une occasion solennelle pour une affectation de sensibilité et un acte d'ostentation, résolut de remplir ce devoir en particulier, accompagné seulement de quelques guerriers auxquels il notifia son intention. En conséquence il était un matin occupé à faire ses préparatifs à cet effet, lorsqu'il survint un incident auquel personne n'aurait fait attention en Europe, mais qui dans l'opinion de ce peuple pouvait amener les conséquences les plus fâcheuses. Par hazard j'éternuai en entrant dans la maison : à l'instant chacun jette sa massue par terre; car personne n'aurait osé se mettre en marche pour une cérémonie si importante après un présage si fâcheux. Le feu de la colère brilla dans les yeux du roi, et les fixant sur moi, il me demanda ce que je venais faire. « Votre père ne m'aurait pas adressé une pareille question, lui répondis-je; et je suis surpris que vous lui ressembliez assez peu pour croire à des idées si superstitueuses et si absurdes. » Il y

avait réellement de quoi transporter Feïnou de colère; il prit une massue et m'en eût assommé, si quelqu'un ne m'eût poussé hors de la maison. Je lui dis adieu, ajoutant que lorsqu'il aurait besoin de moi, il pourrait m'envoyer chercher, et que je n'avais pas su jusqu'à ce moment que ma présence lui fût si désagréable. On me fit sortir tout-à-fait, de crainte que le roi ne me poursuivît avant que son courroux fût apaisé.

Dès que je fus parti, Feïnou tint conseil avec ses amis sur mon éternuement; il fut décidé qu'étant étranger, et ayant d'autres dieux que ceux de Bolotou, il n'en pouvait résulter aucune suite fâcheuse : en conséquence ils allèrent au tombeau du feu roi, et y accomplirent avec enthousiasme la cérémonie de se meurtrir la tête à coup de massue et de s'y faire des découpures d'où le sang découlait : le zèle de Feïnou alla même plus loin; il se frappa si violemment avec les dents d'une scie, qu'en revenant chez lui, il chancelait, tant il avait perdu de sang.

Je m'étais retiré dans ma terre, résolu d'y demeurer et de voir si Feïnou pourrait se passer long-temps de ma compagnie. Ma conduite, suivant les mœurs et les usages d'Europe, paraîtra hautaine, arrogante et présomptueuse; mais aux îles Tonga je ne pouvais en user autrement envers le roi : si je lui eusse demandé pardon d'une faute

commise si involontairement, on m'eût regardé comme un homme lâche et vil; Feïnou lui-même eût conçu mauvaise opinion de moi; il ne m'eût plus choisi pour son ami et son confident.

Dans la soirée une fille vint m'annoncer de la part de ma mère adoptive que je n'avais rien à craindre, et que Feïnou avait témoigné du regret de son emportement; cependant elle me conseillait en même temps de ne revenir auprès de lui qu'après avoir reçu plusieurs invitations. Je suivis son avis. Enfin le roi étant venu lui-même, m'engagea de la manière la plus affectueuse à oublier le passé; depuis ce moment nous fûmes amis inséparables.

Ma mère adoptive avait vivement désiré de me revoir, parce qu'elle était sur le point de retourner aux îles Hapaï, où demeurait son père. Effectivement elle partit quelque temps après. Je regrettai beaucoup cette femme qui m'avait rendu des services essentiels.

Quelque temps auparavant, le roi voulant profiter de la mort du Toï-Tonga pour faire cesser totalement les communications qui existaient encore entre Vavao et les îles Hapaï, abolit cette dignité et par conséquent le tribut qu'on lui apportait. L'autorité religieuse accordée à ce chef n'était d'aucune utilité au peuple; elle lui occasionait au contraire une dépense onéreuse et superflue. Cette suppression fut très-bien vue des

insulaires, qu'elle soulageait d'un fardeau très-lourd, et qui le devenait encore davantage dans les temps de disette.

Les choses étant réglées ainsi, on en instruisit Tonga-Mana quand il vint à Vavao, et on lui intima la défense de ne plus s'y présenter à l'avenir : on le prévint que si jamais sa pirogue ou toute autre des îles Hapaï s'approchait de Vavao, cette démarche serait regardée comme un acte d'hostilité, et que l'on prendrait des mesures en conséquence.

Depuis ce temps le roi consacra toute son attention à la culture de l'île; ses efforts furent si heureux, qu'elle ne tarda pas à présenter l'apparence d'une grande prospérité : en même temps il ne négligeait rien pour la mettre dans un état de défense respectable.

La tranquillité régnait dans Vavao; l'on était heureux au dedans, l'on ne craignait rien du dehors. Cette époque heureuse fut marquée par un événement inattendu qui combla mes vœux les plus ardens. Un soir que je revenais dans ma pirogue d'une excursion à une des petites îles voisines de Vavao, où j'avais passé trois jours à pêcher, j'aperçus aux derniers rayons du soleil couchant un vaisseau à l'ouest. Je montrai le navire aux trois ouvriers de ma plantation qui conduisaient ma pirogue, et je leur dis de ramer de ce

côté, ajoutant que c'était pour eux une occasion favorable de s'enrichir en obtenant de la verroterie, des haches, des miroirs, etc.; et que s'ils la laissaient échapper, ils ne la retrouveraient peut-être jamais. Ils me répondirent qu'ils avaient déjà vu le bâtiment, mais qu'ils n'avaient pas voulu me l'indiquer, de peur qu'il ne me prît fantaisie d'aller à bord, parce qu'ils avaient souvent entendu dire aux chefs qu'on ne me permettrait jamais de quitter l'île si on le pouvait : ils craignaient donc qu'on ne les assommât s'ils me laissaient échapper. Je redoublai mes instances; je leur promis de grandes récompenses s'ils me menaient au vaisseau. Après s'être parlé entre eux à voix basse, ils me dirent que malgré le respect qu'ils avaient pour moi, leur devoir envers leurs chefs les obligeait de ne pas acquiescer à ma demande, et ils se mirent à ramer vers Vavao. Que l'on se mette à ma place, et l'on pourra se figurer tout ce que j'éprouvais de colère et d'impatience. « Que parlez-vous de vos chefs, leur dis-je en « élevant la voix, ne suis-je pas le vôtre? N'ai-je « pas le droit de faire de vous ce qui me plaît? » Alors je pris mon fusil qui était derrière moi : l'insulaire assis à côté de moi me déclara que si je faisais la moindre résistance, il mourrait plutôt que de ne pas s'y oppser et de me laisser échapper.

Désespéré de cette obstination, et craignant de ne jamais retrouver une si belle occasion de recouvrer ma liberté, je donnai de toute ma force avec le canon de mon fusil un violent coup dans les reins à cet homme. Ce canon usé était devenu si tranchant, qu'il entra dans le corps de ce malheureux qui tomba mort sans pousser même un gémissement. Mes regrets furent adoucis en songeant que dans un temps de disette il avait tué sa femme et l'avait mangée : trouvant aussi qu'il avait trop d'enfans, il en avait assommé deux. Je l'avais souvent corrigé sévèrement, parce qu'il battait sa femme actuelle. C'était du reste un excellent pêcheur et un ouvrier infatigable.

Cet obstacle écarté, je couchai en joue les deux autres insulaires qui étaient plus morts que vifs, et je les menaçai de leur faire sauter la cervelle s'ils ne ramaient pas à l'instant vers le vaisseau. Ils furent dociles : je les encourageai en leur disant qu'ils ne devaient pas craindre la colère de leurs chefs, puisque la mort de leur compagnon prouverait qu'ils n'avaient cédé qu'à la force et leur servirait d'excuse. Cependant j'observais attentivement tous leurs mouvemens, de crainte qu'il ne leur prît fantaisie de faire chavirer la pirogue, et de se sauver à la nage, ce qui leur était fort facile, étant très-habiles dans cet exercice. Heureusement les requins sont com-

muns à cette époque dans ces parages, et ces pêcheurs craignaient d'être dévorés.

Nous ne pûmes atteindre le navire que le lendemain à la pointe du jour, parce qu'il n'avait pas cessé de naviguer; d'ailleurs mes gens étaient très-fatigués du travail de la veille, ayant eu à lutter toute la journée contre une mer houleuse, et ils n'avaient d'autre provision que du poisson cru. Dès que je fus le long du bord, mon premier mouvement fut d'y grimper, sans m'arrêter pour héler. J'étais déjà dans les haubans, et le matelot en sentinelle m'aurait jeté à la mer, car à mon costume et à ma peau hâlée par le soleil, il me prenait pour un Indien; mais dès que je lui eus dis que j'étais Anglais, il me laissa venir sur le pont. Je parlai au capitaine, qui me fit l'accueil le plus cordial: il avait entendu parler de la catastrophe de notre vaisseau par une goëlette qui avait emmené deux hommes de notre équipage d'une de ces îles pendant que j'étais dans une autre.

Le capitaine me donna un pantalon et une chemise; comme elle était sale, je la lavai et je l'étendis dans les manœuvres pour la faire sécher. Le lendemain elle était disparue, de sorte que je fus réduit pour tout vêtement à mon pantalon.

Le bâtiment qui me reçut était *la Favorite*, brig de 130 tonneaux, commandé par le capi-

taine Fisk, de Port-Jackson : il était chargé de 90 tonneaux de nacre de perle qu'il avoit prise aux îles de la Société; il allait embarquer du bois de sandal aux iles Fidji, et devait de là faire voile pour la Chine.

Je priai le capitaine de donner à mes deux pêcheurs quelques colliers de verroterie pour leur peine, et d'envoyer une hache en présent à Feïnou : il y consentit avec plaisir. Quand la pirogue quitta le brig, je chargeai les Indiens d'inviter le roi à venir à bord. Cependant plus de deux cents pirogues de Vavao entourèrent bientôt le bâtiment ; tout Vavao semblait vouloir le voir, car le rivage était couvert d'une foule prodigieuse. Comme le navire avait besoin de vivres, le capitaine établit un commerce d'échange avec les naturels pour s'en procurer, et défendit à ses gens d'acheter autre chose avant qu'on se fût suffisamment approvisionné.

Vers midi nous vîmes arriver Feïnou avec une de ses sœurs et accompagné de plusieurs de ses femmes. Il m'apportait en présent cinq cochons très-gros et quarante ignames ; quelques-unes pesaient de cinquante à soixante livres. A ma demande, le roi me permit de les offrir au capitaine. Malgré les messages répétés que lui envoyaient les chefs pour qu'il revînt à terre, il voulut dormir à bord, pourvu que le capitaine le lui permît. Les

femmes ne se souciaient point de passer la nuit au milieu de tant d'hommes étrangers ; j'eus beaucoup de peine à vaincre leurs scrupules, en les assurant qu'on ne les inquiéterait pas. Elles finirent par conséquent à rester, à condition que je prendrais soin d'elles. Elles s'enveloppèrent toutes d'une toile, et le jour suivant dirent qu'elles avaient fort bien dormi ; quant au roi, il se coucha dans la chambre sur une voile.

Les pirogues étant venues le lendemain en grand nombre le long du bord, le capitaine instruit par l'exemple du passé, ne laissa monter sur le brig que trois naturels à la fois ; six sentinelles faisaient constamment la garde à cet effet. Plusieurs chefs étaient dans ces pirogues ; ils dirent à Feïnou que le peuple était très-alarmé de son séjour sur le navire, et craignait qu'il n'eût formé le dessein d'aller à Papalanghi (la terre des hommes blancs). Ils lui apportaient du cava : il le refusa en disant qu'il en avait bu de bien meilleur ; en effet le vin lui avait paru si bon, que l'idée seule du cava le dégoûtait. Il dîna de bon appétit ; les femmes firent de même. Quoiqu'il vît pour la première fois des couteaux et des fourchettes, il s'en servit très-adroitement; néanmoins l'habitude l'emportant quelquefois, il avait recours à ses doigts. Mais se rappelant à l'instant que ce n'était pas bien, il s'écriait : « Eh ! je me trompe ! » La

politesse naturelle qu'il montrait en toute occasion charma le capitaine et ses officiers ; ils convinrent que dans tout le grand océan ils n'avaient pas encore rencontré un naturel qui eût de si bonnes manières et autant d'intelligence. Ses questions sur l'usage de tout ce qui frappait ses regards étaient un peu fatigantes ; mais il les faisait avec tant d'affabilité et de douceur qu'on ne s'en offensait pas. Il demanda au capitaine la permission de se coucher sur son lit, afin de pouvoir se vanter d'une chose que n'avait fait aucun habitant de Vavao : le capitaine y consentit bien volontiers ; et Feïnou, enchanté de sa position, s'écria qu'étant sur un lit anglais, il se croyait en Angleterre. Etant ensuite resté seul dans la chambre, où on le surveillait sans qu'il s'en doutât, il n'essaya de prendre aucune des choses qui s'y trouvaient : il toucha seulement au chapeau du capitaine ; mais il ne le mit qu'après être allé sur le pont lui en demander la permission.

Il regagna la terre à midi pour calmer les inquiétudes de son peuple ; bientôt après il revint, apportant des vivres pour l'équipage et des présens au capitaine, entre autres deux pirogues pleines de cocos.

Feïnou avait un si vif désir d'aller en Angleterrre, que le jour où le navire mit à la voile, ses instances à ce sujet devinrent très-pressantes.

Le capitaine refusa très-sagement de l'emmener, ce qui chagrina beaucoup le roi, qui ne concevait pas de plus grand bonheur que de pouvoir apprendre à lire, à écrire et à penser comme un Papalanghi; à ce prix, il aurait changé son pouvoir contre un état subalterne et la pauvreté. Il me fit jurer par mon père et par le Dieu qui me gouvernait, de revenir un jour dans un vaisseau pour le conduire en Angleterre. Quand je lui eus fait cette promesse, il m'embrassa en versant un torrent de larmes. Son projet lui avait été inspiré, non par une vaine curiosité, mais par ce noble élan de l'âme qui cherche à s'éclairer, malgré les dangers qu'il faut affronter et les sacrifices qu'il en coûte.

Lorsque le père de Feïnou me prit, pour les brûler, les papiers que j'avais sauvés du pillage de notre bâtiment, je parvins à cacher le journal de navigation. Voulant le ravoir à l'instant de mon départ de cet archipel, je donnai à des insulaires les instructions nécessaires pour le trouver; mais en même temps je priai le capitaine de retenir à bord Feïnou-Fidji en otage, jusqu'à ce qu'on m'eût rapporté cet objet, et qu'on eût amené trois Anglais qui étaient à Vavao.

Feïnou-Fidji apprenant qu'il était prisonnier, pâlit et conçut de vives alarmes, qui ne se calmèrent même pas lorsque je lui eus expliqué la cause

de sa détention momentanée; car il craignait qu'on ne voulût l'emmener en Angleterre pour le punir du crime des habitans de Hapaï, qui avaient massacré notre équipage, forfait dont il était innocent. Enfin je parvins à le tranquilliser en lui disant que dans mon pays on ne châtiait jamais l'innocent pour le coupable. Mais ses amis, qui étaient dans les pirogues autour du navire, témoignèrent leurs inquiétudes pour lui en l'appelant à grands cris ; il eut beaucoup de peine à les tranquilliser. La pirogue revint avec mon journal et les trois Anglais; un de ceux-ci ne voulut pas s'embarquer pour l'Angleterre ; il était vieux et infirme : habitué à Vavao où il ne manquait de rien, il préféra y rester.

Avant le départ du navire, je fus chargé de différentes commissions des chefs de Vavao pour ceux de Hapaï. Feïnou recommandait fortement à Toubo-Toa de se contenter des îles Hapaï, de s'occuper de faire leur bonheur, et de ne pas songer à attaquer Vavao, parce que ses tentatives seraient vaines, le peuple y étant heureux et ayant quelque chose à défendre. Les chefs inférieurs mandaient à ceux de Hapaï que s'ils venaient, ils leurs réservaient une quantité de belles javelines et d'excellentes massues. Un grand nombre voulaient s'embarquer sur la *Favorite* avec deux cents hommes d'élite qui s'y tiendraient

cachés, afin qu'étant arrivés à Hapaï, ils pussent assommer Toubo-Toa et ses chefs qu'on aurait attirés à bord, et venger par leur sang le meurtre de Toubo-Nioula. On conçoit bien que le capitaine ne goûta nullement ce plan.



Feïnou et sa femme me remirent de beaux présens pour ma mère adoptive, et y joignirent les assurances d'une éternelle amitié. Ensuite le roi m'embrassa et me fit répéter la promesse de venir le chercher à Vavao, et de l'emmener en Angleterre pour qu'il pût étudier les sciences, ajoutant que pendant son absence son île serait fort bien gouvernée par son oncle. J'étais vivement ému; Feïnou avait le cœur gros : nous répandîmes tous deux des larmes abondantes; enfin nous nous séparâmes. Je fis mes adieux aux chefs; ils m'avaient toujours témoigné de l'amitié : leurs bonnes qualités me rendent leur souvenir extrêmement précieux. La pirogue du roi se dirigea vers la côte; la *Favorite* prit le large et fit voile vers les îles Hapaï. Bientôt je vis disparaître peu à peu Vavao et ses fertiles plantations, et ce ne fut pas sans regret en songeant aux amis que j'y laissais.

Dès que nous fûmes en vue des îles Hapaï, le brig louvoya entre Haano et Lefouga. Un grand nombre de pirogues vinrent le long du bord : l'on

permit à plusieurs chefs d'y monter. Je m'occupai avant tout de procurer la liberté aux Anglais qui pouvaient se trouver dans ce groupe ; ensuite je m'acquittai des commissions dont on m'avait chargé à Vavoa. On réussit à retrouver deux Anglais, un Espagnol et un Nègre qui avaient été pris avec eux ; trois Anglais voulurent rester à Lefouga ; d'autres étaient dans des îles trop éloignées pour qu'on pût aller les chercher. J'eus le chagrin de ne pouvoir faire mes adieux à ma mère adoptive ; elle était partie pour un voyage.

Deux jours après la *Favorite* continua sa route pour les îles Fidji ; bientôt l'on atteignit à Paou et on laissa tomber l'ancre près de Vouïa, canton où le bois de sandal abonde. Le capitaine fut bientôt d'accord avec les insulaires, et traita de la quantité de bois qu'il voulait embarquer ; j'allai plusieurs fois à terre, et j'eus occasion de reconnaître la vérité des détails que j'avais appris de Caou-Mouala, un des chefs de Vavao qui avait fait un long séjour à Paou pour y prendre part aux guerres des naturels de cet archipel entre eux.

Paou est la plus grande des îles Fidji et beaucoup plus considérable que Vavao ; les monts Facaounové, situés dans la partie occidentale, sont les plus hauts de l'île. A la base d'une de ces montagnes il y a deux sources d'eau chaude peu

éloignées l'une de l'autre ; les habitans du voisinage y font cuire leurs ignames et leurs bananes, en les mettant dans un vase percé de trous d'un côté pour que l'eau puisse y entrer.

Les naturels de Fidji ont les cheveux beaucoup plus bouclés que ceux des îles Tonga ; hommes et femmes les saupoudrent avec les cendres de la feuille de l'arbre à pain, ou avec de la chaux tirée de coquillages brûlés et pulvérisés, ou avec la suie de la fumée du touaï-touaï. La chaux réduite en poudre n'est employée que lorsque l'on veut épaissir la chevelure : ce qui réussit parfaitement. Quand ils se servent d'une de ces substances, ils la délayent dans une grande quantité d'eau où ils trempent leur tête, et lorsque leurs cheveux sont secs, ils répètent cette opération jusqu'à quatre fois : la chevelure étant bien chargée de poudre et séchée, ils l'arrangent avec beaucoup de soin et d'attention, passant trois heures à la crêper avec une espèce de peigne ; elle s'écarte de la tête et ressemble à une perruque volumineuse, épaisse de quatre à neuf pouces, et également élevée de tous les côtés. De même que les naturels de Tonga, ils vont généralement la tête nue ; mais pour que la rosée de la nuit ne gâte pas cette belle frisure, ils la couvrent d'un morceau d'étoffe blanche très-fine, qu'ils attachent avec assez

d'élégance, et qui suffit en effet pour la préserver de l'humidité.

Les enfans restent entièrement nus, les filles jusqu'à dix ans, les garçons jusqu'à quatorze. A cette époque les filles prennent l'habillement ordinaire des femmes, qui consiste en une sorte de tablier circulaire large d'un pied à quatorze pouces, et qui fait le tour de la ceinture : quand elles deviennent vieilles, le tablier prend un pied et demi de plus en largeur. Les garçons à quatorze ans commencent à porter l'habillement des hommes, qui est une pièce d'étoffe passée autour du corps, comme aux îles Sandwich ; mais aux îles Fidji elle est beaucoup plus longue, et après avoir été roulée plusieurs fois autour du corps, son extrémité est relevée entre les cuisses.

Les parens marient leurs enfans ou plutôt les fiancent dès l'âge de trois ou quatre ans. Cet usage déplaît beaucoup aux naturels des îles Tonga, qui se plaignent que lorsqu'ils vont à Fidji, ils ne peuvent y trouver une femme qui ne soit pas au pouvoir d'un mari jaloux. Comme Caou-Mouala s'était plaint amèrement de cet inconvénient, on peut en inférer que les femmes de Fidji sont très-fidèles à leurs maris. Un homme peut en avoir plusieurs ; celle qui est de la famille la plus dis-

tinguée a la prééminence sur les autres; et par respect pour elle, lorsque son mari meurt, elle est étranglée le jour même de son décès, et ensuite enterrée avec lui : on les place assis dans la fosse.

L'usage est pour les deux sexes de se faire une incision dans le lobe de chaque oreille, et d'y mettre un morceau de tige de bananier, long d'un pouce, pour tenir l'ouverture écartée; quand la plaie est guérie, on remplace ce morceau par un plus gros, et ainsi progressivement par un morceau de bois plus fort : de sorte que le lobe acquiert une expansion considérable et pend beaucoup. Cette difformité passant pour une beauté, les femmes vont à cet égard beaucoup plus loin que les hommes, et enfin amènent le lobe de l'oreille à tomber presque sur l'épaule; l'ouverture dans ce cas a deux pouces de circonférence. Quelquefois à force d'être agrandi, le lobe casse, et l'on voit des femmes qui l'ont fendu en deux lanières pendantes; elles n'ont pas la peau ni si douce ni si unie que celle des femmes de Tonga, ce qui vient probablement de ce qu'elles ne la frottent pas d'huile.

On consulte les dieux à peu près de la même manière qu'aux îles Tonga.

Tout près de Paou se trouve Tchi-Tchia, petite île qui forme comme une forteresse presque im-

prenable. La partie la plus voisine de Paou n'en est éloignée que de cent pas : de mer basse elle y communique par un banc de sable. A l'endroit où ce banc joint Tchi-Tchia, s'élève un grand rocher percé par la nature, et qu'on a fini d'ouvrir à force de travail. Ce roc domine sur toute l'île, que rendent inaccessible un ressac très-fort et des écueils dangereux qui l'entourent, excepté à la gauche du grand rocher; ce vide est défendu par une haute palissade. Plusieurs insulaires de Tonga demeuraient dans cette île, dont le chef les aimait, parce que sa femme était de leur pays; il y reçut donc avec plaisir Caou-Mouala et ses compagnons, et ceux-ci prirent une part active à la guerre que le chef de Tchi-Tchia faisait aux habitans de Paou : elle durait depuis long-temps. Les insulaires de Tchi-Tchia commettaient toutes sortes de déprédations sur les terres de leurs adversaires, sans que ceux-ci eussent le moyen de prendre leur revanche : on leur avait fait un grand nombre de prisonniers qu'on gardait avec soin. Quelques jours avant le départ de Caou-Mouala pour retourner à Vavao, le chef de Tchi-Tchia célébra ses victoires par des danses guerrières et un grand festin, dans lequel on servit deux cents cochons, des ignames, des poules, et deux cents corps humains, qui furent partagés entre tous les habitans de l'île n'importe leur sexe.

Facaounové, canton de la côte occidentale de Paou, est assez fréquenté par des navires de l'Amérique et du Port-Jackson qui viennent y charger du bois de sandal. Comme Vouïa, où il est de la meilleure qualité, est un canton peu considérable, il commence à y devenir rare, et par conséquent plus cher. Autrefois les insulaires en donnaient une grande quantité pour des clous; aujourd'hui ils exigent des haches et des ciseaux : il faut de plus que ces outils soient très-bons, car les insulaires sont devenus connaisseurs; ils demandent aussi des dents de cachalot. Les chefs de Fidji se frottent rarement d'huile et font peu d'usage du bois de sandal qui sert principalement à la parfumer. Le commerce des Européens aux îles Fidji a beaucoup nui à celui que les naturels de Tonga y faisaient, parce que les étoffes et les nattes qu'ils y apportaient pour les échanger contre le bois de sandal, n'y ont plus la même valeur.

Pendant que Caou-Mouala était à Paou, un navire fit naufrage sur un récif au large de cette île : tout l'équipage périt, à l'exception de deux hommes. Les insulaires pillèrent le bâtiment, où ils trouvèrent de la mousseline et d'autres marchandises des Indes, ainsi que des piastres : cette circonstance me fit supposer que c'était un contrebandier américain revenant du Pérou avec une partie de sa

cargaison qu'il n'avait pu vendre. Un des hommes fut tué dans une querelle qu'il eut avec son compagnon ; je ne pus apprendre ce que celui-ci était devenu, ni le nom du bâtiment.

Caou-Mouala avait aussi demeuré long-temps à Navihi-Levou, la plus grande des îles Fidji : elle est située au nord-ouest du groupe. Ses habitans sont les plus féroces de tous, et beaucoup plus habiles que leurs voisins dans l'art de la guerre; de sorte qu'on les redoute singulièrement. Pour se rendre plus formidables, ils se passent dans le trou du cartilage de leur nez des plumes longues d'un pied, qui s'étendant de chaque côté, ressemblent à d'immenses moustaches. Le chef de l'île, extrêmement friand de chair humaine, châtrait ses prisonniers et les engraissait comme des chapons ; il ne les tuait que lorsqu'il jugeait que leur chair était bien tendre. Il regardait les mains et surtout les pieds comme le morceau le plus délicat.

Après un séjour de deux ans, Caou-Mouala était parti des îles Fidji pour retourner à Vavao. Déjà en vue de la côte, le mauvais temps et le vent contraire l'en avaient éloigné ; il fut obligé de relâcher à Fotouma, dans l'archipel des Navigateurs. Les habitans, conformément à l'usage de leur île, s'emparèrent de sa pirogue et de tout ce qu'elle contenait. Un prêtre adressa un discours

aux dieux pour leur en faire l'offrande, et tout se partagea ensuite entre les chefs. Le pillage est regardé comme un devoir religieux, et l'on est convaincu que si on le négligeait, les dieux enverraient quelque maladie dans le pays. Quand on a dépouillé les étrangers de tout ce qu'ils possédaient, on leur fournit d'autres pirogues pour regagner leur pays; on leur donne les vivres nécessaires, et on leur fait présent d'étoffes, de nattes, d'écailles de tortue, etc. La pirogue de Caou-Mouala était chargée de bois de sandal; on ne lui en rendit pas un morceau, quoique les insulaires de Fotouma n'en fissent aucun usage. La pirogue fut brisée; les chefs s'en partagèrent les planches, dont ils construisirent des pirogues plus petites : jamais ils n'en ont de grandes, parce qu'ils paraissent ne pas se soucier de fréquenter les îles éloignées. Ils ne connaissent donc d'autre pays que le leur, sauf quelques-uns d'entre eux qui sont partis par curiosité avec des étrangers.

Les insulaires sont toujours en guerre les uns contre les autres, et très-féroces : ils ont des piques, sur lesquelles ils s'efforcent d'élever le corps de leur ennemi après l'avoir percé. Ils garnissent de dents de requin des gantelets dont ils frappent et déchirent leurs adversaires.

Quelque temps avant l'arrivée de Caou-Maoula, un navire européen ou américain avait mouillé

le long de la côte. Les naturels s'avancèrent aussitôt dans leurs pirogues pour s'emparer, au nom de leurs dieux, d'une si belle proie. L'équipage les laissa monter à bord, croyant que la curiosité seule les y amenait; mais quand on vit qu'ils prenaient sans cérémonie tout ce qui se trouvait sous leur main, on fit feu sur eux. Alors ils se jetèrent à la mer et rentrèrent dans leurs pirogues; ils se hâtèrent de regagner leur île, avec une perte de quarante hommes.

Caou-Mouala passa un an à Fotouma; il s'embarqua sur une pirogue qu'il avait construite, et fit voile pour les îles Fidji, afin d'y prendre une nouvelle cargaison de bois de sandal. Il avait à bord trente-cinq insulaires de Tonga, en y comprenant quatorze femmes : il emmenait aussi quatre naturels de Fotouma, qui lui avaient demandé à le suivre pour voir de nouveaux pays. Chemin faisant il toucha à Lotouma, éloigné d'une journée de route de Fotouma. Les habitans en sont très-pacifiques : peu accoutumés à voir des étrangers, ils crurent qu'une si grande pirogue ne pouvait appartenir qu'aux dieux. Ils ne voulurent laisser débarquer Caou-Mouala et ses compagnons qu'après avoir étendu par terre des pièces d'étoffe depuis le rivage jusqu'à la maison qu'ils leur destinaient. Ils traitèrent leurs hôtes avec le plus grand respect. Caou-Mouala ne fit

qu'un court séjour à Lotouma : trois femmes voulurent se joindre à sa troupe ; il les emmena. Enfin il aborda aux îles Fidji. Après quatorze ans d'absence, il était revenu à Vavao avec quatre pirogues, où se trouvaient cinquante Indiens, tant de Tonga que de Fidji et d'autres îles.

Les naturels de Fidji me parurent d'une race fort inférieure à celle de Tonga, et se rapprochant de la conformation des nègres : comme ils ne se frottent pas d'huile, leur peau est rude au toucher ; ils ont les cheveux crépus et presque laineux. Leur physionomie est féroce et guerrière ; elle n'a rien de noble ni de généreux. Ils regardent les naturels de Tonga comme enclins à la trahison, et ceux-ci leur adressent le même reproche. Je crois que ceux de Fidji combattent avec plus de fureur et d'animosité que ceux de Tonga, mais que ces derniers, quand on les a grièvement offensés, conservent plus long-temps le désir de la vengeance. Tout ce que Caou-Mouala m'avait raconté de l'horrible festin de Tchi-Tchia me fut attesté par des témoins.

Il y avait à Paou plusieurs Anglais ou Américains. Un seul témoigna le désir de s'embarquer sur la *Favorite*. On refusa de le recevoir ; car, de même que ses compagnons, c'était un mauvais sujet qui avait déserté de son navire. Presque tou-

jours en querelle entre eux, trois avaient perdu la vie.

Nous eûmes complété en six jours notre cargaison en bois de sandal. En cinq semaines nous arrivâmes à Macao, le 25 décembre 1810. Comme je n'y connaissais personne, le capitaine me délivra un certificat attestant que j'avais fait partie de l'équipage d'un navire dont les naturels des îles Hapaï s'étaient emparés, et qu'il m'avait amené de là à Macao.

N'ayant pour toute fortune qu'une soixantaine de piastres que ma mère adoptive m'avait données, je résolus de prendre du service à bord de quelque vaisseau de la compagnie des Indes. Le récit de mes aventures intéressa en ma faveur. Un bâtiment me reçut, et j'arrivai à Gravesend au mois de juin 1811. Je descendis à terre aussitôt, et j'allai à Londres. Je me croyais à la fin de mes malheurs; je me trompais. Pendant que je cherchais la maison de mon père, qui pendant mon absence avait changé de demeure, les gens qui font la presse m'arrêtèrent, et me conduisirent à bord d'un bâtiment. J'écrivis sur-le-champ à un ami d'instruire mon père de ma venue et de cet incident fâcheux. Aussi joyeux que surpris, mon père accourut; et après les premiers momens donnés à l'effusion mutuelle de notre tendresse,

il s'occupa des moyens de me faire mettre en liberté. Il y réussit enfin au bout de huit jours, et je goûtai le plaisir de me retrouver auprès de lui.

Le long séjour de Mariner aux îles Tonga l'ayant mis à même de bien connaître les mœurs et les usages des naturels de cet archipel, on doit présumer qu'il les a décrits avec exactitude. Les détails dans lesquels il entre confirment ceux qu'on lit dans les relations de Cook, de d'Entrecasteaux et de J. Wilson. Le premier de ces navigateurs, qui a tracé un portrait si flatteur de ces insulaires, ne se doutait pas que le 17 mai 1777 il courût risque de la vie dans la fête de nuit qu'on lui donna. Les insulaires avaient arrêté un plan pour massacrer ce navigateur et tous les Anglais qui étaient descendus à terre. A un signal convenu on devait tomber sur eux. En supposant que les hommes de l'équipage restés à bord viendraient le chercher, on devait aussi s'en défaire; et le nombre des Anglais se trouvant ainsi diminué, les Indiens pensaient qu'il ne leur serait pas difficile de prendre les vaisseaux. Le projet ne fut pas exécuté, parce que les chefs ne purent pas s'accorder sur le temps le plus convenable pour agir. Les uns voulaient que ce fût de nuit, d'autres préféraient le jour, disant que pendant

l'obscurité il ne serait pas si aisé de s'emparer des navires. Le père de Feïnou était du premier avis; contrarié de ce que la plupart des autres chefs ne s'y rendaient pas, il l'abandonna. Mariner tenait ces détails de plusieurs chefs, et notamment de Feïnou, qui mourut pendant son séjour aux îles Tonga. C'était le fils de l'auteur du projet.

Parmi les renseignemens que l'on trouve dans la relation de Mariner, ceux qui concernent l'état des personnes dans les îles Tonga offrent des développemens que ne contiennent pas les récits des autres voyageurs, et qui jettent un nouveau jour sur ce sujet, parce qu'il l'a traité plus en détail.

Parlons d'abord des dignités religieuses.

Le Toï-Tonga et le Veatchi sont regardés comme les plus éminens entre les chefs; ils passent pour les descendans des principaux dieux qui visitèrent autrefois les îles Tonga. Le Toï-Tonga est le personnage le plus considéré, puisque son nom signifie *chef de Tonga*. Le respect qu'on lui témoigne et le haut rang qu'il occupe dans la société tiennent entièrement à des motifs religieux. On lui rend en certaines occasions plus de respect qu'au roi même. Vers le mois d'octobre on lui offre, en grande cérémonie, les premiers fruits de la terre. Négliger ce devoir serait

encourir la colère des dieux. Les cérémonies de son mariage et de ses funérailles, ainsi que le deuil que l'on porte pour lui, sont soumis à des règles spéciales. Il n'est pas tatoué. Il n'est pas circoncis comme les autres insulaires. S'il veut subir cette opération, il faut qu'il la fasse faire dans une île étrangère. En parlant de lui, on se sert d'expressions particulières, et réservées uniquement pour lui.

Malgré le rang élevé qu'il tient, le Toï-Tonga n'a néanmoins qu'un pouvoir très-borné, et qui ne s'étend que sur sa famille et sur les gens qui dépendent de lui. Il a des possessions plus considérables que celles des autres chefs; mais elles le sont moins que celles du roi.

On a vu plus haut que, malgré le peu de puissance positive dont jouit ce chef religieux, le roi avait supprimé sa dignité. Il craignait probablement que si un homme ambitieux en était revêtu, il n'en résultât des troubles, comme il arrive toujours lorsque l'autorité spirituelle veut s'immiscer dans les affaires temporelles. Cette haute fonction était héréditaire : le nom de famille du Toï-Tonga est Fatafé; le dernier n'a laissé qu'un fils unique.

Le Veatchi est beaucoup inférieur au Toï-Tonga; cependant le roi évite également sa présence, parce qu'il est obligé de lui donner les mêmes signes de déférence quand il le rencontre;

quant à ces marques de respect, elles ne diffèrent pas de celles que le cérémonial prescrit à un chef subalterne envers son supérieur.

Les prêtres sont nommés *Fahé-ghehé ;* ce qui signifie *distingué*, parce qu'on suppose qu'ils ont une âme différente de celle des autres hommes, ce qui les rend aptes à recevoir l'inspiration de la divinité. Quand elle a lieu, tout le monde, même le Veatchi et le Toï-Tonga s'éloignent par respect, parce que c'est le dieu lui-même qui parle. Dans toute autre occasion les prêtres n'ont d'autre droit aux égards, que ceux que l'on doit à leur famille: ils sont ordinairement de la classe des mataboulés.

Passons maintenant aux dignités civiles.

Le haou ou roi est absolu ; il dérive ses droits au pouvoir suprême en partie de sa naissance, en partie de la force militaire à laquelle il est quelquefois obligé d'avoir recours pour assurer sa prérogative. Personne ne l'égale en puissance : il n'en est pas de même pour le rang ; indépendamment des deux chefs religieux et d'un prêtre dans le moment de l'inspiration, il est inférieur aussi à plusieurs chefs qui sont alliés à la famille des deux grands dignitaires spirituels ; s'il les rencontre, il leur doit des marques de déférence.

Les éghis, ou nobles ou chefs, sont ceux qui tiennent par les liens du sang à la famille du Toï-Tonga, à celle du Veatchi et à celle du roi. Tous et

eux seuls ont le privilége de relever le peuple ou un inférieur du tabou qu'il a encouru. On devient tabou quand on a touché un supérieur, ou même ses habits et sa natte ou quelque chose qui lui appartient; alors on ne peut plus se servir de ses mains pour manger, si l'on ne veut pas encourir la vengeance des dieux. Il existe un moyen facile de se relever de cette interdiction gênante: c'est de palper de ses deux mains les deux pieds de ce même chef ou d'un autre du même rang.

La noblesse se perpétue par les femmes. Quand la mère n'est pas noble, les enfans ne le sont pas non plus.

Les mataboulés sont les compagnons et les conseillers des éghis; ils veillent à l'exécution de leurs ordres; ils sont leurs maîtres des cérémonies: la considération dont ils jouissent dépend de celle que l'on a pour leur chef. On suppose qu'ils descendent de quelque famille noble ou de personnes recommandables par leur expérience et leur sagesse, à qui le roi ou d'autres grands chefs auront accordé leur amitié. Ils sont héréditaires par droit de primogéniture, mais ne peuvent prendre le titre qu'à la mort de leur père: de sorte que la plupart sont d'un âge mur; quelques-uns sont intendans des cérémonies funèbres, et d'autres constructeurs de pirogues; mais ils ne travaillent que pour le roi ou de grands

chefs. Les mataboulés conservent aussi les traditions et se les transmettent de père en fils.

Les mouas sont les fils ou les frères des mataboulés, et tous leurs descendans, mais les aînés seulement; les fils ainsi que les frères des mouas tombent dans la classe inférieure, et n'en sortent qu'à la mort de leur père ou de leur frère auquel ils succèdent. Ils sont chargés, sous la direction des mataboulés, de l'ordonnance des cérémonies, et ordinairement distribuent les mets et le cava dans les fêtes publiques; ils font comme les mataboulés partie du cortège des chefs. La plupart exercent une profession.

Les mataboulés et les mouas sont chargés du maintien du bon ordre dans la société; ils veillent sur la conduite des jeunes chefs, qui se permettent quelquefois des excès et des actes d'oppression envers la classe inférieure. En ce cas ils les avertissent, et si leurs avis ne sont pas écoutés, ils font leur rapport aux vieux chefs qui cherchent les moyens de remédier au désordre. Cette fonction contribue à leur assurer le respect de toutes les classes.

Les touas composent la dernière classe du peuple. Ils naissent tous *ki-fonnoua* ou laboureurs, quelques-uns sont aussi barbiers ou cuisiniers; ou bien s'occupent de sculpter des massues ou de tatouer. Ceux qui sont parens des mouas et qui

ont l'espérance de le devenir un jour, sont respectés par ceux qui ne peuvent pas prouver une pareille origine. Les professions regardées comme viles sont celles de barbier, de cuisinier et de laboureur; un moua ne peut les exercer.

VOYAGE

A LA NOUVELLE-ZELANDE,

PAR

JOHN LIDDIARD NICHOLAS (1),

(1814 ET 1815).

De toutes les îles répandues sur la surface du grand océan, il n'en est pas que les Européens connaissent aussi peu que la Nouvelle-Zélande. Les navigateurs qui avaient abordé sur ses côtes racontaient des exemples si affreux de la cruauté et de la perfidie de ses habitans, que l'on ne se souciait guère de fréquenter des îles dont les naturels étaient toujours prêts à se repaître de la chair des étrangers qui ne se tenaient pas sur leurs gardes. Cependant depuis l'établissement de la colonie anglaise à la côte orientale de la Nouvelle-Hollande; les rapports avec la Nouvelle-Zélande

(1) Cette relation n'est pas traduite en français.

devinrent un peu plus nombreux. Des navires envoyés à la pêche des phoques jetaient l'ancre dans la baie Dusky, à l'extrémité méridionale de l'île du Sud ; ils y laissaient une partie de leur équipage, puis remettaient à la voile, et revenaient au bout d'un certain temps charger les peaux que l'on s'était procurées pendant leur absence. L'on avait rarement des relations avec les naturels ; ils avaient l'air d'abhorrer les Européens : si dans une excursion l'on rencontrait une cabane, et si l'on y laissait quelque présent pour les sauvages, on était sûr en revenant quelques jours ou même quelques mois après de trouver la cabane abattue, et le présent dans le même endroit où on l'avait laissé. Rien n'encourageait donc à se fixer dans cette partie de l'île où l'on éprouvait des tremblemens de terre, et où le temps était froid, brumeux et pluvieux.

Le désir de tirer parti d'une production végétale dont la Providence a enrichi la Nouvelle-Zélande, donna lieu à une expédition dans laquelle les Anglais se prévalurent du droit du plus fort ; mais du moins ils n'en abusèrent pas. Le lieutenant King, nommé gouverneur de l'île Norfolk, y avait découvert le phormium, ou lin de la Nouvelle-Zélande ; mais on ignorait comment il fallait préparer cette plante utile pour en tirer partie. En conséquence M. Hauson, capitaine du *Dédale*,

vaisseau qui était allé ravitailler Vancouver, et qui faisait la navigation entre la colonie et l'île Norfolk, fut chargé de s'emparer par surprise de quelque naturel de la Nouvelle-Zélande, et de l'amener à Port-Jackson. Ayant paru le long de la côte septentrionale de l'île du Nord au mois d'avril 1793, la curiosité et le désir de se procurer du fer firent sortir plusieurs insulaires dans leurs pirogues. Arrivés près du navire, on leur donna des outils de fer et d'autres objets. Hauson les invitait à monter à bord; deux naturels, Toughi et Houdou en avaient bien bonne envie; leurs compatriotes les en dissuadèrent; mais n'y pouvant plus tenir, les deux jeunes gens finirent par aller sur le vaisseau, où suivant leur expression ils furent éblouis par tout ce qu'ils virent. On les fit descendre dans la chambre, et on leur servit de la viande qu'ils mangèrent de bon appétit. Sur ces entrefaits le *Dédale* appareilla. L'un d'eux avait aperçu les pirogues par la fenêtre de la chambre; quand ils virent que le bâtiment s'en éloignait, ils furent transportés de colère; ils brisèrent les fenêtres pour se jeter à la mer; on les empêcha : pendant que les pirogues restèrent à la portée de la voix, les prisonniers crièrent au chef qui était dans un de ces bateaux, de s'échapper au plus vite de crainte d'être pris. Ils furent conduits à Port-Jackson. Le 24 avril

Hauson les embarqua sur le *Chah-Hormouzer* qui allait à l'île Norfolk. Durant les premiers temps de leur séjour dans cette île, ils furent tristes et mornes; ils évitaient de donner des renseignemens sur le phormium, avec autant de soin qu'on en mettait à leur en demander. On apprit ensuite que la crainte d'être obligés de travailler leur avait fait garder ce silence obstiné. Enfin les bons traitemens et les attentions qu'on leur marquait, les rendirent plus sociables. Alors on leur fit comprendre que l'île Norfolk où ils se trouvaient n'était pas très-éloignée de leur pays, et que dès qu'ils auraient instruit les femmes anglaises de la manière de façonner le phormium, on les ramenerait chez eux. Sur cette promesse, ils consentirent à faire part de ce qu'ils savaient, et qui se réduisait à fort peu de chose; car dans leur île ce sont les femmes qui font l'opération dont on leur demandait le procédé. Houdou était un guerrier, et Toughi un prêtre : ils donnèrent à entendre au gouverneur que jamais la préparation du phormium n'avait fait partie de ce qu'ils avaient appris.

Lorsqu'ils commencèrent à se comprendre mutuellement avec les Anglais, non-seulement ils firent beauconp de questions sur l'Angleterre, dont ils savaient fort bien trouver la position ainsi que celle de leur île, de l'île Norfolk et de

Port-Jackson sur une grande carte coloriée, mais ils communiquèrent aussi tous les renseignemens qu'on leur demanda sur leur patrie. « Toughi voyant que nous ne le comprenions pas bien, dit le narrateur, traça sur le plancher avec de la craie un dessin de la Nouvelle-Zélande. En comparant ce plan avec celui du capitaine Cook, King trouva entre eux assez de ressemblance pour qu'il regardât cet essai du jeune sauvage comme un objet de curiosité : il l'engagea donc à le mettre sur le papier; Toughi y fit ensuite des corrections, et l'on écrivit les noms d'après ces indications. Elles apprirent qu'Iheïnomavi, ou l'île septentrionale, est divisée en huit territoires gouvernés chacun par un chef qui en a de subalternes. Le plus grand de ces cantons est I'sondockey, dont les habitans sont toujours en guerre avec les autres tribus : ses différentes hordes forment des ligues tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; celles qui étaient ennemies deviennent amies, ou bien le contraire a lieu. Toutefois il y a aussi des intervalles de paix, pendant lesquels elles se visitent les unes les autres, et font le trafic du phormium et de la pierre dont elles fabriquent leurs haches et leurs ornemens. Toughi prétendait que tous les New-Zélandais n'étaient pas cannibales : on eût beaucoup de peine à le faire parler sur ce sujet; et quand on le

questionnait sur ce point, il témoignait toujours une horreur extrême. Au bout de quelques semaines on parvint à le faire convenir que tous les habitans de Poenammou, ou l'île méridionale, et ceux d'I'sondockey mangeaient leurs prisonniers de guerre : Houdou confirma ce récit. King suppose, malgré le bon caractère de ces deux jeunes gens et surtout de Toughi, que ces horribles festins ont lieu dans toute l'île.

On recueillit de la bouche de ces deux jeunes gens plusieurs détails intéressans sur leur pays.

Les New-Zélandais enterrent leurs morts : ils croient que trois jours après l'inhumation l'âme se sépare du cadavre, et que cette action est annoncée par un léger souffle de vent qui avertit de son approche un itoua ou dieu inférieur qui plane au-dessus du tombeau, et qui la porte dans les nuages. Toughi marqua sur sa carte la route imaginaire que suit l'itoua. Pendant que celui-ci reçoit l'âme, un mauvais esprit transporte par la la même route la partie impure du corps à Terry-Inga (le cap Nord), et la précipite dans la mer.

Le suicide est très-commun parmi ces insulaires; pour le moindre sujet ils se pendent : c'est le parti que prennent souvent les femmes lorsqu'elles ont été battues par leur mari. Cette manière de mettre un terme à son existence ne paraissait pas effrayer nos jeunes gens; ils nous

menaçaient fréquemment d'en venir à cette extrémité, et nous disaient très-sérieusement qu'ils s'y décideraient, si on ne les renvoyait pas chez eux : cependant comme il n'en usaient ainsi que dans leurs momens de tristesse, on leur faisait bien vite oublier par des railleries ces idées lugubres.

On ne put pas découvrir s'ils connaissent d'autre manière de diviser le temps que les révolutions lunaires jusqu'au nombre de cent; c'est ainsi qu'ils comptent leur âge, et calculent tous les autres événemens.

Ces jeunes gens nous dirent que pour des haches, des ciseaux et d'autres marchandises de cette nature on pourrait se procurer une grande quantité de phormium préparé; ils ajoutèrent que dans certains cantons cette plante croît abondamment : l'on en sépare les racines pour les planter ; on en met trois dans un trou.

Au mois de novembre King annonça aux deux jeunes gens qu'ils allaient retourner dans leur patrie, nouvelle qui leur causa les transports de joie les plus vifs. Ils les fit monter à bord du *Britannia*, navire de l'état, et lui-même voulut les conduire chez eux. On fit voile de l'île Norfolk le 9 novembre : la traversée fut très-heureuse ; car le 12, après avoir doublé le cap Nord, on aperçut plusieurs maisons et un petit hippah ou

fort sur une île au large de ce promontoire : Toughi la nomma Modi-Motou. Peu de temps après un plus grand hippah s'offrit à la vue sur la grande île en dedans du cap. « Six grandes pirogues s'en détachèrent, dit King, et s'avancèrent vers nous : quand les naturels furent à portée de la voix, ils reconnurent Toughi ; bientôt une septième pirogue arriva ; il y avait une vingtaine d'hommes dans chacune. Ils nous accostèrent sans invitation de notre part ; ceux qui montèrent à bord témoignèrent une grande joie de se retrouver avec Toughi. Celui-ci s'empressa de demander des nouvelles de sa famille et de son chef : une parente de sa mère lui en donna de très-bonnes. Son père et son chef étaient inconsolables de sa perte ; ce dernier, dont Toughi ne parlait qu'avec des marques du plus profond respect, était allé quinze jours auparavant rendre une visite au chef du hippah, dont il a été question plus haut. On attendait à chaque instant le principal chef du canton de Toughi. Celui-ci était ravi de tout ce qu'on lui racontait. Il ne fit accueil qu'à la parente de sa mère et à deux chefs distingués par les balafres de leur visage. Les émokis ou les rameurs leur montraient un profond respect, quoique ceux-là les battissent quelquefois impitoyablement. Je présentai des ciseaux, des haches à main et d'autres objets du

même genre aux ipodis ou chefs subalternes que Toughi me désigna. Le trafic ne tarda pas à s'établir entre les insulaires et nous. Nous donnions des morceaux de vieux cercles de fer pour de gros paquets de phormium préparé, de la toile, des patou-patous ou des massues, des lances, des ornemens en stéatite, des pagaies, des hameçons et des lignes. A sept heures du soir ils nous quittèrent, et nous fîmes route pour la baie des îles. A neuf heures une pirogue nous accosta, et quatre hommes sautèrent à bord sans manifester la moindre crainte. Le lieutenant du *Britannia* avait grande envie de leur pirogue : le marché fut vite conclu. Ces Indiens couchèrent à bord, et ne marquèrent pas d'inquiétude d'être transportés à une certaine distance de chez eux. Après souper Toughi et Houdou les ayant interrogés sur ce qui s'était passé dans leur pays depuis leur départ, les nouveaux venus entonnèrent une chanson, dans laquelle chacun fit sa partie, et qu'ils accompagnaient quelquefois de gestes farouches et sauvages. De temps en temps ils baissaient leurs voix, suivant la nature des sujets qu'ils racontaient. Houdou qui les écoutait avec une attention extrême, fondit tout à coup en larmes. Il apprenait que la tribu d'I'sandockey avait fait une irruption dans Tiraouitti, canton où il était né, et en avait tué le chef et trente guerriers. Son

affliction l'empêcha d'en entendre d'avantage. Il se retira dans la chambre, n'interrompant l'expression de sa douleur que par ses menaces de vengeance.

Le 13 beaucoup de pirogues vinrent le long du bord ; un chef qui était dans la plus grande, faisait des signes d'un air très-sérieux. Toughi reconnut Kotokoké qui était etiketica, ou le principal chef du hippah, d'où les pirogues s'étaient détachées la veille au soir. Le vieux chef qui paraissait âgé de soixante-dix ans, avait le visage tellement défiguré par des lignes spirales tatouées, qu'on ne distinguait pas un seul de ses traits. En arrivant à bord, il embrassa Toughi avec des signes d'une grande affection. Après nous être frotté respectivement le nez, il ôta son manteau, et le plaça sur mes épaules; à mon tour je le vêtis d'un manteau de bayette verte, et orné de grandes flèches. Plusieurs pirogues étant encore venues le long du bord, Toughi déclara que le gaillard d'arrière était *tabou*, c'est-à-dire interdit à tout le monde, excepté au vieux chef.

Le calme m'empêchait de m'approcher du lieu de la demeure de Toughi autant que je le désirais ; ce qui me contrariait beaucoup, parce que je ne pouvais pas rester long-temps dans ces parages, et que néanmoins je voulais débarquer mes deux Indiens près de chez eux, ou dans un

endroit où ils seraient en sûreté. Tandis que j'étais dans cet embarras, ils me dirent en pleurant de joie qu'ils iraient volontiers avec Kotokoké, qui leur avait promis de les mener le lendemain dans leur famille. J'avoue que je me défiais un peu de Kotokoké; je craignais qu'il n'eût cherché à capter la confiance des deux jeunes gens que pour s'emparer de leurs effets : je communiquai mes soupçons à Toughi, ajoutant que j'aimais mieux les ramener avec moi plutôt que de les laisser entre les mains d'hommes suspects. Toughi me répondit avec une assurance qui prouvait l'honnêteté de son caractère : « Un chef ne trompe jamais. » Alors je menai le vieux chef et les deux jeunes gens dans la chambre, et avec leur aide je lui expliquai que je mettais une importance extrême à ce qu'ils pussent arriver sûrement chez eux. J'ajoutai que je reviendrais dans deux à trois lunes, et que si j'apprenais qu'ils fussent débarqués sans accident avec tous leurs effets, je lui ferais un beau présent, indépendamment de celui qu'il allait recevoir de moi pour conduire mes deux amis chez eux. J'avais tant de raisons d'être convaincu de la sincérité du vieillard, que je pensai que ce serait lui faire injure que de le menacer de le punir s'il manquait à son engagement. Kotokoké ne me répondit qu'en appliquant ses deux mains sur chaque côté de ma tête, en m'en-

gageant à faire de même ; et nous frottâmes nos nez l'un contre l'autre, restant quelques minutes dans cette position, pendant que le vieux chef marmottait quelques paroles que je ne compris pas. Ensuite il remplit la même cérémonie avec mes deux jeunes amis ; puis ils dansèrent, et frottèrent leur nez contre le mien, disant que Kotokoké était devenu leur père, et les remettrait lui-même à leur famille.

Tandis que je préparais les présens que je leur destinais, Toughi entouré de ses compatriotes leur racontait tout ce qu'il avait vu durant son absence. On l'interrompait souvent par des cris d'admiration. Quand il leur dit qu'en trois jours on venait de l'île Norfolk au cap Nord, on douta probablement de sa véracité ; car avec une présence d'esprit admirable il courut à l'arrière du navire, et leur apporta un chou qui avait été cueilli dans mon jardin cinq jours auparavant. Cette preuve convaincante causa une surprise extrême.

Tout étant prêt pour le départ, mes deux amis me prièrent de faire faire aux soldats l'exercice à feu devant le vieux chef. J'y consentis, et je profitai de l'occasion pour expliquer à Kotokoké qu'il voyait bien par notre conduite envers lui et envers ses deux compatriotes que notre désir et notre intention étaient de vivre en bons voisins et en bons

amis avec tous les habitans d'Iheinomavi ; que nous ne faisions usage de ces armes que lorsque l'on nous offensait: ce qui, j'espérais, n'arriverait jamais de leur part, et que la seule envie de satisfaire sa curiosité avait pu m'engager à lui montrer la destination de ces instrumens.

A peu près cent-cinquante New-Zélandais s'assirent à droite du pont : le détachement de soldats manœuvra vis-à-vis d'eux. Après qu'ils eurent fait trois décharges de mousqueterie, on tira deux coups de canon, l'un à boulet, l'autre chargé à mitraille. Leur étonnement fut inexprimable. Je fis remarquer au vieux chef la distance à laquelle le boulet et la mitraille tombaient.

Sur ces entrefaites le vent commençait à souffler du sud. Comme il produit ordinairement un très-fort ressac le long de la côte, les insulaires eurent envie de s'en aller. Toughi et Houdoo firent leurs adieux de la manière la plus affectueuse à chaque personne de l'équipage, et me firent promettre de revenir les voir, pour qu'ils pussent retourner à l'île Norfolk avec leurs familles. Le vieux chef après avoir pris beaucoup de peine pour prononcer mon nom, et m'avoir appris le sien, entra dans sa pirogue, et nous quitta. Quand les insulaires s'éloignèrent de nous, on les salua de trois acclamations, qu'ils rendirent aussi bien qu'ils purent, sous la direction

de Toughi. Après cinq jours de navigation j'arrivai à Port-Jackson le 18 novembre.

Le peu de rapports que j'ai eus avec les naturels de ces îles, puisque je ne suis resté que dix-huit heures le long de la côte, dont douze heures de jour, ne peut pas me mettre à même de donner des renseignemens sur ce peuple. Sans doute sa conduite amicale envers nous était due à nos liaisons avec Toughi et Houdou. Je pense que ceux-ci seront toujours reconnaissans des bontés qu'on a eues pour eux à l'île Norfolk. Si leurs compatriotes ont seulement une portion de leur caractère aimable, on peut aisément, avec de la prudence et de la précaution, entretenir avec eux des relations de bon voisinage. »

La visite de King avait laissé des impressions favorables dans l'esprit des New-Zélandais; car le *Fancy*, navire de Port-Jackson, ayant laissé tomber l'ancre dans la baie Doubtless, au mois de décembre 1795, plusieurs pirogues s'avancèrent : elles n'osèrent cependant venir le long du bord que lorsqu'on leur eut prononcé le nom de Toughi. Alors tous les Indiens s'écrièrent que King, Toughi et Houdou étaient bien bons. Quelques-uns montèrent sur le bâtiment; d'autres allèrent à terre. Bientôt Toughi parut avec sa femme : il raconta au capitaine qu'il lui restait un cochon sur douze que King lui avait laissés,

et que les pois qu'il avait reçus poussaient bien; mais on ne put savoir ce que les autres graines qu'on lui avait données étaient devenues, tant il est difficile d'inspirer le goût de la conservation et de la culture à un peuple sauvage.

Cependant la pêche de la baleine et du phoque continuant à attirer un grand nombre de bâtimens anglais sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, les Anglais, malgré la réputation de férocité des insulaires, se hasardaient quelquefois à descendre à terre, en usant de grandes précautions. Ils trouvaient toujours les naturels sur leurs gardes, sans leur voir manifester des dispositions hostiles, à moins qu'on ne les eût provoqués par des outrages. Ces commencemens de bonne intelligence donnèrent lieu à des communications plus intimes et plus actives. La plupart des capitaines qui débarquèrent eurent lieu d'être satisfaits de la réception qu'on leur fit. Quand un de ces marins arrivait à Port-Jackson, le gouverneur de la colonie mettait toujours beaucoup d'empressement à demander des renseignemens sur la Nouvelle-Zélande. Ils s'accordaient généralement à dire qu'on pourrait venir à bout de beaucoup de choses par la douceur ; ils ajoutèrent que près de la baie des Iles demeurait Tippahé, chef très-puissant, qui semblait concevoir les avantages qui résulteraient pour lui d'un commerce amical avec

les Anglais. En conséquence de ces avis, le gouverneur expédia à différentes fois à la Nouvelle-Zélande des bestiaux vivans, et toutes sortes d'objets qui pouvaient être utiles à un peuple dont les efforts tendaient à la civilisation.

Ces rapports ayant duré quelque temps, ce chef manifesta le désir d'aller avec cinq de ses fils à Port-Jackson ; il y fut amené : le gouverneur King le combla d'attention. Tippahé fut très-sensible à ce bon accueil et s'en montra digne. On fut frappé de la justesse et de la vivacité de son esprit : toutes ses observations annonçaient un homme extrêmement judicieux. Il convenait de l'absurdité des usages de son pays, et regrettait qu'il ne connût pas les avantages de la civilisation. Cependant il critiquait aussi plusieurs des coutumes des Européens, comme bien plus ridicules que celles de la Nouvelle-Zélande.

Tippahé vit souvent des naturels de la Nouvelle-Hollande : ils avaient l'air de le craindre, et cherchaient à l'éviter : probablement son visage affreusement tatoué les effrayait. Un de ses fils causant un jour avec ses sauvages, leur adressa sur l'emploi de leur zagaie des remarques qu'ils trouvèrent justes. Leur ayant ensuite demandé une de ces armes, ils la lui présentèrent aussitôt ; mais dès qu'il l'eut dans sa main, ils s'enfuirent tous : ils ne revinrent que lorsqu'il l'eut mise de côté.

Ce chef, qui sentait si bien le prix de la civilisation, dut avoir une bien pauvre idée d'une race d'hommes nus, qui depuis tant d'années vivaient près des Anglais sans profiter aucunement de ce voisinage : quelle différence s'il se fût trouvé à leur place ! Il fit beaucoup de questions sur tous les procédés des métiers qu'il voyait exercer : l'art de filer et de tisser excita surtout son attention, et il regretta beaucoup qu'il ne fût pas connu chez lui ; il eût bien voulu pouvoir emmener avec lui des artisans pour instruire ses compatriotes. On peut se faire une idée de l'importance qu'il attachait aux choses utiles, en songeant qu'avec une seule pomme de terre, qu'un capitaine lui avait laissée quelques années auparavant, il était parvenu à propager ce végétal dans tout son canton. Sa sagacité en ayant du premier coup d'œil deviné la valeur, il en surveillait lui-même la culture, en conservait pour planter, et prenait les moyens nécessaires pour le multiplier : il avait fini par en fournir aux navires européens. S'il eût pu demeurer assez long-temps à Sydney pour s'instruire convenablement des travaux de l'agriculture, il eût sans doute à son retour opéré d'heureux changemens parmi sa nation, et lui eût inspiré l'habitude de l'occupation, premier pas pour parvenir à la civilisation et à la culture intellectuelle.

À son départ de Sydney, le gouverneur le combla de présens. Tippahé étant tombé malade en route, le capitaine chargea un jeune homme du bord d'avoir soin de lui. Ce jeune homme s'acquitta si bien de son devoir, qu'à son arrivée chez lui Tippahé pria le capitaine de le lui laisser. Celui-ci sachant qu'il remplirait les intentions du gouverneur en condescendant aux désirs de Tippahé, lui accorda sa demande. Le jeune homme vécut chez ce chef, et fut admis dans sa famille. Il apprit en peu de temps la langue du pays, et devint le facteur et l'interprète entre ses compatriotes et les naturels.

Tippahé ne fut pas le seul chef qui eut la curiosité d'aller à Port-Jackson; d'autres aussi visitèrent la colonie anglaise avec plusieurs de leurs compatriotes; il y en eut même qui, à leur demande, furent menés en Angleterre. Leur confiance envers les Anglais annonçait que ceux auxquels ils l'accordaient la méritaient. Cependant il arrivait aussi que les New-Zélandais avaient souvent à se plaindre de ces Européens. Quelques-uns les enlevaient de leurs îles sans leur consentement, et les déposaient ensuite sur quelque terre éloignée; d'autres les pillaient et dévastaient leurs champs. Tippahé, avant son voyage à Sydney, avait eu les siens ravagés ainsi par l'équipage d'un capitaine qu'il reconnut en dînant

avec lui chez le gouverneur King, auquel il raconta cet outrage aux lois de l'hospitalité. Enfin on poussait l'inhumanité envers ces insulaires jusqu'à les tuer de sang-froid et sous le plus léger prétexte, et on croyait s'excuser en disant que c'étaient des cannibales.

M. Marsden, principal chapelain de la colonie anglaise, choqué avec raison de ces atrocités qui dégradaient les hommes civilisés, et ne tendaient qu'à prolonger l'état de barbarie des sauvages, pensa qu'il était de son devoir de chercher à améliorer le sort de ceux-ci. Encouragé par les succès que les missionnaires avaient obtenus à Taïti, et qui étaient en partie dus à ses soins, il conçut le projet de les étendre aussi à la Nouvelle-Zélande. Les observations qu'il avait eu occasion de faire sur les naturels de ces îles qui étaient venus à Sydney, lui donnèrent lieu d'augurer favorablement de ses efforts.

Toutefois ses espérances étaient partagées par bien peu de personnes. La plupart de celles auxquelles il communiqua son plan, le traitèrent de chimérique, et prédirent que quiconque essayerait de le mettre à exécution, y sacrifierait sa vie. Les New-Zélandais étaient représentés dans la colonie sous les couleurs les plus noires, et toute tentative de leur faire concevoir des sentimens de religion et de morale était regardée non-seule-

ment comme vaine et impraticable, mais aussi comme téméraire, absurde et extravagante.

Les objections tirées du caractère des New-Zélandais, n'étaient pas de nature à décourager M. Marsden. Il pensa que l'inimitié implacable dont on disait qu'ils étaient animés contre les Européens, devait peut-être son origine aux provocations de ceux-ci, et que les cruautés exercées quelquefois sur des équipages de quelques navires pouvaient n'être que des actes de représailles pour des atrocités du même genre.

Il était retourné en Angleterre pour s'entretenir de son projet avec la société des missions, lorsque le hasard lui fit rencontrer sur un navire qui allait à la Nouvelle-Galles en 1809 Douaterra, chef d'un canton de la Nouvelle-Zélande, parent de Tippahé, et qui à la mort de celui-ci lui avait succédé. Douaterra, excité par le désir de voir le roi George, était d'abord venu en 1805 à Sydney, où M. Marsden l'avait connu. Ensuite il s'était engagé comme matelot à bord d'un navire où il avait été extrêmement maltraité. M. Marsden, après l'avoir soigné chez lui à Paramatta, l'avait renvoyé dans son pays ; mais de nouvelles contrariétés avaient ramené Douaterra près de M. Marsden. Celui-ci l'avait embarqué de nouveau, et cette fois la fortune lasse de balloter le pauvre Douaterra lui avait permis de revoir sa femme et sa famille, et

de profiter des bienfaits des hommes qui avaient voulu améliorer son sort.

La société des missions d'Angleterre applaudissant aux vues de M. Marsden, fit partir des personnes zélées pour coopérer à ses travaux. « Peu de temps avant mon arrivée à Sydney, dit M. Nicholas, il avait acheté un navire pour le service de la mission, et pour entretenir un commerce régulier entre la colonie et la Nouvelle-Zélande. Deux de ses collaborateurs furent bientôt expédiés pour cette île; ils abordèrent dans le territoire de Douaterra où ils furent bien reçus : comme ils n'étaient partis que pour reconnaître s'il convenait de fonder sur la côte de la baie des Iles l'établissement qu'on projetait, ils revinrent après un court séjour dans ce canton. Cet essai détermina M. Marsden à poursuivre l'exécution de son entreprise; ses confrères lui racontèrent que les naturels, bien loin de les inquiéter, leur avaient au contraire montré beaucoup de satisfaction de les voir, et les avaient pourvus de la manière la plus hospitalière de toutes les productions de l'île. Les missionnaires leur ayant dit qu'ils les quitteraient bientôt, mais pour revenir s'établir parmi eux, tous en parurent joyeux, et chacun les invitait à venir demeurer dans son canton. Douaterra surtout manifesta un zèle et un empressement dont ils furent touchés; il revint avec eux à

Sydney : il avait avec lui Chounghi et Korra-Korra, deux autres chefs.

Douaterra parlait anglais assez couramment pour se faire comprendre : il n'avait pas le visage tatoué, et son teint ressemblait à celui d'un Portugais. Je fus frappé de son air imposant, mais affable, et de ses manières engageantes et même polies. Il était dans la fleur de la jeunesse, grand, fort et robuste. Il songeait principalement à l'avantage que son pays devait retirer de la pratique de l'agriculture Chounghi, chef d'un rang supérieur à celui de Douaterra, et bien plus puissant que lui, était moins grand de stature; il avait l'air beaucoup plus tranquille : il manifestait un goût particulier pour les arts mécaniques, et donna même des preuves de son habileté dans ce genre. Il passait pour un des plus grands guerriers de son pays; cependant son caractère était fort doux. Korra-Korra au contraire ne songeait qu'à la guerre et méprisait les arts de la paix; mais il n'était pas méchant : sa loyauté, sa fidélité, sa générosité égalaient sa fougueuse activité. Ces deux chefs avaient la figure tatouée de la manière la plus bizarre : chacun d'eux avait amené avec lui un de ses parens.

Ce ne fut pas sans une répugnance extrême que le gouverneur Macquarie cédant aux importunités réitérées de M. Marsden, lui accorda

un congé de quatre mois pour aller à la Nouvelle-Zélande ; il pensait que s'aventurer au milieu des naturels de ces îles, était hasarder sa vie, et il se croyait coupable d'accéder à la demande de M. Marsden.

Quant à moi, mes amis m'importunaient pour me faire départir de ma résolution ; ils me disaient que j'avais tort de me fier à l'hospitalité d'un peuple si barbare, ajoutant que je serais victime de la cruauté d'un de ces sauvages. Ils essayèrent vainement de me dissuader de mon projet ; quoique très-sensible à leur tendre sollicitude pour moi, je n'en persistai pas moins dans le parti que j'avais pris de suivre une expédition que je ne considérais qu'avec un sentiment de plaisir et d'enthousiasme.

Le gouverneur Macquarie voulant préserver les New-Zélandais des déprédations que se permettaient les équipages des navires qui mouillaient dans la baie des Iles, conféra les pouvoirs de magistrat à M. Kendall, un des missionnaires, et publia une proclamation par laquelle il enjoignait à tous les sujets britanniques de metttre dorénavant plus d'équité et d'humanité dans leurs relations avec les naturels de la Nouvelle-Zélande, sous peine d'être punis suivant la rigueur des lois : il était de même défendu d'embarquer aucun insulaire sans la permission de ses chefs. Douaterra,

Chounghi et Korra-Korra étaient investis de l'autorité nécessaire pour faire exécuter les ordres du gouverneur.

Tout étant prêt pour le départ, on s'embarqua le 19 novembre 1814. Mais le vent souffla bientôt de l'est-sud-est avec tant de violence, que l'on fut obligé de relâcher dans une baie voisine de Port-Jackson. Pendant les huit jours que l'on y passa, nous eûmes le chagrin de nous apercevoir que les chefs, de la bonne foi desquels dépendait la sûreté et le succès de l'expédition, étaient sombres, tristes et taciturnes. Ce changement singulier était surtout visible chez Douaterra auparavant toujours vif et communicatif. Il paraissait absolument abattu, et livré à une mélancolie soucieuse. Surpris et déconcertés de cette métamorphose totale, nous ne savions à quoi l'attribuer; à la fin Douaterra nous en apprit la cause. Un habitant de Sydney lui avait fait croire que l'établissement des missionnaires à la Nouvelle-Zélande n'avait d'autre but que d'asservir ces îles, et de dépouiller les chefs de leur autorité et même de la vie : on lui avait cité, pour le convaincre, la conduite des Anglais envers les naturels de la Nouvelle-Hollande, dépouillés de leur territoire et tués à coup de fusil comme des bêtes farouches.

Effrayés du succès de cette affreuse calomnie,

nous étions fort embarrassés sur la conduite que nous devions tenir ; car il n'y avait pas de sûreté à se fixer au milieu d'un peuple sauvage et capricieux, pendant que ses chefs étaient imbus de ces préventions défavorables contre nous. Retourner après tous les préparatifs qu'on avait faits aurait été extrêmement contrariant. Heureusement M. Marsden, après avoir représenté à Douaterra que les missionnaires, bien loin d'être excités par l'ambition et l'avarice, n'étaient guidés au contraire que par un zèle desintéressé et bienveillant pour le bonheur des New-Zélandais, ajouta que pour lui prouver la vérité de ce qu'il lui disait, il allait ordonner à l'instant au vaisseau de retourner à Sydney, où les missionnaires ainsi que leurs familles débarqueraient, et ne songeraient plus à établir aucun commerce avec son pays. Cet argument produisit un effet instantané sur l'esprit de ce chef, qui brûlait du désir de voir son peuple civilisé. Convaincu de son erreur, il supplia M. Marsden de continuer son voyage, en lui assurant que les missionnaires pouvaient compter sur sa protection et sa fidélité. Cependant il ne garantit pas la bonne foi de ses compagnons, qui n'ayant pas eu la même occasion que lui de se former une juste idée du caractère estimable des missionnaires, pourraient, d'après les faux rapports qu'ils avaient entendus, se livrer

envers eux à des actes de violence à leur arrivée dans leur pays. Il conseilla donc à M. Marsden de placer l'établissement dans la baie des Iles, où il pourrait le défendre efficacement. M. Marsden ravi de l'avoir déçu lui promit de le satisfaire, et Douaterra reprit à l'instant sa bonne humeur.

Le 16 décembre on aperçut un grand nombre d'oiseaux qui firent conjecturer que l'on verrait bientôt la terre; car l'observation avait prouvé qu'elle n'était pas éloignée. Effectivement à trois heures après-midi on eut connaissance des Trois-Rois, rochers inhabités au large de la pointe nord-ouest de la Nouvelle-Zélande.

Le lendemain nous étions vis-à-vis le cap Nord. M. Marsden, empressé d'ouvrir des communications avec les naturels, envoya les trois chefs à terre avec trois de leurs compatriotes, pour engager quelques-uns des habitans à venir à bord. Les chefs, vêtus et armés à l'européenne, étaient en état de résister à une attaque. Ils prirent avec eux des faux pour couper de l'herbe fraîche dont les bestiaux avaient grand besoin. Un missionnaire et moi nous voulions aussi débarquer; Douaterra nous conseilla d'attendre son retour, parce qu'il se défiait beaucoup des gens de ce territoire. Ils avaient voulu quelque temps auparavant enlever le canot d'un navire

qui faisait la pêche de la baleine le long de la côte.

Peu de temps après le départ de nos amis nous nous étions rapprochés du rivage. Une pirogue pleine d'Indiens s'en détacha ; elle fendit les flots avec une vitesse inconcevable, et fut bientôt le long du navire. Pour être en garde contre toute espèce de trahison, nous avions chargé nos fusils et apporté les sabres sur le pont; de sorte que nous étions en état de résister. Dès que les Indiens nous eurent accostés, on leur jeta une corde ; ils y amarrèrent leur pirogue. Ils étaient quatorze ; six montèrent à bord sans montrer ni hésitation ni crainte, ce qui me causa une certaine surprise: il fallait que la curiosité fût bien forte chez eux. Leur chef dit aux hommes restés dans la pirogue de retourner à terre pour en rapporter des cochons. Cette démarche le livrait entièrement, ainsi que les siens, à notre bonne foi.

M. Marsden prenant pour interprète un matelot natif de la Nouvelle-Zélande et qui parlait bien anglais, fit connaître à ce chef la nature de l'établissement qu'il allait former dans la baie des Iles, l'assura en même temps des dispositions amicales des missionnaires pour les habitans du cap Nord, et ajouta qu'ils recevraient ses visites avec plaisir, et payeraient exactement avec des

marchandises les vivres et le phormium qu'on leur apporterait. Le chef parut très-content du discours de M. Marsden, mais en même temps se plaignit hautement de la conduite d'un capitaine baleinier, qui, suivant l'exemple de beaucoup d'autres, l'avait maltraité. Ce chef lui fournit de bonne volonté des vivres : le marin lui donna un fusil en échange, puis en exigea par force une plus grande quantité. M. Marsden lui fit des présens, et lui annonça qu'à l'avenir ces vexations n'auraient plus lieu, parce que les missionnaires en instruiraient le gouverneur anglais à Sydney, qui ferait punir les coupables. Le visage du chef exprima la joie que cette nouvelle lui causait.

Ce chef et ses compagnons furent surtout surpris de la vue des vaches et des chevaux, animaux qu'ils ne connaissaient pas. Ils nous marquèrent beaucoup d'affection, et pour nous la prouver, nous serraient dans leurs bras, en nous disant que nous étions *mi-ti*, c'est-à-dire de bonnes gens. Si leurs démonstrations d'amitié me plaisaient, j'étais d'un autre côté fâché de m'en trouver l'objet spécial ; car ils étaient si malpropres, que leur contact inspirait du dégoût.

Deux autres pirogues chargées de poisson nous en fournirent une grande quantité pour un gros clou. Elles venaient de nous quitter, quand il en arriva deux plus fortes : l'une contenait

vingt-quatre hommes, l'autre trente-trois. Elles étaient chargées de beaucoup d'objets que leurs possesseurs s'empressèrent de changer contre des outils de fer. Nos matelots montrèrent tant de cupidité pour obtenir les marchandises des sauvages, qu'il fallut les confiner dans un coin du navire; car ils volaient tout ce qu'ils trouvaient, et brisaient même les barriques pour en ôter les cercles de fer, afin d'avoir quelque chose à échanger.

Il fallut prendre des précautions pour éviter les abus. En conséquence nous ne permîmes qu'à trois naturels de monter sur le navire : on trafiqua par-dessus bord avec les autres. Ceux-ci fâchés de leur exclusion, se montrèrent jaloux de la faveur accordée à leurs compatriotes; quelquefois ils nous amusaient beaucoup par les gestes auxquels ils avaient recours pour nous faire connaître les objets qu'ils désiraient : il y en eut un qui se tenant debout répétait le mot *matou*, en criant de toutes ses forces; en même temps il enfonçait son index dans sa bouche, puis le retirait pour figurer un hameçon.

Parmi les Indiens admis sur le vaisseau, il y avait nn beau jeune homme qui était chef du canton vis-à-vis duquel nous nous trouvions. Il apportait en présent un cochon : M. Marsden lui donna en retour une hache; il avait avec lui son frère et un Taïtien qui avait passé plusieurs an-

nées près de Sydney chez un particulier où il avait appris à lire et à écrire. Ennuyé de la vie qu'il menait chez son maître, il avait pris du service comme matelot à bord d'un navire anglais, puis s'était fixé près du cap Nord, où il avait épousé la fille d'un chef, à la mort duquel il avait hérité de son pouvoir et de son territoire.

Nos compatriotes le nommèrent Jem; son exemple prouvait la supériorité de la vie civilisée sur l'état sauvage; il était propre sur sa personne; il avait des manières agréables et même polies; il portait un fusil à la main : son air martial et imposant était d'accord avec sa dignité. Quoiqu'il n'eût pas parlé notre langue depuis qu'il avait quitté la colonie, il ne l'avait pas oubliée; il donna des détails très-circonstanciés sur la conduite du capitaine, dont les insulaires s'étaient déjà plaints. M. Marsden lui remit de même qu'aux autres une proclamation du gouverneur Macquarie : Jem la lut avec plaisir; il promit d'aider de tout son pouvoir à la faire exécuter, et de venir bientôt rendre visite aux missionnaires dans la baie des Iles.

Dans le courant de la journée plus de douze pirogues nous accostèrent. Quoique j'eusse déjà vu plusieurs New-Zélandais, je ne m'imaginais pas qu'ils fussent une si belle race d'hommes. Ils étaient généralement au-dessus de la taille

moyenne; quelques-uns avaient plus de six pieds: ils étaient la plupart robustes et bien faits. Leur physionomie spirituelle et douce n'avait rien de la férocité que l'imagination attribue aux cannibales; quoique souvent maltraités par les Européens, ils ne nous montrèrent pas la moindre méfiance.

Douaterra en arrivant à bord reconnut le jeune chef qui se nommait Terrapido; il lui témoigna beaucoup d'égard et frotta son nez contre le sien: il n'en fit pas autant au chef qui était venu le premier; et nous dit qu'il ne jouissait pas d'un grand pouvoir. Ensuite il nous raconta qu'en approchant du voisinage, il avait été entouré de plusieurs pirogues; il n'avait permis à aucune de s'avancer vers son canot, menaçant de faire feu sur celles qui ne s'éloigneraient pas à l'instant. En mettant pied à terre, il laissa son canot sous la garde de son équipage, et prenant avec lui ses armes à feu, il alla, accompagné de Choughi et de Korra-Korra, couper de l'herbe comme il en était convenu. Bientôt un grand nombre de ses compatriotes arrivèrent, ils l'acueillirent de la manière la plus amicale, et lui apprirent que durant son absence toutes les guerres avaient cessé, et que les différentes tribus vivaient entre elles en très-bonne intelligence. Douaterra et ces deux amis nous rapportèrent beaucoup d'herbes, ainsi que des plantes potagères.

Nous nous étions tenus toute la journée devant le cap Nord, M. Marsden éprouvant le plus vif désir d'aller passer la nuit à terre pour fortifier les dispositions amicales des naturels en leur donnant cette preuve de confiance. Douaterra l'en détourna, en lui représentant que quoique ses compatriotes se fussent très-bien conduits envers lui pendant qu'il était à bord, néanmoins ils pourraient bien ne pas répondre à sa bonne foi, et profiter de ce qu'il était sans défense pour le vouer à une mort cruelle; tous les habitans de cette partie de la côte étaient tellement exaspérés contre les Européens, qu'il n'était pas prudent de se hasarder parmi eux avant de savoir si l'on pouvait compter sur leur fidélité ; ces raisons étaient tellement plausibles, que l'on ne pouvait les dédaigner.

Les insulaires nous ayant quitté avec des marques évidentes de regret, et bien pénétrés de nos intentions amicales envers eux, on poussa au large et l'on continua la route au sud. Le 18 on entra dans la baie Doubtless. La côte depuis le cap Nord jusqu'à cet endroit, sur une longueur de dix milles, est extrêmement pittoresque, et ressemble beaucoup à celle de la Norvège, suivant l'opinion des voyageurs qui ont vu les deux pays. Des baies, des ports, des promontoires se succèdent brusquement les uns aux autres ; et à

toutes les ouvertures on aperçoit des vallées verdoyantes qui s'enfoncent dans l'intérieur en serpentant. La baie Doubtless n'est pas très-sûre: ce fut là que le gouverneur King débarqua les deux naturels qu'il avait gardés six mois à l'île Norfolk.

Douaterra nous apprit que deux grandes rivières avaient leurs embouchures au fond de la baie: c'étaient les deux bras d'une autre qui se partageait à vingt milles de la mer. Il nous indiqua une montagne éloignée de six milles du rivage, et au pied de laquelle coulait cette rivière d'eau douce qui venait d'une partie de l'île très-reculée, et qui à une certaine distance était navigable pour les petits bâtimens. Il en décrivit les bords comme très-bien boisés, et le pays voisin comme très-fertile; il ajouta que les habitans arrivaient régulièrement sur la côte en été pour y pêcher.

M. Marsden et moi nous avions le projet de débarquer dans cet endroit avec Douaterra, et d'aller par terre à Tippounah, qui en est à une distance de quinze milles. Le capitaine nous en dissuada, en nous remontrant que les vents contraires pourraient empêcher le navire de gagner la baie des Iles dans le délai convenable, ce qui pourrait nous faire courir des risques inutiles.

Le 19, nous étions devant le port d'Ouanghéroa, et à dix heures du matin on laissa tomber

l'ancre près de la plus grande des petites îles Cavallo. Les naturels nomment ce lieu Panmak : il est à cinq milles du continent. C'est un îlot rocailleux qui s'élève brusquement du bord de la mer. Nous y avons débarqué avec plusieurs New-Zélandais. Au pied de la montagne nous avons observé un petit enclos bien cultivé. Ce ne fut pas sans peine que nous atteignîmes au sommet, où il y avait un village composé de quatorze cabanes ; elles étaient vides : les habitans les avaient quittées à notre approche, effrayés de l'idée que nous venions pour les tuer. Ces huttes avaient quatorze pieds de long sur huit de large, et seulement quatre de haut. Elles étaient construites en perches entremêlées de roseaux, mais avec si peu de soin qu'elles ne mettaient pas à couvert des injures de l'air : il n'y avait d'autre ouverture que la porte, qui était si basse et si étroite, qu'il fallait ramper sur les genoux et sur les mains pour y pénétrer. Un petit jardin très-propre était attenant à chacune de ces misérables demeures, et formait avec elles un contraste frappant : on y cultivait des navets, des patates ou coméras, et des pommes de terre.

A une petite distance des cabanes nous avons rencontré un vieillard : c'était le seul qui n'eût pas été intimidé par notre présence : assis à terre avec Korra-Korra, il ne montra pas le moindre

symptôme de crainte en nous voyant avancer vers lui. L'ayant salué à la manière ordinaire, en appliquant nos nez contre le sien, il nous reçut avec beaucoup de bienveillance; nous lui fîmes présent de plusieurs clous dont il fut ravi. Ensuite M. Marsden, Korra-Korra et moi nous avons fait une promenade dans l'intérieur de l'île. J'admirais la diversité de belles plantes dont la nature l'a gratifiée, et surtout le phormium qui croissait vigoureusement dans toutes les expositions. Cette île que nous eûmes le loisir d'examiner, consiste en trois montagnes : du haut de la plus élevée on jouit d'une perspective magnifique. Toute la côte se déployait à nos regards, et au-delà une chaîne de montagnes s'élançait jusque dans les nues : de leurs flancs déchirés des torrens se précipitaient dans les vallées entourées de collines verdoyantes et en partie cultivées; d'un autre côté, l'océan sans bornes et des îles innombrables ajoutaient à la variété de ce superbe coup d'œil.

Korra-Korra, qui nous avait devancés, était en conversation avec un naturel tenant sa lance à la main et complétement nu. Celui-ci nous rendit fort gaîment notre salut à la manière du pays, et nous prit la main : c'était un couki ou homme du commun. Nous aperçûmes à une quarantaine de pas des femmes et des enfans, auxquels il cria de venir de son côté : la peur les faisait hésiter;

enfin Touaï, un de leurs compatriotes, de notre troupe, qui nous avait rejoints, courut les rassurer et les amena. Il y avait trois jeunes femmes, plusieurs enfans et une vieille femme courbée par l'âge : celle-ci, en approchant, répéta d'une voix basse et plaintive un certain nombre de mots. Touaï nous dit que c'était une prière ou une invocation adressée à une certaine divinité. Toutes ces femmes marchaient lentement, les yeux fixés vers la terre. La vieille avait la tête ceinte d'une guirlande de feuillage : on l'aurait prise pour une sibylle. M. Marsden s'avança vers elle, et la prenant par la main, s'efforça de lui inspirer de la confiance par cette marque d'amitié; mais elle ne faisait pas la moindre attention à lui : elle ne regardait que Korra-Korra; c'était sa tante. Elle le reconnut : ils se témoignèrent leur tendresse de la manière la plus touchante. Je fus ému des pleurs qu'ils versaient. Une des jeunes femmes, fille de la tante, s'approcha ensuite de Korra-Korra, qui était appuyé sur son fusil. La même scène se répéta : je savais qu'il était extrêmement sensible; mais je ne l'aurais pas cru susceptible d'émotions si tendres. Touaï de son côté ayant rencontré un jeune chef de son âge, vola dans ses bras et fondit aussi en larmes, quoiqu'il m'eût dit un instant auparavant qu'il avait autant de force

qu'un Anglais, et qu'il ne pleurerait pas. Il n'y a peut-être pas de pays dans le monde où la joie se manifeste avec plus de sensibilité que parmi ces insulaires. Néanmoins lorsqu'ils se furent livrés à l'expansion de leurs sentimens tendres, ils reprirent leur gaîté accoutumée : les femmes surtout furent de très-bonne humeur.

Le jeune chef, ami de Touaï, était venu de la grande île pour le voir, avec huit autres naturels. Il me témoigna beaucoup d'amitié, et s'attacha particulièrement à moi. Malheureusement je n'entendais pas assez la langue pour comprendre tout ce qu'il me disait.

En retournant au village où nous avions laissé notre compagnon M. Kendall, nous eûmes le plaisir de voir que tous les habitans étaient rentrés chez eux. Rassurés sur notre compte, ils nous regardaient comme des amis, descendirent la montagne avec nous, et aidèrent nos matelots à mettre notre canot à la mer.

Douaterra nous apprit que les chefs George et Tipponié, avec une centaine de guerriers d'Ouanghéroa, étaient campés à peu de distance d'un village que nous apercevions sur la grande île. Ils s'y étaient rassemblés pour les funérailles d'un chef défunt. Douaterra s'était réconcilié avec George, jadis son ennemi. Lui ayant

annoncé notre arrivée et notre projet d'établissement, celui-ci exprima un vif désir de venir à bord.

M. Marsden jugeant combien il serait intéressant pour les missionnaires de se concilier l'amitié des tribus voisines, résolut de prévenir George, et d'aller le voir à terre. Ces tribus avaient souvent attaqué Tippounah, lieu où l'on allait se fixer. Elles s'étaient montrées si formidables, qu'elles étaient la terreur des habitans : il convenait donc de profiter de cette occasion de faire alliance avec elles. En conséquence M. Marsden prenant avec lui MM. Kendall et Hall, ainsi que Douaterra et Chounghi, s'embarqua pour la grande île. J'étais de la partie. En mettant pied à terre, Douaterra nous précéda pour avertir George de notre venue. Après avoir traversé un village, dont les habitans ouvraient de grands yeux pour nous regarder, nous parcourûmes une distance d'un demi-mille, et nous arrivâmes au camp de ces sauvages.

Nous fûmes d'abord surpris de l'apparence grotesque de ces hommes. Cependant ce mouvement fit bientôt place à la réflexion que nous étions sans armes à quelques pas de distance, et par conséquent à la merci des sauvages, dont nous ne connaissions pas les dispotions pour nous ; mais nous n'en persistâmes pas

moins à poursuivre notre projet. Dès qu'il nous aperçurent, une vieille femme tenant une natte rouge, l'agita en l'air, en criant à haute voix à plusieurs reprises : *Haromaï, haromaï* (venez); salutation ordinaire d'amitié et d'hospitalité. Cette invitation, qui est sacrée parmi eux, nous encouragea dans notre résolution, et nous avancions hardiment, lorsque Douaterra nous arrêta, en nous disant que bien qu'assuré de leur bonne foi, d'après le signal qu'ils avaient donné, il convenait que Chounghi et lui eussent une entrevue avec eux avant d'entrer dans leur camp, afin que notre réception fût plus cordiale. Ayant causé un instant avec George et Tipponié, il nous pria d'approcher. M. Marsden alla vers les chefs, et leur prit la main; M. Kendall, M. Hall et moi en fîmes autant. Les chefs, au nombre de trois, étaient debout; leurs guerriers, assis autour d'eux, avaient leurs lances fichées en terre, et semblaient montrer la plus grande déférence pour leur autorité. La vieille femme ne discontinuait pas de mouvoir la natte rouge, et de répéter des paroles qui étaient des prières spéciales pour l'occasion. Mais le pacte de l'amitié devait être scellé par une autre cérémonie plus expressive. Douaterra et Chounghi se levant avec l'air d'une confiance sans réserve, firent partir leurs pistolets; George et Tipponié suivirent cet exemple. Je

pensai que j'en devais faire autant : je tirai donc mon fusil ; les guerriers qui jusqu'alors s'étaient tenus tranquilles, se mirent de la partie. Les uns tirèrent des coups de fusil, d'autres frappèrent leurs lances les unes contre les autres : ce fut un bruit étourdissant ; puis la danse de guerre commença. Elle était accompagnée de gestes si horribles et de hurlemens si affreux, que l'âme la plus résolue pouvait ressentir un certain mouvement de terreur.

Les clameurs ayant cessé, je pus contempler tranquillement le tableau intéressant que j'avais devant moi. Les guerriers, au nombre de cent cinquante, tous très-beaux hommes, étaient campés sur une colline conique. Les chefs, pour se distinguer des autres, avaient des manteaux de pelleteries de couleurs variées, attachés à leurs nattes : ils pendaient par dessus, à peu près comme la veste de nos houzards. Sous ce manteau de peau, quelques-uns de ces guerriers étaient vêtus d'une manière plus brillante que les chefs. Plusieurs avaient leurs nattes ornées de bordures de fantaisie qui ne manquaient pas de goût, ou tellement lustrées, qu'on aurait cru qu'elles étaient de velours. Elles étaient toutes en phormium : on en voyait de teintes en rouge avec de l'ocre. Chaque homme en portait deux ; celle de dessous était toujours

fixée autour du corps avec une ceinture, dans laquelle était passé le patou-patou.

A l'exception de ces chefs, peu de ces hommes étaient tatoués : tous avaient leurs cheveux bien peignés et relevés sur le sommet de la tête, où ils formaient un nœud orné de longues plumes de goëland. Plusieurs portaient pour pendeloques les dents des ennemis qu'ils avaient vaincus : une parure moins choquante pour les yeux d'un homme civilisé était la plaque de jade que quelques-uns avaient sur la poitrine, et qui représentait une figure humaine grossièrement sculptée ; mais je fus vivement ému en reconnaissant parmi leurs joyaux les piastres provenant du pillage du navire anglais le *Boyd*, dont ils avaient égorgé l'équipage.

Leurs lances n'étaient pas toutes de la même longueur ; les courtes se décochent comme des javelots. Plusieurs avaient des haches de bataille et une arme qui ressemblait à une hallebarde de sergent, et dont le haut était orné de grosses touffes de plumes de perroquet. D'autres brandissaient de longues massues faites de côtes de baleine, et tous portaient le patou-patou, dont la forme ressemble à celle d'un battoir à bords aigus. Cet instrument formidable qui doit fracasser d'un seul coup le crâne d'un ennemi, était ou en jade

ou en côte de baleine, ou en pierre d'une couleur foncée et susceptible d'un beau poli. Les seuls outils qu'ils emploient pour façonner ces armes sont une coquille ou une pierre tranchante. Tipponié qui était le frère de George, s'en était fait une en fer, et l'avait rendue si unie, qu'on en était étonné.

Je savais que tous ces hommes avaient participé au massacre de l'équipage du *Boyd*, et cependant malgré l'horreur que j'éprouvais, je ne pouvais m'empêcher de leur trouver un air de bonté et de franchise qui ne détruisait pas leur tournure militaire. George était le seul dont la physionomie annonçât la méchanceté et la dissimulation. Ses fréquens rapports avec les matelots européens lui avaient aussi donné une certaine familiarité mêlée à une dose d'impudence moqueuse qui le distinguait totalement de ses compatriotes, et nous le rendait odieux : nous préférions à ce caractère dépravé la grossièreté naturelle de ses compatriotes. Ayant servi à bord de plusieurs navires anglais qui faisaient la pêche de la baleine, et où il avait acquis son nom de George, il parlait anglais très-couramment. M'étant avancé pour lui prendre la main, il pensa qu'il devait me rendre cette marque de politesse en me disant : « Comment te portes-tu, mon garçon ? » Cette phrase fut prononcée d'un ton de familiarité si

vulgaire, et si différent de la simplicité de l'amitié, qu'ils excitèrent chez moi l'horreur et le dégoût. Mais je cachai mes sentimens, car il fallait être très-circonspect avec ce chef entreprenant, et je me gardai bien de lui laisser soupçonner à quel point il m'était désagréable.

Etant retournés au village, nous nous y assîmes à terre pour manger le poisson et les pommes de terre que les gens de Chounghi avaient fait cuire. Bientôt nous fûmes entourés d'une foule de naturels qui nous regardaient avec une curiosité extrême : la plupart n'avaient jamais vu un Européen ou *Packaka-kiki*. Nous leur causions une bien grande surprise, et ils l'exprimaient de toutes les manières ; leurs grimaces nous amusèrent beaucoup : on leur donna du biscuit et du sucre candi qu'ils trouvèrent fort à leur goût.

Le repas fini, nous nous sommes promenés dans le village, qui consistait en une cinquantaine de cabanes ; la population était de cent cinquante habitans. Les maisons étaient mieux bâties que celles de l'île : chacune était entourée d'un petit hangar destiné à y prendre les repas.

Chounghi nous apprit que ce village appartenait à Kedah, chef subalterne et frère de Kanghéroa son supérieur. Il est entouré de collines où croît avec abondance la fougère, dont la racine fait la base de la nourriture de ce peuple. J'ob-

servai sur la plage deux pirogues de guerre très-belles ; les extrémités en étaient ornées de sculpture ; des plumes de diverses couleurs en embellissaient d'autres parties.

Le soir nous sommes retournés avec Chounghi au camp de George, où M. Marsden avait résolu de passer la nuit ; la bonne réception que les guerriers lui avaient faite l'encourageait à donner cette marque de confiance à ce chef et à nous livrer à sa bonne foi.

Après avoir mangé quelques pommes de terre, on s'entretint avec George de la catastrophe du *Boyd*. Ce navire de cinq cents tonneaux avait été affreté par le gouvernement pour porter des condamnés à Port-Jackson. Ayant rempli son engagement, le capitaine fit voile pour la Nouvelle-Zélande, dans l'intention d'y couper du bois de charpente, qu'il voulait aller vendre à la côte nord-ouest de l'Amérique. Il avait pris à bord, à la Nouvelle-Galles, George et un de ses compatriotes qui convinrent de servir comme matelots pour gagner leur passage. George nous raconta qu'étant tombé malade dans la traversée, il s'était trouvé hors d'état de travailler. Le capitaine attribuant son inaction à la mauvaise volonté, le menaça et l'injuria. George ayant essayé de lui faire des remontrances, fut attaché sur le pont et fustigé. Ce

traitement dégradant l'exposa pendant le reste du voyage aux railleries amères des matelots.

Il n'en fallait pas tant pour exaspérer au plus haut degré un homme du caractère de George. L'injure resta profondément gravée dans son esprit; il jura de se venger; la perfidie ne lui coûta rien pour y parvenir. Ce fut par ses suggestions que le capitaine entra dans le port de Ouanghéroa, où jamais navire européen n'avait mouillé. Il lui permit ensuite d'aller à terre après l'avoir dépouillé de tout, même de ses habits, de sorte que George arriva nu parmi ses compatriotes: quelle humiliation pour un chef! Il leur raconta tous les mauvais traitemens dont le capitaine l'avait accablé; tous s'écrièrent qu'il fallait le tuer, ainsi que son équipage, et détruire le bâtiment.

L'imprudence du capitaine facilita aux sauvages l'exécution de leur projet sanguinaire: il descendit à terre sans songer qu'il se mettait à la merci d'un homme qu'il avait offensé mortellement, et dont il devait craindre le ressentiment. A peine il avait débarqué, qu'il fut assommé par Tipponié; ses matelots partagèrent son triste sort, et furent dépouillés par leurs assassins, qui se revêtant de leurs habits, coururent à bord et y continuèrent le carnage: les marins, les passagers, hommes, femmes, enfans, tout fut égorgé, à l'ex-

ception d'une femme, de deux enfans et d'un mousse. Tippahé qui était arrivé le matin dans la baie des Iles, essaya de soustraire au massacre des infortunés qui s'étant d'abord sauvés dans les manœuvres, en descendirent pour se mettre sous sa protection. Les meurtriers dévorèrent ensuite les corps de leurs victimes.

La femme qui ne fut pas assommé, avait eu le bonheur d'échapper aux poursuites de ces barbares. Elle reparut lorsque leur soif du sang fut assouvie; ils l'épargnèrent et la traitèrent même avec bonté. Quant au mousse, il avait pendant la traversée rendu différens services à George; pendant qu'on égorgeait ses camarades il se hâta de chercher un refuge sous la protection du chef, en s'écriant d'une voix lamentable: « George, est-ce que tu me tueras? — Non, mon enfant, lui « répondit George, chez qui la reconnaissance « fut en ce moment plus forte que la cruauté; « non, je ne te tuerai pas; tu es un bon garçon. » En même temps il le prit par la main et le mit à couvert de la furie de ses compatriotes.

Près de soixante-dix personnes perdirent la vie dans cette funeste occasion. Plusieurs des assassins sautèrent en l'air par l'explosion de la soute aux poudres, qui prit feu, parce qu'un des chefs s'en tint trop près en tirant un coup de fusil à des matelots. George nous ayant raconté toutes

les circonstances de cet horrible événement, dit à M. Marsden que si nous voulions l'accompagner à Ouanghéroa, nous pourrions recueillir dans les débris du *Boyd* ce qui nous ferait plaisir, et que de mer basse il y avait moyen de prendre les canons, ainsi que des pièces de bois. Il restait fort peu de piastres; la plupart avaient été échangées parmi les différens chefs.

Nous dormîmes à la belle étoile au milieu de ces cannibales; M. Marsden était couché d'un côté de George et moi de l'autre. Le lendemain 21 décembre nous nous sommes réveillés très-bien portans. Ayant invité ce chef et son camarade Tipponié à déjeuner avec nous à bord, ils acceptèrent sans hésiter : quand ils mirent le pied sur le pont, l'équipage rangé en ligne les salua de trois acclamations; ce qui leur prouva le plaisir que nous éprouvions à les recevoir : ils furent ensuite conduits dans la chambre et placés d'un côté de la table; M. Marsden et Douaterra qui remplissait les fonctions de maître des cérémonies était de l'autre; les autres Indiens et moi, nous remplissions les intervalles vides. On apporta les présens; c'étaient des toiles de l'Inde imprimées en rouge, des plaques de fer, des ciseaux, des clous, des hameçons. Douaterra invita M. Marsden à commencer la distribution par Tipponié qui était le plus âgé, puis de passer à

George. Ce peuple tient beaucoup à ces particularités du cérémonial, et observe strictement les égards dus à l'âge. On donna en même temps à chaque chef un exemplaire de la proclamation du gouverneur Macquarie, dont Douaterra leur expliqua la substance. Cette affaire terminée, nous nous prîmes tous la main fort amicalement, et les acclamations recommencèrent; les sauvages nous les rendirent.

Douaterra s'adressant alors à George, lui régla le plan de sa conduite future, et lui dit que puisque les blancs ne le considéraient plus comme ennemi, et qu'il n'avait pas à craindre de représailles de leur part pour le massacre qu'il avait commis, il devait s'efforcer de faire oublier le passé et d'obtenir la continuation de leur amitié, parce que dans le cas contraire le gouverneur Macquarie expédierait un vaisseau avec un nombre d'hommes suffisant pour exterminer tous les habitans de Ouanghéroa. Il lui recommanda ensuite de ne pas attaquer Tippounah, parce qu'on repousserait ses agressions, de manière à le faire repentir de sa témérité. George écouta ce discours avec attention, et ne l'interrompit que pour déclarer de temps en temps, en remuant la tête et en s'écriant : non, non, qu'à l'avenir il ne se rendrait coupable d'aucun acte d'hostilité. La chaleur qu'il y mettait, prouvait qu'il était sincère.

Cette assurance donnée et le déjeuner fini, les chefs de Ouanghéroa retournèrent à terre, très-satisfaits de nos présens, de notre réception et de notre munificence.

Le 22 décembre nous sommes entrés dans la baie des Iles; le frère et le fils Korra-Korra vinrent à bord : ce dernier était âgé de dix ans, et vêtu d'un habit de toile de coton que les missionnaires lui avaient donné dans leur précédente visite. Ce chef pleura de joie en embrassant ces objets de sa tendresse; ensuite il se hâta d'aller visiter son territoire, et emportant tous ses effets, il nous laissa son fils jusqu'à son retour.

Arrivés au lieu de notre destination, nous avons débarqué à l'entrée d'une vallée étroite. Le village de Ranghihou, résidence de Douaterra, était situé sur une colline à gauche, au milieu de champs de pommes de terre et de patates très-bien cultivés et entourés de haie. On ne se serait pas douté que c'était l'ouvrage d'hommes étrangers à la civilisation.

Les habitans qui s'étaient rassemblés sur le bord de la mer, se pressèrent autour de M. Marsden, dont le nom leur était familier; mais leur joie de le voir n'égala pas l'étonnement que leur causèrent les animaux qui arrivèrent bientôt après. Les vaches et les chevaux étaient les premiers qui s'offrissent à leur regard. Leur surprise se changea

bientôt en terreur, parce qu'une des vaches se mit à courir de leur côté. Ils durent la prendre pour un monstre qui allait causer des ravages affreux : aussi prirent-ils tous la fuite. On arrêta l'objet de leur frayeur. Ils revinrent. Mais un autre sujet d'admiration fut d'apercevoir M. Marsden à cheval. Tous les Indiens le suivaient des yeux, et sans doute en ce moment ils le prirent pour un être surnaturel.

Le village de Douaterra était entouré d'un fossé profond, au-delà duquel une palissade de pieux très-forts le mettait en état de résister longtemps à une attaque des gens du pays. Chaque maison avait une clôture particulière; il fallut en passer plusieurs avant d'arriver à la maison du chef, située sur la partie la plus haute de la colline. Ce palais ne différait des autres habitations que par les dimensions : il avait vingt pieds de long, quinze de large, et huit de haut; la porte était de même si basse, qu'on ne pouvait y entrer qu'en rampant. Je ne découvris dans l'intérieur que quelques pierres réunies pour former un foyer. On y était suffoqué par la vapeur de la fumée, qui n'avait d'autre issue que la porte. Le hangar extérieur est moins désagréable; on y est à l'air. L'usage d'y prendre les repas est fondé sur une idée superstitieuse. Je comptai une centaine de

maisons et de hangars dans ce village, et j'estimai le nombre des habitans à deux cents.

Douaterra avait trois femmes. M. Marsden offrit à la principale, de la part de la sienne, une robe et une juppe de toile de coton. Il la lui essaya, et madame Douaterra se montra très-fière de son nouvel ajustement. Elle marchait en se regardant avec complaisance, et son exemple confirmait cette vérité que l'amour de la parure est le caractère distinctif des femmes de tous les pays. Cependant son nouveau costume un peu étroit pour sa grosse taille lui allait à mon avis beaucoup moins bien que sa simple natte nouée autour de son corps.

Elle était accouchée depuis peu de temps d'un fils, qui était l'unique héritier de Douaterra. Elle nourrissait cet enfant. La troisième femme du chef lui donnait aussi le sein avec la même tendresse que s'il eût été à elle : celle-ci était fort belle. Ces deux femmes ne manifestaient pas la moindre jalousie l'une contre l'autre; elles semblaient ne rivaliser que pour se rendre mutuellement de bons offices.

J'avoue que j'ai été frappé de l'affection réciproque des parens chez ces insulaires. La famille de Douaterra en fournissait une preuve. Le père de sa femme principale était venu s'établir chez

lui avec tous les siens, parce qu'il n'aurait pas été convenable qu'un chef quittât son territoire pour aller vivre chez eux dans l'intérieur du pays. Les deux sœurs de sa femme se faisaient remarquer l'une par sa grande beauté, l'autre par sa vivacité extraordinaire. La première paraissait âgée de dix-sept ans ; elle eût été admirée même en Angleterre.

Une troisième femme de Douaterra avait été renvoyée pour cause d'incontinence. Pendant qu'il était à Port-Jackson, elle s'était attachée à un autre homme. Douaterra conservait un vif ressentiment de cette injure. Korra-Korra, dans le territoire duquel le séducteur s'était réfugié, instruit de son méfait, le fit arrêter, et l'envoya garroté à la baie des Iles. Ensuite il fut d'avis, de même que le reste de ses compatriotes, que, conformément à l'usage du pays, Douaterra lui ôtât la vie. Celui-ci ne put s'y résoudre ; il trouvait le châtiment trop cruel : toutefois il voulait lui en infliger un. Consultés sur ce point, nous fûmes d'avis que le coupable devait être fustigé. Douaterra lui fit appliquer trente coups de fouet, puis le renvoya dans le lieu où il était détenu, et où il comptait le retenir jusqu'au départ du navire. Il demanda qu'il y servît trois ans comme matelot ; puis il lui notifia que s'il remettait le pied sur son territoire, il lui ôterait la vie.

La clémence de ce chef, en se bornant à une si légère punition pour une offense qui à la Nouvelle-Zélande est regardée avec autant d'horreur que chez les anciens Hébreux et punie aussi sévèrement, donnait une forte preuve de sa bonté, et fit sur mon esprit une impression durable en sa faveur. C'était peut-être la première fois qu'un individu coupable d'adultère échappait à la mort. Si le crime est découvert dans la cabane de la femme, l'homme est déclaré séducteur, et condamné à perdre la vie; la femme en est quitte pour être rossée; si au contraire celle-ci a été trouvée dans la cabane de l'homme, elle est mise à mort, parce qu'on suppose qu'elle a débauché le galant, qui n'encourt aucune punition. La législation de plusieurs pays de l'Europe pourrait adopter avec quelques modifications les dispositions du code de ces sauvages.

Le jour de Noël nous nous réunîmes tous dans une enceinte que Douaterra avait préparée. M. Marsden célébra le service divin, et prêcha. C'était la première fois que la parole de Dieu était annoncée à ces sauvages. Korra-Korra, qui était venu nous rendre visite à la tête d'une troupe de guerriers, rangea tout son monde dans l'enclos; Douaterra en fit autant. Le premier tenant une canne à la main, dirigeait les mouvemens des insulaires; il les faisait s'asseoir ou se lever en même temps

que nous. On obéissait à son signal avec la même promptitude qu'il le donnait. S'il voyait babiller quelqu'un, il lui enjoignait le silence par un coup bien appliqué sur la tête ; mais je rendrai justice ce singulier auditoire, en disant qu'il se comportât d'une manière édifiante.

Le service terminé, M. Marsden pria Douaterra d'expliquer à ses compatriotes qu'il avait annoncé la doctrine du seul Dieu véritable ; qu'il était important pour eux de le connaître et de l'adorer, et que par conséquent ils devaient s'efforcer de comprendre cette religion qu'on allait introduire chez eux. Douaterra s'empressa de se rendre l'interprète de ces bonnes nouvelles ; mais ses compagnons lui ayant adressé des questions sur divers points relatifs au sujet, il se contenta de leur répondre qu'on les en instruirait un jour à venir.

Dès que nous fûmes sortis de l'enceinte, les naturels au nombre de quatre cents nous entourèrent et commencèrent leur danse de guerre en hurlant et criant comme des forcenés : jugeant sans doute que cette bruyante démonstration de leur joie était la meilleure manière de nous témoigner leur reconnaissance.

Il était temps que les missionnaires bâtissent leurs maisons. C'est pourquoi le canton le plus abondant en bois de charpente se trouvant à une

certaine distance de la côte méridionale de la baie, on leva l'ancre le 26 décembre. Avant de partir on avait mis les naturels à l'ouvrage pour préparer les matériaux d'une habitation temporaire qu'ils avaient promis d'élever; et afin qu'à notre retour les travaux de la construction définitive ne fussent pas sujets à des délais, le forgeron et deux ouvriers restèrent sur les lieux pour dresser la forge et faire du charbon.

On mouilla dans une grande anse à l'embouchure du Cova-Cova, belle rivière dont les rives sinueuses sont ombragées d'arbres que l'on a la facilité de faire flotter jusqu'à la mer après les avoir coupés. Profitant de l'occasion de voir une portion considérable de l'intérieur du pays, j'allai avec M. Marsden et M. Kendall rendre visite à Tarra, chef puissant, auquel appartient le canton où nous devions prendre notre cargaison. Les missionnaires avaient fait sa connaissance à l'époque de leur premier voyage, et il était très-intéressant de cultiver son amitié.

Ayant débarqué au village de Corroradiki, nous avons trouvé Tarra assis à terre : il paraissait âgé de soixante-dix ans; mais il avait encore l'air très-vigoureux : on aurait cru à ses manières aisées et aimables voir un patriarche. Il nous reçut de la manière la plus cordiale, et nous ayant fait placer à côté de lui, nous dit qu'il avait craint un

moment que nous ne quittassions l'île sans venir chez lui. Il était évidemment jaloux de notre intimité avec Douaterra, dont la tribu nourrissait une inimitié invétérée contre la sienne. Il avait perdu l'usage de ses yeux; mais cet accident ne lui avait rien enlevé de sa bonne humeur ni de sa sérénité. Il nous régala de pommes de terre, et fit porter à notre canot ce que nous n'avions pas mangé.

Nous avons ensuite visité son champ de froment; il était en épi et en très-bon état: il provenait de semences que les missionnaires lui avaient données. Je dois observer ici que cette île est très-favorable pour la culture de toutes les céréales de l'Europe. Ce serait pour les naturels une ressource bien préférable à la racine de fougère qui forme aujourd'hui la base de leur nourriture; en même temps ils prendraient pour se la procurer l'habitude de travailler à la terre. Tarra avait aussi reçu des missionnaires des pois et des noyaux de pêche; les pois étaient en fleur; un pêcher vigoureux croissait au milieu de ces jeunes plantes; enfin un coq et une poule avaient été ajoutés aux autres présens: nous étions empressés de savoir ce qu'ils étaient devenus. La jeune et jolie femme de ce vieux chef parlait passablement anglais, résultat de ses liaisons intimes avec des capitaines. Elle nous raconta que la poule avait été par punition envoyée dans l'inté-

rieur du pays pour n'avoir pas voulu couver ses œufs après les avoir pondus; mais sans doute le pauvre oiseau, fatigué de la curiosité indiscrète des sauvages qui, d'après le témoignage de leur compatriote, voulaient sans cesse regarder les œufs, avait abandonné son nid. Quant au coq, il avait commis un délit bien plus grand : il n'aimait à se percher que sur le faîte d'un petit bâtiment qui était *tabou*, c'est-à-dire consacré, et par conséquent interdit aux attouchemens de toute créature ailée ou non ailée. Son obstination à se jucher dans cet endroit scandalisa tellement les naturels, qu'après l'avoir chassé à plusieurs reprises, ils l'envoyèrent aussi en exil pour expier son sacrilége.

Nous étions très-satisfaits de notre visite : le plaisir qu'elle nous causait fut un peu diminué le lendemain par la vue d'un des plus tristes spectacles qui pouvait frapper nos yeux. Quelle leçon terrible pour les hommes qui offensent les lois de leur patrie! Deux misérables, exténués et mourans de faim, vinrent à bord, et se remirent à notre discrétion pour être transportés comme prisonniers à Port-Jackson. Les missionnaires reconnurent ces spectres ambulans pour deux condamnés qui avaient déserté d'un navire à son dernier voyage à la Nouvelle-Zélande. Ils s'étaient sauvés dans les bois, comptant sur l'hospitalité

des sauvages pour subsister. Leur triste état annonçait qu'ils s'étaient trompés : ils n'avaient pour vêtement qu'une vieille natte nouée autour des reins. Les naturels n'avaient voulu leur donner à manger qu'à proportion du travail qu'ils feraient. Peu enclins à prendre de la peine, et craignant la férocité de leurs hôtes, qu'ils avaient d'abord choqués par des airs de hauteur, ils s'étaient retirés dans une caverne solitaire, n'ayant pour toute nourriture que des racines de fougère et ce qu'ils pouvaient se procurer.

D'ailleurs les sauvages avaient de grandes préventions contre eux. A l'instant où l'on s'était aperçu de leur fuite, l'on avait offert une récompense à quiconque les arrêterait, en faisant connaître en même temps que c'étaient des voleurs qui avaient été déportés pour leurs crimes. Quoique cet avis n'eût pas leur prise pour résultat, cependant il souleva contre eux l'esprit des naturels. Ceux-ci, bien qu'ils ne se fassent aucun scrupule de voler quand ils en ont l'occasion, emploient comme une grande injure le mot de *toungata-tîhi* ou larron.

Mais les deux fugitifs, assaillis de terreurs continuelles dans leur retraite, pensèrent qu'ils feraient mieux pour éviter d'être égorgés de se mettre sous la protection de Topi, frère de Tarra. Il les reçut avec beaucoup de bonté, et leur garantit leur sûreté ; mais il stipula en même temps

qu'ils ne resteraient pas oisifs. Ils souffrirent extrêmement de la répugnance des cuisiniers de Tarra qui retenaient une partie de leur nourriture ; ils ne recevaient leur ration complète que lorsque ce chef était présent : elle consistait en poisson sec, en pommes de terre, et surtout en racine de fougère. Quoique les cochons fussent abondans, l'on n'en tuait que dans quelques circonstances. Un de ces deux malheureux, qui était tailleur de profession, fut moins à plaindre que son compagnon. Ayant avec lui des ciseaux, il se rendit utile aux naturels en leur coupant les cheveux : c'était le tondeur de la tribu. Quoique l'on n'oubliât pas son crime, cependant ce service lui faisait quelquefois obtenir des douceurs. Toutefois en arrivant à bord, ils avaient l'air aussi affamés l'un que l'autre.

Nous étions assurés de l'amitié de Tarra. Nous nous sommes embarqués, M. Marsden, M. Kendall, M. Hall et moi, pour aller visiter la forêt où l'on devait couper les arbres dont nous avions besoin. Le Cova-Cova, que nous avons rencontrés à la distance de dix milles de son embouchure, pourrait être sans beaucoup de peine rendu navigable pour de petits navires. Tokoki, chef de ce canton, nous reçut avec des marques évidentes de plaisir : c'était le naturel de cette île le plus robuste et le mieux fait que j'eusse vu jusqu'alors.

Il connaissait l'objet de notre venue, et nous promit de nous mener dans un endroit où il y avait beaucoup de bois. Tout ce terrain était nu, et à l'exception des parties marécageuses, le terrain y était excellent. On cultivait abondamment les pommes de terre et les patates dans les environs du village.

Accompagnés de Tekoki, nous avons encore remonté le fleuve deux milles plus haut, jusqu'à un endroit où il se partageait en deux bras. On mit pied à terre : la forêt était tellement embarrassée de broussailles que l'on n'aurait pas pu y pénétrer, si les naturels n'y avaient pas d'avance pratiqué un sentier très-sinueux. Les arbres n'étaient pas assez grands ; je n'y vis pas de pins : il y en avait qui paraissaient excellens pour les ouvrages de tour. Sur l'autre rive au contraire s'élevaient des pins qui avaient jusqu'à quatre-vingts et cent pieds de hauteur sans une seule branche ; aucun n'avait plus de six à sept pieds de circonférence : comme ils étaient sur le bord de l'eau, on pouvait les faire flotter jusqu'à la mer sans grande difficulté.

Nous conclûmes notre marché avec Tekoki. Il fut convenu qu'il ferait abattre des arbres par ses gens. Nous lui offrîmes une grande hache dont il fut très-content. De notre côté nous ne fûmes pas moins satisfaits de l'accueil amical des natu-

rels, et de l'aspect général du pays, qui partout était verdoyant et boisé. Avec quelle ardeur j'aspirais en idée au moment où la civilisation mettrait les naturels à même de profiter des avantages que la Providence leur avait départis!

Une croix que nous aperçûmes sur une des collines les plus hautes ayant excité notre curiosité, un chef nous apprit qu'elle servait pour y exposer les corps des voleurs. Après qu'on les a mis à mort, on les enveloppe dans leurs habits, et on les enterre pour quelques jours; ensuite on les retire de terre, et on les place sur cette croix pour que leur vue effraye quiconque serait tenté de commettre un crime semblable. Il est assez singulier que ces sauvages aient adopté, pour punir le vol, la peine du gibet, qui est de même en usage chez quelques nations de l'Europe, et que des raisonneurs ont régardé comme le signe visible de la civilisation.

Le lendemain en allant rendre visite à un autre chef, nous vîmes un grand nombre de naturels occupés à haler à terre un filet immense qui était rempli de poisson. Ils en échangèrent avec plaisir contre des clous. Les rivages des anses sont partagés en différentes portions par des piquets qui marquent les limites assignées à chaque tribu pour pêcher : les outre-passer serait s'exposer au ressentiment de toutes les autres; car ce serait violer

le pacte général. Les filets, beaucoup plus grands que ceux dont on se sert en Europe, sont faits de phormium non peigné; un seul occupe quelquefois tout un village. Les anses et les baies sont extrêmement poissonneuses. Ces insulaires savent conserver pour l'hiver le produit de leur pêche. Ils fendent le poisson dans sa longueur, en enlèvent l'arrête, et le font sécher au soleil.

Quoique nous fussions au milieu de l'été de ces climats, le 1er janvier 1815 fut un jour extrêmement pluvieux, et le vent qui soufflait de l'ouest avec violence dura presque toute la journée. C'était la première fois que nous avions à nous plaindre du temps depuis notre arrivée sur les côtes de l'île; et ce changement désagréable nous surprit d'autant plus, que nous nous attendions au contraire, d'après la saison, à une continuité de beaux jours. Heureusement pour nous notre navire était mouillé dans un endroit parfaitement en sûreté contre la tempête. S'il eût été en dehors, le long de la côte, il eût été probablement brisé en pièces. Toutefois il éprouva une agitation constante par le mouvement extraordinaire des vagues, et l'effet en fut si pénible pour la plupart des passagers, que nous préférâmes aller à terre, et chercher un abri précaire contre la pluie parmi les rochers, plutôt que de rester à bord.

Le temps reprit sa sérénité ordinaire le 2. Nos

courses à terre et les visites de nos amis les insulaires recommencèrent. Nous avions fait connaissance, entre autres, avec un chef qui avait pris le nom de Pomarri, d'après celui du roi de Taïti, dont il avait entendu parler. C'est un usage assez commun parmi les naturels de cette île. Il vint déjeuner avec nous le 4: il était avec Tarra, chef d'un rang bien plus distingué. Celui-ci mangeait d'une manière toute particulière : il prenait d'abord dans son assiette le riz avec la cuiller, puis le mettant dans sa main le portait ainsi à sa bouche ; de même en buvant le thé, il le versait dans sa main et l'avalait ensuite, s'abstenant scrupuleusement de toucher de ses lèvres les vaisseaux qui contenaient les mets ou les boissons. Je lui représentai qu'il était bien plus commode de faire comme les autres ; il me répondit d'un air piqué qu'il ne le pouvait, parce qu'il était ériki, et que tout ce qui éprouvait son contact devenait tabou ; tandis que Topi et Pomarri n'étant que coukis, il leur était loisible de manger à notre manière. L'expression dédaigneuse dont il venait de se servir pour désigner Pomarri, qui maniait son couteau et sa fourchette avec toute la dextérité d'un Européen, choqua si fort l'orgueil de celui-ci, lorsque je la lui adressai en riant pour éprouver son caractère, qu'il cessa de nous copier pour imiter Tarra ; mais il n'était pas invulnérable aux

traits du ridicule, et nos plaisanteries l'eurent bientôt ramené à notre manière de manger.

Les égards particuliers que l'on montrait à Tarra donnaient lieu de penser qu'il était considérablement élevé au-dessus des autres chefs de cette partie de la baie ; mais je ne pus savoir exactement jusqu'à quel point ils reconnaissaient son autorité. D'après mes observations sur l'état de la société parmi ces insulaires, il me semble qu'ils vivent sous une espèce de régime féodal, assez semblable à celui qui régnait il n'y a pas très-long-temps en Ecosse. Les érikis requèrent en temps de guerre le service des chefs inférieurs. Je n'ai pu m'assurer si ces derniers tiennent leur terre à cette condition. La partie de la Nouvelle-Zélande comprise entre les Cavallès et le fleuve Thames est soumise à trois érikis qui sont, en allant du nord au sud, Kangheroa, Tarra et Choupah. Je crois qu'en beaucoup de cas leur autorité sur les petits chefs n'est que nominale ; car les différentes tribus se font la guerre les uns aux autres sans consulter leurs érikis, et en beaucoup d'autres occasions agissent sans attendre leurs ordres. Il est donc probable que les chefs subalternes ne tiennent pas leurs terres des érikis comme fiefs, et conviennent simplement, de leur plein gré, de reconnaître leur pouvoir, auquel ils n'obéissent qu'autant que cela convient à leur ca-

price ou à leurs intérêts. Plusieurs chefs ont une suite nombreuse de gens qui leur sont entièrement dévoués et soumis, et prêts à sacrifier leur vie pour eux en toute occasion.

Les érikis ne vont pas eux-mêmes à la guerre; chacun à son général, ou homme de combat, qui est ordinairement un de leurs proches parens. Il ordonne à son gré toutes les opérations de la guerre, et fait tous les préparatifs nécessaires pour les cas d'urgence. Il marche à la tête de l'armée, et ne quitte son poste que lorsque le sort de la bataille est décidé. L'ériki étant ainsi débarrassé des affaires de la guerre, se livre ordinairement aux soins de l'agriculture, et dirige l'administration de son territoire. C'est ce que fait Kangheroa, qui a Chounghi pour généralissime, et Tarra, qui réunit le caractère de prêtre à celui de chef, laisse le soin du militaire à son frère Topi, qui s'acquitte à merveille de ses fonctions.

Le pouvoir des chefs est généralement absolu: ils peuvent disposer des biens et de la vie de leurs sujets. Dans quelques territoires il est soumis à certaines restrictions, et réglé par l'opinion publique. C'est ainsi qu'à Ranghihou plusieurs coukis possèdent des terres qui descendent à leurs enfans, sans que le chef puisse les leur enlever; mais tout ce qui concerne l'économie politique de ce

peuple est enveloppé de tant d'obscurités, qu'à moins de connaître parfaitement leur langage, il est impossible de rien dire de satisfaisant sur ce sujet.

Les érikis de l'intérieur ont vraisemblablement plus de pouvoir que ceux de la côte maritime; du moins leur suite est plus nombreuse, et on les traite avec plus de marques de distinction. Ils sont toujours portés sur les épaules de leurs domestiques, dans une espèce de litière; mais tous les érikis ont un orgueil égal. Ils regardent avec une hauteur extrême tous ceux dont le rang est inférieur au leur, ne les considérant que comme des créatures abjectes, nées uniquement pour obéir à leurs ordres absolus. Je dois toutefois leur rendre la justice de dire qu'ils ne traitent jamais leurs sujets avec cruauté, et que jamais leur fierté ne les porte à des actions rigoureuses ou tyranniques. Quoiqu'ils affectassent en notre présence de déployer leur grandeur et de nous en entretenir avec une vanité ridicule, ils laissaient les gens du commun parler et agir en leur présence comme s'ils étaient absens. Tout ce que ceux-ci font pour leurs maîtres semble être l'effet de la bonne volonté; car ils s'en acquittent toujours gaîment.

Les chefs sont plus beaux hommes que les gens de la classe inférieure, ce qui peut être attribué à ce qu'ils ne travaillent pas, et n'endurent aucune

fatigue de corps ni d'esprit. Tous leurs parens du sexe masculin portent le titre de *roungatidas*, et ont ordinairement des domestiques à eux : ils se marient avec des femmes du même rang; les individus de cette classe, n'importe leur sexe, ne peuvent contracter des alliances avec les coukis. Les chefs et les roungatidas qui peuvent entretenir plus d'une femme, profitent ordinairement de la faculté d'en avoir plusieurs ; mais toutes, excepté la principale, étant généralement obligées de s'occuper de travaux manuels, je pense que les chefs les prennent plutôt pour leurs services dans le ménage, que pour les charmes de leur personne, ou l'agrément de leur société. Ce ne sont réellement que des servantes très-occupées. Leur parure seule les distingue des femmes du commun.

Les chefs subalternes, malgré leur fierté, venaient dans leur pirogue le long du bord pour nous vendre les objets dont ils pouvaient disposer. J'avais souvent entendu parler de l'habileté de ces hommes pour le trafic : j'avoue qu'elle me surprit ; ils mettraient en défaut le marchand européen le plus retort ; ils ont une adresse et un sang-froid capables de dérouter ceux qui n'y sont pas accoutumés : ils calculent si bien que, s'il doit y avoir une dupe dans le marché, ils ne courent certainement pas le risque de le devenir. Toutefois, malgré leur subtilité, nous ne perdions plus

dans nos échanges avec eux ; car pour une hache qui valait dix shillings, nous obtenions trois solives, qui à Port-Jackson se vendraient huit livres sterling. Mais les choses n'ayant de prix qu'à raison de leur rareté, ce bois était pour eux bien moins précieux que la hache ; donc ils gagnaient dans leur négoce avec nous.

Ils étaient d'ailleurs d'une bonne foi exemplaire. Un insulaire dans sa pirogue déployant une très-belle natte de guerre qu'il voulait vendre, je l'appelai et lui dis que je lui donnerais une hache en échange ; il y consentit, et je descendis dans la chambre pour en prendre une. Sur ces entrefaites, quelqu'un du bord, ignorant ce marché conclu, montra une grande hache à ce naturel, et lui demanda sa natte ; mais celui-ci répondit qu'elle était vendue ; ne m'ayant jamais vu, il ne put dire à qui. Cependant pour le faire comprendre, il mit ses doigts devant ses yeux, afin de représenter mes lunettes ; cette pantomime fit aussitôt deviner que j'étais l'acheteur. Quoique cette natte fût une curiosité qui méritait d'être conservée, cependant j'eus moins de plaisir à la posséder qu'à voir l'exactitude scrupuleuse de cet homme à tenir sa parole.

Pomarri montrait une avidité choquante. Ayant un jour jeté un œil de convoitise sur un ciseau qui appartenait à un des missionnaires, il lui of-

frit du poisson d'un air si désintéressé et si amical, que celui-ci crut que c'était un don fait gratuitement, le reçut comme tel, et le remercia beaucoup de son obligeance. Pomarri, qui n'avait pas eu la prétention d'être généreux sans profit, attendit que le poisson eût été mangé, et demanda le ciseau en retour. Le missionnaire le lui refusa, parce que la valeur en était trop considérable relativement à l'autre objet. Irrité au dernier point, il tomba dans un accès violent de colère, montra par les injures qu'il vomit combien il était offensé du mauvais succès de son plan, et déclara qu'à l'avenir il n'apporterait plus rien. Il essaya le même stratagème auprès d'un autre de nos compagnons; il échoua également, parce que l'on connaissait son caractère, et que l'on savait qu'il demanderait dix fois la valeur de son prétendu présent. Il faut avec ces peuples faire son marché d'avance, et en expliquer bien clairement les termes, ensuite ne s'en écarter en rien. Instruits de ce qu'ils ont droit d'attendre, ils ne demandent rien de plus; mais si l'on n'est pas convenu des conditions, ils augmentent le prix de leur marchandise bien au-delà de sa valeur réelle, et sont toujours mécontent quand on s'en tient à celle-ci. Une fois les clauses bien arrêtées, ils ne s'informent pas si elles leur sont avantageuses ou préjudiciables; ils les accomplissent avec la plus

stricte ponctualité, même quand ce serait décidément contre leurs intérêts.

Pomarri était d'un caractère très-extraordinaire. Il fut de tous les chefs celui qui nous procura le plus de bois de charpente : jamais je n'ai vu d'homme doué au même degré du génie des affaires mercantiles ; il se connaissait très-bien en marchandises d'Europe, et jugeait à merveile la qualité d'une hache. Les autres chefs ne l'aimaient pas, et il méritait d'être détesté de tout le monde. Mais nous avions eu occasion de remarquer plus d'une fois que tous ces chefs sont très-enclins à se calomnier les uns les autres ; leur témoignage ne peut donc être reçu qu'avec une précaution extrême. Douaterra nous dépeignit Pomarri comme très-querelleur, et si adonné au larcin, qu'il volait ses voisins quand il en trouvait l'occasion ; toujours il était brouillé avec quelque tribu. Il nous raconta que récemment Pomarri avait fait une incursion sur son territoire sans la moindre provocation, et avait tué six de ses sujets, dont il avait dévoré les corps ; les têtes même n'avaient pas échappé à son horrible gloutonnerie : il avait commencé par les placer au bout d'une baguette pour les faire rôtir.

Douaterra ajouta que George avait dit qu'il était disposé à se conduire amicalement envers notre vaisseau, dans le cas où il mouillerait dans son

port, parce qu'il espérait que le rapport favorable que nous ferions de sa conduite engagerait d'autres navires européens à y aborder ; quant à ceux qui viendraient après nous, il était décidé à les enlever. Malgré la mauvaise opinion que j'avais conçue de George, j'avais peine à croire sur ce point à la véracité de Douaterra que nous n'avions jamais reconnu coupable de fausseté. Je ne pense pas qu'il eût inventé son histoire pour accroître nos préventions contre George ; mais je suis persuadé que, n'importe de quelle source elle dérivât, il fut très-content de pouvoir nous en instruire.

La plupart de ces chefs nourrissent non-seulement un esprit d'envie, mais aussi d'animosité les uns contre les autres ; quand on parle à l'un d'eux, il représente tous les autres comme les hommes les plus dépravés et les plus perfides qu'il soit possible d'imaginer : il est à son tour traité de même par chacun des autres. Tarra nous assura positivement que Tippahé, entre la tribu duquel et la sienne il existait une lutte perpétuelle pour la supériorité, avait été le principal auteur de la catastrophe du *Boyd ;* cependant George qui n'avait aucun intérêt à nous tromper à cet égard, et qui aurait au contraire dû être très-content de se disculper en jetant le blâme sur Tippahé ou sur tout autre chef, nous déclara de la manière la

moins équivoque que ce dernier n'y avait trempé en rien. Espérons que les missionnaires feront leurs efforts pour guérir ces insulaires d'un défaut si bas et si détestable. Tarra avait déjà occasioné par ce faux rapport le massacre des habitans d'un village de Tippahé, et celui-ci n'avait échappé que par une fuite prompte à la vengeance sanglante que les équipages de plusieurs navires anglais avaient tirée du massacre de celui du *Boyd.*

Il n'est donc pas surprenant que ces chefs soient exposés à se voir tendre continuellement des embûches par leurs voisins, et qu'ils soient ainsi obligés d'être continuellement sur leurs gardes. Douaterra nous dit que revenant de visiter une de ses fermes, il rencontra un chef du voisinage, accompagné de dix de ses gens. Il les avait passés, lorsque tournant brusquement la tête, il aperçut le chef qui venait à lui, la lance à la main, après avoir jeté sa natte à terre : soupçonnant ses intentions, Douaterra tira aussitôt de sa ceinture une paire de pistolets, et les lui présentant, lui demanda pourquoi il le suivait; intimidé par cette manière formidable de faire résistance, le chef répondit d'un ton humble, qu'il suivait ce chemin, et n'avait pas d'autre objet que d'aller devant lui. Cette raison ne satisfit pas Douaterra, qui lui dit que s'il avançait un pas de plus, il lui brûlerait la cervelle : l'autre eut la

prudence de se conformer à l'injonction. « Ce « n'est pas, ajouta Douaterra, qu'il existât « aucun motif d'inimitié entre nous; mais tous « mes compatriotes sont jaloux de moi à cause « de l'intimité qui existe entre vous et moi, et « ils regardent avec envie tout ce que je possède, « notamment en marchandises d'Europe; c'est « pourquoi ils n'hésiteraient pas à se défaire de « moi, parce qu'ils me trouvent trop grand per« sonnage. »

Du reste nous pensions qu'il était difficile de calomnier Pomarri: car il nous donna une preuve de perversité bien remarquable. Les New-Zélandais savent par un procédé particulier préserver de la corruption les têtes des ennemis qu'ils ont tués sur le champ de bataille. Pomarri passait pour le plus habile dans cet art. M. Marsden l'ayant un jour questionné sur la méthode qu'il employait pour l'emporter sur ses compatriotes dans cette opération, le sauvage ne lui fit pas une réponse directe, parce qu'il n'ignorait pas combien nous avions horreur de tout ce qui avait rapport à ce sujet. Enfin M. Marsden lui ayant demandé s'il pouvait lui procurer une tête conservée de cette manière, l'idée d'obtenir une hache par ce moyen s'offrit aussitôt à l'esprit de Pomarri; alors il expliqua toute l'opération à M. Marsden, et lui proposa même, pour lui en

montrer un exemple, d'aller tuer quelques-uns des hommes qui avaient ôté la vie à son fils, pourvu qu'on lui fournît de la poudre, parce qu'il nous apporterait une tête, et que nous verrions comment il s'y prenait pour effectuer que nous voulions connaître. On conçoit que cette offre sanguinaire mit fin à la conversation, et M. Marsden notifia à Pomarri de bien se garder de venir à bord avec un échantillon de son habileté; ce fut un triste contre-temps pour le cannibale, qui avait compté avoir une hache de plus. Je suis sûr que pour une récompense si séduisante, il aurait assassiné la première personne qu'il aurait rencontrée, pourvu qu'il eût espéré de le faire avec impunité.

Ayant embarqué une quantité de bois suffisante pour donner de l'occupation à nos ouvriers, nous mîmes à la voile le 7 janvier dans la matinée; en cinq heures nous arrivâmes devant le village de Tippounah. Les naturels avaient travaillé avec ardeur durant notre absence; ils avaient presque entièrement fini une grande maison pour les missionnaires et leur famille; elle avait soixante pieds de long sur quatorze de large. Les murs étaient formés de gros poteaux enfoncés en terre à peu de distance les uns des autres; les intervalles étaient remplis d'éclats de bois et de roseaux; tout le long de la partie supérieure des

poteaux régnait une suite de petites poutres auxquelles les chevrons étaient fixés; le toit était de la forme des nôtres et couvert en roseaux. L'intérieur était divisé en quatre appartemens, c'est-à-dire un pour chaque famille. Le forgeron et les ouvriers que nous avions laissés à terre, avaient aussi avancé leur ouvrage : le navire devant rester à l'ancre, tous les hommes dont on pouvait se passer, furent employés à la bâtisse.

Depuis long-temps Chounghi nous pressait d'aller le voir chez lui; il arriva le 9 janvier dans la plus grande pirogue que j'eusse vue jusqu'alors. Elle avait soixante pieds de long sur quatre pieds six pouces de large : une espèce de banc en claie se prolongeait d'une extrémité à l'autre, à peu près à un pied au-dessus du fond; ce qui était fort commode pour s'asseoir. M. Marsden et moi nous nous embarquâmes avec Chounghi, Tenoua et Ouidoua, fils de Kangheroa; quatorze rameurs vigoureux faisaient marcher la pirogue. Douaterra et sa femme principale qui allaient à leur ferme nous accompagnèrent une partie du chemin. Les chefs et même l'épouse de Douaterra aidèrent à manier l'aviron : celle-ci posa d'abord son nourrisson dans le fond du bateau, puis elle rivalisa d'activité et de persévérance avec les hommes.

Après trois heures d'efforts consécutifs, nous

sommes arrivés au fond de la baie, à l'embouchure d'une petite rivière. La pirogue fut halée à terre; Douaterra et sa femme entrèrent dans une autre qui les attendait, et suivirent leur destination. Le lieu où nous avions abordé était un petit champ de pommes de terre appartenant à Chounghi : on avait décidé d'y prendre un léger repas; en conséquence, dès qu'on eut allumé du feu, les cuisiniers se mirent à la besogne. Les uns pelèrent des pommes de terre; les autres préparèrent le four pour les faire cuire; ils creusèrent un trou circulaire dans la terre, et plaçant des pierres au fond, ils firent du feu par-dessus : le tout fut couvert d'autres pierres. Aussitôt que le four fut suffisamment chauffé, ils en enlevèrent les pierres, ainsi que les cendres chaudes et les charbons; puis ils mirent au fond quelques-unes des pierres brûlantes qu'ils revêtirent d'herbe humide : ils y posèrent les pommes de terre, qui furent recouvertes d'herbe humide et de pierres brûlantes : on étendit de la terre sur le tout. La chaleur concentrée fit évaporer l'humidité de l'herbe, et en dix minutes les pommes de terre furent très-bien cuites. C'est ainsi que la nécessité supplée à l'instruction chez les esprits incultes, et que sans le savoir les hommes les plus grossiers mettent en pratique les principes découverts par

la philosophie. La puissance de la vapeur, si bien connue en Europe depuis quelques années, a été employée dans la Nouvelle-Zélande probablement depuis des siècles.

La rivière qui se jette dans cette baie est le Tacaddie-Caddié ; elle vient d'une certaine distance dans l'intérieur : ses rives dans plusieurs endroits étaient garnies de bois de charpente, que les naturels font flotter quand ils en ont besoin. A peu de distance de son embouchure se trouve une chute que l'on rendrait aisément assez forte pour mouvoir une usine.

Lorsque nous nous mîmes en marche, nous présentâmes un aspect formidable : Chounghi avait un pistolet à sa ceinture, et portait mon fusil ; deux de ses gens avaient des mousquets chargés ; les autres étaient armés de lances : de sorte que si une tribu ennemie eût voulu interrompre notre marche en nous attaquant, nous étions bien préparés à lui opposer une résistance efficace. Après avoir franchi deux petites montagnes, entre lesquelles il y avait une belle plantation de patates, nous sommes entrés dans une plaine qui s'étendait à plusieurs milles : elle était enrichie de diverses productions naturelles de l'île. Nos compagnons nous informèrent qu'un petit tas de pierres que nous rencontrâmes le long

de la route, indiquait une sépulture, et que le lieu étant tabou, nous ne pouvions pas nous en approcher.

Le paysage n'avait pas les traits sublimes et hardis que j'avais admirés dans d'autres parties de l'île; mais l'aspect en était extrêmement agréable : les plaines que le Tecaddie-Caddié arrosait en serpentant, étaient bornées par des hauteurs en pente douce, couvertes en quelques endroits de fougères, et en d'autres surmontées de hautes forêts de pins. La belle verdure des fougères est d'une teinte si fraîche, que l'on croirait voir la prairie la plus riche. Le terrain variait beaucoup, surtout depuis le fond de la baie jusqu'à une forêt qui en est éloignée de six milles : une partie était sèche et graveleuse; une autre humide et marécageuse; mais en général c'était une excellente terre végétale noire, qui produisait de très-belles fougères, et paraissait merveilleusement adaptée aux travaux de l'agriculture; de plus ce canton était bien arrosé : nous avons traversé six petites rivières.

Nos compagnons, de même que leurs compatriotes, étaient des hommes de très-bon appétit : il fallut s'arrêter deux fois pour manger avant d'entrer dans la forêt. A peine nous y étions engagés, qu'ils firent halte; ce fut pour exécuter une danse en l'honneur de M. Marsden : son nom

fut souvent répété dans le chant qui l'accompagna. Cette preuve de considération fut très-agréable à mon ami, et je fus très-satisfait des sentimens qu'elle annonçait. La forêt, comme toutes celles de ce pays, était embarrassée de broussailles qui coupaient les sentiers dans toutes les directions : les arbres étaient généralement de deux espèces et très-grands. Un pin nommé *totarra* par les naturels excita notre étonnement. On en mesura quelques-uns qui avaient 30 à 35 pieds de circonférence : leurs branches ne commençaient qu'à la hauteur de cent pieds et plus; enfin ils étaient parfaitement droits. L'écorce du totarra est très-épaisse et partagée sur toute la longueur de l'arbre par des raies horizontales éloignées de deux pieds l'une de l'autre ; sa feuille est petite et étroite : je ne vis pas de résine transuder de son épiderme. C'est avec les petits totarras que les naturels se font des pirogues. Le *touha* est une autre espèce de pin moins grand que le totarra, auquel il ressemble, excepté que son écorce est mince et unie. Il porte une petite baie que les naturels mangent.

En sortant de la forêt, nous sommes arrivés à un village appartenant à Tarriar, chef subalterne qui était venu nous voir à bord. Ce village était sur les bords du Ouiétanghi, jolie rivière qui forme le saut dont j'ai parlé plus haut. Sur le

sommet d'une colline voisine s'élevait le hippah, ou le fort dans lequel les habitans se retirent quand la guerre ravage le pays. Chounghi, pour leur annoncer que nous étions des amis, tira son pistolet en l'air, aussitôt les femmes y répondirent par le cri de *haromaï*. Le chef était absent. Ses sept femmes nous reçurent amicalement. On fit encore un repas dans ce village. Cette fois nous y prîmes part.

Les villageois nous portèrent sur leurs dos pour nous faire traverser le Ouiétanghi. Le pays au-delà était inégal, et en quelques endroits raboteux et pierreux. Au bout de quatre milles nous sommes entrés de nouveau dans une forêt, sur la lisière de laquelle Kanghéroa possédait de vastes champs de pommes de terre et de patates. Les chefs nous les montrèrent avec un air de contentement, et ils pouvaient avec raison éprouver ce sentiment; car ils avaient mis en culture un terrain d'une quarantaine d'acres, qui étaient très-bien tenus.

Au bout d'un demi-mille, nous avons monté constamment en traversant la forêt; et en sortant nous nous sommes trouvés près du sommet d'une haute colline, où était bâti Ouiématti, hippah de Kanghéroa, et lieu de notre destination. Ce lieu nous donna une haute idée de l'intelligence de ce peuple, de ses ressources et de ses progrès vers

la civilisation. Nous en fûmes plus surpris que de tout ce que nous avions vu auparavant.

Les fortifications d'Ouiématti méritaient ce nom; elles auraient fait honneur à des gens du métier. Une enceinte extérieure de palissades, hautes de vingt pieds, renforcées par des gabions, et percées de trous pour faire feu sur les ennemis; un fossé plein d'eau qui protégeait la partie de la colline la plus faible, et qui était soutenu par un tertre fermé par des palissades semblables aux premières; enfin une dernière enceinte, autour de laquelle la colline avait été taillée perpendiculairement à la hauteur de quinze pieds, formaient un poste très-fort dans lequel les habitans bien pourvus de vivres pouvaient défier les attaques les plus vives de leurs ennemis. Chounghi nous raconta que dans l'été précédent la tribu d'Ouanghéroa était venue y échouer, et y avait perdu beaucoup de monde.

Le village occupait tout le sommet de la colline: le nombre des maisons, en y comprenant les magasins pour les pommes de terre et les patates, était de plus de cent; celui des habitans peut s'élever à trois cents. La plupart étaient en ce moment le long de la côte, occupés à faire leur provision de poisson pour l'hiver. On nous montra au milieu du village le siége ou le trône de Kanghéroa. Il était de forme singulière, élevé sur un

poteau à six pieds de terre, et sculpté d'une manière bizarre. On y montait par un degré qui servait aussi de marche-pied. C'est de ce trône que le chef donnait ses lois, et publiait ses ordres, avec la même autorité que le monarque le plus absolu de l'Europe. Près de ce siége il y en avait un autre pour la mère de Kanghéroa ; et à côté une petite caisse où elle tenait ses provisions.

Les maisons ressemblaient à celles que j'avais déjà vues ; mais les magasins des vivres pour l'hiver étaient mieux construits que les habitations. Chacune est entourée d'un pal pour la défendre en cas de nécessité extrême.

Ayant satisfait notre curiosité dans ce lieu, nous nous mîmes en route pour aller voir un lac dont les naturels nous avaient beaucoup parlé. Au-delà de la forêt qui entoure Ouiématti de tous les côtés, nous sommes arrivés, après une marche de plus d'une heure, dans une plaine fertile de quatre milles d'étendue, et bornée de collines boisées. Près d'un village situé à son extrémité nous avons vu des champs, où indépendamment des pommes de terre et des patates croissaient aussi des courges, des choux, des navets et un peu de maïs. Le chef, jeune homme de bonne mine, avait un air de douceur et de bonté qui prévenait favorablement en sa faveur. Il offrit de nous accompagner au lac, dont nous n'étions pas

à deux milles de distance. Nous avons encore traversé une forêt, dont les naturels avaient coupé une partie pour en consacrer le terrain à la culture : le sol était pierreux, mais fertile. On voyait avec plaisir les peines qu'ils avaient prises pour le nettoyer. Ils mettaient les pierres en tas pour les emporter, et défonçaient chaque portion de terrain à mesure qu'elle était découverte.

Le lac que les insulaires nomment *Morberri* s'étend sur une longueur de huit milles de l'est à l'ouest, et en a quatre de largeur du nord au sud. Le terrain uni du côté opposé, était dégarni de bois. S'élevant plus loin, il offrait de grands espaces bordés de pin. Ce paysage ressemblait à un beau parc planté avec soin. Une chaîne de montagnes très-hautes et couronnées de très-grands arbres formait le fond du tableau, en se dirigeant du nord au sud.

Les Indiens nous dirent que le lac abondait en poisson. Ils nous montrèrent deux paniers de forme circulaire dont ils se servent pour le prendre; ils les font de l'écorce d'un arbre qu'ils appellent maughi-manghi. L'ouverture de ce panier va en se rétrécissant, comme celle d'une souricière. Il ressemble beaucoup aux paniers à prendre les anguilles dont on fait usage dans plusieurs pays de l'Europe.

Ce lac est fréquenté par des troupes nombreuses

de canards sauvages. Chounghi s'embarqua dans une pirogue, et en tua un. Je voulus suivre son exemple, et j'entrai dans une petite pirogue. Elle était si mal faite, et me balottait si vivement, que je fus bien aise d'en sortir promptement sain et sauf.

On ne pourrait choisir un canton plus convenable que les environs de ce lac, pour y établir une ville et le siége du gouvernement, si notre pays voulait fonder à la Nouvelle-Zélande une colonie permanente dont la baie des Iles serait le port principal. Suivant le rapport des naturels, le lac donne naissance à une rivière, qui après avoir traversé l'île dans sa largeur, se jette dans la mer à l'ouest. Je ne pus savoir si elle était navigable ; mais au moins de petits bâtimens la pourraient remonter à une certaine distance, puisque les Indiens nous ont dit que des pirogues y naviguent constamment. Une ville située sur le bord d'un lac, à portée de deux rivières navigables, ne pourrait manquer de devenir florissante, et répandrait les bienfaits de la civilisation parmi les grossiers habitans de l'île. Mais pour parvenir à un but si salutaire, il faudrait que la nouvelle colonie fût composée d'élémens différens de ceux qui forment celle de la Nouvelle-Galles du sud. Les condamnés à la déportation ont les habitudes du vice trop profondément enracinées dans l'âme,

pour devenir des hommes utiles à un peuple que l'on veut tirer de la barbarie; leur funeste exemple le rendrait encore plus méchant qu'il ne l'est: il faut des artisans et des laboureurs honnêtes et actifs. A une époque où tant d'individus ont de la peine à subsister dans leur patrie, il doit s'en trouver qui consentiraient à la quitter volontairement pour un pays où ils seraient assurés de pouvoir vivre à leur aise et élever facilement leur famille.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE DES VOYAGES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.